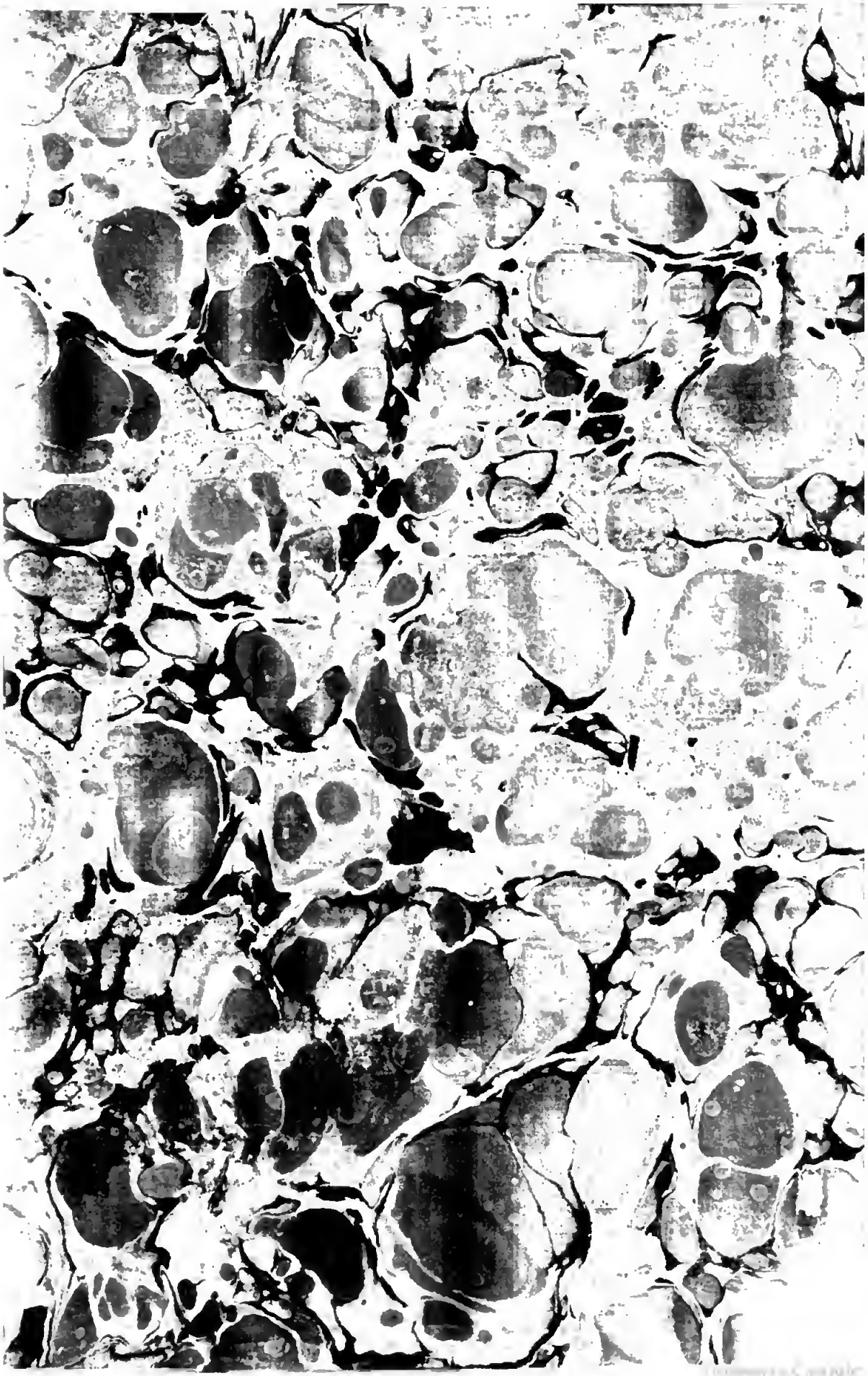
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SCOMP
26(9
NAPOLI



238.IX

II Suppl-Palät-Samml-25.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME IX.

651.124

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoiſe.

TOME NEUVIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

LE

SPECTATEUR

FRANÇOIS,

Suivi de plusieurs Pieces dans le même genre.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

LES Ouvrages de M. de Marivaux portent preſque tous l'empreinte d'une pénétration peu commune ; perſonne n'a fait plus ſubtilement que lui l'analyſe des mouvements du cœur : il en connoît les reſſorts les plus déliés ; il a la vue ſi perçante, pour découvrir les objets moraux, qu'un Lecteur eſt étonné d'appercevoir ce que ſouvent il n'auroit pas vu ſans lui : ces ſortes de découvertes ont exigé de ſa part un ſtyle convenable à ce qu'il appercevoit. C'eſt ce ſtyle particulier, & le ſeul qui convenoit à la choſe, qui l'a fait regarder comme un Au-

teur ſingulier dans ſes expreſſions : on n'a pas ſçu ſentir d'abord que la fineſſe de ſes penſées ne pouvoit être rendue autrement ; on a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à ſa pénétration & j'ôſe dire qu'alors on le condamna ſans l'entendre. Depuis long-temps les perſonnes judicieuſes ſont revenues à la vérité ; & l'on ſçait gré à M. de Marivaux d'avoir pu aſſujettir ſon ſtyle au genre des matieres qu'il traitoit. Il ſera chez la poſtérité un Auteur ſingulier, qu'on lira avec plaiſir & utilité.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS.

PREMIERE FEUILLE.

LECTEUR, je ne veux point vous tromper, & je vous avertis d'avance que ce n'eſt point un auteur que vous allez lire ici. Un auteur eſt un homme, à qui, dans ſon loiſir, il prend une envie vague de penſer ſur une ou pluſieurs matieres : & l'on pourroit appeller cela, réfléchir à propos de rien. Ce genre de travail nous a ſouvent produit d'excellentes choſes, j'en conviens ; mais pour l'ordinaire, on y ſent plus de ſoupleſſe d'eſprit, que de naïveté & de vérité ; du moins eſt-il vrai de dire qu'il y a toujours je ne ſçais quel goût artificiel dans la liaiſon

des penſées auxquelles on s'excite. Car enfin, le choix de ces penſées eſt alors purement arbitraire, & c'eſt-là réfléchir en auteur : ne ſeroit-il pas plus curieux de nous voir penſer en homme ? En un mot, l'eſprit humain, quand le haſard des objets, ou l'occaſion l'inſpire, ne produiroit-il pas des idées plus ſenſibles & moins étrangeres à nous, qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il ſe donne en compoſant ?

Pour moi, ce fut toujours mon ſentiment : ainſi je ne ſuis point auteur, & j'aurois été, je penſe, fort embarraſſé de le devenir. Quoi ! donner la torture à ſon eſprit pour en tirer des réflexions qu'on n'auroit point, ſi l'on ne s'aviſoit d'y tâcher ; cela me paſſe : je ne ſçais point créer, je ſçais ſeulement ſurprendre en moi les penſées que le haſard me fait naître, & je ſerois fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas ſi celle-ci eſt plus fine, ſi celle-la l'eſt moins ; car mon deſſein n'eſt de penſer ni bien ni mal, mais ſeulement de recueillir fidèlement ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choſes que je vois ou que j'entends ; & c'eſt de ce tour d'imagination, ou, pour mieux dire, de ce qu'il produit, que je voudrois que les hommes nous rendîſſent compte, quand les objets les frappent.

Peut-être, dira-t-on, ce qu'ils imagineroient alors, nous ennuieroit-il. Et moi, je n'en crois rien : ſeroit-ce qu'il y auroit moins d'eſprit, moins de délicateſſe, ou moins de force dans les idées de ce genre ? Point du tout : il y régneroit ſeulement une autre ſorte d'eſprit, de délicateſſe & de force ; & cette autre ſorte-là vaudroit bien celle qui naît du travail & de l'attention.

Tout ce que je dis-là, n'eſt auſſi qu'une réflexion que le haſard m'a fournie : voici comment.

Je viens de voir un homme qui attendoit un grand Seigneur dans ſa ſalle : je l'examinois, parce que je lui trouvois un air de probité, mêlé d'une triſteſſe timide ; ſa phyſionomie & les chagrins que je lui ſuppoſois, m'intéreſſoient en ſa faveur. Hélas ! diſois-je en moi-même, l'honnête-homme eſt preſque toujours triſte, preſque toujours ſans biens, preſque toujours humilié ; il n'a point d'amis, parce que ſon amitié n'eſt bonne à rien : on dit de lui, c'eſt un honnête-homme ; mais ceux qui le diſent, le fuient, le dédaignent, le mépriſent, rougiſſent même de ſe trouver avec lui : & pourquoi ? c'eſt qu'il n'eſt qu'eſtimable.

En faiſant cette réflexion, je voyois dans la même ſalle des hommes d'une phyſionomie libre & hardie, d'une démarche ferme, d'un regard

bruſque & aiſé : je leur devinois un cœur dur, à travers l'air tranquille & ſatisfait de leur viſage : il n'y avoit pas juſqu'à leur embonpoint qui ne me choquât. Celui-ci, diſois-je, eſt vétu ſimplement ; mais dans un goût de ſimplicité, garant de ſon opulence ; & l'on voit bien à ſon habit, que ſon équipage & ſes valets l'attendent à la porte.

L'or & l'argent brillent ſur les habits de cet autre. Ne rougit-il pas d'étaler ſur lui plus de biens que je n'ai de revenu ? Non, diſois-je, il n'en rougit point.

Je fais le philoſophe ici : mais ſi j'avois affaire à lui, je verrois s'il a tort de s'habiller ainſi, & ſi ſes habits ſuperbes ne reprendroient pas ſur mon imagination les droits que ma morale leur diſpute.

C'étoit donc dans de pareilles penſées que je m'amuſois avec moi-même, quand le grand Seigneur vint dans la ſalle. L'homme, pour qui je m'intéreſſois, ne ſe préſenta à lui que le dernier. Sa diſcrétion n'étoit pas ſans myſtere ; c'eſt que ſon viſage indigent n'étoit pas de miſe avec celui de tant de gens heureux.

Enfin, il s'avança : mais le grand Seigneur ſortoit déjà de la ſalle, quand il l'aborda. Il le ſuivit donc du mieux qu'il put, car l'autre marchoit à

grands pas ; je voyois mon homme eſſoufflé tâcher de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte ; mais il avoit beau faire, il articuloit fort mal. Quand on demande des grâces aux puiſſants de ce monde, & qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte.

J'entendis le grand Seigneur lui répondre, mais ſans regarder, & prêt à monter en carroſſe : la moitié de ſa réponſe ſe perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un laquais de ſix pieds vint fermer la portiere ; & le carroſſe avoit déjà fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le cou tendu pour entendre ce que le Seigneur lui avoit dit.

Suppoſons à préſent que cet homme ait de l'eſprit. Croyez-vous en vérité que ce qu'il ſentit en ſe retirant, ne valût pas bien ce que l'auteur le plus ſubtil pourroit imaginer dans ſon cabinet en pareil cas ? Allez l'interroger, demandez-lui ce qu'il penſe de ce grand Seigneur : il vient d'en eſſuyer cette diſtraction hautaine que donne à la plupart de ſes pareils le ſentiment giganteſque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce Seigneur, par un ton de voix indiſcret, & ſans miſéricorde, vient d'inſtruire toute la ſalle, que cet honnête-homme eſt

ſans fortune. Quel eſt encore une fois l'auteur dont les idées ne ſoient de pures rêveries, en comparaiſon des ſentiments qui vont ſaiſir notre infortuné ?

Grands de ce monde, ſi les portraits qu'on a faits de vous dans tant de livres, étoient auſſi parlants, que l'eſt le tableau ſous lequel il vous enviſage, vous frémiriez des injures dont votre orgueil contriſte, étonne, & déſeſpere la généreuſe fierté de l'honnête homme qui a beſoin de vous. Ces preſtiges de vanité qui vous font oublier qui vous étes ; ces preſtiges ſe diſſiperoient, & la nature ſoulevée, en dépit de toutes vos chimeres, vous feroit ſentir qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt votre ſemblable. Vous vous amuſez, dans un Auteur, des traits ingénieux qu'il emploie pour vous peindre. Le langage de l'homme en queſtion vous corrigeroit ; ſon cœur, dans ſes gémiſſements, trouveroit la clef du vôtre ; il y auroit dans ſes ſentiments une convenance infaillible avec les ſentiments d'humanité, dont vous étes encore capables, & qu'interrompent vos illuſions.

Je conclus donc, du plus ou du moins, en ſuivant mon principe : oui, je préfererois toutes les idées fortuites, que le haſard nous donne, à

celles que la recherche la plus ingénieuſe pourroit nous fournir dans le travail.

Enfin, c'eſt ainſi que je penſe, & j'ai toujours agi conſéquemment : je ſuis né de maniere que tout me devient une matiere de réflexion ; c'eſt comme une philoſophie de tempérament que j'ai reçue, & que le moindre objet met en exercice.

Je ne deſtine aucun caractere à mes idées ; c'eſt le haſard qui leur donne le ton : de-là vient qu'une bagatelle me jette quelquefois dans le ſérieux, pendant que l'objet le plus grave me fait rire : & quand j'examine après le parti que mon imagination a pris, je vois ſouvent qu'elle ne s'eſt point trompée.

Quoi qu'il en ſoit, je ſouhaite que mes réflexions puiſſent être utiles. Peut-être le ſeront-elles ; & ce n'eſt que dans cette vue que je les donne, & non pour éprouver ſi l'on me trouvera de l'eſprit. Si j'en ai, je crois en vérité que perſonne ne le ſçait ; car je n'ai jamais pris la peine de ſoutenir une converſation, ni de défendre mes opinions, & cela par une pareſſe inſurmontable. D'ailleurs, mon âge avancé, mes voyages, la longue habitude de ne vivre que pour voir & que pour entendre, & l'expérience que j'ai acquiſe,

ont émouſſé mon amour-propre ſur mille petits plaiſirs de vanité, qui peuvent amuſer les autres hommes: de ſorte que ſi mes amis venoient me dire que je paſſe pour un bel-eſprit, je ne ſens pas, en vérité, que j'en fuſſe plus content de moi-même; mais ſi je voyois que quelqu'un eût fait quelque profit en liſant mes réflexions, ſe fût corrigé d'un défaut, oh! cela me toucheroit; & ce plaiſir-là ſeroit encore de ma compétence.

Au reſte, on ne doit s'attendre dans mes réflexions qu'à des diſcours généraux. Il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit ni rien de malin, ni rien de trop libre. Je hâïs tout ce qui s'écarte des bonnes mœurs. Je ſuis né le plus humain de tous les hommes, & ce caractere a toujours préſidé ſur toutes mes idées.

A l'âge de dix-ſept ans, je m'attachai à une jeune Demoiſelle, à qui je dois le genre de vie que j'embraſſai. Je n'étois pas mal fait alors, j'avois l'humeur douce & les manieres tendres. La ſageſſe que je remarquois dans cette fille, m'avoit rendu ſenſible à ſa beauté. Je lui trouvois d'ailleurs tant d'indifférence pour ſes charmes, que j'aurois juré qu'elle les ignoroit. Que j'étois ſimple dans ce temps-là! Quel plaiſir! diſois-je en moi-même, ſi je puis me faire aimer d'une fille qui ne ſouhaite

pas d'avoir des Amants, puiſqu'elle eſt belle, ſans y prendre garde, & que par conſéquent elle n'eſt pas coquette. Jamais je ne me ſéparois d'elle, que ma tendre ſurpriſe n'augmentât, de voir tant de grâces dans un objet qui ne s'en eſtimoit pas davantage. Etoit-elle aſſiſe ou debout, parloit-elle ou marchoit-elle, il me ſembloit toujours qu'elle n'y entendoit point fineſſe, & qu'elle ne ſongeoit à rien moins qu'à être ce qu'elle étoit.

Un jour qu'à la Campagne je venois de la quitter, un gant que j'avois oublié, fit que je retournai ſur mes pas, pour l'aller chercher: j'apperçus la Belle de loin, qui ſe regardoit dans un miroir, & je remarquai, à mon grand étonnement, qu'elle s'y repréſentoit à elle-même dans tous les ſens où, durant notre entretien, j'avois vu ſon viſage; & il ſe trouvoit que ſes airs de phyſionomie que j'avois crus ſi naïfs n'étoient, à les bien nommer, que des tours de gibeciere: je jugeois de loin que ſa vanité en adoptoit quelques-uns, qu'elle en réformoit d'autres: c'étoient de petites façons, qu'on auroit pu noter, & qu'une femme auroit pu apprendre comme un air de muſique. Je tremblai du péril que j'aurois couru, ſi j'avois eu le malheur d'eſſuyer encore de bonne-foi ſes friponneries, au point de perfection où ſon habileté les

portoit; mais je l'avois cru naturelle, & ne l'avois aimée que ſur ce pied-là; de ſorte que mon amour ceſſa tout-d'un-coup, comme ſi mon cœur ne s'étoit attendri que ſous condition. Elle m'apperçut à ſon tour dans ſon miroir, & rougit. Pour moi j'entrai en riant, & ramaſſant mon gant: ah! Mademoiſelle, je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir mis juſqu'ici ſur le compte de la nature des appas dont tout l'honneur n'eſt dû qu'à votre induſtrie. Qu'eſt-ce que c'eſt? que ſignifie ce diſcours, me répondit-elle? Vous parlerai-je plusfranchement, lui dis-je? Je viens de voir les machines de l'Opéra. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins. Je ſortis là-deſſus, & c'eſt de cette aventure que naquit en moi cette miſanthropie qui ne m'a point quitté, & qui m'a fait paſſer ma vie à examiner les hommes, & à m'amuſer de mes réflexions.

DEUXIEME FEUILLE.

LES auſtérités des fameux Anachorètes de la Thébaïde; les ſupplices ingénieux qu'ils inventoient contre eux-mêmes, pour tourmenter la nature; cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuſe qu'ils donnoient à leurs ſens: tout cela, joint à l'horreur de leurs déſerts, ne compoſoit peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuſe.

Ce que je dis-là paroîtra ſans doute ridicule à bien des gens. Un Anachorète! s'écriera-t-on: un homme atténué, mourant, épuiſé de jeûnes & de veilles! un homme.....! Mais ce n'eſt plus un homme; ce n'en ſont plus que les ruines. Jugez de ſes ſouffrances par leurs effets, jugez de ſes combats par la déſolation du champ de bataille; que deviendra votre parallele?

Vous nous parlez d'une jeune femme aimable; & ce ſont des yeux brillants, c'eſt une ſanté, ce ſont des appas nés du ſein de la molleſſe & de l'oiſiveté; c'eſt l'ouvrage de la profane com-

plaiſance pour ſoi-même, que vous comparez à l'ouvrage de la rupture la plus ſévere avec ſes ſens. Depuis quand le duvet eſt-il plus fatiguant que la dure? depuis quand celui qui dort à ſon aiſe, eſt-il plus malade que celui qui veille preſque toujours? quoi! ſe nourrir délicieuſement, agacer ſon appetit par une abſtinence induſtrieuſe, ſera plus pénible que mourir de faim!

Voilà ce qu'on peut me dire; voilà la déclamation qu'on peut faire contre mon ſentiment. Peut-être m'auroit-il paru ridicule à moi-même, il n'y a qu'une heure : mais liſez la lettre que je vais rapporter; c'eſt cette lettre qui a débauché mon jugement. Un de mes amis, dont je ſuis le confident, vient de me la donner; il l'a reçue d'une jeune Dame dont il eſt éperduement amoureux; liſez-la, elle argumentera mieux que moi contre vous.

« Vous m'aimez, Monſieur, & quand vous ne » me l'auriez pas dit tant de fois, je n'en ſerois » pas moins perſuadée. Oui, vous m'aimez; je le » ſçavois même avant que vous me l'euſſiez avoué. » Je vous examinois quelquefois, ſans le vouloir : » & je vous trouvois, comme il me ſembloit qu'on » devoit être, quand on aimoit. Hélas! je ne » ſçavois pas encore que je ſouhaitois alors de

» vous

» vous trouver comme vous étiez. Juſte Ciel!
» moi, qui n'avois jamais eu d'amour, comment
» pénétrois-je celui que vous me cachiez? com-
» ment étois-je ſûre que je ne me trompois pas?
» d'où vient que je ne m'appercevois pas que je
» vous aimois moi-même? Le voilà, cet aveu que
» vous demandiez; voilà ce mot ſi important à
» votre bonheur, & que je n'oſai prononcer
» dans nôtre dernier entretien. Hélas! vous n'en
» aviez pas beſoin non plus, & j'étois folle de
» n'oſer vous dire ce que vous voyiez ſi claire-
» ment. Pour un aveu que vous refuſoit ma bou-
» che, combien ma complaiſance pour vos diſ-
» cours vous en prodiguoit-elle? ſouvenez-vous
» de vos careſſes. Il eſt vrai qu'elles étoient
» inocentes; mais je m'en défendois mal. Eh!
» n'étoit-ce pas vous les rendre? n'importe, ſoyez
» content, je vous aime; & tout inutile qu'il eſt
» de vous le dire, je m'en étois fait une honte,
» & je vous la ſacrifie. Je me flattois de n'avoir pas
» encore violé mon devoir, tant que cet aveu
» reſtoit à faire. Malheureuſe illuſion! qu'étoit
» devenue ma raiſon? j'aimois, & je ne m'en em-
» barraſſois pas. Je regardois cela comme rien
» je me croyois toujours vertueuſe, ſeulement pour
» n'avoir pas dit que je ne l'étois plus. Je dois ma

» tendreſſe à mon mari : cependant, au moment
» où je parle, elle eſt toute à vous. Juſte Ciel !
» pourquoi faut-il que ce ſoit un crime? que dis-je ?
» cruel que vous êtes! voyez le déſordre que vous
» avez porté dans mon cœur; voyez ce que je
» deviendrois, ſi je continuois à vous voir. Je ne
» vous cele rien; car enfin, dans l'état où je ſuis,
» j'ai beſoin de vous parler ſans retenue; ma foi-
» bleſſe a beſoin de ſe répandre : c'eſt un crime
» encore, mais il m'eſt néceſſaire; je ſerois trop
» expoſée, ſi je voulois combattre tous les
» mouvements qui me viennent. Je vous décou-
» vre mon état : cette ſatisfaction coupable que
» je me donne, rendra peut-être ma paſſion moins
» peſante. Ma paſſion! Juſtes Dieux ! n'êtes-vous
» point étonné vous-même de ce que vous liſez ?
» Vous qui n'oſiez me déclarer votre amour, qui
» m'en avez fait l'aveu avec tant de crainte, qui
» m'en entreteniez avec tant de reſpect, qui ne
» me demandiez le mien qu'en tremblant, me re-
» connoiſſez-vous? je n'avois rien à me reprocher;
» j'avois lieu d'être contente de moi : vous m'eſ-
» timiez, je m'eſtimois moi-même : je vivois en
» repos & dans l'innocence. Où ſont tous ces
» biens-là? vous m'aimez, & vous me les avez ôtés;
» & vous voulez que je vous aime; & vous di-

» tes que vous ſeriez heureux, ſi je vous aimois!
» quel étrange bonheur vous propoſez-vous! mes
» égarements, & la perte de ma vertu vous ren-
» dront donc heureux! & vous appellez cela m'ai-
» mer! voilà les ſentiments que vous voulez que
» je récompenſe! ah! juſte Ciel! qu'eſt-ce que
» c'eſt qu'un amant! la haîne du plus mortel
» ennemi me feroit-elle autant de mal que vous
» m'en ſouhaitez? eh! bien: je ſuis dans le trou-
» ble, dans la douleur, dans les larmes. Mon
» mari m'eſt preſque odieux: ce qui me reſte de
» vertu, preſqu'inſupportable: je ſuis digne de
» compaſſion; je vous en ferai ſans doute à vous-
» même; en eſt-ce aſſez? êtes-vous heureux? non,
» vous vous plaindrez encore; mon malheur n'eſt
» pas au point où vous le voudriez; vous aſpi-
» rez à me rendre encore plus mépriſable, &
» vous avez raiſon. Je ſuis bien digne de l'ou-
» trage que me font vos deſſeins; mais que fais-
» je? d'où vient vous rendre compte de ce que
» je ſens? d'où vient que j'entre avec tant d'abon-
» dance dans un détail ſi honteux? d'où vient
» qu'il m'entraîne? il eſt pourtant vrai que je me
» repens ſincerement d'avoir bleſſé mon devoir.
» Hélas! eſt-il bien vrai que je m'en repente?
» eh! comment m'en aſſurer? puis-je rien déme-

» ler dans mon cœur? je veux me chercher, &
» je me perds. Comment, avec tant d'amour,
» puis-je ſçavoir ſi je me repens d'aimer? je renonce
» à vous, & je vous regrette : je veux vous ôter
» toute eſpérance, & j'ai peur que vous croyiez
» que je ne vous aime point; enfin de quelque
» côté que je me tourne, tout eſt péril pour
» moi; & la confuſion où je ſuis de ma foibleſſe,
» & les efforts que je fais pour combattre, &
» la réſolution de ne vous plus voir, tout eſt
» empoiſonné, tout devient amour, dès que j'y
» ſonge. O Ciel ! que je ſuis égarée ! qu'une
» femme à ma place eſt à plaindre d'avoir pris
» de l'amour ! quelle punition pour elle que le
» plaiſir qu'il lui fait! grâce au Ciel, j'y renonce
» à ce plaiſir; je le déteſte; je vais redevenir
» vertueuſe; je retrouverai le plaiſir que j'avois
» à l'être. Oui, Monſieur, mon parti eſt pris;
» je ne vous verrai plus. Il ne falloit que deux
» mots pour vous l'écrire, & je n'avois pas deſ-
» ſein de vous en marquer davantage : mais je l'ai
» tenté inutilement dans quatre lettres que j'ai
» toutes rebutées. Voici la moins honteuſe pour
» moi, que je vous envoie : c'eſt preſque vous
» les envoyer toutes, que vous avouer que je les
» ai écrites : mais après ce qui m'eſt échappé dans

» celle que vous liſez, je ne puis gueres me faire
» de nouveaux affronts. D'ailleurs, puiſque je ne
» vous verrai plus, & que je rentre dans mon
» devoir, les peines que je vais ſouffrir, ſatisfe-
» ront bien à mes fautes. Mais, ne finirai-je ja-
» mais? ce que je dis, ne reſſemble point à ce
» que je veux dire. Je penſe que je ne veux plus
» aimer, & toujours je répete que j'aime. N'im-
» porte, n'eſpérez rien d'un ſentiment involon-
» taire; ce n'eſt plus moi qui aime; je ne ſuis
» plus coupable; peut-être je ne l'ai jamais été:
» c'eſt vous qui l'étiez, c'eſt la foibleſſe que vous
» m'aviez donnée, c'eſt mon cœur qui ne dépen-
» doit plus de moi. Aujourd'hui, tout cela m'eſt
» étranger: aujourd'hui, je romps avec ce cœur
» lâche, avec cette foibleſſe, avec mon ſéduc-
» teur, enfin avec vous. Vous n'en ſerez pas
» perſuadé, & vous allez prendre ce que je dis
» pour de l'emportement & du trouble: vous
» vous trompez; ma réſolution ne vient pas d'être
» formée. Vous ſçavez que ma mere demeure ici;
» vous connoiſſez ſon caractere: hier au matin,
» je lui confiai ma ſituation; elle en frémit, au-
» tant qu'il m'étoit néceſſaire. Ainſi, voilà ſa
» vertu dans les intérêts de mon devoir. Le ſoir,
» mon mari & moi, nous parlâmes de vous; i

» fit votre éloge, & ce fut un coup de poignard
» pour moi : lui, qui vous eſtime tant, mérite-
» t-il de ſe tromper ſi cruellement ſur votre compte?
» jettons tous deux les yeux ſur nous. Que de
» devoirs violés de part & d'autre ! perfides que
» nous ſommes ! nous nous ſerions aimés ; ſans
» doute nous ſerions-nous juré de nous aimer tou-
» jours? Ah ! Monſieur, à qui devois-je plus de
» fidélité qu'à mon mari? à qui, vous, en deviez-
» vous plus qu'à l'honneur? vous auriez trahi votre
» ami, j'aurois trahi mon époux ; ne voyez-vous
» pas qu'enfin nous nous ſerions trahi tous deux?
» vous n'auriez donc aimé qu'une femme indigne,
» & je n'aurois aimé qu'un malhonnête-homme.
» Juſte Ciel ! cette réflexion m'attendrit ſur vous,
» & je ne me reproche point le mouvement de
» tendreſſe qui me vient ici. Vous êtes naturel-
» lement vertueux : quel malheur, que vous ceſ-
» ſâſſiez de l'être ! & ce malheur, voudriez-vous
» qu'il fût mon ouvrage? voilà ce que je ſens,
» rendez-moi tendreſſe pour tendreſſe. Que la
» vôtre à-préſent reſſemble à la mienne ; vous
» avez les mêmes réflexions à faire ſur moi, c'eſt
» même horreur à enviſager pour nous deux.
» Je ſuis née vertueuſe auſſi-bien que vous : au-
» riez-vous le courage de m'ôter ma vertu? m'ôter

» ma vertu ! l'amour même, dans une âme comme
» la vôtre eſt-il compatible avec cette idée-là ?
» je ſçais bien que nous aurons quelque peine à
» penſer toujours de même, mais j'y ai pourvu :
» j'ai fait remarquer à mon mari que vous ve-
» niez ſouvent ici, & que vos viſites, toutes inno-
» centes qu'elles étoient, pouvoient nuire à une
» femme de mon âge. Il vous le dira, il me l'a pro-
» mis ; prenez votre parti là-deſſus. Si je vous re-
» vois encore chez moi, mon mari ſçaura que
» je vous aime : j'y ſuis réſolue ; j'en perdrai peut-
» être ſon eſtime & ſon amour : mais, pour les
» mériter, il faut me réſoudre à les perdre, &
» ſi ce n'eſt encore aſſez, j'inſtruirai tous mes
» amis de ma foibleſſe : ils feront autant de bar-
» rieres que je mettrai entre vous & moi. Voilà
» des extrémités, où aſſurément vous êtes inca-
» pable de me réduire ; il me ſuffit de vous les
» montrer. Je ne vous demande ni votre ſou-
» venir, ni votre oubli : je ſuis encore trop foi-
» ble, pour oſer m'examiner là-deſſus ; & je ne
» veux pas ſçavoir lequel des deux je ſouhaite-
» rois. Pour moi, je vais tâcher de vous oublier ;
» je ne ſuis point obligée d'y réuſſir : mais je ſuis
» obligée de faire, toute ma vie, ce que je pourrai

» pour cela, & je vais remplir mes devoirs : je » ne vous verrai plus. Adieu ».

Mon ami, après m'avoir lû cette Lettre, me dit qu'il y avoit fait réponſe au gré de la vertu de cette Dame, & qu'il partoit le lendemain pour ſa Province.

TROISIEME FEUILLE.

JE ſortois, il y a quelques jours, de la Comédie, où j'avois été voir *Romulus*, qui m'avoit charmé ; & je diſois en moi-même : on dit communément l'*élégant Racine*, & le *ſublime Corneille*. Quelle épithete donnera-t-on à cet homme-ci ; je n'en ſçais rien : mais il eſt beau de les avoir mérité toutes deux.

J'étois donc profondément occupé de cette Tragédie, de l'élévation ſenſée des idées de l'auteur, de la continuité de cette élévation. J'aimois, dans la fierté de *Tatius*, cette rudeſſe des premiers temps, ce courage inacceſſible aux conſeils de la néceſſité, & digne alors d'un Roi légitime, qui ſçavoit être plus vertueux que raiſonnable. J'aimois à voir *Herſilie* reſſembler dans

ſon eſpece à ſon pere, ſe punir d'aimer en ſecret *Romulus*, en lui montrant de la haîne, & peut-être le maltraiter plus que s'il lui avoit été indifferent; avouer enfin ſon amour: mais diſois-je en moi-même, que devient cet aveu, placé comme il eſt? c'eſt une expoſition rapide de tous les ſacrifices qu'elle a faits de ſes mouvemens à ſa vertu; c'eſt un torrent de tous les ſentiments qu'elle avoit retenus: c'eſt le ſalut de ſon pere & de ſon amant; & cet amant, quel eſt-il? quel eſt ſon caractere? c'eſt toute la vertu, toute la généroſité poſſible, tour-à-tour maîtreſſe & dépendante du libertinage des ſentiments d'un jeune homme, & d'un jeune homme, chef de Bandits illuſtres.

C'étoient-là les penſées qui m'occupoient, lorſqu'en deſcendant l'eſcalier de la Comédie, je me ſentis arrêté par une Dame plus âgée que moi, & avec qui je ſuis ſur le pied d'un ami de trente ans. Vieux rêveur, me dit-elle, en me tirant par la manche, voulez-vous venir ſouper chez moi? Soit, mon ancienne, lui répondis-je: notre tête-à-tête ne ſera point de mauvais exemple. Nous trouverons compagnie, me dit-elle. Là-deſſus, nous tâchâmes de percer la foule, & de ſortir; nous eûmes de la peine à en venir à bout.

Pendant les petites pauſes que nous étions obligés de faire par intervalles, mon eſprit penſif s'exerçoit à ſon ordinaire. Je regardois paſſer le monde; je ne voyois pas un viſage qui ne fût accommodé d'un nez, de deux yeux & d'une bouche; & je n'en remarquois pas un ſur qui la nature n'eût ajuſté tout cela dans un goût différent.

J'éxaminois donc tous ces porteurs de viſages, hommes & femmes: je tâchois de déméler ce que chacun penſoit de ſon lot; comment il s'en trouvoit: par exemple, s'il y en avoit quelqu'un qui prît le ſien en patience, faute de pouvoir faire mieux; mais je n'en découvris pas un, dont la contenance ne me dit: je m'y tiens. J'en voyois cependant, ſur-tout des femmes, qui n'auroient pas dû être contentes, & qui auroient pu ſe plaindre de leur partage, ſans paſſer pour trop difficiles; il me ſembloit même qu'à la rencontre de certains viſages mieux traités, elles avoient peur d'être obligées d'eſtimer moins le leur. L'âme ſouffroit; auſſi l'occaſion étoit-elle chaude. Jouir d'une mine qu'on a jugé la plus avantageuſe, qu'on ne voudroit pas changer pour une autre; & voir devant ſes yeux un maudit viſage qui vient chercher noiſe à la bonne opinion que vous avez du vôtre, qui vous préſente hardiment le com-

bat, & qui vous jette dans la confuſion de douter un moment de la victoire; qui voudroit enfin accuſer d'abus le plaiſir qu'on a de croire ſa phyſionomie ſans reproche & ſans pair: ces momens-là ſont périlleux. Je liſois tout l'embarras du viſage inſulté; mais cet embarras ne feſoit que paſſer. Celle à qui appartenoit ce viſage ſe tiroit à merveille de ce mauvais pas; & cela, ſans doute, par une admirable dextérité d'amour-propre. Une fiere ſécurité revenoit ſur ſa mine; il s'y peignoit un air de diſtraction dédaigneuſe, qui puniſſoit le viſage altier de la vanité de ſon étalage; mais qui l'en puniſſoit habilement, & qui diſoit à la rivale, qu'on n'avoit pas ſeulement pris garde à elle.

Mais, diſois-je en moi-même, de quel expédient de vanité peut ſe ſervir une femme laide, pour entrer, de la meilleure foi du monde, en concurrence avec une femme aimable & belle? Si elle a la bouche mal faite, ou ſi vous voulez, le nez trop long ou trop court, ce nez, quand elle le regarde, ſe raccourcit-il, ou s'allonge-t-il? non: ce n'eſt pas cela, me répondois-je.

Quand une femme ſe regarde dans ſon miroir, ſon nez reſte fait comme il eſt; mais elle n'a garde d'aller fixer ſon attention ſur ce nez, avec qui, pour lors, ſa vanité ne trouveroit pas ſon compte:

ſes yeux gliſſent ſeulement deſſus ; & c'eſt tout ſon viſage à la fois ; ce ſont tous ces traits qu'elle regarde, & non pas ce nez infortuné qu'elle eſquive, en l'enveloppant dans une vue générale ; & de cette façon même il auroit bien du malheur, ſi, tout laid qu'il eſt, il ne devient piquant, à la faveur des ſervices que lui rendent les autres traits qu'on lui aſſocie : bien plus, ces autres traits n'obligent pas un ingrat ; & ce nez, devenu plus honorable, les accompagne à ſon tour de fort bonne grâce. Mais ces autres traits ſeront peut-être difformes : qu'importe ? pluſieurs difformités de viſage, jointes enſemble, regardées en bloc, maniées & travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vue, en dépit qu'ils en aient, prennent une bonne contenance, & forment aux yeux de la coquette un tout qui l'enchante, qui lui paroît préférable à ce tas de beautés fades qu'elle voit ſouvent à d'autres femmes : & c'eſt avec ce viſage de la compoſition de ſa vanité, qu'une femme laide oſe lutter avec un beau viſage de la compoſition de la nature. Eh ! qui le croiroit ? quelquefois cela lui réuſſit.

Les femmes n'étoient pas les ſeules qui me divertiſſoient, & je trouvois nos jeunes gens tout auſſi amuſants qu'elles.

Dans le nombre de ceux-ci, j'en voyois qui ſembloient ſe remuer, étonnés de la nobleſſe de leur figure, & qui certainement comptoient ſur un égal étonnement dans les autres. Ils étoient vains, mais très-ſérieuſement vains, & comme chargés de l'obligation de l'être: je les interprétois. Quand on eſt fait comme je ſuis, penſoit apparemment chacun d'eux, on laiſſe agir à l'aiſe le ſentiment qu'on a de ſes avantages, en marchant ſuperbement. Moi, je vais mon pas; ma figure eſt un fardeau de grâces nobles, impoſantes, & qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous, hommes étonnés? qui de vous ſonge à faire quelque chicanne à ce maintien? qui de vous n'avouera pas qu'il me ſied bien de me rendre juſtice? n'eſt-il pas vrai que je vous ſurprends, & que la critique eſt muette à mon aſpect? garre: reculez-vous, vous empêchez le jeu de mes mouvements; vous ne voyez mon geſte qu'à-demi. Place au Phénomene de la nature: humiliez-vous, figures médiocres ou belles; car c'eſt tout un, & vous êtes toutes au même rang auprès de la mienne.

Ce petit diſcours que je fais tenir à nos jeunes gens, on le regardera comme une plaiſanterie de ma part. Je ne dis pas qu'ils penſent très-diſtinc-

tement ce que je leur fais penſer ; mais tout cela eſt dans leur tête ; & je ne fais que débrouiller le cahos de leurs idées : j'expoſe en détail ce qu'ils ſentent en gros ; & voilà, pour ainſi dire, la monnoie de la piece.

Après tout cela, je vais faire un aveu bien ſingulier ; c'eſt que moi, qui démêlois leurs idées, qui developpois leur orgueil, peu s'en falloit que je ne diſſe ; ils ont raiſon. A la lettre, la hardieſſe de leur vanité, ſoutenue d'une belle figure, m'en impoſoit ; je m'amuſois à les trouver bien-faits ; & voilà comme nous ſommes tous. De grandes qualités dans un homme, un grand rang, un grand pouvoir ſont toujours auprès de nous le paſſeport de ſes défauts ; & dans le fond, c'eſt fort bien fait à nous d'être comme cela ; c'eſt le lien de la ſociété des hommes que cet éblouiſſement de notre raiſon, que cette indulgence favorable aux foibleſſes de ceux qui nous priment, & de qui nous ſommes les inférieurs de façon ou d'autre.

Je continuois mes remarques ſur cette foule de monde, qui nous arrêtoit à la porte, lorſqu'enfin nous eûmes le paſſage libre. J'allai donc ſouper chez la perſonne avec qui j'étois : nous y trouvâmes ſon frere avec une jeune Dame & un jeune Ca-

valier, de fort bonne façon tous deux. Je vis bien, pendant le repas, qu'ils avoient envie de ſe plaire l'un à l'autre; & moi, qui ne ſuis plus d'âge à plaire à perſonne, je pris le parti de m'amuſer du petit ſpectacle qu'ils m'alloient donner. A les entendre parler, je commençai d'abord par ſentir qu'ils altéroient le ſon naturel de leur voix, pour y couler du gracieux; & qu'en prononçant, il n'y avoit pas juſqu'aux mouvements de leur bouche, qu'ils ne vouluſſent aſſortir avec leurs tendres idées. J'aimerois mieux travailler toute une journée, comme un crocheteur, que d'eſſuyer, deux heures ſeulement, la fatigue qu'ils ſe donnoient, pour imaginer un caractere d'action, qui jettât du goût dans les bras, dans les mains, dans la tête, dans les habits même. Je n'eus pas le temps de voir toute la comédie; le frere de la Dame, après le repas, me pria d'écouter la traduction qu'il avoit faite d'un manuſcrit Eſpagnol, où, entr'autres choſes, il me lut un ſonge, dont je ſuis d'avis de donner ici le commencement; je dis mal, ce n'eſt qu'une introduction au ſonge: c'eſt un jeune Seigneur Eſpagnol qui parle.

« Chacun croit les uſages de ſon pays les meil-
» leurs & les plus ſenſés. Il y avoit déjà quelque
» temps que j'étois dans les Gaules, quand un

» François, que j'avois vu en Italie, vint me voir. » Nous allâmes ſouper enſemble. Après le repas, » notre converſation roula ſur l'amour. Il me fit » un portrait des manieres d'aimer de ſon pays, » & je lui peignis l'eſpece d'amour qui régnoit » dans le nôtre. Ce ſujet fut entre nous une ma- » tiere de diſpute aſſez amuſante. Nous exami- » nions à qui des deux amours il falloit donner » la préférence : nous peſions nos raiſons. Quand » il tenoit la balance, les ſiennes l'emportoient; » quand je la tenois, les miennes avoient leur » revanche. Notre examen produiſit cependant » quelque choſe; c'eſt que nous nous retirâmes » un peu plus éloignés de nous accorder, que » nous ne l'avions été d'abord. J'allai me cou- » cher, l'eſprit rempli de la queſtion que nous » avions agitée, & je m'endormis du ſommeil le » plus profond. Dans cet état, je fis un rêve aſſez » ſingulier, & ſi frappant, qu'à mon réveil je » n'en perdis pas la moindre circonſtance ».

Je m'arrête-là, & c'eſt juſqu'où j'ai pu déchiffrer l'écriture du Traducteur, que je prierai de m'aider à lire le reſte, que je donnerai la premiere fois.

QUATRIEME

QUATRIEME FEUILLE.

J'Ai promis dans la derniere feuille du Spectateur un rêve tiré d'un manuſcrit eſpagnol ; mais je ne puis m'empêcher de le différer : j'ai quelque choſe de plus preſſant à dire ; je cède à des réflexions moins amuſantes, mais plus inſtructives : je me reprocherois d'écarter la ſituation d'eſprit où je me trouve ; je me livre aux ſentiments qu'elle me donne, qui me pénetrent, & dont je voudrois pouvoir pénétrer les autres. Jamais, peut-être, ne me reviendroient-ils avec ce caractere d'attendriſſement qu'ils portent. Je m'imagine en devoir compte aux autres ; & je vais eſſayer de faire paſſer dans leur âme toute la chaleur de l'impreſſion qu'ils me font.

Je viens de rencontrer, ce ſoir, dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône : elle pleuroit à chaudes larmes ; ſon affliction m'a touché. Je l'ai regardée avec attention ; je lui ai trouvé de la douceur & des grâces dans la phyſionomie ; beaucoup d'abattement, avec un air confus & embarraſſé. Son habit, quoique mau-

vais, marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je dit? Hélas! Monſieur, c'eſt que je ſuis dans un état affreux, m'a-t-elle répondu : mais d'un ton qui m'a ſaiſi, & qui marquoit une déſolation profonde.

Là-deſſus j'ai été tenté de la laiſſer, ſans lui en demander davantage, pour me ſauver de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inſpirer pour elle ; mais je n'ai pu me débarraſſer de la pitié qu'elle m'avoit faite : il auroit fallu prendre trop ſur moi, & ce ménagement pour moi-même m'auroit mis plus mal à mon aiſe, que la plus triſte ſenſibilité pour ſes malheurs.

Je l'ai donc tirée à quartier, & dans un endroit où je pouvois l'écouter paiſiblement..... Mademoiſelle, vous me paroiſſez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent : que vous eſt-il arrivé...? Elle ne m'a répondu d'abord que par des ſanglots ; ſes larmes ont coulé avec plus d'abondance ; enfin, s'étant un peu remiſe : puiſque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t-elle dit, je vais vous en inſtruire.

« Je ſuis une fille de famille ; mon pere avoit » une charge aſſez conſidérable en Province ; il » mourut, il y a trois ans : le jeu avoit dérangé

» ſes affaires, & ma mere eſt reſtée veuve, char-
» gée de trois filles, dont je ſuis l'aînée. Nous
» ſommes venues à Paris, ma mere & moi, après
» avoir vendu tout ce qui nous reſtoit, pour
» hâter la déciſion d'un procès dont le gain nous
» rétabliroit. Il y a dix-huit mois que nous ſom-
» mes ici. Notre Partie, qui eſt puiſſante, & qui
» prévoit qu'un Arrêt ne lui peut être favorable,
» a eu aſſez de crédit pour le reculer : ces lon-
» gueurs ont conſommé ce que nous avions.
» Dans cette extrémité, nous avons tenté de nous
» jetter aux pieds de nos Juges, pour implorer
» leur Juſtice; mais au Palais, nous les avons
» toujours trouvé entourés de clients, parmi
» leſquels nous n'oſions nous mêler, mal vêtues
» comme nous ſommes: & chez eux, ſoit que
» notre figure ne s'attirât pas l'attention de leurs
» domeſtiques, ou que nous vînſſions à de mau-
» vaiſes heures, on nous a toujours dit que ces
» Meſſieurs étoient abſents ou occupés; de ſorte
» que nous n'avons nul appui. On néglige de
« travailler pour nous, parce que nous n'avons
» point de quoi payer. Enfin, Monſieur, la mi-
» ſere où nous ſommes tombées; le chagrin, le
» mauvais air & l'obſcurité du lieu où nous lo-
» geons; la douleur de me voir ſouffrir moi-

» même, & le grand âge, ont entiérement abattu » ma mere : elle eſt malade, & tout lui manque ; » & moi, qui ſuis au déſeſpoir de la voir dans » cet état-là, il faut, Monſieur, que je com- » batte encore mon amour & ma compaſſion pour » elle. Si je les écoute, je ſuis perdue : un riche » bourgeois m'offre tous les ſecours poſſibles ; » mais quels ſecours, Monſieur ! ils ſauveroient » la vie à ma mere, ils déshonoreroient éternelle- » ment la mienne : voilà mon état ; en eſt-il de » plus terrible ? J'aime ma mere, & je lui ſuis » chere ; elle meurt, cela me fait trembler pour » nous deux. Dans mon affliction, je lui ai dit » les offres de l'homme dont je vous parle. A » mon récit, j'ai cru qu'elle alloit expirer entre » mes bras ; elle m'a baignée de ſes larmes ; elle » a jetté ſur moi des yeux tout égarés, & s'eſt » retournée de l'autre côté, ſans me dire une » ſeule parole. Je ne ſçais pourquoi je ne l'ai point » preſſée de me parler : il ſemble que cette femme » vertueuſe ait perdu tout courage, & ſuccombe » ſous notre malheur ; & moi, je voudrois mou- » rir pour être délivrée du péril de la voir ».

Tout honnête-homme ſentira combien les diſcours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pu ; j'ai joint à cela des conſeils

que j'ai cru les plus convenables, & me ſuis retiré chez moi preſque auſſi affligé qu'elle.

Qu'il eſt triſte de voir ſouffrir quelqu'un, quand on n'eſt point en état de le ſecourir, & qu'on a reçu de la nature une âme ſenſible qui pénetre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'eſt comme une néceſſité de la comprendre & de ne rien perdre de la douleur qui en peut rejaillir ſur elle-même!

Juſte Ciel! quels ſont donc les deſſeins de la Providence dans le partage myſtérieux qu'elle fait des richeſſes? pourquoi les prodigue-t-elle à des hommes ſans ſentiments, nés durs & impitoyables, pendant qu'elle en eſt avare pour les hommes généreux & compatiſſants, & qu'à peine leur a-t-elle accordé le néceſſaire. Que peuvent, après cela, devenir les malheureux, qui par-là n'ont de reſſource, ni dans l'abondance des uns, ni dans la compaſſion des autres? Mais ces réflexions, qui naiſſent de mon impuiſſante médiocrité, m'écartent de celles que me fournit l'aventure de la jeune fille en queſtion.

Homme riche, vous qui voulez triompher de ſa vertu par ſa miſere, de grâce, prêtez-moi votre attention. Ce n'eſt point une exhortation pieuſe, ce ne ſont point des ſentiments dévots que vous

allez entendre : non, je vais ſeulement tâcher de vous tenir les diſcours d'un galant homme, ſujet à ſes ſens auſſi-bien que vous, foible, &, ſi vous voulez, vicieux; mais chez qui les vices & les foibleſſes ne ſont point féroces, & ne ſubſiſtent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuſe ; oui, vicieux encore une fois, mais en honnête-homme, dont le cœur eſt heureuſement forcé, quand il le faut, de ménager les intérêts d'autrui dans les ſiens, & ne peut vouloir d'un plaiſir qui feroit la douleur d'un autre.

Je vous ſuppoſe jaloux de l'eſtime des hommes, & du droit de vous eſtimer vous-même. Si vous n'êtes comme je le dis, ce n'eſt plus à vous que je parle ; vous n'êtes que la moitié d'une créature humaine ; vous en avez la figure & le penchant au mal : mais vous n'en avez ni la dignité, ni la nobleſſe ; & pour lors, je m'adreſſe à d'honnêtes-gens, qui, dans une aventure comme la vôtre, pourroient ſe démentir, & ſe livrer à l'amour d'un vice odieux, préférablement au goût de vertu & de généroſité qu'ils ont en eux : goût ſecourable, qu'ils feroient peut-être avorter dans leur âme; qui cependant les preſſeroit, qui les pourſuivroit, qu'ils écarteroient, qui reviendroit à la charge ; enfin, qu'ils étoufferoient, de crainte

de l'aimer, d'y céder, de devenir vertueux, & d'y perdre.

Quoi qu'il en ſoit, écoutez-moi, ſi vous le pouvez. Que vous deveniez amoureux d'une femme qui peut ſe paſſer de vous, que nulle affaire importante n'expoſe à la néceſſité de vous recevoir; que vous la tentiez par votre opulence; que vous lui inſpiriez l'envie d'être mieux; qu'à la vue de votre abondance, il lui naiſſe des beſoins qu'elle n'auroit pas connus; que vous profitiez de ces beſoins impoſteurs; que vous jettiez dans ſon cœur moitié tendreſſe pour l'amant, moitié foibleſſe pour l'homme riche, vous faites mal, vous êtes un mauvais Chrétien: mais à quelque délicateſſe près, dont je comprends qu'il eſt difficile d'écouter le ſcrupule, vous êtes encore galant-homme, ſuivant le monde.

De même, que la jeuneſſe & les grâces de la fille dont nous avons parlé, vous aient donné de l'amour; ce n'eſt pas-là ce qui m'étonne, & ma charge n'eſt pas de vous inquiéter là-deſſus: mais que ce viſage frappé de déſeſpoir, dont la ſouffrance a déſolé les traits; que ces grâces flétries par les larmes n'aient pas déconcerté votre amour, ou n'en aient point fait une protection pour cette infortunée; que cet amour, loin de la

plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale; que la misere la plus féconde en impressions touchantes, ne l'ait déterminé qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits: que vous dirai-je enfin? qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en pitié généreuse; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposoit son malheur; que le découragement, la lassitude qui pouvoit la prendre, n'ait pas attiré tous vos égards; que vous ayez pesé son infortune; que vous en ayez compris l'excès, sans en sentir vos desirs confondus, sans être épouvanté vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter: voilà ce qui me passe; c'est une iniquité dont je ne sçais pas comment on peut soutenir le poids; c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes! qu'avez-vous dit à cette fille, dont vous avez vu la jeunesse en proie à la fureur des derniers besoins? Malheur à toi que la faim dévore! à qui t'adresses-tu? mon incontinence va prendre avantage de ta misere. Si tes besoins te mettoient moins en prise, tu pourrois n'exciter que ma compassion: mais ils sont extrêmes; ils me corrompent; il ne s'agit plus de te

plaindre ; ton honneur m'échapperoit, ſi j'étois généreux : je l'attends de ton déſeſpoir que ma dureté va pouſſer à bout ; &, miſérable comme tu l'es, je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de ſecours qui ne faſſe ton opprobre ; ſubis toutes les rigueurs de ton ſort ; acheve d'en être la victime. Veux-tu du pain ? deviens infâme, & je t'en accorde : voilà tout ce que je ſens pour toi, voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Eſt-ce-là ce que vous avez dit à cette fille ? ſi ce ne ſont pas-là vos paroles, du moins ce ſont vos penſées. Vos penſées ! non je ne le puis croire ; elles ont peut-être menacé de ſe montrer ; mais vous en avez craint la laideur trop affreuſe, & vous vous y êtes refuſé. Votre âme n'auroit pu ſupporter la vue d'une méchanceté ſi diſtincte ; ſon libertinage n'auroit pu la ſauver des remords, de l'horreur d'elle-méme, ni des ſentiments d'attendriſſement qui l'auroient preſſée. La victoire auroit été trop ſanglante à remporter ſur tout cela ; & ce n'eſt enfin qu'en vous étourdiſſant ſur votre action, que vous l'avez commiſe. Cependant, valoit-elle que vous renonçâſſiez à la ſatisfaction d'être content de vous, que vous étouffâſſiez l'honnête-homme, pour mettre le monſtre

en liberté? Vous me l'avouerez: vos efforts, pour détruire l'un, vous mettoient mal avec vous-même; vous n'oſiez les réfléchir: vos efforts contre l'autre auroient été preſque des plaiſirs; il y ſeroit entré je ne ſçais quelle douceur de vous trouver dans l'ordre, hors de reproche, & comme en état de vous regarder avec quiétude & confiance: il s'y ſeroit mélé je ne ſçais quel ſentiment de votre innocence, je ne ſçais quelle ſuavité, que l'âme reſpire alors, qui l'encourage & lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui, voluptés; c'eſt le nom que je donne aux témoignages flatteurs qu'on ſe rend à ſoi-même, après une action vertueuſe; voluptés bien différentes des plaiſirs que fournit le vice: de celles-ci, jamais l'âme n'en a ſatiété; elle ſe trouve, en les goûtant, dans la façon d'être la plus délicieuſe & la plus ſuperbe: ce ne ſont point des plaiſirs qui la dérobent à elle même: elle n'en jouit pas dans les ténebres; une douce lumiere les accompagne, qui la penetre, & lui préſente le ſpectacle de ſon excellence. Voilà les plaiſir que vous avez ſacrifiés à l'aviliſſement des plaiſirs du vice; car, que ſont-ils? qu'un état de proſtitution pour l'âme, qu'elle ne goûte & ne ſe pardonne qu'à la faveur du trouble qui lui voile ſon infamie. Mais c'en eſt

aſſez ; ces réflexions m'ont mené trop loin. Il en naît encore de très-importantes de l'aventure de cette fille & de ſa mere, qui n'ont pu aborder leurs Juges, & dont la pauvreté met les affaires en ſouffrance ; cela me fournit une matiere digne d'être traitée dans un autre diſcours. Juges, que les devoirs de votre état ſont nobles ! mais je finis : nous les examinerons ailleurs.

CINQUIEME FEUILLE.

J'AI promis un *Rêve*, je m'en reſſouviens ; mais c'eſt un rêve qui ne roule que ſur l'amour. Ami lecteur, en vérité, cela peut ſe differer. Je me ſens aujourd'hui dans un libertinage d'idées, qui ne peut s'accommoder d'un ſujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de L'INFANTE. J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde. C'eſt une fête délicieuſe pour un Miſanthrope, que le Spectacle d'un ſi grand nombre d'hommes aſſemblés ; c'eſt le temps de ſa récolte d'idées. Cet innombrable quantité d'eſpeces de mouvements forme à ſes yeux un caractere générique. A la fin, tant de ſujets ſe réduiſent en un : ce ne ſont plus des

hommes différents qu'il contemple, c'eſt l'homme repréſenté dans pluſieurs mille.

Au milieu de mes réflexions, j'ai apperçu un pauvre *Savetier* qui travailloit d'un ſang-froid admirable dans ſa boutique. De temps en temps, il jettoit ſes regards ſur cette foule de gens curieux qui s'étouffoient; & il critiquoit après leur curioſité, de ſes deux épaules qu'il levoit en pitié ſur eux. Il m'a pris envie de voir de près ce Philoſophe ſubalterne, & d'examiner quelle forme pouvoient prendre des idées philoſophiques dans la tête d'un homme qui raccommodoit des ſouliers.

Je me ſuis approché. J'ai fait plus: je lui ai demandé un aſyle dans ſa boutique contre la foule. Comment! lui ai-je dit, vous travaillez, pendant que vous pouvez voir de ſi belles choſes, mon bon-homme.

Pardi! m'a-t-il répondu, *Monſieur*, cela eſt trop beau pour de petites gens comme nous; cela ne nous appartient pas, de voir ces beautés-là: cela eſt bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit, & qui avez le temps de mettre votre journée à ne rien faire. Voyez-vous, Monſieur! quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre, ou jeûner, ſans en avoir envie, le cheval de bronze marcheroit de ſes quatre pattes, que j'aimerois, mardi!

mieux le croire, que de l'aller voir. Les fainéants ne valent rien à ſuivre; c'eſt une compagnie qui n'eſt pas ſaine pour ceux-là qui n'ont pas le moyen d'être comme eux. J'interrompis ce diſcours d'un ſourire... Tenez, ajouta-t-il après, en ſe retournant, voilà quatre eſcabeaux dans ma boutique: je ſuis content, comme un Roi, avec cela & mes ſavattes; je m'en accommode à merveille, quand je ne m'amuſe pas à regarder toutes ces braveries-là: mais ſi-tôt que je vois tant de beaux équipages, & tout ce monde qu'il y a dedans, mes eſcabeaux & mes ſavattes me fâchent; je deviens triſte; je n'ai plus de cœur à l'ouvrage. Pardi! puiſque Dieu m'a fait pour raccommoder de vieux ſouliers, il faut aller mon train, laiſſer là les autres, & vivre bon ſerviteur du Roi & des ſiens; le reſte n'a que faire de moi, ni moi du reſte. J'en ſerai bien mieux, quand j'aurai été courir la prétantaine, & gagner plus d'appétit qu'à moi n'appartient d'en avoir! Vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que d'être Savetier, cela vous paſſe.

Ce brute Socrate s'eſt arrêté-là; je ne lui ai rien répondu, ſinon qu'il avoit raiſon. La ſcene a fini par une petite chanſon qu'il a entonnée; &, ma curioſité ſatisfaite, je me ſuis retiré de ſa

boutique, pour aller butiner quelques nouveautés ailleurs.

Je me ſuis amuſé quelque temps de la populace qui ſe renverſoit la tête pour conſiderer les arcs de triomphe ; & dans ſa façon de voir, j'ai cru démêler que l'admiration du peuple pour une belle choſe ne vient pas préciſément de ce qu'elle eſt belle, mais bien des évènements plus ou moins importants, qui font qu'elle eſt expoſée-là, & qui la vantent à ſon imagination.

J'entendois dire de tous côtés : oh ! que cela eſt beau ! & moi qui allois au principe de cette exclamation dans l'eſprit du peuple, je la mettois en forme ; & voici l'eſpece d'argument qu'elle me rendoit. Hé ! vois-tu tout ce monde ? c'eſt que l'Infante arrive. Tout ce que nous voyons-là eſt fait pour elle : regardons bien, car aſſurément cela doit être beau. Oh ! que cela eſt beau !

Il eſt certain que ces arcs de triomphe étoient curieux, & que c'étoit une décoration qui avoit beaucoup de dignité : mais, en développant l'eſprit de cette populace, je voyois de pauvres enſeignes de cabarets, auxquelles, peut-être, il ne manque, pour être converties en chef-d'œuvres, que d'être expoſées pour une aventure de conſéquence.

Tableaux de *Raphaël*, diſois-je encore en moi-même, ſi vous étiez à la place de ces mêmes enſeignes, j'aurois grande peur que vos curieux ne vous prîſſent pour ce que vous paroîtriez; je veux mourir, ſi, en vous voyant, ils s'aviſoient de vous deviner là. Hélas! combien eſt-il de mauvais tableaux parmi vous, qu'un coup de haſard, qu'une eſtime viſionnaire qui a fait du progrès, vous a donnés pour freres! & à combien de vos freres a-t-on fait l'injure de ne les pas reconnoître, pour avoir paru trop tard, ou dans une occaſion peu favorable!

En vérité, à cela près que nous vivons & que nous penſons, nous ſommes tous des tableaux, les uns pour les autres: notre fortune va du moins comme la leur.

Tel eſt un Raphaël, un tableau du plus grand prix, je veux dire un homme né plein d'eſprit & de talents: ſi le haſard ou ſa naiſſance l'a mal expoſé, c'en eſt fait; il a beau nous voir, nous parler tous les jours, voilà notre diſcernement en défaut ſur ſon compte; rien ne nous avertit de ce qu'il vaut, la médiocrité de ſon état l'enveloppe, pour ainſi dire, d'un nuage qui nous le dérobe: c'eſt un perſonnage inutile confondu dans la foule que nous mépriſons; il n'a ni biens, ni

rang, ni crédit: voilà le fantôme qui nous frappe, à la place de l'homme que nous n'appercevons pas: voilà le maſque qui nous cache ſon viſage: enfin, voilà le tableau, tout beau qu'il eſt, enſeigne de cabaret pour toujours. Tel au contraire eſt un tableau de *Barbouilleur*; & je le vois entouré de curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Eſt-il peſant; parle-t-il peu: ils me diſent que c'eſt un homme froid, mais plein de jugement & de réflexion. Parle-t-il mal & beaucoup: qu'il eſt agréable & vif! Ces curieux ſont donc des bêtes? Non, ce ſont gens d'eſprit, & de la meilleure foi du monde, qui le penſent comme ils le diſent. Ils ont peut-être eu quelque peine à ſe le perſuader à eux-mêmes; mais l'homme dont il s'agit eſt dans une opulence ou dans un crédit qui le rend néceſſaire, & qui a levé leurs doutes. Ils vous diroient volontiers: je n'ai pas d'abord pris cet homme là pour ce qu'il eſt. Et vous vous écrierez: voilà des flatteurs. Point du tout; je vous l'ai déjà dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait, ce ſont en cela de vrais dupes, de vrais innocents, dont l'eſprit eſt, pour ainſi dire, aux gages de l'intérêt; c'eſt ce miſérable intérêt qui a joué ce tour de ſoupleſſe à leur jugement, & qui leur fait accroire qu'un

qu'un grand équipage, un grand nombre de valets, une bonne table, ſont de l'eſprit, de la pénétration, de la vivacité & des bons-mots.

C'étoient-là à peu-près les idées qui me venoient ſucceſſivement dans la tête, quand le Roi a paſſé. Le peuple, à ſon ordinaire, a crié *Vive le Roi* : j'ai trouvé ces acclamations attendriſſantes. C'étoit plus qu'un Roi, plus qu'un maître qui paroiſſoit. Ce peuple, dans ſes tranſports, ſembloit revétir ce jeune Prince de titres moins ſuperbes, mais plus aimables, plus touchants, & peut-être plus auguſtes; c'étoit le bienfaiteur, l'ami de chaque homme de la nation; c'étoit le protecteur, l'eſpérance, l'amour, & les délices du peuple, que l'on voyoit paſſer.

Rois, Princes de la terre, ce n'eſt ni la garde qui vous environne, ni cette foule d'hommes ſoumis qui compoſent votre Cour, ni vos richeſſes, ni votre vaſte puiſſance, qui feroient mon envie. Ceux qui, parmi vous, ne ſont ſenſibles qu'à ces avantages, ſont ſimplement des hommes riches, redoutables, puiſſants, & ne ſont pas Rois. Aſſis ſur le trône, ils ne regnent pas; je les vois dans le ſein du bonheur ſans qu'ils en profitent. Autant que leur vie a d'inſtants, autant, s'ils veulent, vont-ils goûter de plaiſirs,

mais des plaiſirs vraiment dignes de leur rang, & dont le ciel n'a deſtiné l'abondance délicieuſe, que pour eux ſeuls. Rois, qu'eſt-ce donc que votre condition a de flatteur? quel eſt celui qui regne? quel eſt le Prince qui jouit des vrais biens attachés au trône? c'eſt celui qui ſçait faire un généreux uſage de la crainte & du reſpect que la majeſté de ſon rang inſpire: cette crainte & ce reſpect ſont les moindres de ſes droits, ou plutôt ils ne ſont que lui préparer ſes véritables droits. Craint, il n'eſt encore que le maître: aimé, le voilà Roi. Eh! comment l'aime-t-on? comptez tous les ſentiments de vénération, d'eſtime, d'admiration; tous les mouvements de tendreſſe, de dévouement, de confiance, dont l'homme eſt capable: voilà de quoi ſe compoſe l'amour qu'on a pour un maître dans qui l'on eſt charmé de trouver un Roi; enfin voilà les tréſors du rang ſuprême. Un accueil obligeant, un ſentiment de bonté, un ſourire, un geſte, une parole; Princes, ce ſont-là pour vous les clefs de ces tréſors. Oui, ſoyez doux, affables, généreux, compatiſſants, careſſants dans vos diſcours, & vous êtes poſſeſſeurs de ces biens dont l'ambition a fait les grands-hommes, & dont à peine ont-ils pu s'acquérir une petite partie.

Quelqu'un que j'ai entendu parler alors d'un ton de voix extrêmement haut, a mis fin à mes réflexions : là-deſſus je me ſuis retourné, & j'ai vu pluſieurs hommes qui en entouroient un autre qui leur parloit avec beaucoup d'action : j'ai ſoupçonné qu'il y auroit-là quelque choſe pour moi ; je me ſuis donc approché ; je ne répéterai point ce qu'il diſoit : il parloit de la derniere paix avec l'*Allemagne* & l'*Angleterre* ; il jettoit les Miniſtres dans des intrigues politiques, il s'étonnoit de leur habileté ; & je remarquai qu'inſenſiblement la dignité du ſujet étourdiſſoit cet homme : qu'elle réfléchiſſoit ſur ſon âme, & la remuoit d'un ſentiment d'élévation perſonnelle. De la façon dont cela ſe paſſoit dans ſon eſprit, je voyois que c'étoit lui qui ſe réconcilioit avec les Puiſſances, ou plutôt, il étoit tour-à-tour l'*Allemagne*, l'*Angleterre*, la *Hollande* & la *France*. Il avoit fait la guerre, il feſait la paix. L'admiration judicieuſe qu'il avoit pour les Miniſtres, lui en gliſſoit une de la même valeur pour lui-même. Bientôt les Miniſtres & lui ne feſoient plus qu'un, ſans qu'il s'en doutât. Je ſentois que dans ſon intérieur il parcouroit ſuperbement un vaſte champ de vues politiques : il exagéroit ſa

matiere avec volupté; c'étoit l'homme chargé des affaires de tous ces Royaumes: car il étoit Allemand, Hollandois, Anglois, François; il étoit tout, pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois la difficulté des négociations néceſſaires l'étonnoit extrêmement: mais je le voyois venir, il n'y perdoit rien à s'étonner; il en avoit plus d'honneur à percer dans les voies qu'on avoit tenues pour faire réuſſir ces négociations; il ne diſoit pas tout ce qu'il appercevoit; il lui ſuffiſoit d'être ſoupçonné d'une pénétration profonde, & de voir ſes auditeurs avouer, dans un humble ſilence, qu'il en ſçavoit plus qu'eux.

Quelqu'un de la bande, d'un amour-propre plus rétif & plus entendu dans ſes intérêts, ne trouvoit pas apparemment ſon compte à fournir ſon contingent d'étonnement pour le diſcours de notre Politique. Un petit mot, Monſieur, lui dit-il, de l'air d'un homme qui ne ſe paie pas de babil, & qui a trop d'eſprit pour s'épouvanter de celui d'un autre: prenez bien garde que ces Miniſtres, que vous louez tant, auroient pu dans telle occaſion.... Monſieur, lui répondit l'autre, en lui coupant la parole, je ne force perſonne; & vous êtes libre d'en penſer ce qu'il vous plaira;

ce que j'ai dit, n'en eſt pas moins juſte. Le cenſeur, à ces mots, ſourit d'un air incrédule ; & ſe tut; & moi je dirois volontiers à tous les cenſeurs de ſon eſpece: Meſſieurs, ne ſoyons point de ceux qui cherchent toujours querelle au mérite des belles choſes; louons ce qui eſt louable, & laiſſez-là ce petit profit d'orgueil que vous trouvez à critiquer.

Rien n'eſt plus vrai qu'un homme oiſif ſe plaît à diſputer ſon eſtime à la conduite des perſonnes en place; il entre dans les dégoûts qu'il prend pour elle certaine audace qui lui rit, qui le venge de ſon peu de relief, de l'inaction dans laquelle il paſſe ſa journée, & lui donne je ne ſçais quel air d'importance momentanée, dont il s'amuſe.

Mais je penſe que je ferai bien de quitter la plume; je ſens que je m'appeſantis. Cette Feuille-ci a été retardée par des accidents qui n'arriveront plus dans la ſuite, mais qui pourroient bien avoir cauſé la langueur que je crois ſentir ici.

SIXIEME FEUILLE.

JE m'amuſois, l'autre jour, dans la boutique d'un Libraire, à regarder des livres; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'eſprit grave: il demanda au Libraire, mais d'un air de bon connoiſſeur, s'il n'avoit rien de nouveau: j'ai le *Spectateur*, lui répondit le Libraire. Là-deſſus, mon homme mit la main ſur un gros livre, dont la reliûre étoit *neuve*, & lui dit, eſt-ce cela? non, Monſieur, reprit le Libraire: le Spectateur ne paroît que par Feuilles, & le voilà. Fi! répartit l'autre; que voulez-vous qu'on faſſe de ces Feuilles-là? cela ne peut être rempli que de fadaiſes; & vous êtes bien de loiſir, d'imprimer de pareilles choſes.

L'avez-vous lu, ce Spectateur, lui dit le Libraire? moi! le lire, répondit-il! non, je ne lis que du bon, du raiſonnable, de l'inſtructif; & ce qu'il me faut n'eſt pas dans vos Feuilles. Ce ne ſont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelques vivacités d'Écoliers, quelques ſaillies plus étourdies que brillantes, &

qui prennent les mauvaiſes contorſions de leur eſprit, pour des façons de penſer légeres, délicates & cavalieres. Je ne ſuis point curieux d'*originalités* puériles.

En effet, je ſuis du ſentiment de Monſieur, dis-je alors, en me mêlant de la converſation; il parle en homme ſenſé: pures bagatelles que des Feuilles! la raiſon, le bon-ſens & la fineſſe peuvent-ils ſe trouver dans ſi peu de papier? ne faut-il pas un vaſte terrein pour les contenir? un bon eſprit s'aviſa-t-il jamais de penſer & d'écrire autrement qu'en gros volumes? jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une Feuille d'impreſſion que vous allez ſoulever d'un ſouffle? & quand même elles ſeroient raiſonnables ces idées, eſt-il de la dignité d'un perſonnage de cinquante ans, par exemple, de lire une Feuille volante, un colifichet? cela le traveſtit en petit jeune homme, & dèshonore ſa gravité; il déroge: non, à cet âge-là, tout ſçavant, tout homme d'eſprit ne doit ouvrir que des *in-folio*, de gros tomes, reſpectables par leur péſanteur, & qui, lorſqu'il les lit, le mettent en poſture décente; de ſorte qu'à la vue du titre ſeul, & retournant chaque feuillet du gros livre, il puiſſe ſe dire familierement en lui-même: voilà ce qu'il faut à

un homme auſſi ſérieux que moi, d'une auſſi profonde réflexion. Là-deſſus il ſe ſent comme entouré d'une ſolitude philoſophique, dans laquelle il goûte en paix le plaiſir de penſer qu'il ſe nourrit d'aliments ſpirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raiſons graves. Eh bien! Monſieur, qu'en dites-vous? n'eſt-ce pas-là votre penſée?

Ce diſcours ſurprit un peu mon homme. Il ne ſçavoit, s'il devoit ſe fâcher ou ſe taire; je ne lui donnai pas le temps de ſe déterminer. Monſieur, lui dis-je encore, en lui préſentant un aſſez gros livre que je tenois: voici un *Traité de Morale*; le volume n'eſt pas extrêmement gros, & à la rigueur on pourroit le chicaner ſur la médiocrité de ſa forme; mais je vous conſeille pourtant de lui faire grâce en faveur de ſa matiere; c'eſt de la morale, & de la morale déterminée, toute crue. Malpeſte! vous voyez bien que cela fait une lecture importante, & digne du flegme d'un homme ſenſé; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuſe, & tant-mieux: à notre âge, il eſt beau de ſoutenir l'ennui que peut donner une matiere naturellement froide, ſérieuſe, ſans art, & ſcrupuleuſement conſervée dans ſon caractere. Si l'on avoit du plaiſir à la lire, cela gâteroit tout: voilà une plaiſante morale que celle qui inſtruit

agréablement! tout le monde peut s'inſtruire à ce prix-là: ce n'eſt pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de ſe fatiguer pour chercher cet utile, & la vaſte ſéchereſſe d'un gros livre fait juſtement ſon affaire.

Chacun a ſon goût, & je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le Perſonnage, qui ſe retira mécontent & décontenancé, & que peut-être notre converſation reconciliera dans la ſuite avec les brochures: ſi ce n'eſt avec les miennes, qui peuvent ne le pas mériter; ce ſera du moins avec celles des autres.

Quoi qu'il en ſoit, le mépris qu'il a fait du Spectateur, ſans le connoître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du *Rêve* que j'ai promis, toute frivole qu'en paroîtra le ſujet aux perſonnes qui lui reſſemblent. C'eſt de l'*Amour* qu'il s'agit. Eh bien! de l'Amour: le croyez-vous une bagatelle, Meſſieurs? je ne ſuis pas de votre avis, & je ne connoîs gueres de ſujet ſur lequel le Sage puiſſe exercer ſes réflexions avec plus de profit pour les hommes.

Dirai-je aux perſonnes qui n'ont pas daigné lire mes Feuilles précédentes l'origine du rêve en queſtion? Non: mon Libraire me ſçauroit mauvais gré de leur épargner l'achat des brochures

qui peuvent les mettre au fait de celle-ci, s'ils veulent y être. Quant à ceux qui me liſent, ils ſe ſouviendront que c'eſt un Eſpagnol qui parle.

« Je m'endormis (donc) du ſommeil le plus pro-
» fond, & je rêvai que je me trouvois au milieu
» d'une vaſte campagne partagée en deux terres
» de différentes natures. A droite, ce n'étoient que
» fleurs odoriferantes, & qu'arbres fruitiers; mais
» ces fleurs étoient ſèches & fanées, & les arbres
» mouroient de vieilleſſe. La campagne de ce côté
» me paroiſſoit abandonnée; elle étoit devenue
» ſauvage. Pourquoi, diſois-je, laiſſe-t-on inculte
» un pays naturellement ſi fertile?

» Alors, en jettant ma vûe un peu plus loin,
» je découvris un Palais. L'architecture en étoit
» noble & majeſtueuſe; les grâces s'y marioient
» avec la majeſté, & leur accord donnoit à l'é-
» difice un aſpect touchant & reſpectable.

» Je jugeai par quelques ruines que ce devoit
» être un ancien monument; & je regardois avec
» application, quand, au travers de quelques ar-
» bres, il parut une femme dont la beauté me
» ſurprit; cependant je remarquai quelque triſteſſe
» ſur ſon viſage; elle ſourit, en me voyant, &
» je m'avançai reſpectueuſement vers elle, pour
» lui demander où j'étois.

» Jeune homme, vous êtes en peine, me dit-» elle, & vous ne comprenez rien à tout ce que » vous voyez. J'allois vous prier de m'inſtruire, » lui répondis-je. Je le veux bien, répartit-elle: » vous voici dans les terres de l'Amour; ce Pa-» lais antique eſt ſa demeure; & moi, je ſuis l'*Eſ-*» *time*, compagne inſéparable de ce Dieu.

» De grâce, expliquez-moi, lui dis-je, ce que » ſignifient ces arbres, ces fleurs fanées, dont « l'odeur me réjouit encore. Cette terre me pa-» roît excellente, pourquoi ne la cultive-t-on » point? ce n'eſt plus qu'un deſert: l'Amour man-» que-t-il de ſujets?

» Tout ce que vous voyez, me dit-elle, n'eſt » fait que pour votre inſtruction; c'eſt une image » des effets que produiſit autrefois l'Amour chez » les hommes. Cette terre figure leur âme; ces » fleurs & ces arbres, ſont les vertus que l'Amour » y feſoit naître; l'état mourant dans lequel vous » paroiſſent toutes ces choſes, vous marque » qu'elles ſont anciennes. Cette terre ne produit » aujourd'hui ni fleurs fraîches, ni arbres nou-» veaux; c'eſt que l'Amour ne regne plus parmi » les hommes, & qu'il n'échauffe plus leur âme » du goût des vertus qu'il y feſoit germer autrefois.

» Remarquez tous ces arbres fruitiers de diffé-

» rentes eſpeces ; ils ſont le ſymbole de la nobleſſe,
» de la généroſité & de la ſageſſe des ſentiments
» dont l'Amour ornoit le cœur des plus grands
» perſonnages.

» Parmi ces arbres, vous en voyez quelques-uns
» dont il ſemble qu'on ait arraché quelques raci-
» nes ; & ces racines arrachées, ſignifient les vices
» que l'Amour a détruit dans ces grands-hommes,
» ou bien expriment ce qu'il a retranché de vi-
» cieux dans des ſentiments mal réglés, & qu'il
» a rendus plus humains & plus louables.

» Regardez cet arbre plus haut que les autres,
» & dont, en quelques endroits, on a coupé les
» racines, il figure les vertus d'un jeune Héros,
» qui dut à ſon attachement pour une aimable
» & vertueuſe perſonne l'eſtime & l'admiration
» qne ſon ſiecle eut pour lui. Avant que l'Amour
» l'eût aſſujetti ſous ſes loix, la grandeur de ſa
» naiſſance lui inſpiroit un noble orgueil ; mais un
» peu d'excès dans cet orgueil en altéroit la di-
» gnité. Ce Héros étoit généreux, quand il s'of-
» froit des occaſions de l'être : mais il ne ſçavoit
» pas encore chercher ces occaſions précieuſes ;
» il auroit craint de trahir ſon rang, s'il les avoit
» prévenues ; il enviſageoit un air prévenant,
» comme un abaiſſement dans ſes pareils, & il

» auroit cru s'humilier, en ſe rendant aimable ;
» il n'eſtimoit, il ne mettoit encore au nombre
» des hommes, que ceux qui, par leur naiſſance,
» pouvoient ou l'approcher, ou lier commerce
» avec lui. C'étoient auſſi les ſeuls qu'il obligeoit,
» parce qu'il n'imaginoit de reconnoiſſance flat-
» teuſe que la leur : c'étoit au rang de celui ſur
» qui tomboient ſes bienfaits, que ſe meſuroit
» le plaiſir qu'il avoit à les répandre. Il mécon-
» noiſſoit la miſere la plus touchante, dès que le
» malheureux qu'elle accabloit étoit un homme
» obſcur, qui n'eût offert à ſa vertu qu'un exer-
» cice ignoré & ſans faſte. Ce n'étoit pas qu'il ne
» fût naturellement ſenſible ; mais ſa fierté n'ad-
» mettoit rien de généreux, que ce qui étoit ſu-
» perbe, & vouloit trouver dans les ſujets un
» vain éclat qui les ajuſtât à elle, &, pour ainſi
» dire, juſtifiât l'intérêt qu'elle y daignoit pren-
» dre. Ce Héros étoit plein de valeur dans les
» combats, mais d'une valeur aveugle, ſujette
» à ſe ſouiller d'un ſang reſpectable, du ſang
» d'un ennemi vaincu. Quand il récompenſoit un
» ſervice, ce n'étoit que l'action qu'il payoit : il
» ne joignoit pas à la récompenſe cette aimable
» façon de donner, qui fait préciſément le ſalaire

» de celui qui a mérité qu'on lui donne : il étoit
» équitable, & n'étoit pas également bon.

» Dès qu'il aima, ce ne fut plus le même
» homme : l'envie de devenir digne de celle qu'il
» aimoit, fit diſparoître tous ſes défauts ; l'Amour
» purifia ſa valeur & ſa fierté de cet excès qui les
» déshonoroit toutes deux. Tout l'Empire re-
» tentit bientôt du bruit de ſes vertus.

» Je ne vous dirai rien des autres arbres, me
» dit alors cette femme : parcourez dans votre
» imagination les vertus des plus éclatantes, ces
» arbres les repréſentent toutes. A l'égard de ces
» fleurs, dont le nombre eſt preſque infini, elles
» figurent de bonnes qualités, d'un prix peut-
» être égal aux vertus des grands perſonnages ;
» mais que la condition de ceux qui les dúrent
» à l'Amour, rendit moins brillantes & d'une im-
» portance plus médiocre ; & pour vous en don-
» ner une légere idée, ce ſont des ivrognes, de-
» venus ſobres ; des débauchés, devenus ſages ;
» des avares, faits généreux ; des menteurs, cor-
» rigés de leur vice, par la honte d'en être mé-
» priſables ; des brutaux, ramenés à un caractere
» plus doux & plus ſociable ; c'eſt de la jeuneſſe
» impudente, devenue modeſte & reſpectueuſe ;

» des fainéants, devenus laborieux ; des hommes
» ſans foi, ſans probité, transformés en gens
» d'honneur : ce ſont d'habiles gens dans les arts,
» à qui l'Amour inſpira de l'émulation, & qui
» crurent leurs maitreſſes dignes de la gloire
» d'avoir des amants illuſtres par leurs talents :
» ce ſont même des coquettes, dont l'amour a
» réformé les manieres, qu'il a guéries de cette
» inſatiable avidité de plaire, & qui ont ſenti
» qu'une pudeur ſcrupuleuſe étoit le plus aimable
» trait d'une femme ; qu'il eſt honteux de débau-
» cher les cœurs, & glorieux de les attendrir ;
» enfin, vous voyez dans ces fleurs une infinité
» de vertus moyennes & domeſtiques.

» Mais avançons vers ce Palais qui a frappé vos
» regards ; il eſt temps que vous connoiſſiez l'A-
» mour & ſa ſuite ; que vous appreniez ce qu'étoit
» autrefois ſon regne ; par quelles actions éclatoit
» le penchant dont il lioit les âmes, & comment
» s'aimoient les deux ſexes : nous deſcendrons
» dans les jardins de l'Amour, vous y verrez des
» amants ; vous y verrez du moins des figures
» qui vous inſtruiront autant que feroit la réalité ;
» & quand vous aurez viſité ce canton où nous
» ſommes, on vous conduira dans cette autre
» terre que vous avez remarqué différente de

» celle où vous êtes. Là, vous verrez un monſtre » qu'on appelle *Amour*; mais marchons, & ſon- » gez à profiter de tout ce qu'on va vous montrer ».

Dans la Feuille ſuivante, je donnerai le reſte du rêve, & j'eſpere que ce qu'il a de curieux méritera l'attention de mes lecteurs.

SEPTIEME FEUILLE.

JE n'óſe me flatter que le public ſe ſoit apperçu que le Spectateur a été interrompu quelques mois: cependant, comme certaines perſonnes ont parlé de cet Ouvrage avec un peu d'eſtime, je leur dois compte, ce me ſemble, des raiſons qui en ont retardé la ſuite; & les voici.

Soupçonneroit-on un Contemplateur des choſes humaines, un homme âgé, qui doit être raiſonnable: tranchons le mot, un Philoſophe; le ſoupçonneroit-on de s'être dégoûté d'écrire, ſeulement parce qu'il y a des gens dans le public qui mépriſent ce qu'il fait? Voilà pourtant l'origine de mon dégoût: n'eſt-ce pas-là un louable motif de ſilence? quelle miſere que l'eſprit de l'homme!

Je croyois n'être plus vain; mais je vois bien que

que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pu pour guérir de ma vanité; mais tout ce que mes efforts ont opéré contr'elle, c'eſt que de courageuſe qu'elle étoit autrefois, elle eſt devenue lâche; nos foibleſſes, combattues ſous une figure, nous échappent ſous une autre. Il n'eſt pas queſtion de les détruire: il s'agit de quelque choſe de plus pénible & de plus glorieux; c'eſt de les pourſuivre ſans ceſſe.

Oui, Meſſieurs mes Critiques, vos mépris m'avoit découragé; mais, comment découragé? c'étoit par une vanité mécontente que j'avois diſcontinué d'écrire; ſouffrez donc que je recommence: je compte encore ſur vos mépris, & je vais m'en ſervir comme d'une recette contre cette vanité dont je croyois être défait, & qui reparoît métamorphoſée en dégoût. Courage, Meſſieurs; c'eſt pour une bonne œuvre que je vous ſollicite: j'étois tout triſte de vous déplaire, parce que cela m'ôtoit l'honneur d'avoir de l'eſprit avec vous. Que je vous aie l'obligation de ne me plus ſoucier de cet honneur-là. Allons, ne vous relâchez pas; critiquez bien, critiquez mal, n'importe lequel des deux; mon profit, ou le vôtre, s'y trouvera toujours. Si c'eſt bien, je dirai que le Ciel vous le rende; je vous regarderai comme mes bien-

faiteurs; j'avertirai le public de la juſteſſe de vos préceptes : ſi c'eſt mal, je tâcherai de vous induire à penſer plus juſte; j'y contribuerai de toutes mes forces; j'arrêterai les progrès de vos erreurs, afin de vous épargner le plus de torts que je pourrai : voilà ma charge. A l'égard de ces critiques qui ne ſont que des expreſſions mépriſantes, & qui, ſans autre examen, ſe terminent à dire crûment d'un ouvrage, *cela ne vaut rien*, *cela eſt déteſtable*, nous ſerons bientôt d'accord là-deſſus; & je vous ferai convenir, ſur le champ, que ces ſortes de raiſonnements à leur tour ne valent rien & ſont déteſtables : qu'un habile homme, après avoir lû un livre, peut bien dire : *il ne me plaît pas*; mais ne décidera jamais qu'il eſt mauvais, qu'après avoir comparé ſes idées à celles des autres; à moins que, tout homme éclairé qu'il eſt, vous ne lui ſuppoſiez une audace, une préſomption qui tient ſes lumieres en échec, & qui, pour l'ordinaire, eſt la marque d'un eſprit borné ou mal réglé : car plus on a d'eſprit, plus on voit de choſes; & pour lors on démêle, on apperçoit tant de ſentiments différents, tant de goûts qui peuvent combattre ou balancer le nôtre, qu'avant que d'avoir peſé le plus ou moins de valeur qu'ils ont tous, on eſt bien long à ſe prouver qu'en tout

ſens ce qui ne nous plaît pas, ne doit raiſonnablement plaire à perſonne.

Ah ! que nous irions loin ! qu'il naîtroit de beaux ouvrages ! ſi la plupart des gens d'eſprit qui en ſont les Juges, tâtonnoient un peu, avant que de dire, *cela eſt mauvais*, ou *cela eſt bon* : mais ils liſent ; & en premier lieu, l'Auteur eſt-il de leurs amis ? n'en eſt-il pas ? Eſt-il de leur opinion en général ſur la façon dont il faut avoir de l'eſprit ? Eſt-ce un Ancien ? Eſt-ce un Moderne ? Quels gens hante-t-il ? Sa ſociété croit-elle les Anciens des Dieux ? ne les croit-elle que des hommes ?

Voilà par où l'on débute, pour lire un livre. On lit après ; & que lit-on ? ſont-ce les idées poſitives de l'Auteur ? non, il n'y a plus moyen : ſon nom, ſon âge & ſa ſecte les ont métamorphoſées, toutes gâtées d'avance, ou toutes embellies.

On ne ſçauroit s'imaginer le droit que ces bagatelles-là ont ſur l'eſprit humain, ni toute la corruption de goût dont elles le pénètrent, ni toute l'induſtrie machinale qu'elles lui donnent, pour ſe falſifier à lui-même ce qui lui paſſera devant les yeux ; pour diminuer, augmenter, arréter, détourner le plaiſir ou le dégoût des ſentiments qu'il reçoit.

Après cela, on porte ſon jugement, parce qu'il

faut qu'un homme d'eſprit juge, ne fût-ce que pour mettre ſon orgueil en poſſeſſion du reſpect que ſes amis auront pour ce qu'il penſe, & qu'enfin il eſt comptable à l'attente où ils ſont d'une déciſion quelconque.

On lui fera peut-être des objections de bon-ſens, quand il aura prononcé : mais voilà qui eſt fait; il a jugé : dût ſon ſentiment pervertir le goût de tout le genre humain; ſe doutât-il, malgré lui, qu'il s'eſt trompé; plutôt que de ſe dédire, il armera ſon eſprit contre ſon eſprit même; il confondra ſes lumieres par ſes lumieres mêmes; il s'irritera de voir clair après coup, & parviendra à ſe perſuader qu'il ne voit rien : tout cela, pour ſe conſerver de bon droit l'honneur d'avoir tout vu d'abord; car notre amour-propre eſt inconcevable : il ne veut jouir que d'une gloire légitime; il eſt d'un ſcrupule infini là-deſſus; & ce même amour-propre ſi ſcrupuleux, quand il ſoupçonne qu'il ne la mérite pas, ce n'eſt pas de ſa gloire qu'il ſe défait : c'eſt du ſoupçon de l'avoir mal acquiſe; moyennant quoi, le voilà plein de quiétude, & tout auſſi fier qu'il aime à l'être.

Cependant le jugement qu'on a porté va ſon train, ſert de regle à je ne ſçais combien de génies naiſſants, qui s'y conforment, qui ſouffrent pour

s'y conformer, & qui ne ſont rien qui vaille.

Je crois pour moi, qu'à l'exception de quelques génies ſupérieurs, qui n'ont pu être maitriſés, & que leur propre force a préſervés de toute mauvaiſe dépendance; je crois, dis je, qu'en tout ſiècle la plupart des Auteurs nous ont moins laiſſé leur propre façon d'imaginer, que la pure imitation de certain goût d'eſprit que quelques Critiques de leurs amis avoient décidé le meilleur. Ainſi nous avons très-rarement le portrait de l'eſprit humain dans ſa figure naturelle: on ne nous le peint que dans un état de contorſion; il ne va point ſon pas, pour ainſi dire; il a toujours une marche d'emprunt qui le détourne de ſes voies, & qui le jette dans des routes ſtériles, à tout moment coupées, où il ne trouve de quoi ſe fournir qu'avec un travail pénible. S'il alloit ſon droit chemin, il n'auroit d'autre ſoin à prendre que de développer ſes penſées; au-lieu qu'en ſe détournant, il faut qu'il les compoſe, les aſſujettiſſe à un certain ordre incompatible avec ſon feu, & qui écarte l'arrangement naturel qu'amèneroit une vive attention ſur elles.

Eſt-ce-là l'eſprit, après cela? non: nous ne voyons point là ce qu'il eſt; mais bien ce que

des égards pour des ſentiments inconſidérés le ſont devenir.

Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'Écrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, ſont juſtement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être; d'autres, qui ſe rendent fades, de crainte qu'on ne leur diſe qu'ils courent après l'eſprit ! car courir après l'eſprit, & n'être point naturel, voilà les reproches à la mode.

Mais, dira-t-on, il faut pourtant des critiques. Oui, ſans doute, il en faut; mais je voudrois des critiques qui puſſent corriger, & non pas gâter; qui réformaſſent ce qu'il y auroit de défectueux dans le caractere d'eſprit d'un Auteur, & qui ne lui fiſſent pas quitter ce caractere : mais il faudroit auſſi pour cela, s'il étoit poſſible, que la malice, ou l'inimitié des partis n'altérât pas les lumieres de la plupart des hommes, ne leur dérobât pas l'honneur de ſe juger équitablement, n'employât pas toute leur attention à s'humilier les uns les autres, à déshonorer ce que leurs talents peuvent avoir d'heureux, à ſe ruiner réciproquement dans l'eſprit du Public; de façon que, ſur leur rapport, vous, Lecteur, vous mé-

priſez ſouvent des ouvrages que vous eſtimeriez : ou ſi vous les avez lus, je gagerois que les endroits où l'Auteur a penſé le mieux, vous ont paru les plus mauvais, par la raiſon qu'ils vous ont fait plus d'impreſſion que le reſte, & que, diſpoſé comme vous étiez, cette impreſſion a dû vous choquer au même degré qu'elle vous auroit plû.

Ne vous a-t-on pas dit que cet Écrivain qui couroit après l'eſprit, n'étoit point naturel? Eh bien! n'avez-vous pas ſenti qu'on avoit raiſon? le moyen de n'en point convenir! En le liſant, vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde, d'une vue fine & déliée, d'un ſentiment nourri par-tout, d'un goût de réflexion philoſophique; avec ce génie-là, avec un naturel ſi riche, & ſi ſupérieur, on eſt par-deſſus le marché néceſſairement ſingulier, & d'un ſingulier très-rare; cela eſt donc clair : il n'eſt point naturel; il court après l'eſprit.

Voilà comme on vous dupe, Lecteur; voilà les ſurpriſes qu'on fait au Public : & comment on peut fruſtrer les talents les plus eſtimables des éloges qui leur ſont dûs.

Quand je ſonge à cette critique, ſur-tout à celle de courir après l'eſprit, je la trouve la

choſe du monde la plus comique, tant j'ai de plaiſir à me repréſenter la commodité dont elle eſt à tous ceux qu'elle diſpenſe heureuſement d'avoir de l'eſprit, & qui ne l'attraperoient point, quand ils courroient après; & en effet il y a bien des ouvrages qui ne ſubſiſtent que par le défaut d'eſprit, & leur platitude fait croire à certains Lecteurs qu'ils ſont écrits d'une maniere naturelle : au ſurplus, pourvu qu'on adore *Homere*, *Virgile*, *Anacréon*, *&c.* on peut avoir de l'eſprit, tant qu'on pourra; les amateurs des Anciens ne vous le reprocheront pas, & je connoîs des Ecrivains ruſés, qui ont dix fois plus d'eſprit qu'il n'en faudroit pour être perſécutés, ſi la religion dont ils ſont profeſſion pour les Anciens ne les ſauvoit.

Je diſois l'autre jour à un de mes amis, à qui les reproches dont j'ai parlé ſont ordinaires; ſçavez-vous bien ce que chez certaines gens ſignifient ces mots, *ils courent après l'eſprit ?*

Comment ! Meſſieurs les Modernes, petits marmouſets, vous prétendez valoir & ſurpaſſer des Auteurs qui ſont en *grec* & en *latin*, & que j'étudie depuis vingt ans. Si le monde alloit vous en croire, que deviendrois-je, moi, qu'on aſſocie au reſpect qu'on leur rend ? faudra-t-il me réduire à l'affront de vous admirer, vous avec qui je vis

tous les jours ? oh ! il y a bonne juſtice, & moyennant ce que nous allons dire, la plupart de ceux qui vous liront, & à qui notre querelle n'importe en rien, ſe voyant appuyés, ſeront bien-aiſes de diſſerter cavalièrement ſur votre compte, d'oſer ſecouer la tête, & d'avoir des dégoûts en vous liſant; ils s'imagineront gagner à ce qu'ils vous feront perdre; car voilà l'homme: & en effet, ils auront raiſon de vous trouver mauvais. De bonne foi, je ſens que vous l'êtes; & ſi vous cherchez à briller dans vos ouvrages, vous voulez être ſpirituels, vous n'y êtes point; ce n'eſt point-là la nature, vous courez après l'eſprit.

C'eſt-là à-peu-près, dis-je à mon ami, ce que veulent dire certaines gens, en tenant les diſcours que vous teniez tout-à-l'heure. Les Auteurs plats leur ſervent de trompes auxiliaires; & voici ce que ceux-là diſent à leur tour, ou du moins ce que chacun d'eux penſe.

Ces gens contre qui on crie me chagrinoient: il me falloit tous les jours aller aux expédients, pour ne me pas douter que je valois moins qu'eux; & j'entends qu'on dit qu'ils ne ſont point naturels, qu'ils courent après l'eſprit: ma foi ! cela eſt vrai, & bien trouvé; & grâce au ciel, me voilà meilleur qu'eux: oui, Meſſieurs, liſez-moi; vous ver-

rez un homme qui penſe ſimplement, raiſonnablement, qui va ſon grand chemin, qui ne pétille point; & voilà le bon eſprit.

Je crois que mes Lecteurs voudront bien me paſſer mes gaietés ſur ce chapitre-là. Je me joue des hommes en général, & je n'attaque perſonne; je paroîs aujourd'hui n'apoſtropher que les amateurs des Anciens: un de ces jours les Modernes auront leur tour; je m'y engage, & je promets que leur article vaudra bien celui-ci; car je ne ſuis d'aucun parti: *Anciens & Modernes*, tout m'eſt indifférent; le temps auquel un Auteur a vécu ne lui nuit ni ne lui ſert auprès de moi. J'adopte ſeulement, le plus qu'il m'eſt poſſible, les uſages & les mœurs, & le goût de ſon ſiecle, & la forme que cela fait ou feſoit prendre à l'eſprit; après quoi, je vais mon train. Si c'eſt une traduction du grec, & qu'elle m'ennuie, je panche à croire que l'Auteur y a perdu; ſi c'eſt du latin, comme je le ſçais, je me livre ſans façon au dégoût, ou au plaiſir qu'il me donne, bien entendu que c'eſt dans les choſes que j'entends parfaitement, & qui n'ont pas beſoin de l'Hiſtoire particuliere du temps: & l'on auroit beau me dire, cela ne vaut rien, ou cela eſt excellent; on ne me donne de diſpoſition ni pour, ni contre;

je lis le livre, & le jugement que j'en forme m'appartient à moi, & à mes lumieres ſûres ou non ſûres, ſort pur de toute prévention, & eſt à moi, tout comme ſi j'étois ſeul au monde; & il ſeroit à ſouhaiter que nous fuſſions tous de même. Les Anciens avoient plus d'eſprit que nous; nous avons plus d'eſprit que les Anciens: voilà les vraies cauſes de la corruption du goût, s'il vient à ſe corrompre.

Eſt-ce le génie des Auteurs Grecs qu'il faut que ce jeune-homme imite? non: leurs idées ont une ſorte de ſimplicité noble qui naît du caractere des actions qui ſe paſſoient alors, & du genre de vie qu'on menoit de leur temps. Ils avoient, pour ainſi dire, tout un autre Univers que nous: le commerce que les hommes avoient enſemble alors ne nous paroît aujourd'hui qu'un apprentiſſage de celui qu'ils ont eu depuis, & qu'ils peuvent avoir en bien & en mal. Ils avoient mêmes vices, mêmes paſſions, mêmes ridicules, même fond d'orgueil ou d'élévation; mais tout cela étoit moins déployé, ou l'étoit différemment. Je ne ne ſçais lequel des deux c'eſt. Quoi qu'il en ſoit, l'homme de ce temps-là eſt étranger pour l'homme d'aujourd'hui; & en nous ſuppoſant comme nous ſommes, c'eſt-à-dire, en étudiant

le goût de nos ſentiments aujourd'hui, il eſt certain qu'on verra que nous avons des Auteurs admirables pour nous, & qui le ſeront à l'avenir pour tous ceux qui pourront ſe mettre au vrai point de vue de notre ſiecle.

Eh bien! un jeune-homme doit-il être le copiſte de la façon de faire de ces Auteurs? non cette façon a je ne ſçais quel caractere ingénieux & fin, dont l'imitation littérale ne fera de lui qu'un ſinge, & l'obligera de courir vraiment après l'eſprit, l'empêchera d'être naturel: ainſi, que ce jeune-homme n'imite, ni l'ingénieux, ni le fin, ni le noble d'aucun Auteur ancien ou moderne, parce que, ou ſes organes l'aſſujettiſſent à une autre ſorte de fin, d'ingénieux, de noble, ou qu'enfin cet ingénieux & ce fin qu'il voudroit imiter, ne l'eſt dans ces Auteurs qu'en ſuppoſant le caractere des mœurs qu'ils ont peintes; qu'il ſe nourriſſe ſeulement l'eſprit de tout ce qu'il leur ſent de bon, & qu'il abandonne après cet eſprit à ſon geſte naturel. Qu'on me paſſe ce terme, qui me paroît bien expliquer ce que je veux dire; car on a mis aujourd'hui les Lecteurs ſur un ton ſi plaiſant, qu'il faut toujours s'excuſer auprès d'eux, d'oſer exprimer vivement ce que l'on penſe; mais il me ſemble qu'il y a long-temps que j'écris;

& ſi je ne finiſſois, la matiere me meneroit trop loin.

HUITIEME FEUILLE.

DANS ma derniere Feuille, je jettai quelques idées au haſard ſur les critiques que l'on fait aujourd'hui de la plupart des ouvrages d'eſprit, & ſur la corruption de goût que peuvent entraîner ces critiques, qui partent moins du bon-ſens, que de l'inimitié des partis, & des préventions jalouſes où l'on eſt aujourd'hui les uns contre les autres.

Mais comme je ne traitai pas la choſe d'une façon méthodique, & que je pris mes réflexions comme elles venoient, je pourrois bien un de ces jours argumenter dans les formes, & prouver qu'écrire naturellement, qu'être naturel, n'eſt pas écrire dans le goût de tel Ancien, ni de tel Moderne, n'eſt pas ſe mouler ſur perſonne quant à la forme de ſes idées; mais au contraire, ſe reſſembler fidèlement à ſoi-même, & ne point ſe départir ni du tour, ni du caractere d'idées pour qui la Nature nous a donné vocation: qu'en un mot penſer

naturellement, c'eſt reſter dans la ſingularité d'eſprit qui nous eſt échue, & qu'ainſi que chaque viſage a ſa phyſionomie, chaque eſprit auſſi porte une différence qui lui eſt propre: que la correction qu'il faut apporter à l'eſprit, n'eſt pas de l'arracher à cette différence; mais ſeulement de purger cette même différence du vice qui peut en gâter les grâces, de lui ôter ce qu'elle peut avoir de trop crû, & de lui procurer ce qui arrive aux phyſionomies les plus ſingulieres qui ne changent point; mais qui, par le commerce que les hommes ont enſemble, contractent je ne ſçais quoi de liant qui les mitige, nous apprivoiſe avec elles, & nous rend par-là leur ſingularité agréable, ou du moins curieuſe; & qu'enfin, lorſqu'il a paru un beau génie dans certain genre, il n'eſt pas raiſonnable de le propoſer autrement aux autres, que comme un génie qui peut ſervir à exciter les forces du leur, & non pas comme un modele ſur lequel il faille calquer ſa façon de penſer pour être habile homme; & qu'il eſt abſurde de dire d'un homme qui a travaillé dans le même genre, qu'il a mal réuſſi, parce qu'il n'aura pas travaillé dans le même goût; que c'eſt tout comme ſi l'on diſoit à toutes les femmes aimables.... n'entreprenez pas d'être gaies, ou d'être tendres: on ſe moque-

roit de vous; car vous n'avez ni la couleur, ni les traits de Madame une telle, dont les gaietés, & la tendreſſe, ont tant réuſſi; & ce n'eſt préciſément qu'avec cette couleur & ces traits qu'on peut inſpirer de la joie ou de l'amour d'une certaine ſorte, hors de laquelle nous ne voulons ni aimer, ni nous réjouir.

Par cette fantaiſie-là, il n'y auroit peut-être point de femme dont le viſage ne fût mis au rebut; mais heureuſement pour nous, & pour la plus belle moitié du monde, la diverſité là-deſſus n'a point de travers d'eſprit à craindre de notre part; la Nature nous l'a trop bien recommandée, & de ce côté-là nous nous prêtons docilement aux aimables variétés que cette Nature nous préſente.

Pourquoi donc les rebutons-nous dans les productions d'eſprit, & tâchons-nous de les décrier? Seroit-ce qu'il eſt mortifiant d'avouer le plaiſir que nous font les ouvrages des autres? Eſt-ce que nous ne voulons ni les eſtimer, ni qu'on les eſtime? Que le talent d'Auteur traîne après lui de petiteſſe!

J'adreſſe ceci à tous ceux qui ſe mêlent de Belles-Lettres; en un mot, aux deux partis qui regnent aujourd'hui, & qui ont chacun leur for-

mule de critique, & chacun leurs partiſans, leurs élèves, qui ſont les dupes des deux partis.

A l'égard de ces dupes, ils peuvent ne plus l'être, quand ils voudront; & cela, ſans qu'il leur en coûte aucun examen fatiguant.

Voulez-vous ſçavoir ceux à qui, d'entre les deux partis, vous devez le plus d'eſtime? La recette eſt ſûre: écoutez les Auteurs eux-mêmes: remarquez bien ceux qu'ils prennent à tâche de décrier, contre leſquels ils emploient le plus de raiſonnements & de diſſertations; ceux contre qui leur critique ou leur mépris mord avec le plus d'emportement; & cet emportement, tâchez de le démêler, tout maſqué qu'il ſera quelquefois d'un air de diſcrétion ou d'indifférence jalouſe: ſouvent même vous verrez attaquer les gens d'une maniere oblique; on les accablera ſous le nom d'un tiers qu'on ſuppoſera entiché de leur doctrine, ſans compter mille autres petites rubriques d'inimitié qu'on emploiera pour leur ruine.

Encore une fois, remarquez bien ceux que cela regarde; & voilà qui eſt fait: tenez-les à votre tour pour d'habiles gens; vous venez de les entendre louer: car dans la profeſſion, on ne ſe loue pas autrement. Oui, toutes les injures qu'on leur

leur a faites ſont vraiment autant d'éloges dont vous ferez l'eſtimation, au degré de venin & de ſubtilité que portent ces injures mêmes: & croyez ce que je vous dis, comme vous croyez au produit d'une ſomme calculée dans la derniere exactitude.

Nous avons beau diſſimuler le mérite qui nous bleſſe, nous avons beau l'attaquer, il a cet avantage ſur notre malice, qu'elle ne peut ſe ſauver d'en faire l'aveu. Oui, il en faut venir-là de bonne ou mauvaiſe grâce; le reconnoître avec une franchiſe généreuſe, ou lui rendre hommage par les marques honteuſes de notre jalouſie.

De tous les menſonges le plus difficile à bien faire, c'eſt celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une vérité glorieuſe à nos rivaux; notre amour-propre, avec toute ſa ſoupleſſe, eſt alors ſi défaillant en ce point, qu'il ne peut dans ſes fourberies ſe défendre de la paſſion qui l'agite; cette paſſion le ſuit, il ne peut ſe l'aſſujettir, ni la ſouſtraire; elle eſt empreinte dans tout ce qu'il nous fait dire; on la voit, & cela trahit ſa malice, & l'en punit.

J'ai une preuve toute récente de ce que je dis. Je ſuis à la campagne, & hier je rendis viſite à une Dame aſſez jolie & d'un aſſez bon air. Je

ne la connoiſſois pas encore, & des amis communs m'avoient mené chez elle.

Dans la converſation on vint à parler d'une autre Dame, voiſine de celle chez qui j'étois, & que je devois voir auſſi le lendemain pour la premiere fois... C'eſt une fort aimable femme, dit alors quelqu'un de la compagnie: à cela, pas un mot de réponſe de la part de la Dame qui étoit préſente; mais en revanche, queſtion ſubite, faite à propos de rien, ſur le temps que j'avois envie de paſſer à la campagne.

Bon, dis-je en moi-même, bon pour la Dame dont on a parlé: elle eſt aimable, c'eſt un fait, & peut-être plus aimable que celle à qui je parle (qui ne l'étoit pourtant pas mal:) ce *peut-être* que je formois ſe convertit bientôt en certitude.

Quelqu'un reprit le diſcours ſur la Dame, dont le ſilence de l'autre avoit ébauché l'éloge, & dit: on m'aſſuroit, l'autre jour, que ſon mari étoit jaloux, & il eſt vrai qu'on peut l'être à moins... Lui, jaloux! répondit-elle alors; c'eſt un conte que cela. Madame..... eſt d'une conduite ſi ſage que cette foibleſſe-là ne ſeroit pas pardonnable à ſon mari; & d'ailleurs, c'eſt une femme qui a beaucoup d'agréments, il eſt vrai; mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle eſt d'une phyſionomie

extrêmement triſte ?.... Il me ſemble que non, reprit un de mes amis: peut-être que je me trompe, dit-elle encore ; mais comme elle n'a gueres de teint, qu'elle a je ne ſçais quoi d'un peu rude dans les yeux.... Elle, guères de teint, & du rude dans les yeux ! répondit alors un de ces Meſſieurs en s'écriant : je lui ai toujours trouvé les yeux vifs; & la derniere fois que nous la vîmes, elle étoit plus vermeille qu'une roſe..... Bon ! répartit-elle : le ciel la préſerve d'être toujours vermeille à ce prix-là: la pauvre femme ! elle avoit une migraine affreuſe : voilà, Monſieur, d'où lui venoit ce beau teint. Non, non, aſſurément, le teint n'eſt par ce qu'elle a de plus beau, & pour l'ordinaire elle eſt pâle, auſſi eſt-elle d'une ſanté aſſez infirme ; je ne connois point de femme plus ſujette aux fluxions, que celle-là ; cela lui a même gâté les dents qu'elle avoit aſſez belles. Ecoutez, elle n'eſt plus dans cette grande jeuneſſe au moins; elle ſe ſoutient pourtant aſſez bien.

Une viſite qui arriva, rompit le cours d'une ſatyre qui rendoit une femme triſte, parce qu'elle étoit modeſte; convertiſſoit la vivacité de ſes yeux en rudeſſe ; ne lui ſouffroit un beau teint qu'en conſéquence d'une migraine ; lui rempliſſoit

la tête de fluxions pour lui gâter les dents, & la feſoit infirme pour la vieillir; ſatyre, en un mot, qui, en trois ou quatre traits enveloppés dans un air perfide de bienveillance, barbouilloit tous les appas de la Dame en queſtion, ruinoit ſes dents, ſa ſanté, ſa jeuneſſe, ſon teint, & le feu de ſes yeux.

Pour moi, ſur ce portrait-là, je m'attendis à voir une femme charmante; car tant de fiel, qu'on venoit de répandre ſur elle, ne pouvoit tirer ſa ſource que d'une jalouſie douloureuſement ſenſible & allumée par de grandes cauſes.

De ſorte qu'impatient de vérifier là-deſſus mes conjectures, je courus le lendemain chez cette femme triſte, pâle, infirme, & âgée. Je ne m'étois pas trompé: je la trouvai telle que je l'avois compriſe ſous les expreſſions dont on s'étoit ſervi contr'elle; je vis en un mot que j'avois très-ſçavamment entendu la langue que parle l'amour-propre dans une jolie femme qui en peint une belle.

Cette femme à phyſionomie triſte me parut avoir un air ſage: ſa pâleur étoit une blancheur mêlée d'un incarnat doux & repoſé; ſes yeux rudes jettoient des regards vifs & impoſants. A l'égard de ſon air infirme, on pouvoit le juſtifier,

par je ne ſçais quoi de mignard, de tendre, & de languiſſant, répandu dans ſa figure; au reſte, je remarquai que cette Dame crachoit aſſez ſouvent; & ce fut à cela que j'attribuai l'idée des fluxions qui lui gâtoient les dents; pour ſon défaut de jeuneſſe, je le trouvai, moitié dans beaucoup d'embonpoint, & moitié dans la ſimplicité de ſes ajuſtements.

A vous dire le vrai, il n'appartient qu'à l'amour-propre piqué d'appercevoir les rapports éloignés que tant d'avantages pouvoient avoir avec les défauts qu'on m'avoit annoncés.

Oh! voyons à préſent comment s'exprime l'amour-propre d'une belle femme, ſur le compte d'une autre perſonne qui n'a que des agréments ſubalternes.

Après les compliments requis dans cette viſite, cette Dame-ci me demanda ſi j'avois vu l'autre. Oui, Madame, lui répondis-je..... Eh bien! Monſieur, qu'en dites-vous, reprit-elle, ſans me donner le temps d'en dire davantage? Êtes-vous du goût de tout le monde? Vous plaît-elle? & n'ai-je pas-là une jolie voiſine? je vous avoue que c'eſt ma beauté.

Quelle croyez-vous que fut mon idée, en l'entendant parler ſur ce ton-là? que, ſi je n'euſſe pas

déjà vu l'autre, j'aurois deviné là-deſſus qu'elle portoit un viſage inférieur à celle-ci.

Eh bien! nos deux femmes, & les *Auteurs* entr'eux, c'eſt tout un: & pour mieux dire, je crois qu'on peut juger tous les hommes en général ſur la même règle.

Volontiers louons-nous les gens qui ne nous valent pas; rarement ne cenſurons-nous pas ceux qui valent mieux que nous: ainſi nous ne louons le mérite d'autrui preſque que pour ſous-entendre la ſupériorité du nôtre; & quand nous le blâmons, c'eſt la douleur de le ſentir ſupérieur au nôtre, qui nous échappe. Mais je laiſſe-là les querelles des Auteurs, & les réflexions qu'elles me font faire.

Avant que de finir cette Feuille, je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un Livre que je liſois ce matin, & qui eſt intitulé *les Lettres Perſannes*, dont je n'ai encore lu que quelques-unes; & par celles-là, je juge que l'Auteur eſt un homme de beaucoup d'eſprit: mais entre les ſujets hardis qu'il ſe choiſit, & ſur leſquels il me paroît le plus briller, le ſujet qui réuſſit le mieux à l'ingénieuſe vivacité de ſes idées, c'eſt celui de la *Religion*, & des choſes qui ont rapport à elle. Je voudrois qu'un eſprit auſſi fin que le

ſien eût ſenti qu'il n'y a pas un ſi grand mérite à donner du *joli* & du *neuf* ſur de pareilles matieres, & que tout homme qui les traite avec quelque liberté, peut s'y montrer ſpirituel à peu de frais : non que, parmi les choſes ſur leſquelles il ſe donne un peu carriere, il n'y en ait d'excellentes en tous ſens, & que même celles où il ſe joue le plus ne puiſſent recevoir une interprétation utile; car enfin, dans tout cela je ne vois qu'un homme d'eſprit qui badine : mais qui ne ſonge pas aſſez, qu'en ſe jouant il engage quelquefois un peu trop la gravité reſpectable de ces matieres : il faut là-deſſus ménager l'eſprit de l'homme, qui tient foiblement à ſes devoirs, & ne les croit preſque plus néceſſaires, dès qu'on les lui préſente d'une façon peu ſérieuſe.

L'Auteur, par exemple, blâme les Loix de l'Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes ; il les appelle injuſtes & furieuſes; il veut qu'on laiſſe à l'homme le droit de ſortir de la vie, quand elle lui eſt à charge; il dit que cet homme, en ſe défeſant, ne fait que changer les modifications de ſa matiere, & rendre quarrée une boule que les Loix de ſa création avoient fait ronde.

De l'air déciſif dont il parle, on croiroit preſque qu'il eſt entré de moitié dans le ſecret de cette

même création: on croiroit qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit que parce qu'il ſe plaît à produire une idée hardie.

Quoi qu'il en ſoit, je crois que j'acheverai ſon livre avec autant de plaiſir que je l'ai commencé. Je réſerve pour la Feuille ſuivante l'aventure d'une Demoiſelle dont on me rendit l'autre jour un paquet qui contient des Lettres qu'elle m'adreſſe, dont l'une eſt pour ſon amant, l'autre pour ſon pere, & l'autre pour moi. Je les produirai toutes trois.

NEUVIEME FEUILLE.

J'AI parlé dans ma derniere Feuille de trois Lettres qu'une jeune Demoiſelle, qui m'eſt inconnue, m'envoya, il y a quelques jours. Elle ſouhaite que je les rende publiques; & de mon côté je la remercie du plaiſir qu'elle me fait, en s'adreſſant à moi pour ce petit ſervice. J'exhorte les perſonnes que deux de ces Lettres regardent à les lire avec attention, quand je les donnerai: je ne leur demande que cela, perſuadé qu'elles produiront l'effet que cette infortunée en attend.

Je vais commencer par celle qu'elle m'écrit:

elle y fait un détail de l'aventure qui l'a conduite au malheur dont elle gémit aujourd'hui. Cette aventure emploiera peut-être toute cette Feuille-ci, mais je ne puis faire autrement, & dans quinze jours on aura le reſte.

MONSIEUR,

« La lecture de quelques-unes de vos Feuilles » me perſuade que vous avez le cœur bon, & qu'une » perſonne auſſi malheureuſe que je le ſuis n'aura » point de peine à vous intéreſſer pour elle. Le ſe- » cours dont j'ai beſoin, de votre part, eſt que » vous produiſiez la Lettre que je vous écris, » & les deux autres que vous voyez ici; votre » compaſſion enſuite joindra à cela les réflexions » qu'elle jugera les plus capables d'inſpirer quelques » ſentiments d'honneur à un homme qui m'a jetté » dans l'opprobre, & quelque retour de tendreſſe » à un pere dont je feſois il y a quelques mois » les délices, & dont je fais aujourd'hui la honte » & le déſeſpoir. Quelle chûte affreuſe! il y a » moins de diſtance de la mort à la vie, que de » l'état où je ſuis à la ſituation où j'étois.

» Qu'eſt devenu ce temps où j'étois vertueuſe; » où j'étois eſtimée, autant que chérie? que d'a-

» vantages j'ai perdus! & quelles horreurs ont
« pris leur place! En quelqu'endroit que tu ſois,
» ſéducteur de mon innocence, homme perfide,
» que j'ai cru l'honneur même, tu le ſçais (& ta
» conſcience te le reprochera toujours) quelque
» grand qu'ait été mon amour pour toi, ce n'eſt
» point par lui que tu m'as vaincue; ce n'eſt
» point d'une fille follement amoureuſe dont tu
» te joues aujourd'hui. Fuſſes-tu le plus lâche de
» tous les hommes, tu te ſouviendras que tu
» dois tout à l'eſtime infinie que j'avois pour toi.
» Non, perfide, ce n'étoit point de la ſatisfac-
» tion de mon amour que j'étois jalouſe; c'étoit
» du plaiſir de te donner des marques de ma con-
» fiance; & tu l'as trahie cette confiance que tu
» m'as demandée, mille fois plus reſpectable &
» plus obligeante pour toi que ma tendreſſe même;
» tu m'offris ta foi, je la reçus; j'aurois cru t'outra-
» ger en la refuſant. Dis-moi, as-tu pu te réſoudre
» à ne pas mériter un procédé ſi noble & ſi franc?
» Peux-tu dur.r? peux-tu vivre avec l'idée que je
» ſuis détrompée ſur ton caractere? peux-tu, ſans
» être pénétré de confuſion, te repreſenter l'éton-
» nement mortel où je ſuis? ſonge à ces ſentiments
» dont je t'honorois, dont ma vertu ſe feſoit même
» une obligation de t'honorer; & ces ſentiments

» ſi glorieux pour toi, compare-les dans le fond » de ton âme à ceux auxquels tu laiſſes aujourd'hui la mienne en proie. Ces parents, ces » amis qui me mépriſent à préſent, s'ils avoient » lu dans mon cœur, ſi les motifs de ma conduite » avec toi leur étoient connus, comme ils te le » ſont, trouveroient-ils que mon malheur eût » d'autre ſource qu'une crédulité généreuſe? Parle, que verroient-ils? qu'une infortunée vraiment eſtimable, dans une fille dont ta lâcheté » leur fait une indigne. Hélas! je n'ai d'autre tort » que de n'avoir pas rencontré un honnête-homme.

» Pardon, Monſieur, mon affliction me diſtrait de » ce que je dois vous dire: apprenez mon aventure. » Celui qui me l'a rendu ſi funeſte la lira peut-être, » peut-être il en ſera touché: que vous dirai-je? » je voudrois qu'il ſe repentît, & je le voudrois » pour lui, comme pour moi-même. Puis-je après » l'avoir tant aimé, ne pas m'affliger de le voir » ſans honneur? Non, je l'avoue; je ne ſçaurois » m'empêcher, dans ma douleur, de confondre » ſa honte avec la mienne. Tel qu'il eſt, il a part à » mes pleurs: que ſçais-je? il y a quelquefois plus » de part que moi-même.

» Ma mere, qui eſt morte depuis huit mois; à qui » le Ciel a voulu ſans doute épargner la déſola-

» tion qu je l'aurois miſe, ſi elle avoit été témoin
» de mon état : ma mere, que ma reconnoiſſance
» pour l'éducation vertueuſe qu'elle m'a donnée ;
» cette mere ſi tendre, que mon amour, que mon
» reſpect pour ſa mémoire, venge dans le fond
» de mon cœur d'un affront qu'elle ne reſſent pas ;
» ma mere, dont le nom ſeul me confond, m'a-
» voit menée à la campagne chez une Dame de
» nos amies, qui alloit, diſoit-on, marier ſa fille
» au fils d'un de ſes voiſins.

» Je ne connoiſſois encore ni la Demoiſelle, ni
» le jeune homme en queſtion : je trouvai l'une di-
» gne de l'attachement du plus galant-homme ; &
» l'autre... hélas ! je le crus bien différent de ce
» qu'il ſe montre aujourd'hui.

» Jamais phyſionomie ne garantit tant de can-
» deur, n'offrit tant de grâces mélées avec tant
» d'apparence de probité.

» Un jour, à l'écart, je félicitois ſa maitreſſe ;
» qui étoit déjà devenue mon amie, du bonheur
» que la fortune ſembloit lui réſerver.

» Mais quelle fut ma ſurpriſe ! quand cette fille ;
» que je croyois devoir être ſi contente, me dit
» alors.... j'eſtime Monſieur ***, il eſt aimable ;
» &, ſi je voulois un mari, je lui donnerois la préfé-
» rence ſur tous les hommes que je connois : mais,

» ma chere, avec tout cela, je ne l'épouſerai point,
» ſoyez-en bien perſuadée; je ne puis vous en
» dire davantage, je craindrois que votre amitié
» pour moi ne vous fît révéler le reſte de mon
» ſecret à ma mere; mes deſſeins lui ſont auſſi
» inconnus qu'à vous; je ne puis m'en aſſurer
» l'exécution, qu'en les taiſant; & demain vous
» ſerez mieux inſtruite.

» Tout ce qui me reſte à vous dire, c'eſt que
» je vous aime, & je voudrois que l'époux qu'on
» m'avoit deſtiné devînt le vôtre: je lui crois le
» caractere auſſi aimable que la figure, j'en ai
» même quelque preuve. Dès que je ſçus ce que
» nos parents avoient réſolu de faire de nous, je
» lui parus plus ſérieuſe qu'à l'ordinaire; je tâchai
» par de fréquentes marques d'indifférence de le
» dégoûter d'un mariage que je ne voulois pas ac-
» complir, & que ce peu d'agréments qu'il voyoit
» en moi pouvoit pourtant lui rendre ſouhaitable.
» Je m'attendis de ſa part à quelques plaintes qui
» auroient amené de la mienne une entiere expli-
» cation de mes ſentiments; mais il ne me dit rien,
» & ſe conforma ſans murmure à mes manieres.

» J'en fus étonnée: je craignis (par vanité peut-
» être) que cet air ſi tranquille ne vînt du dépit
» de me voir tant de froideur; je craignis même

» que ce dépit ne vînt d'un peu d'amour dont je » voulois arrêter le progrès.

» Dans cette penſée, je lui demandai ſans fa- » çon s'il m'aimoit, & je le priai de me répon- » dre là-deſſus ſans détour ».

Puiſque vous m'ordonnez de vous parler avec vérité, me dit-il, *Mademoiſelle : voici ce que je penſe.*

Toute politeſſe à part, je n'ai rien vu de ſi aimable que vous : tout ce qui peut rendre charmante, vous l'avez avec profuſion; mais, je vous l'avoue, juſqu'ici mes yeux ont plus remarqué cela que mon cœur, parce que j'ai toujours été frappé de je ne ſçais quoi de grave que vous avez dans l'eſprit; d'un certain caractere de réſerve qui eſt en vous, qui m'intimide & me fait pancher au reſpect plus qu'à l'amour. On va nous marier enſemble, & je ne me donnerois pas le moindre mouvement pour l'empêcher; car je ne crains point ce moment-là; je l'attends gaiement, mais ſans impatience. Voilà mon cœur à découvert; de votre côté, ſi vous m'encouragiez un peu, je vous aimerois ſans doute, j'en ſuis sûr, ſans en avoir d'autre preuve, que la liberté d'eſprit où je me trouve.

« C'en eſt aſſez, Monſieur, *lui répondis-je alors*,

» gardez-vous de m'en dire davantage; ma ré-
» ſolution eſt priſe depuis long-temps; je ne veux
» point vous encourager à m'aimer, parce que
» je ne veux aimer perſonne: mais après ce que
» vous venez de me dire, je vous avoue à mon
» tour que, ſans cette réſolution dont je vous
» parle, vous auriez bientôt de l'inclination pour
» moi, s'il dépendoit de moi de vous en donner;
» mais ne ſongeons plus à cela ni l'un ni l'au-
» tre. Juſqu'à préſent nous voilà, grâce au Ciel,
» en état de prendre tous deux notre parti ſans
» peine; laiſſons nos parents dans l'idée qu'ils ont
» de nous unir; vivons comme de coutume en-
» ſemble; je me charge du ſoin de rompre leur
» projet, quand il en ſera temps.

» Ce jeune homme, *ajouta cette fille*, en conti-
» nuant, m'écouta paiſiblement, & me quittant
» enſuite : « puiſque votre cœur ne doit être à
perſonne, *me dit-il*, je ferai bien de rompre une
converſation que j'ai, ce me ſemble, écoutée avec
une attention dont je me défie; j'en agirai avec
vous à mon ordinaire; ſuivez vos deſſeins, & ne
m'en parlez plus, je vous en prie ».

Je ne vous ferai point, Monſieur, le détail de
tous les diſcours que nous tînmes mon amie &
moi. Quand elle eut achevé ſon récit, ſa mere

l'appella quelques moments après : elle ſe retira, & moi je reſtai dans une allée du Jardin où nous nous étions promenées ; mais j'y reſtai toute émue, & comme une perſonne à qui l'on vient d'apprendre une nouvelle qui la remplit d'eſpérance & de crainte. Je m'intéreſſois à tout ce qu'on m'avoit dit, ſans pouvoir encore démêler pourquoi ; il me ſembloit que c'étoit de moi que nous avions parlé, que c'étoit ſur moi que rouloit toute l'aventure. Je feſois des réflexions que je condamnois par d'autres ; je ne ſçavois quel parti prendre ; je m'imaginois que je devois me déterminer à quelque choſe, & je voyois que j'avois tort de me l'imaginer ; je reconnoiſſois mon trouble, & je n'en ſortois point ; j'en avois peur, & je le rappellois. Cet homme qui n'avoit point d'amour pour mon amie, l'aveu ſincere qu'il en avoit fait ; cette amie qui méditoit elle-même un deſſein, qui ſouhaitoit que ſon amant vînt à m'aimer, qui me diſoit qu'il étoit aimable, & qui me le perſuadoit ; je ne ſçais combien de petites remarques qui venoient alors s'offrir en foule à mon eſprit ; les regards de ce jeune homme que je me reſſouvenois d'avoir ſouvent ſurpris ſur moi ; ceux que j'avois à mon tour jettés ſur lui ; les motifs

que

que je donnois aux ſiens; la confuſion où j'étois de ce qu'il avoit pu lire dans les miens; de ſimples paroles, des actions que je ne pouvois m'empêcher d'interpréter de ſa part, que j'avois cru innocentes de la mienne, & qui ne me le paroiſſoient plus: je voyois dans tout cela des préſages qui menaçoient mon cœur d'un accident qui m'attachoit, & que je ne pouvois m'expliquer; j'y voyois une fatalité, ou plutôt je voulois l'y voir; je m'égarois dans un cahos de mouvements, où je m'abandonnois avec douceur, & pourtant avec peine.

Telle étoit mon imagination, quand retournant dans une autre allée, je rencontrai tout-à-coup cet objet encore confus de mes penſées, ce jeune homme dont j'étois ſi occupée.

Je demeurai preſqu'immobile à ſa vue, je le ſentis aimable; je rougis en le ſentant, & cependant mon amour alors me parut moins naître que continuer.

Il m'aborda de ſon côté d'une façon ſi interdite que je vis qu'il m'aimoit auſſi, & que même il m'aimoit depuis qu'il m'avoit vue; je ne doutai pas qu'il ne fût dans un trouble égal au mien, qu'il ne penſât comme moi, qu'il n'eût mes mou-

vements, mes réflexions; qu'enfin il ne fût pour moi ce que j'étois pour lui: & par une bizarrerie ſurprenante, tout cela ſe trouva vrai.

Son embarras me frappa, le mien l'intimida, parce qu'il le comprit; une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs; nous nous dîmes que nous nous aimions, avant que d'avoir parlé; & nous en fûmes tous deux ſi étonnés, que nous nous hâtâmes de nous quitter, pour nous remettre.

J'interromps ici la ſuite de cette hiſtoire dont le reſte ne peut ſe partager. Je viens de recevoir un billet d'un de mes amis, par qui je vais finir ma Feuille. C'eſt une gaieté dont j'eſpere que tous mes Lecteurs voudront bien rire.

Comme je ſuis dans l'habitude de vous rendre compte de tout ce qui m'arrive, je vous dirai, mon cher ami, qu'il me tomba l'autre jour entre les mains une Feuille grecque de la *divine Iliade*. O Dieux! dans quel état la vis-je! *un Grec en ſeroit mort ſubitement*: mais le Ciel, qui conduit tout, n'a pas voulu qu'il en coûtât la vie à perſonne, & l'aventure a raté ſur moi, qui, par bonheur, ſuis un ignorant. Imaginez-vous donc que la Feuille de l'homme divin avoit ſervi à enve-

loppper des denrées d'Epicier; elle en portoit encore les marques. Je ne m'en étonnai pas : car je la ramaſſai à la porte de l'Epicier même, & je jugeai tout d'un coup que cette relique du Parnaſſe ne pouvoit être tombée chez un Moderne plus *irréligieux*. N'allez pas divulguer cette affaire; cela ruineroit je ne ſçais combien de ces ſortes de Marchands qui fourniſſent quantité de *dévots d'Homere*. Pour moi, qui, comme vous ſçavez, me tiens neutre ſur tout culte littéraire, je n'ai fait ni bien ni mal au lambeau grec; j'en ai vu le caractere, je l'ai remis ſagement où je l'avois trouvé, ſouhaitant que le ſort ne conduiſît-là nul paſſant de l'obſervance d'Homere, (ſentiment de charité qui ne nuit pas à la neutralité,) & je me ſuis retiré en eſſuyant mes doigts qu'il avoit un peu ſalis. Mandez-moi ſi je me ſuis bien comporté; j'attends votre réponſe, & je réſerve pour une autre fois à vous raconter une nouvelle aventure, qui regarde nos Modernes. Je ſuis, &c.

DIXIEME FEUILLE.

JE me ſouviens qu'un jour dans une promenade publique je liai converſation avec un homme qui m'étoit inconnu. L'air peſant & taciturne que je lui trouvois ne me promettoit pas un entretien fort amuſant de ſa part ; il éternua ; je lui répondis par un coup de chapeau : voilà par où nous débutâmes enſemble. Après cela vinrent quelques diſcours vagues ſur la chaleur, ſur le beſoin de pluie, & d'autres queſtions, qui n'étoient qu'une façon de ſe dire avec bonté l'un à l'autre : *je n'oublie pas que vous êtes-là.*

Là-deſſus, entre pluſieurs Dames qui paſſoient ; j'en remarquai une qui, dans ſon air & dans ſa phyſionomie, annonçoit je ne ſçais quoi de ſi enjoué, une coquetterie ſi folâtre, ſi bruyante, que je ne pus m'empêcher de ſourire en jettant les yeux ſur elle, & de dire : *voici une Dame qui doit être de bonne compagnie.*

Je la connois fort, me répondit d'un ton nonchalant mon camarade, (effectivement ils s'étoient ſalués.) Elle fait la paſſion de bien des gens,

ajouta-t-il, & ſon mari en eſt très-jaloux; il a toujours peur qu'elle ne vienne elle-même à aimer quelqu'un de ceux qui l'aiment; mais il n'y a rien à craindre, elle eſt trop folle.

Comment! trop folle, dis-je alors: un homme ne peut-il lui paroître aimable? n'a-t-elle pas des yeux & des oreilles? oui, Monſieur, reprit-il froidement: mais une femme de ce caractere-là n'acheve jamais ni de vous bien voir, ni de vous entendre, & vous n'avez pas le temps de lui plaire autant qu'il le faudroit, pour lui faire impreſſion. Pourquoi cela, répondis-je aſſez ſurpris de ſon diſcours? pourquoi, dit-il? c'eſt qu'une mouche vôle & vous croiſe; de la mouche elle paſſe à un miroir qui ſe préſente; de-là à ſa cornette, puis à un ruban, puis à une autre choſe: mais vous la ratrapperez peut-être, dis-je alors. Oui-dà, me répondit-il: elle pourra revenir à vous par diſtraction; & vous recommencez: mais elle n'y eſt déjà plus, votre habit vous l'a dérobée, & quand vous lui direz qu'elle eſt charmante, elle vous répondra que la couleur en eſt de bon goût.

Cependant, repris-je encore, ces femmes-là veulent vous plaire. Non, Monſieur, me dit-il; ce n'eſt ni à vous, ni à perſonne qu'elles veulent plaire; c'eſt à tout le monde, & à tout le monde

aſſemblé : voilà leur Amant, celui qu'elles écoutent & qu'elles aiment : cet objet-là les fixe, elles ne le perdent point de vue, il embraſſe, il réunit toutes leurs diſtractions : car elles ne le quittent à droite, que pour le reprendre à gauche : ce qu'un côté de l'objet perd avec elles, un autre côté le gagne.

Mais vous aviſez-vous de vous iſoler ; ſortez-vous de la foule : vous n'êtes plus pour elles que le ſujet tout au plus de deux ou trois diſtractions, vous, votre habit ou vos galons, ſur une centaine qu'elles auront néceſſairement dans une heure : ainſi il faut bien que leur eſprit ſe fourniſſe du reſte ailleurs. Oh ! vous m'avouerez qu'il eſt difficile de ſurprendre le cœur d'une femme qui ne vous prête ſes yeux & ſes oreilles qu'une minute, & je dis trop peut-être.

Mon homme s'arrêta-là, & je regardois avec étonnement cette phyſionomie qui, de péſante que je l'avois vue d'abord, s'étoit inſenſiblement dégagée pendant qu'il parloit, & qui redevint épaiſſe dès qu'il eut achevé.

Ah, ah ! dis-je alors en moi-même, en apoſtrophant ſon eſprit, il ne tiendra pas à moi que tu ne ſortes plus d'une fois de ta coquille. J'allois en effet imaginer quelque choſe pour cela, quand

le haſard fit encore paſſer des Dames, parmi leſquelles j'en ſaluai une de ma connoiſſance.

J'aimerois mieux cette Dame-ci que l'autre, me dit-il; il y a plus de majeſté dans ſa taille, & la douceur de ſa phyſionomie m'enchante : c'eſt, lui répondis-je, une des plus eſtimables filles de Paris; ſa beauté eſt ſon moindre trait; je ne connoîs point de caractere plus diſtingué, d'humeur plus égal, d'eſprit plus ſage, & perſonne n'a dans le cœur plus de nobleſſe de ſentiments qu'elle en a. Un eſprit ſage & de la nobleſſe dans les ſentiments, me répondit-il, tout d'un coup! Oh! pour celle-là, je pardonne au mari qui en ſera jaloux. Vous me ſurprenez, comment l'entendez-vous donc, lui dis-je? vous voulez qu'on ait tort d'être jaloux d'une femme coquette & diſſipée, & vous approuvez preſque qu'on le ſoit d'une femme ſage & vertueuſe.

Eh! oui, Monſieur, répartit-il, je vous le répete; vous ne ſçauriez croire combien un Amant tendre, ſoumis, & reſpectueux ſympathiſe avec une femme ſage & vertueuſe. La paſſion de cet Amant eſt elle-même ſi douce, ſi noble, ſi généreuſe, qu'elle reſſemble à une vertu; elle en a la figure, & vous voyez bien qu'une vertu en apprivoiſe aiſément une autre.

Mais répondis-je, quoi que vous puiſſiez dire, l'amour ſe déclare; une femme vertueuſe le reconnoît, & lui impoſe ſilence. Oui, dit-il, elle lui impoſe ſilence, bien moins parce qu'elle le haît, que parce qu'elle s'eſt fait un principe de le haïr & de le craindre. Elle lui réſiſte donc. Cela eſt dans les regles; mais en réſiſtant, elle entre inſenſiblement dans un goût d'aventure; elle ſe complaît dans les ſentiments vertueux qu'elle oppoſe; ils lui font comme une eſpece de Roman noble qui l'attache, & dont elle aime à être l'Héroïne. Cependant un Amant demande pardon d'avoir parlé; en le demandant il recommence; bientôt elle excuſe ſon amour, comme innocent; enſuite elle le plaint comme malheureux; elle l'écoute comme flatteur; elle l'admire comme généreux; elle l'exhorte à la vertu, & en l'y exhortant elle engage la ſienne; elle n'en a plus: mais dans cet état il lui reſte encore le plaiſir d'en regretter noblement la perte; elle va gémir avec élévation; la dignité de ſes remords va la conſoler de ſa chûte: il eſt vrai qu'elle eſt coupable; mais elle l'eſt du moins avec décence, moyennant le cérémonial des pleurs qu'elle en verſe; ſa foibleſſe même s'augmente des reproches honoraires qu'elle s'en fait. Tout ce qu'elle eut de ſen-

timent pour la vertu paſſe au profit de ſa paſſion; & enfin il n'eſt point d'égarements dont elle ne ſoit capable avec un cœur de la trempe du ſien, avec un cœur noble & vertueux. Ainſi, croyez-moi, Monſieur, une femme comme celle-là, quand on lui parle d'amour, n'a point d'autre parti à prendre que de fuir. La pourſuit-on? qu'elle éclate. Si elle s'amuſe à ſe ſcandaliſer tout-bas du compliment qu'on lui fait, l'air ſoumis d'un Amant la gagne; ſon ton pénétré la bleſſe, & je la garantis perdue quinze jours après: mais il me ſemble qu'il ſe fait tard, ajouta-t-il après ces mots; d'ailleurs je crois que nous aurons de l'orage, & nous ferons ſagement de nous retirer.

Il ſe leva là-deſſus, & me quitta, en me ſouhaitant le bon ſoir. Je le conduiſis des yeux tout auſſi loin que je le pus, & depuis ce temps-là j'ai toujours été ſur le *qui vive* avec les phyſionomies maſſives.

La Demoiſelle dont je vais achever de produire l'Hiſtoire, m'a rappellé les diſcours de cet homme. Comme elle me paroît avoir cette trempe de cœur ſenſible dont il a parlé, j'ai rapporté ce qu'il en penſoit, & pour ſon inſtruction dans la ſuite, & pour l'inſtruction de toutes les femmes de ſon caractere.

C'eſt maintenant cette Demoiſelle qui parle, & qui rend compte de ce qui arriva, quand elle eut quitté cet Amant, qui ne s'étoit pas encore déclaré de vive voix.

« J'évitai, *dit-elle*, dans le reſte de la journée, » de me trouver ſeule avec lui, & je ne ſçais » pourquoi je l'évitai; car j'aurois été bien-aiſe » que l'occaſion de me parler ſe fût trouvée mal- » gré moi. Je crus m'appercevoir qu'il m'obſer- » voit tendrement, pendant que nous étions en » compagnie, & il vit bien que je m'empêchois » de l'obſerver à mon tour.

» Le lendemain, j'étois à peine levée que j'en- » tendis beaucoup de bruit dans la maiſon : je deſ- » cendis pour ſçavoir ce que c'étoit, j'entrai dans » la ſalle, où je vis Madame *** entourée de » pluſieurs amis, entre leſquels étoient ma mere » & mon Amant. Elle pleuroit, & tenoit une » lettre dans ſa main, dont la vue lui arrachoit des » cris. Voyez, Mademoiſelle, voyez ce que m'é- » crit ma fille, me dit-elle, d'auſſi loin qu'elle » me vit : liſez ce qu'elle eſt devenue; voyez » comme elle me traite : elle eſt partie ce matin » à ſix heures, pour ſe rendre aux *Carmelites*. Je » m'étois méfiée de ſon deſſein ; mais je n'y ſon-

» geois plus : elle me donne un coup de poignard ; » elle ſera contente & j'en mourrai.

» Je pris la lettre, & je la lus, les larmes aux » yeux, preſque troublée ; & même autant qu'il » m'en ſouvient, ſaiſie de frayeur, en comparant » l'état que mon amie embraſſoit, à celui dans » lequel je reſtois : il me ſembloit qu'elle me re- » mettoit ſa condition, qu'elle en choiſiſſoit une » meilleure, & qu'elle me laiſſoit la pire. Il me » paſſa mille triſtes idées dans l'imagination ; j'eus » des preſſentiments de malheur ; il me prit une » envie ſecrette de ſuivre mon amie ; en la pleu- » rant je me pleurois moi-même ; j'enviois ſon » ſort & je craignois le mien.

» Au milieu de ces mouvements inquiets, je jet- » tai la vue ſur mon Amant, qui de ſon côté me » lança un regard ſi tendre, ſi ſuppliant, que je » lui répondis par un ſoupir que rien ne gêna, » de la naïveté duquel je le vis rougir lui-même, » & dont je ne connus l'indiſcrétion que ſur ſon » viſage.

» Je me retirai alors, ſous prétexte de chagrin, » & j'entrai dans le Jardin, quand tout-à-coup je » me ſentis embraſſer les genoux. C'étoit lui, & » ce fut-là ſa premiere déclaration d'amour. Juſte » Ciel ! que ne me dit-il pas ? quel fond d'incli-

» nation ne ſe développa-t-il pas pour lui dans mon
» cœur? mes larmes coulerent avec abondance;
» ainſi mon amour a commencé par des pleurs,
» & il finit de même. Je lui avouai mon penchant,
» je l'en vis pénétré de plaiſir & de reconnoiſſance:
» j'abrège, je ſerois trop longue.

» Nous revînmes à Paris, & quelque temps
» après il ſongeoit à me faire demander à mon
» pere, quand le ſien mourut.

» Cette mort changea la face de ſes affaires:
» il lui ſurvint un procès, qui intéreſſoit la plus
» grande partie de ſon bien; il remit donc ſa de-
» mande, contre mon ſentiment. Si votre pere
» me refuſe, que ferez-vous, me dit-il? Je n'é-
» pouſerai perſonne, lui répondis-je: j'irai vivre
» avec mon amie; ſoyez-en sûr.

» Cependant ſon procès dura long-temps: il
» tourna mal; il fut ſur le point de le perdre: je
» l'en vis au déſeſpoir: la promeſſe que je lui
» feſois de n'être jamais qu'à lui, ou de n'être à
» perſonne, ne le ſatisfeſoit plus. Je vais être
» ruiné, diſoit-il. Votre pere me refuſera; vous
» irez dans un couvent: c'eſt toujours vous per-
» dre, & je veux mourir. Mes pleurs, & les aſſu-
» rances de mon amour, toujours nouvelles, &
» toujours vives, le calmoient quelquefois; ſes

» chagrins le reprenoient enſuite. Je ſouffrois de » le voir ſi affligé; ſes inquiétudes altéroient ſa » ſanté; il tomba malade: il guérit de ſa mala- » die, & non de ſa triſteſſe. Ah! s'il étoit mort, » je ſerois peut-être moins à plaindre.

» Ne croyez pas, me dit il un jour, que je » puiſſe durer davantage avec la crainte de n'être » pas à vous. M'aimez-vous? m'eſtimez-vous? » voulez-vous que je vive? devenez mon épouſe: » il ne nous reſte que ce moyen pour faire ceſſer » l'obſtacle que met à notre mariage le peu de » bien qui va me reſter, après la perte de mon » procès. Juſte Ciel! où vous emportez-vous, » lui dis-je? y ſongez-vous? ah! s'écria-t-il, ſans » me donner le temps d'en dire davantage, un » homme dont vous vous défiez n'eſt plus digne » de vous. Ses ſanglots l'interrompirent; il me fit » pitié. Malheur à qui ſe trouve dans de pareils » moments! il me vit touchée. Hélas! il m'a bien » punie d'en avoir cru ſes ſerments; voilà tout, » & vous ſçavez, Monſieur, ce que je vous de- » mande ».

Voici maintenant la lettre que cette Demoiſelle adreſſe à ſon Amant.

Ne pouvant vous parler, ni faire paſſer de lettre juſqu'à vous, puiſque je ne ſçais où vous êtes, je

vous adreſſe ce billet-ci dans une des Feuilles du Spectateur *que vous liſez peut-être.* « Je ſuis » cette malheureuſe qui vous fut ſi chere, à » qui vous le fûtes tant vous-même, à qui vous » l'êtes encore, toute déshonorée qu'elle eſt » par vous. Je ſuis cette déplorable fille ſans » réputation, ſans honneur aux yeux de tout » le monde, & dans cet état pourtant plus » reſpectable pour vous qu'avant ma honte » & ma miſere, dont vous êtes l'auteur. Je » ſuis celle avec qui il vous fallut feindre » d'être ſi eſtimable, pour pouvoir enſuite être » ſi perfide ; celle qui, pour vous convaincre » qu'elle vous croyoit honnête-homme, vous » mit, comme vous le vouliez, en état de man- » quer d'honneur, & celle qui s'eſt vue trom- » pée, pour avoir voulu vous convaincre qu'elle » ne craignoit pas de l'être : enfin je ſuis cette » épouſe à qui vous niez la foi que vous lui avez » donnée, parce qu'elle n'en a que le Ciel pour » témoin, parce que vous pouvez la nier devant » les hommes, parce qu'elle n'eſt pas revêtue de » formalités qui ne la rendroient ni plus ſainte, » ni plus légitime, & dont le défaut tourne plus » à la honte du miſérable qui s'en prévaut, qu'à » la confuſion de l'infortunée qui les a négligées

» dans ſa tendreſſe. Quoi ! des formalités, qui
» ne ſont néceſſaires, diſiez-vous, qu'avec des
» ſcélérats dont il faut prévoir la noirceur, &
» gêner la perfidie, qui étonnent par leurs ſer-
» ments, & qui les font terribles, pour rendre
» le parjure incroyable ! & je péris pourtant,
» pour n'avoir pas pris avec vous les précautions
» qu'il faut prendre avec les ſcélérats. Quelle
» affreuſe aventure que la mienne ! Je croyois
» honorer la probité, & je n'ai ſatisfait qu'un
» *traître*. Cette injure m'eſt échappée; elle m'ac
» cable : vous méritez bien que je vous la faſſe.
» Mais méritois-je, moi, la douleur que je ſens
» à vous la faire ? mon amour devoit-il devenir
» ce qu'il eſt aujourd'hui ? je me vois dans l'in-
» famie ; c'eſt vous qui m'y jettez : vous me
» faites horreur, & je vous aime. Avec ce mé-
» lange affreux de ſentiments, ne vous fais-je pas
» un peu de pitié ? Non : la punition des plus
» grands crimes n'eſt point comparable aux maux
» que je ſouffre ; mais je n'en puis plus, je finis :
» vous ſçavez l'état où je ſuis. Quand je vous eus
» perdu de vue, pénétrée de douleur, je vous
» écrivis une lettre que mon pere ſurprit ſur ma
» table, & qui l'inſtruiſit de la ſituation où je me
» trouvois. Quelques amis qui ſe trouverent au

» logis me ſauverent de ſa fureur qui éclata ; &
» je ſortis dans ce moment même, ſans ſçavoir
» où j'allois. Deux heures après, fatiguée d'avoir
» marché, accablée de langueur, attendrie ſur
» moi-même, j'entrai chez une femme que je tou-
» chai par le récit que je lui fis de mon malheur :
» elle me garde encore chez elle. Elle n'eſt point
» riche, mais elle eſt charitable ; je n'y ſerai pas
» long-temps, je ſuis mourante, & il n'y a pas
» d'apparence que j'arrive à mon terme, que je
» vive aſſez pour mettre au jour un enfant qui n'a
» que le Ciel pour garant de ce que vous lui de-
» vez, à lui & à ſa mere. S'il me ſurvit lui-même,
» vengez-moi, par le ſoin que vous en aurez, de
» l'état où vous m'aurez laiſſé mourir, & que ſon
» éducation ſoit le fruit de vos remords. Voilà
» tout ce que je vous demande : daignez me mar-
» quer que vous me l'accordez, par un billet que
» vous rendrez à une femme qui vous connoît,
» & qui ira vous parler le 25 de ce mois aux
» *Carmes du Luxembourg, à neuf heures du ma-*
» *tin : adieu* ».

Dans la feuille ſuivante on verra la lettre qu'elle écrit à ſon pere, & que je ne puis donner ici.

ONZIEME

ONZIEME FEUILLE.

QUELQUES-UNS de mes Lecteurs s'ennuieront ſans doute de voir trois Feuilles de ſuite rouler ſur le même ſujet : mais les intérêts de la Demoiſelle en queſtion le demandent ; & tout ami que je ſuis moi-même de la variété, je ne la ſoutiendrai jamais aux dépens des ſervices que je pourrai rendre dans mes Feuilles. Il vaut mieux remettre vingt curieux, que de faire attendre une perſonne qui a beſoin de ſecours.

Mais que dis-je ? une perſonne ! que de filles peut être ſont aujourd'hui ſur le bord du précipice où elle eſt tombée ! mille ſûretés imaginaires les raſſûrent contre le péril qu'il y a d'avancer ; un reſte de vertu les retient encore : mais en pareil cas, c'eſt bien peu de choſe que la vertu, quand on ne voit point de riſque à la perdre, & qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'exemple que je leur propoſe va, pour ainſi dire, éclairer toute l'horreur de l'abyme que la paſſion leur cache : elles verront ce que devient une fille qui confie ſon honneur à des ſerments

amoureux, ce que devient le cœur d'un Amant ſatisfait, les funeſtes révolutions qui s'y paſſent, ou plutôt ſon épouvantable métamorphoſe.

Je me ſouviens là-deſſus que, dans le cours de mes voyages, un Polonois me raconta que dans ſon pays une Demoiſelle, nommée *Éléonor*, de grande condition, & maitreſſe d'elle, aimoit un jeune Seigneur, qui de ſon côté en étoit éperdûment amoureux.

Ils étoient près de ſe marier, quand un évènement imprévu les empêcha de conclure leur mariage.

Mirski (c'étoit le nom du jeune Seigneur) fut au déſeſpoir de l'obſtacle qui différoit ſon bonheur. *Éléonor* n'en ſoupira pas moins que lui, quoiqu'elle en ſoupirât plus diſcrettement. S'aimer autant qu'ils s'aimoient, ſe voir tous les jours, & ne répondre de leurs actions à perſonne, ce n'étoit pas-là de quoi modérer l'impatience qu'ils avoient de s'unir.

Cependant l'obſtacle ne ceſſoit point; leur amour s'augmentoit, ils ſouffroient de ſe voir, & ne pouvoient ſe perdre de vue. Il n'y avoit pas moyen de ſe marier ſecrettement; il falloit des témoins, & leur indiſcrétion étoit à craindre.

Quoi! dit un jour *Mirski*, je ne puis donc être

heureux ! Eh ! quand le ſerai-je, ma chere *Éléonor* ? dites, quand ſerez-vous à moi ? quand verrons-nous la fin des difficultés qui nous arrêtent ? Après celles-ci n'en reviendra-t-il plus ? Eh ! qui le ſçait ? nous attendions nous à celles qui nous gênent ? Notre amour peut donc être le jouet du haſard. Eh ! pourquoi l'en feſons-nous dépendre ? qu'a de commun ce haſard avec nos ſentiments ? Vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai ? je vous adore ; vous connoiſſez le fond de mon âme : vous faites tout mon bien : je ſuis, dites-vous, tout le vôtre. Voilà votre main, voilà la mienne : joignons-les, & nous ſommes époux. L'uſage veut que nous ayons des témoins. Eh ! n'avons-nous pas nos deux cœurs ? où trouverez-vous des témoins plus reſpectables & plus ſûrs ? un monde entier de garants vaudroit-il pour vous plus que moi, qui vous donne ma foi ? vaudroit-il pour moi plus que vous, qui la recevez.

Oui, Mirski, répondit Éléonor un peu confuſe, oui, je me fierois à vous, & je crois qu'il eſt inutile de vous le dire. Ce n'eſt pas votre amour qui feroit ma confiance : non, vous n'auriez pas beſoin de m'aimer pour être honnête-homme : mais ſongez-vous à ce que vous demandez, à ce

que je ſuis ? on nous a preſcrit certains devoirs ; & quoique je puiſſe en toute ſûreté m'en affranchir avec vous, je les ſçais, & vous ne les ignorez pas : ce ſeroit toujours m'en affranchir ; & les marques de mon eſtime pour vous ſeroient auſſi des marques de hardieſſe.

Mirski ne répondit à ce diſcours que par des ſoupirs & par des larmes. Éléonor l'aimoit trop pour le laiſſer ſi malheureux. Ne vous affligez point, lui dit-elle ; mon cœur eſt auſſi triſte que le vôtre : je ne refuſe point abſolument la foi que vous m'offrez ; je ne vous promets point non plus de la recevoir : ſouffrez que j'y penſe.

Nos Amants ſe quitterent alors. Éléonor, demeurée ſeule, ſe vit en proie à la ſituation d'eſprit la plus inquiette. Ce que lui propoſoit Mirski l'épouvantoit ; elle rougiſſoit en y penſant ; elle ſe laiſſoit entraîner au plaiſir d'y penſer. Agitée d'amour & de crainte, elle ſe perdoit dans ſes émotions, ne réfléchiſſoit à rien, ne ſentoit rien de diſtinct dans ſon âme, qu'une douceur dangereuſe dont elle n'ôſoit jouir, & dont elle jouiſſoit malgré elle.

C'en étoit fait : Éléonor eût cédé ſans doute à ſon amour ; car le peu de réflexions raiſonnables

que fait une fille dans ces moments-là n'aboutit à rien ; ce n'eſt jamais qu'une façon plus honnête de ſe rendre.

Mais elle avoit une confidente : c'étoit *Fatime*, Demoiſelle âgée, qui l'avoit élevée, dont elle avoit ſouvent éprouvé la prudence, & pour qui elle n'avoit rien de caché. Cette fille entra dans ſa chambre, & s'apperçut du trouble où elle étoit ; elle lui en demanda la cauſe. Éléonor lui ouvrit ſon cœur, lui en avoua la foibleſſe, & s'excuſa ſur la néceſſité de s'aſſurer Mirski, ſur l'apparente impoſſibilité de l'épouſer autrement, & ſur le peu de danger qu'il y avoit à ſe fier à un homme de ſon caractere.

Fatime frémit des diſpoſitions de ſa maitreſſe, & cependant diſſimula ſon étonnement : elle feſoit bien. Les paſſions ſont farouches ; il faut les ménager d'abord ; leur préſenter, pour ainſi dire, un viſage ami, & gagner ainſi leur confiance, pour les mieux combattre.

Madame, répondit-elle à Éléonor, votre ſituation eſt fâcheuſe, vous ne pouvez épouſer Mirski avec éclat, ni prendre d'autre témoin que moi, d'une union ſecrette avec lui, & mon témoignage ne ſeroit rien : ainſi, dans la conjoncture préſente, vous n'avez de reſſource que ſa bonne foi : vous

êtes perſuadée de ſa probité, je le ſuis auſſi; mais ſans vous en défier, tâchez d'en être plus ſûre. L'eſtime que vous avez pour Mirski n'eſt encore digne ni de vous, ni de lui; elle n'eſt pas aſſez éclairée: peut-être l'eſtimeriez-vous moins, ſi vous ne l'aimiez pas tant. Prenez-y garde, Madame: lui-même un jour pourroit s'imaginer que vous auriez été trop vîte: il diroit que votre eſtime fut téméraire, & cela inquiéteroit la ſienne. Épargnez-lui ce ſcrupule ſur votre compte: conduiſez-vous de façon que ſa vertu n'ait rien à reprocher à la vôtre: ſauvez-vous enfin de l'affront d'être un jour crue plus tendre que ſage, & ne laiſſez rien à faire aux réflexions à venir de votre époux, qui ne vous faſſe honneur.

Qu'on ne ſe ſcandaliſe pas ici de l'expédient que va donner Fatime: il n'eſt pas chrétien, je ne l'approuve point, & ce n'eſt qu'une hiſtoire que je rapporte.

Voici donc le parti qu'il faut prendre, ajouta-t-elle: vous avez chez vous une jeune eſclave qui a de l'eſprit, & dont le ſon de voix eſt le même que le vôtre: nous nous y méprenons tous les jours. Feignez de conſentir à ce que Mirski vous propoſe, mais de ne vouloir accepter ſa foi que la nuit: la jeune eſclave tiendra votre place,

Mirski s'y trompera dans les ténèbres, & la croira ſon épouſe: vous le laiſſerez quelque temps dans l'erreur; ſon amour pourra ſe ralentir: mais n'importe, ce ne ſera pas ſur votre compte; & ſi, malgré ce ralentiſſement qui ne vous regardera pas; ſi, malgré l'obſtacle qui arrête aujourd'hui votre mariage, il conſent encore à vous donner la main avec éclat, comme vous feindrez de le ſouhaiter, pour lors Madame acceptez en ſecret ſa foi: je ne vous en détournerai plus: il vous ſera permis de vous y fier, & votre confiance ſera plus raiſonnable.

Mais, répondit Éléonor, que dira Mirski que j'aurai trompé? ne ſe plaindra-t-il pas de l'injuſtice de mes ſoupçons? Eh! Madame, ne vous en mettez point en peine, dit Fatime: les preuves de prudence ou de vertu, que donne une fille, n'ont jamais rien gâté dans le cœur d'un homme. Mirski ſe plaindra de vous, & vous en aimera davantage. Éléonor ſe rendit. Fatime, charmée de la voir dans cette réſolution, voulut l'y affermir par un exemple de la perfidie des Amants. Tous les hommes, lui dit-elle, n'ont pas autant de probité que Mirski en aura ſans doute. Le fils de votre Écuyer, Madame, ne veut pas aujourd'hui reconnoître pour ſa femme une fille qui

s'eſt perdue par un excès d'eſtime pour lui: permettez que je le faſſe appeller; ſon procédé vous irrite: mais contraignez-vous, vous ſçaurez ſes raiſons.

On envoya chercher ce jeune homme. *Vinieſcho*, lui dit Fatime, quand il entra, je parlois de vous à Madame: votre aventure avec votre maitreſſe lui paroît plaiſante; mais elle ſeroit bien-aiſe de vous l'entendre raconter à vous-même. Ce n'eſt qu'une bagatelle, qui ne mérite pas la curioſité de Madame, répondit-il; c'eſt une fille que j'aimois, qui diſoit qu'elle m'aimoit, & que j'ai preſſée de m'en donner des preuves: elle l'a fait, & à préſent j'en ſuis fâché; car elle eſt dans un embarras dont je ne ſçaurois la tirer. Que ne l'épouſiez-vous, dit Éléonor d'un air riant. Moi! Madame, reprit-il: il faudroit que je fuſſe bien méchant pour devenir ſon époux; c'eſt par amitié que je refuſe de l'être, c'eſt par reconnoiſſance: je lui épargne un malheur, je la tromperois, je ne l'aime plus; & vous ſçavez qu'un mari doit aimer ſa femme, & l'eſtimer, qui pis eſt. Comment, Vinieſcho! la mépriſeriez-vous aujourd'hui, dit Éléonor? que le Ciel m'en préſerve, Madame, répartit-il: je ferai toujours cas d'elle, pourvu qu'elle appartienne à un autre;

mais mon eſtime n'eſt pas de celle qu'il faut porter à ſon épouſe en mariage; elle ne ſoutiendroit jamais l'épreuve du nœud conjugal; elle eſt aujourd'hui d'un tempérament trop délicat, je la perdrois: & ſans cette eſtime on eſt de trop mauvaiſe humeur avec ſa compagne. Mais, répondit Éléonor, votre maitreſſe eſt bien à plaindre, vous la laiſſez ſans honneur; vous lui avez donné votre foi, & vous la puniſſez de vous avoir cru vertueux.

Je lui ai donné ma foi, j'en conviens, Madame, reprit-il; & je lui en aurois donné mille, ſi je les avois eues: un homme amoureux eſt-il reſponſable des ſerments qu'il fait? peut-il s'empêcher de les faire? eſt-il ſon maître? a-t-il de la raiſon? Si dans un tranſport de cerveau j'avois juré de me tuer, au ſortir de-là, ſerois-je obligé de tenir parole? Eh bien! l'Amour eſt un tranſport, on ne ſçait ce qu'on dit, quand on aime. Promettre à une fille de l'épouſer, ſi elle ſe fie à vous, n'eſt-ce pas lui promettre une impertinence? n'eſt-ce pas lui dire: je m'engage à vous prendre pour épouſe, quand vous ne le mériterez plus? pourquoi donc s'y fie-t-elle? c'eſt, dit-on, qu'elle vous croit honnête-homme. Ce

n'eſt pas cela : c'eſt qu'elle a auſſi le tranſport au cerveau, c'eſt qu'elle vous aime, & qu'elle prend pour conviction de votre probité l'envie qu'elle a de vous mettre à l'épreuve. Eh ! ſans cela, Madame, comment expliquer ſa complaiſance ? mille exemples lui crient de tous côtés : ſoyez ſage : les ſerments qu'on vous fait ne valent rien, ils ſont ſans conſéquence : votre prétendu mari ne les tiendra pas, & ne ſera pourtant point parjure. Malgré cela, elle continue, & cela eſt fâcheux : mais du malheur qui lui en arrive, un Amant n'en eſt pas coupable, il n'en eſt que cauſe innocente. Quand il revient de-là, c'eſt un homme qui ſe réveille, & qui voit auſſi-tôt diſparoître toutes les illuſions qu'il a rêvées dans ſon amour. Il ne ſçait où ſont paſſés ces ſentiments ſi tendres : il ſe trouve avec un cœur froid, nonchalant, épuiſé : cette maitreſſe ſi aimable n'eſt plus ; il ne voit plus à ſa place qu'une fille imprudente, dont la préſence l'ennuie, dont les ſollicitations l'importunent, dont la tendreſſe lui eſt à charge, & qui parle un langage qu'il n'entend plus. Elle eſt encore folle ; il ſe trouve libre : elle le pourſuit ; il eſt naturel qu'il la laiſſe-là.

Éléonor alors ne put retenir ou la honte, ou

l'horreur qu'elle ſentit à ce diſcours. Retirez-vous lui dit-elle, lâche que vous êtes, & ne vous préſentez jamais devant moi.

Viniefcho ſortit en pâliſſant. Juſte Ciel! s'écria Éléonor, que viens je d'entendre? quel monſtre que cet homme-là! ah! Mirski, pardonnez-moi les frayeurs qui me ſaiſiſſent. Fatime, je m'abandonne à votre conduite; je ſuis dans une conſternation dont je ne ſçais pas la cauſe.

Éléonor, après ces mots, ne fit plus que ſoupirer. Mirski revint: tout ſe paſſa à ſon égard, comme on l'avoit projetté. Son amour s'accrût d'abord: il fut violent les premiers jours, enſuite il baiſſa: enfin Mirski diſparut tout-à-fait, & un mois après, on apprit qu'il étoit marié à une autre. Il ſçut la vérité de ſon aventure. Éléonor eut ſoin de l'en faire inſtruire, & l'on dit que cet infidele en mourut de douleur, après avoir langui quelque temps. Et voilà ce que c'eſt que l'homme. Mais achevons l'hiſtoire de la Demoiſelle, à l'occaſion de qui je viens de faire ce récit: & finiſſons par la lettre qu'elle écrit à ſon pere.

« Mon très-cher pere, je n'ai peut-être pas » long-temps à vivre, & je vous ai offenſé. J'ai » trahi la tendreſſe que vous aviez pour moi, » j'ai porté le poignard dans votre cœur; j'ai

» déshonoré celui qui m'a donné la vie ; je l'ai
» fait repentir de me l'avoir donnée ; j'ai rendu
» le jour où je ſuis née, un jour de malédiction
» pour lui : enfin, mon pere, je ſuis aujourd'hui
» votre malheur, votre déſeſpoir & votre oppro-
» bre : voilà toute la récompenſe de votre amour
» & de vos ſoins. Cependant toute coupable que je
» me ſuis rendue, toute indigne que je ſuis d'au-
» cun ſoulagement, je n'ai pu, malade & preſ-
» que mourante, me refuſer le ſeul bien qui me
» reſte ; c'eſt de me jetter à vos genoux, de vous
» demander pardon, de vous montrer mon re-
» pentir, & de vous dire que, de tous les mal-
» heurs où je ſuis plongée, de toutes les dou-
» leurs que j'éprouve, rien ne me pénètre tant,
» que l'injure que j'ai faite à un ſi bon pere, &
» que la déſolation où je vous ſçais. Dans votre
» juſte reſſentiment, vous voulûtes vous venger
» de moi, quand je me ſauvai de votre maiſon.
» Hélas ! mon pere, je ne ſuis pas échappée à
» votre vengeance, j'ai porté avec moi le reſ-
» ſouvenir terrible de tout ce que je vous dois,
» je n'ai point oublié combien vous m'aimiez,
» & j'ôſe vous aſſurer, tout irrité que vous êtes,
» que vous auriez pitié de ce que je ſouffre en vous
» regardant, & que vous êtes vengé au-delà de

» ce qu'un cœur comme le vôtre auroit voulu » l'être. Mes larmes & ma foibleſſe ne me laiſſent » pas la liberté d'en dire davantage ; & je ne mérite » pas la conſolation que je me donne en vous » apprenant non affliction. Je ne vous demande » rien pour moi ; tant que je vivrai, je dois vous » être un objet d'horreur : mais que votre miſé- » ricorde ne ſe refuſe pas à ce que je laiſſe après » moi, ſi ſon indigne pere l'abandonne. Hélas ! » je vous implore pour le fruit de mon crime. » Quelle eſpece de cruauté reſtera-t-il à exer- » cer contre lui ? ne l'aurai-je pas accablé de tous » les malheurs ? il naîtra dans la miſere & dans » l'infamie. Adieu, mon pere, j'eſpere qu'on vous » avertira bientôt que ma mort doit calmer votre » colere ».

DOUZIEME FEUILLE.

MON Confrere le *Spectateur Anglois* avoit établi des Bureaux d'adreſſe, où différents Particuliers lui envoyoient des lettres, qu'à leur priere il inſéroit dans ſes diſcours. Or, mon Confrere vaut mieux que moi, puiſqu'il penſe mieux, & qu'il

eſt venu le premier. Ainſi, je ne puis m'égarer en ſuivant ſon exemple, & je vais mettre encore ici deux lettres qui me ſont arrivées, je ne ſçais comment.

Monſieur le Spectateur,

Peut-être êtes-vous quelquefois embarraſſé de trouver le ſujet de vos Feuilles, & ma ſituation vous en fournit un que vous pouvez rendre utile & agréable. Je ſuis un homme ſans ambition, d'une humeur douce, d'une ſanté vigoureuſe, aimant la joie & d'aſſez bon commerce, à ce que diſent mes amis : j'ai du bien plus qu'il ne m'en faut pour vivre à mon aiſe, & pour laiſſer mes enfants paſſablement riches.

Sur cela, vous allez croire que je ſuis heureux. Eh ! non, mon cher Monſieur ; j'ai une femme qui broche ſur le tout, & qui m'enlève tous les avantages de ma fortune, de mon tempérament, & de mon caractère : je ſuis triſte, en dépit de mon humeur joyeuſe; je vis dans la pauvreté, en dépit de mon bien, dont j'ai bonne envie de jouir ; & ſuis toujours valétudinaire, en dépit de la meilleure ſanté du monde.

Cependant, ma femme, cette femme ſi fatale,

par qui tant de moyens d'être heureux me périſſent entre les mains, elle eſt d'une figure aimable; elle m'aime tendrement, & je l'aime de tout mon cœur auſſi.

C'eſt qu'elle eſt jalouſe, *direz-vous*: non, je ne lui vis jamais la moindre vapeur de jalouſie. Si c'étoit-là ſon mal, je l'en guérirois. Je laiſſe la femme d'autrui en repos; la mienne me plaît, comme je vous dis; & je ſuis trop pareſſeux pour me donner la peine d'être coquet. D'où vient donc qu'elle eſt mon fléau? c'eſt qu'elle eſt avare; mais dans un excès qui feroit plus l'admiration que l'exemple de l'avare le plus déterminé: je ne ſuis pas même aſſez méchant pour donner ici ſon portrait en entier, & pour expoſer fidelement toute l'induſtrie de ſon avarice: je ſupprimerai ce détail par charité pour les avares, que je regarde encore comme mon prochain, quoique bien des perſonnes leur diſputent cette qualité. Ces pauvres gens ſe pendroient peut-être à la vûe de mille petites dépenſes qu'ils font depuis long-temps, qu'ils croient bonnement indiſpenſables, & que ma femme plus habile qu'eux a pourtant trouvé le ſecret d'épargner.

D'ailleurs je ſuis trop bon ſerviteur du Roi; & dans le détail qu'il faudroit faire, il y auroit

bien des choſes qui inſtruiroient à bleſſer ſes intérêts ; auſſi-bien que ceux d'un nombre de marchands, dont je pourrois cauſer la banqueroute.

Par exemple, ma femme n'écrit jamais de lettre, & n'en reçoit jamais. Pour en écrire, il en coûte une feuille de papier ; pour en recevoir, il en coûte le port. Oh ! voyez, s'il vous plaît, ce que deviendroient la vente du papier, & le revenu des Poſtes, ſi tous les avares penſoient de même.

Et c'eſt-là le moindre des articles que je pourrois citer. Tous les jours elle en imagine de nouveaux, qui, s'ils prenoient crédit, couperoient la gorge aux cuiſiniers, aux artiſans, aux ouvriers ; livreroient toutes les marchandiſes aux vers ; caſſeroient aux gages les deux tiers des matelots, parce que la navigation pour le commerce ſeroit inutile ; feroit ceſſer les Manufactures, & tomber la République de Hollande, qui ne vendroit plus ſes denrées.

Il y a quelque temps qu'à dîner, mes enfants & moi nous avions grand appétit : l'on nous ſervit un repas ſi frugal, que je fis mettre encore un chapon. Ma femme, qui pâlit en le voyant, crut devoir en expier la dépenſe, & réparer par un coup de ſobriété le dommage que feſoit, à ſon gré, notre intempérance.

L'heure

L'heure du ſouper arrive ; deux moineaux bien affamés n'auroient pas eu trop de ce qu'on apporta ſur la table. Ma foi, mes enfants & moi nous changeâmes de couleur à notre tour : mais, ma femme, *lui dis-je*, il n'y a pas-là de quoi manger. Vous vous trompez, *me dit-elle* ; car je ne ſouperai point. La condition de votre eſtomac eſt bien malheureuſe, *lui répondis-je*, en plaiſantant d'un air contraint ; mais je vous avertis que le mien n'eſt pas ſi endurant. Là-deſſus je mangeai un morceau, faute d'en pouvoir manger deux, à moins que de voler la part de quelqu'autre ; enſuite je me retirai : deux heures après, ma femme tomba en foibleſſe de pure inanition, je courus à elle, & la priai de manger : il n'y eut pas moyen. Laiſſez-moi, *me dit-elle* ; c'eſt ce chapon que je n'ai pu digérer. Je l'en aurois défiée ; car elle n'en avoit pas goûté.

Vous concevez bien, Monſieur, que cette abſtinence preſque éternelle doit répandre un air de langueur ſur tous les viſages de ma maiſon ; auſſi quand je reviens chez moi, je crois rentrer dans un déſert ; car il y regne un calme ſi triſte ; la cuiſine eſt ſi froide : mes enfants ſont ſi ſobres, ſi ſérieux ; leur ſang apparemment a ſi peu d'eſprits ; il circurle ſi lentement : moi-même, à l'aſpect

de tout cela, je demeure ſi abattu, ſi conſterné, qu'actuellement, en vous racontant ſeulement la choſe, & quoiqu'abſent de chez moi, il me prend, de mélancolie, un engourdiſſement par tout le corps.

Vous ne manquerez pas de me dire que je ſuis le maître, & que, ſi je ſouffre, c'eſt à ma complaiſance que je dois m'en prendre. Il eſt vrai: je n'ai pu juſqu'ici me réſoudre à dire d'un ton ferme à ma femme, *je veux*; je ſuis l'homme du monde le plus foible, le plus indolent, & le plus ennemi du bruit, ſur-tout avec les gens que j'aime un peu; & je le vois bien, voilà ce qui fait que ma femme amaigrit à ſon aiſe, que j'ai une migraine continue, & que mes enfants ne ſont ni nourris, ni vétus: je dis ni vétus; car en été ils étouffent, & tremblent en hyver, à cauſe que ma femme ne connoît point de ſaiſons; & pour des habits, elle étoit ſi fâchée, ſi piquée la derniere fois qu'elle en acheta, que je la ſurpris dans ſon cabinet, ruminant très-ſérieuſement à quelque honnête moyen de s'en paſſer. Je m'attends qu'au premier jour elle trouvera l'expédient qu'elle cherche.

Sçavez-vous, *Monſieur*, comment je me comporte, quand la patience m'échappe avec elle? Je retiens ma colere: je pars ſubitement de chez

moi, & vais du même pas lui faire emplette d'un habit neuf. Cet habit eſt plus ou moins magnifique, ſuivant que je ſuis plus ou moins en colere. Il y a deux mois que j'étois ſi outré, que je lui levai une étoffe toute d'or: elle s'évanouït en la voyant, & j'ai eu un peu de repos pour ſix ſemaines; enſuite elle a recommencé ſur nouveaux frais: de ſorte que, ces jours paſſés, elle me régala d'un trait d'économie ſi extraordinaire, que, pour l'en punir, je courus vîte lui acheter une cornette ſuperbe: cela la mit à la raiſon; elle devint docile pour quelque temps, & promit bien de s'amender: mais franchement ces corrections-là me fatiguent; & comme elle lit vos Feuilles, qu'on lui prête, je ſouhaiterois que, dans un de vos diſcours, vous eſſayaſſiez de me ſoulager par des réflexions qui la fîſſent rougir de ſon avarice, & qui m'épargnaſſent à moi l'achat des verges dont je la châtie.

Après quoi, ſi vous ne réuſſiſſez point, mon parti eſt pris; & tout franc, j'ai réſolu de m'en délivrer: non que je veuille employer ni fer, ni poiſon contr'elle au moins; je n'en ſuis pas capable, & ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. J'ai, pour la faire mourir, des moyens plus innocents, qui ſe moquent de toute recherche, & qui, je crois,

ne bleſſent preſque point ma conſcience. Je ne la tuerai point, je ſerai ſeulement cauſe de ſa mort, & cauſe, à mon gré, très-éloignée. Je lui ôterai la vie par un trait badin, & aſſurément le badinage n'eſt point défendu, quand il eſt honnête : vous en allez juger.

Depuis dix ou douze ans, quand je veux me divertir, voir mes amis, leur donner à manger, je les mene dans une petite maiſon que j'ai louée à l'inſçu de ma femme. D'ailleurs, je fais quelquefois des parties de campagne ; je vais aux Spectacles avec des Dames ; je joue, de temps en temps je perds. Ma femme ne ſçait rien de tout cela ; & moi, par je ne ſçais quel preſſentiment qu'un jour elle me pouſſeroit à bout, & qu'il me ſeroit impoſſible de vivre avec elle, j'ai toujours eu la précaution de tenir un mémoire, & de mes pertes, & de ces dépenſes qu'elle ignore. Oh ! c'eſt avec ce mémoire que je la tuerai, *Monſieur* : voilà mon poignard ; il eſt en bon état ; il ne la manquera pas ; le numéro des ſommes écrites deſſus ſe monte à vingt-mille francs. Je le tiens tout prêt. Hier j'avois déjà tiré mon arme de ma caſſette ; j'allois faire mon coup : je ne me ſuis jamais trouvé contr'elle dans une humeur ſi aſſaſſine ; enfin ma femme n'avoit plus qu'un inſtant à vivre : j'entrai dans ſa

chambre; elle étoit à ſa toilette; elle a les plus beaux cheveux du monde; ils étoient épars, cela lui feſoit une phyſionomie ſi douce: elle ſourit en me voyant, & me déſarma; je n'eus pas la force de déployer mon papier, de l'expoſer à ſes yeux, & ma tendreſſe lui fit quartier. Mais, *Monſieur*, je ſens bien que ce n'eſt que partie à remettre. Je n'en puis plus; je vous en prie, ſauvez-lui la vie; prêchez-la du mieux qu'il vous ſera poſſible; préſervez-la d'une mort ſubite, que je ſuis toujours tenté de lui donner. J'attends de vous cette grâce avec impatience, & je ſuis, &c.

Monſieur le Spectateur,

Avant que de vous entretenir ſur ce qui me regarde, je ſuis bien-aiſe de vous dire que je lis exactement vos diſcours, & que je m'y plaîs beaucoup, quand vous ne parlez ni d'*Anciens*, ni de *Modernes*, ni de *Bel-eſprit*; car dans ce cas, je prends, ne vous déplaiſe, la liberté de vous ſauter; parce que je n'aime pas les raiſonnements que vous autres, ce me ſemble, appellez métaphyſiques, & dont je ne connoîs que le nom, ſans trop comprendre ce qu'il ſignifie.

Je me doute pourtant que vous penſez à mer-

veille dans ces raiſonnements-là; mais comme ils m'ennuient, dès que j'en ai lu deux lignes, je n'y ſçais d'autre façon que de les quitter, & de les paſſer pour bons, & cela fait juſtement votre compte & le mien. Ainſi, vous devez être content de mon procédé, & j'eſpere qu'en revanche vous ne me refuſerez pas ce que je vous demande.

Je ſuis une fille de ſeize à dix-ſept ans: j'ai de l'eſprit, j'en ſuis ſûre; car on me déplaît, quand on n'en a point, & je ſçais fort bien rire en moi-même de toutes les bétiſes que je vois faire. Lorſque vous aurez lu ma petite hiſtoire, vous jugerez bien que j'ai raiſon de me croire un peu ſpirituelle. Si ma mere me laiſſoit voir le monde, je vais gager qu'en moins d'un mois j'en ſçaurois autant que les perſonnes qui y ont été toute leur vie. Je ne puis pas dire que je ſuis belle: non; mais je m'imagine que c'eſt tant-mieux: car ſi je l'étois, je crois, en vérité, que je ne ſerois pas ſi jolie que je le ſuis. Pour bien faite, j'entendis l'autre jour le Directeur de ma mere, qui lui diſoit, du ton d'un homme qui ſent ce qu'il dit, *il faut avouer que cette Demoiſelle eſt faite à peindre*; je le ſçais bien, *lui répondit-elle à ſon tour d'un ton de Confeſſionnal*, & je crains bien qu'elle ne le ſçache auſſi.

Mais je m'amuſe à babiller, ſans venir au fait. Il faut me le pardonner, *Monſieur*: une fille de mon âge, qui parle de ſa taille & de ſon viſage, c'eſt tout comme ſi elle étoit à ſa toilette, elle ne peut finir; finiſſons pourtant. Je ne vous dirai rien de mon cœur; la ſuite de ma lettre vous expliquera ce qu'il eſt. Il ſuffit que vous compreniez que je ſuis aimable; moi, je le comprends encore mieux, & voilà ma peine. Ma mere eſt extrêmement dévote, & veut que je le ſois autant qu'elle, qui a cinquante ans paſſés; n'a-t-elle pas tort?

Quand je vous dis cela, ne croyez pas que je blâme la dévotion; j'en ai moi-même ce qu'il m'en faut: je ſuis naturellement ſage, mais juſqu'ici j'ai plus de vertu que de piété; cela eſt dans l'ordre; & de cette piété, je vous jure que j'en aurois encore davantage, ſi ma mere n'exigeoit pas que j'en euſſe tant. Jamais je ne me ſauverois, ſi je devois vivre toute ma vie avec elle.

Il y a quelque temps qu'elle fut très-malade; on crut qu'elle mourroit. Comme je vis qu'elle alloit ſe confeſſer, il me prit une inquiétude pour elle. Hélas! dis-je en moi-même, cette femme-là va ne s'accuſer que de ſes fautes, ſans faire mention des miennes qui ſont ſur ſon compte.

Là-deſſus je penſai lui aller dire: ma mere, vous ne ſçavez pas tous vos péchés, & je me crois obligée en conſcience de vous avouer tous les dégoûts, tous les murmures, toutes les diſſipations, toutes les impatiences où je ſuis tombée, à cauſe des exercices religieux que vous m'avez fait faire, & de la contrainte où vous m'avez tenue.

Je prenois déjà ma ſecouſſe pour l'aller trouver, quand on m'apprit qu'elle venoit d'avoir une criſe qui apparemment la tireroit d'affaire. Je me retins; mais voilà ſix heures qui ſonnent: à ſix & demie, je dois aller dans ſon cabinet faire une lecture pieuſe qui dure ordinairement une heure & plus. Nous revenons de Complies; nous avions déjà été à Vêpres. Dans l'inſtant où je vous écris, ma mere eſt en méditation, & je ſuis cenſée y être auſſi. Par précaution je tiens toujours ouvert le livre où eſt le point que je dois méditer, afin qu'elle me trouve ſous les armes, ſi, ſuivant ſa coutume, elle venoit s'aſſurer de ma ferveur.

Ce matin, de même que tous les matins que Dieu fit, au ſortir du lit, nous avons été une heure en oraiſon; ce ſoir, avant que de nous coucher, autre oraiſon de fondation & de la même durée, & le tout toujours précédé d'une lecture.

Pour moi, dans toutes ces oraiſons-là, j'y paie de mine. Quand le haſard nous dérange, & que je ſuis ma maitreſſe, je fais ma priere ſoir & matin d'auſſi bon courage qu'on le puiſſe. Un *Pater* récité à ma liberté me profite plus, que ne feroient dix années de piété avec ma mere. Vous parlerai-je tout-à-fait franchement? Nos heures d'exercices n'arrivent point, je n'entends ſonner ni Vêpres, ni Complies, je ne vois point de livre pieux, que je ne ſois ſaiſie d'un ennui qui me fait peur.

Avant-hier j'étois ſeule dans la chambre de ma mere; il entra un Eccléſiaſtique. Comme je ne ſongeois à rien, je me trouvai preſque mal en le voyant, ſeulement à cauſe de ſon habit qui a rapport à nos fonctions dévotes.

Sçavez-vous bien, *Monſieur*, que je crains les ſuites de mes dégoûts là-deſſus? ſçavez-vous bien qu'une prédication me donne la fievre, moi qui aimerois à entendre prêcher, ſi je n'en avois la ſatiété? Ce n'eſt pas-là tout; ſi vous voyez comme ma mere m'habille: au voile près, vous me prendriez pour une Religieuſe; encore au voile près! je me trompe; ma coiffe en eſt un, de la maniere dont je la mets. A l'égard de mon corps, il

Dieu, ſi je reſtois dans la maiſon. Ah! que je m'ennuie!

TREIZIEME FEUILLE.

LE fameux Scythe *Anacharſis*, un jour ſurpris par une nuit obſcure, apperçut une maiſon bâtie au bas d'une montagne. Il vint y demander l'hoſpitalité, & ce fut le maître même de la maiſon à qui il parla.... Entrez, dit-il à Anacharſis, d'un ton ſévere. Les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige; mais ce ſeroit être auſſi méchant qu'eux, que de les traiter comme ils le méritent. Venez: les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu.

La ſingularité de ce diſcours eût peut-être étourdi tout autre homme qu'Anacharſis; mais ce Scythe, qui étoit un amateur de la ſageſſe, & qui voyageoit pour en acquérir, ſe ſentit au contraire piqué d'une curioſité de Philoſophe: il regarda cet accueil, comme la matiere d'un éclairciſſement qui ne manqueroit pas d'être inſtructif; il s'en promit tout-d'un-coup quelques nouvelles leçons de ſageſſe; il lui tarda de voir le dénoue-

ment d'une aventure qui, ſuivant ſes vues, commençoit d'une façon ſi intéreſſante.

Il ſuivit donc ſon hôte, qui le prit par la main, & le conduiſit dans un appartement commode, dont la propreté feſoit tout l'ornement. Anacharſis, qui étoit bon connoiſſeur, vit bien alors qu'il étoit logé chez un ſage; & cela étant, il ſe trouvoit lui, une bonne fortune pour ſon hôte; tout comme ſon hôte en étoit une pour lui. Il ne s'agiſſoit plus que d'une choſe; c'étoit que l'autre à ſon tour eût ſentiment de ſon mérite, & que la découverte de ce qu'ils valoient fût entre eux réciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharſis qui prend le maintien d'un ſage, attitude grave, diſcours ſentencieux, & ſilence attentif.

Notre Miſanthrope remarqua ces façons-là; & ſur cette étiquette, il examine Anacharſis: celui-ci tient bon; déjà l'autre s'intrigue, s'arrange ſur ſes conjectures, prend lui-même une contenance moins diſtraite, & ſoupçonnant qu'il eſt devant un ſage, ne veut pas manquer le petit profit qui ſe préſente; c'eſt d'être auſſi pris pour tel.

Cependant on ſervit, ils ſe mirent à table; & dans la converſation: ſi je ne craignois de vous paroître trop curieux, *dit-il*, je vous prierois de

me dire à qui j'ai le plaiſir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les apparences, je dois vous diſtinguer des autres hommes pour qui je n'ai pu m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux, *reprit Anacharſis*, vous ne ſeriez point injuſte: tous les hommes en effet ſont mépriſables, les uns plus, les autres moins; voilà toute la différence qu'on peut mettre entr'eux. Vous ſouhaitez de ſçavoir qui je ſuis, & je vous ai trop d'obligation pour refuſer de vous ſatisfaire. Je ſuis né Scythe, & je m'appelle Anacharſis. Votre nom, & votre amour pour la ſageſſe, me ſont connus, Seigneur, *répondit le Solitaire*; je ſçais même votre rang que vous oubliez de me dire; vous êtes Prince de la famille Royale de Scythie, & je vous demanderois pardon de la maniere dont je vous ai reçu d'abord, ſi je ne croyois devoir épargner au Philoſophe Anacharſis les excuſes & les reſpects que je dois au Prince: cependant, Seigneur, ſouffrez que je vous diſe d'où me vient cette haîne que j'ai priſe pour les hommes. J'allois vous prier de m'en inſtruire, *reprit Anacharſis*, & j'attends votre récit avec impatience. Je vais, *dit le Solitaire*, vous expoſer toute l'hiſtoire de ma vie; cela pourra vous amuſer, & je ne ſerai pas long.

Je m'appelle *Hermocrate*, & je ſuis iſſu de parents qui furent autrefois Sénateurs dans Athenes. Mon pere répara, par une éducation excellente, la médiocrité des biens qu'il avoit à me laiſſer. J'étois dans la fleur de mon âge, quand il mourut; je crus, après ſa mort, ne devoir rien négliger de tout ce qui pouvoit augmenter ma fortune. J'avois l'âme généreuſe, & de tous les plaiſirs auxquels j'étois ſenſible, je n'en connoiſſois point de plus grand, de plus cher, ni qui me fût plus néceſſaire, que le plaiſir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un ſervice à quelqu'un, je n'avois pas beſoin d'étudier mes façons pour ſauver aux gens la petite confuſion qu'on a ſouvent d'être obligé dans bien des choſes. J'étois là-deſſus tout ſentiment; je n'avois qu'à laiſſer faire mon cœur, il n'y avoit rien à ajouter à ſon induſtrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher ſon induſtrie même.

Né avec de pareilles diſpoſitions, j'enviſageois avec volupté toutes les ſortes de partages que je ferois de ma fortune aux autres. Quand je ſerois riche, je ne puis ſubſiſter avec mon bien, *diſois-je en moi-même*; car il ne ſuffit que pour moi, & mon cœur, pour ainſi dire, n'a pas le néceſſaire. Être né bon, & ne pouvoir exercer ſa

bonté, n'eſt-ce pas vraiment n'avoir pas de quoi vivre? Quoi! voir les beſoins d'un honnête-homme, & n'être point en état de les ſoulager, n'eſt-ce pas les avoir ſoi-même? Je ſerai donc pauvre avec les indigents, ruiné avec ceux qui ſeront ruinés, & je manquerai de tout ce qui leur manquera. Tâchons de me mettre à l'abri d'une vie ſi triſte.

Dans ce projet, je me reſſouvins qu'il y avoit un Philoſophe qui s'étoit entierement retiré du monde, & qui demeuroit à un quart de lieue de ma Ville. Il cultivoit les ſciences dans ſa retraite, & beaucoup de perſonnes l'alloient ſouvent conſulter ſur une infinité de matieres: ſes réponſes & ſes conſeils avoient été utiles à tout le monde, & ſon étude lui avoit même acquis des ſecrets qui le feſoient paſſer pour un Magicien dans l'eſprit du peuple: il falloit l'interroger en peu de paroles, & il répondoit de même.

J'allai donc le trouver; je n'avois qu'une queſtion fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre, *lui dis-je*, pour avoir l'amitié des hommes? (car je comptois qu'avec leur amitié il n'y avoit rien dont je ne vînſſe à bout.) Être bon avec eux, & dans ſes diſcours & dans ſes actions, *me répondit-il*, & puis il ſe retira. Sur

ce pied-là, ils m'aimeront, dis-je, en me retirant auſſi ; car, pour être bon, je n'ai qu'à reſter comme je ſuis.

Je revins chez moi avec cet Oracle qui s'ajuſtoit ſi bien à mon caractere ; & dès ce moment je me mis en beſogne. Vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avoit recommandée, & dont mon cœur ne reſpiroit que la pratique.

Le Philoſophe ne s'étoit point trompé ; & en effet je fus bientôt regardé comme le meilleur garçon du monde ; je ne voyois perſonne qui ne fît mon éloge ; on s'attendriſſoit en me louant ; on ſe répandoit en careſſes ; tous les diſcours qui rouloient ſur mon compte étoient affectueux ; & ce qu'on me diſoit, il eſt certain qu'on le ſentoit. Sur le rapport de ceux qui me connoiſſoient, j'avois pour amis tous ceux qui ne me connoiſſoient pas ; &, je vous l'avoue, les eſpérances de crédit & de fortune que j'avois conçues me parurent alors infaillibles, au point où je voyois les choſes. Je comptois, en homme ſenſible, que mes amis me ſeroient obligés des ſervices que j'exigerois d'eux : ils ſeront charmés de m'être utiles, *me diſois-je* : ils m'aiment ; & les requérir de quelque grâce, eſt un bonheur que leur doit ma

ma reconnoiſſance ; il eſt vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, & qu'aſſurément je m'y prendrois mal : mais à cet égard-là leur amitié m'épargnera bien des frais de compliments ; & d'ailleurs c'eſt un titre de bon cœur, que de ne ſçavoir pas parler pour ſoi. L'homme généreux, quand il prie ſon ami de le ſervir, s'imagine, preſqu'à cauſe de cela, être un mauvais ami lui-même.

C'étoit ainſi que je m'entretenois avec moi, quand un poſte honorable & qui me convenoit ſe préſenta. Je témoignai à différentes perſonnes que j'avois envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adreſſois me ſembloient les plus touchés de mon caractere : j'en avois reçu en toutes occaſions de ces tendres ſerrements de main, par leſquels on ſemble dire à un homme qu'il eſt doux d'être avec lui ; de ces proteſtations de bienveillance, qui partent d'une abondance de goût pour vous. Ils tenoient ordinairement avec moi de ces diſcours familiers, qui ſeroient des injures entre gens indifférents, & qui, entre amis, ne ſont qu'un badinage joyeux & careſſant.

Les uns me dirent d'un air penſif & réfléchi que la choſe étoit difficile, qu'ils ne voyoient pas bien encore comment ils s'y prendroient pour s'em-

ployer en ma faveur ; mais j'y rêverai, *ajoutoit chacun d'eux*, & je vous promets là-deſſus une réponſe plus poſitive : les autres me refuſerent tout-à-fait cordialement : en homme d'honneur, par telles & telles raiſons, je ne puis rien là-dedans, mon cher ami : j'en ſuis fâché ; mais ne vous rebutez pas ; remuez-vous : voilà à-peu-près les tours que je vous conſeille de prendre pour arriver à vos fins. C'étoit-là le langage de chacun de ceux d'auprès de qui je revenois chargé d'inſtructions que m'avoit prodigué leur zèle.

De ces amis, je paſſai à d'autres ; & par-tout je trouvai des ſentiments du même ſtyle ; j'en étois ſurpris, je n'y comprenois rien ; c'étoit une énigme pour moi, que de voir qu'on m'aimoit véritablement, & que pourtant on ne ſe ſoucioit point de moi.

Je manquai le poſte : un autre l'emporta ; & cet autre, c'étoit un homme dangereux, malin, vindicatif, qui avoit le courage de dire de bons-mots contre ceux qui ne lui plaiſoient pas, & qui, à l'égard des ridicules de ſon prochain, étoit d'un commerce auſſi cavalier, que le mien étoit doux & humain ; enfin qui étoit mon contraſte : avec cela voyez la différence de nos aventures. Il s'attiroit des ennemis qui s'empreſſoient à le

ſervir, pendant que je me feſois des amis qui refuſoient de m'être utiles. N'auriez-vous pas cru que les hommes ſe trompoient, & que par mépriſe, ils me donnoient la part qui lui étoit dûe, & lui tranſportoient la mienne? A qui penſez-vous qu'il eut obligation du poſte dont il s'agiſſoit? aux mêmes perſonnes que j'avois tâché d'intéreſſer pour moi, & qui m'avoient toujours mal parlé de lui. Ce n'eſt pas tout; quelque temps après, on me pria d'un repas, où tous les conviés, *me diſoit-on*, ſeroient charmés de m'avoir. L'homme en queſtion ſçut ce repas, il en voulut être; il apprit que je m'y trouverois, & témoigna n'en être pas content. Sçavez vous ce qui arriva? on m'avoit prié; on m'aimoit, & il étoit craint: eh bien! le repas ſe fit; & pour mettre à l'aiſe le malin perſonnage, on envoya dire au meilleur garçon du monde, que la partie étoit rompue, pour je ne ſçais quel accident qu'on imagina, & dont l'impoſture fut de l'invention de tous les conviés. Oh! alors, informé de cela, je crus pour le coup que les hommes étoient devenus foux. A peine étois-je ſorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts. Chaque jour je m'appercevois que j'ennuyois tout le monde qui continuoit à m'aimer. Vouloit-on

ſe réjouir : ma compagnie ne tentoit pas mes plus intimes, & l'on préferoit celle des gens, ſur qui, s'il en avoit été queſtion, le cœur de ceux qui me laiſſoient-là m'eût donné mille fois la préférence. On diſoit que j'avois de l'eſprit, & que j'étois gai, & on le diſoit, ſans ſe ſoucier ni de mon eſprit, ni de ma gaieté: on les eſtimoit ſans y prendre goût : le plus petit des plaiſirs, une minutie, ſi je la demandois à quelqu'un, il falloit, pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la diſtraction qu'on avoit pour moi.

Me voyant enfin ſi maltraité des hommes, & du côté du bien, de moitié moins à mon aiſe que je ne l'avois été d'abord, il me prit un jour une ſi grande colere contre mon Philoſophe, pour la tromperie que je croyois qu'il m'avoit faite, quand j'avois été le conſulter, que je partis tout-d'un coup, pour aller lui témoigner mon reſſentiment. J'arrivai bientôt chez lui, & je frappai avec emportement à ſa porte; il ſe préſenta d'un air auſſi froid que s'il avoit eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnoiſſez-vous, *lui dis-je*? oui, reprit-il; que me voulez-vous? vous reprocher, *répondis-je*, la fourberie de vos conſeils. Dites plutôt mon ignorance, s'il eſt vrai que mes conſeils vous aient fait tort, *répartit-il*. Non, non,

m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma jeuneſſe : je vous ai demandé ce qu'il falloit faire pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avois qu'à être bon ; & c'eſt cette bonté que vous m'avez conſeillée, qui m'a perdu auprès d'eux, loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'eſpérois, & peu s'en faut qu'elle n'ait cauſé ma ruine entiere. Vouloir faire fortune, eſt une autre choſe que de ſouhaiter d'être aimé des hommes, *me répondit-il.* Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé ? Comment ! *repris-je*, pouvois-je m'imaginer que j'échouerois, ſoutenu de l'amitié de ces hommes ? par quelle fatalité m'a-t-elle donc été ſi nuiſible ? Prenez, *me dit-il*, cette poudre que j'ai compoſée de ſimples, & dont les effets ſont naturels ; allez chez vous, aſſemblez vos amis, & mêlez-en dans le vin qu'ils boiront ; plaignez-vous enſuite de leur procédé pour vous, & ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets.

J'exécutai ce qu'il me preſcrivit : pendant le repas, il me ſembla qu'ils railloient adroitement juſqu'à la profuſion des mêts exquis que je leur donnai. Il ne tenoit qu'à moi de deviner qu'ils m'appelloient dupe, de ce que j'étois ſi géné-

reux. Je choisis cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens, *leur dis-je*; je sens toute l'ingratitude que vous enveloppez dans votre façon de louer mon repas : & ce n'est pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats. Cependant il n'y a pas un de vous ici qui ne m'aime. Cela est vrai, *me dirent-ils*. Pas un de vous, *continuai-je*, qui ne convienne que je suis le meilleur cœur qu'on puisse trouver. C'est une justice que nous vous devons, *dirent-ils* encore. Avec cette qualité, *repris-je*, on peut se vanter d'être aimable & d'un commerce sûr, quand on y joint un peu d'esprit. Pourquoi donc chacun de vous me fuit-il, & paroît-il en toute occasion se soucier si peu de moi? pendant qu'il s'amuse volontiers avec *Dilearque* qui est un rapporteur éternel de ce qu'on dit, & de ce qu'on ne dit point; avec *Delphire* qui est une âme double; avec *Dioclès* qui ne s'attache à personne; avec *Télephe* qui n'a jamais obligé qui que ce soit; avec *Amyntas* railleur impitoyable, avec qui, dans un cercle votre amour-propre essuye mille petits affronts qui vous le font haïr. Pourquoi rendre service à tous ces gens-là préférablement à moi que vous aimez? pourquoi semblez-vous vous même en faire plus de cas que de moi? c'est que

leurs vices, *me répondit* alors un de la bande, leur donnent une importance que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement? ma foi! rien n'eſt d'une moindre reſſource, rien ne tarit tant le plaiſir de la ſociété, qu'un homme auſſi exceſſivement bon que vous l'êtes à tous égards : ſon entretien n'a rien de vif, rien qui flatte la curioſité maligne que nous avons tous mutuellement ſur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'eſprit de qui le vôtre n'a point à ſe précautionner dans la converſation? De quoi s'occuperoit-on avec lui, de qui l'on ne peut eſpérer aucun trait de malice, & à qui par conſéquent on n'en peut rendre; qui ne médit de perſonne, & qui, par-là, ne vous apprend rien; qui ne vous diſpute jamais ſon ſuffrage, quand vous avez de l'eſprit avec lui, qui n'eſt point jaloux de cet eſprit, ce qui ôte la vanité d'en avoir; d'un homme avec qui votre amour propre languit dans une éternelle ſécurité, d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni ſur vos intérêts, ni ſur votre réputation; de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres; ce qui n'établit aucun motif de liaiſon, ni d'intrigue entre vous & lui? Eh bien! vous

êtes un bon garçon; je vous aime, parce que vous ſerez toujours bon pour moi; mais vous me laſſez, parce que vous ne ſerez jamais mauvais pour perſonne. Nous ne vous avons point rendu ſervice, *dites-vous*. Eh! par où nous excitez-vous à vous ſervir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus là-deſſus? Non; je vous l'ai dit, vous ſerez toujours bon, toujours généreux; ainſi ce n'eſt pas la peine de ſe donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune. Pour ceux que vous venez de nommer, je paſſe le temps, où à me tenir ſur mes gardes avec eux, ou à m'en divertir : mais vous, vous n'êtes qu'aimable : & en vérité cela n'anime point; car on vous aime, & puis c'eſt tout.

Il alloit continuer; mais moi, ſaiſi de fureur à la vue de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de ſortir; ce qu'ils firent en ſe moquant de moi. Le lendemain je vendis le reſte de mon bien; & m'éloignant de ma patrie, auſſi bien que des hommes qui m'étoient odieux, je fis bâtir cette maiſon dans ce déſert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpents de terre que j'y cultive.

QUATORZIEME FEUILLE.

JE me ſuis mis ſur le pied de produire les Lettres qu'on m'enverra, quand je les trouverai utiles au Public : & en voici deux que je n'ai pas cru devoir ſupprimer.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ne vous demande point de mettre cette Lettre dans vos Feuilles : je ne ſçais point faire de Lettres qui méritent d'être imprimées. Je vous prie ſeulement d'avoir la bonté, dans un de vos diſcours, de traiter de la ſituation où je ſuis. Si vous aimez à ſecourir les gens qui ſont malheureux, vous ne pouvez donner du ſecours à perſonne qui ſoit plus digne de compaſſion que moi.

Je ſuis infirme, accablé d'années, relégué à la campagne, où l'on a livré ma vieilleſſe à la diſcrétion de deux ou trois domeſtiques ſans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui

m'oublieroient toujours, ſi je n'étois importun, & dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour en arracher quelqu'attention à mes beſoins; enfin auprès de qui l'on ne m'a laiſſé d'autre appui que la pitié que je devrois leur faire; & que je leur fais ſi peu, qu'ils abuſent de l'oubli cruel où m'a laiſſé leur maître. Hélas! ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'eſt que ce maître dont je parle, vous le dirai-je, Monſieur? c'eſt qu'il eſt mon fils. Je ſuis sûr que mon état vous touche; mais quelque bon cœur que vous ſoyez, vous n'en ſçauriez comprendre toute la miſere : il faut être à ma place, il faut être pere, pour en ſentir toute l'étendue.

C'eſt ſans doute un étrange malheur que d'être à mon âge rebuté de tout le monde, ou de ſe voir à la merci de l'humanité des étrangers, de gens qui ne ſont ni vos amis, ni vos parents; de ne trouver qui que ce ſoit qui s'intéreſſe véritablement à vous, & qui vous ſoulage, & vous aide à ſupporter ce reſte de vie languiſſante, où vous ne pouvez plus rien pour vous, & où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrémités un homme eſt fort à plaindre. Enfin il ſouffre beaucoup, & puis il meurt. Eh bien! Monſieur, ſoyez-en perſuadé, l'infortune de cet homme-

là n'eſt rien auprès de la mienne, s'il n'a point d'enfants, ſi Dieu ne l'a pas fait le pere d'un fils qui l'abandonne. Non, ce n'eſt rien que d'être délaiſſé des autres hommes, de n'avoir à ſe plaindre que de leur peu de compaſſion ; il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient durs, impitoyables : vous ne leur êtes rien. Ce ſont des indifférents, des inconnus que vous preſſés d'être généreux : ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le ſont peut-être pour d'autres ; & ſi vous ne ſouffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monſieur, vous imaginez-vous bien ce que c'eſt qu'un fils ? Sçavez-vous comment on le regarde, ce qu'on en attend, ce qu'il vous eſt ? Eſt-il pour vous un homme comme un autre ? Ah ! c'eſt ici où les expreſſions me manquent ; c'eſt ici où mon cœur eſt ſaiſi, où je ſouffre ce qui n'eſt point douleur, ce qui n'eſt point déſeſpoir ; mais quelque choſe de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore ; il reſte encore du courage & des forces, quand on ſent de la douleur & du déſeſpoir : & moi, Monſieur, je ne vis plus, je ne tiens plus à la vie que par un ſentiment de triſteſſe qui me pénètre, qui confond & qui glace mon âme ; qui ne me laiſſe ni crainte, ni eſpérance ; qui m'anéantit. Les hommes aujourd'hui

me rejettent & m'abandonnent ; & ce n'eſt encore-là qu'être rejetté & abandonné des hommes : mais mon fils me rejette & m'abandonne comme eux, & c'eſt être rejetté & abandonné de la nature entiere. Il étoit mon unique appui, ma reſſource qu'il me ſemble que rien ne pouvoit m'ôter, qui étoit à moi, qui ne dépendoit ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes. Que mon fils fût généreux ou non, la nature, les préjugés même, l'éducation qu'on donne à ſes enfants, la tendreſſe qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de reſpecter leur pere, tout me garantiſſoit l'amour de mon fils pour moi; tout m'aſſuroit que cet amour étoit mon bien; tout dans ſon cœur devoit m'excepter des autres hommes ; eût-il été ſans honneur pour eux, tout le lioit à moi, comme tout me lioit à lui; fût-il né l'homme du monde le plus haïſſable, aurois-je pû le haïr, en aurois-je moins ſenti que j'étois ſon pere? Nos enfants, pour nous éprouver ſenſibles, ont-ils beſoin de le mériter, d'être bons & aimables? Hélas! que font ſur nous leurs vices? qu'affliger notre amour, ſans le rebuter.

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'eſt mon amour qui s'éleve : vous n'avez pu me l'ôter ;

c'eſt lui qui ſe plaint de vous: il ne m'eſt dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne ſouffre que parce que c'eſt vous qui me maltraitez: votre cœur ne me connoît plus, & ma tendreſſe ſubſiſte encore: je n'ai pu ceſſer d'être votre pere, comment avez-vous fait pour ceſſer d'être mon fils? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature. Tout s'y eſt donc déſuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un déſert. J'y ſuis ſeul, ignoré de tout l'Univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon ſecours, & qui m'ignore comme tout le reſte des hommes.

Cependant, Monſieur, qu'ai-je fait contre ce fils? De ſix enfants que j'avois il me reſta ſeul. Je n'étois pas riche: mais je l'aimois tendrement; & dans l'éducation que je lui donnai, mon économie, & l'induſtrie de mon amour me tinrent lieu de richeſſes: il répondit à mes ſoins: je l'envoyai à Paris y ſuivre le Barreau, je m'ôtois preſque le néceſſaire pour l'y ſoutenir; il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'eſtime de ceux qui le connoiſſoient; & comme il étoit aſſez bien fait, qu'on le voyoit laborieux, une riche Dame, dont il feſoit les affaires, en eut ſi bonne opinion, qu'elle lui offrit ſa fille; pourvu qu'en ſe mariant il eût du moins un bien médiocre: ce bien mé-

diocre étoit entre mes mains : il conſiſtoit en deux petites Terres qui venoient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, & dont le revenu avoit ſervi à l'avancer, & à me faire vivre.

Il m'écrivit la propoſition de la Dame, me marqua tous les avantages du parti qu'on lui offroit, & me dit que ſa fortune étoit entre mes mains. Hélas! elle ne pouvoit être plus ſûre : je partis pour Paris, & je convins tout-d'un-coup de lui donner la moitié de ce que j'avois, & de lui aſſurer l'autre.

Son mariage ſe fit quelque temps après : il quitta le Barreau pour des emplois qui paroiſſoient meilleurs, ſa femme mourut en mettant un enfant au monde : je perdis beaucoup ; elle m'aimoit, & ſa mémoire me ſera toujours chere.

Quatre ou cinq mois après ſa mort, mon fils, pour certains deſſeins, eut beſoin d'une ſomme conſidérable d'argent ; il en emprunta : mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui : je ſuis né ſimple & plein de franchiſe : je le croyois plus amoureux de mon repos que moi-même ; & en vendant ce qui me reſtoit pour achever ſa ſomme, je voyois ſeulement que c'étoit un bien qui changeoit de nature, ſans changer de maître.

Je le vendis donc, ſuivant ſon envie, & cela ſans prendre aucune précaution pour moi: la choſe ſe fit entre nous deux ſeulement: l'argent en fut employé ſuivant ſes vues; elles réuſſirent au-delà même de ſes eſpérances. Le voilà puiſſant, après quoi il voulut jouir ſans travailler davantage: ſa maiſon prit une autre face: il ſe jetta dans les plus grands airs: des amis plus conſidérables ſuccéderent à ceux qu'il avoit eus d'abord; il ſe défit inſenſiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois; & commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçus; mais d'abord je crus me tromper: en ce temps-là je tombai malade, & je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie; ſes domeſtiques, à ſon exemple, me négligerent auſſi, cela me chagrina ſérieuſement; je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'étoit pas entré depuis quatre jours: il y vint; je me plaignis à lui du peu de ſoin qu'on avoit de moi. C'eſt que vous êtes un peu difficile, mon pere, me répondit-il. Voilà la premiere fois que vous me le dites, lui répartis-je, & votre réponſe m'étonne. Ce n'étoit pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller, comme vous faites tout le monde, me dit-il là-deſſus: on a

ſoin de vous tout autant qu'on le peut ; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela ? tâchez de vous remettre ; quand votre ſanté ſera meilleure, je vous conſeille d'aller demeurer à la campagne, vous y ſerez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaiſie ; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas ; & nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il ſortit après ce diſcours, pendant qu'un valet qui l'avoit entendu, tournoit la tête pour rire & ſe moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avoit frappé, l'action de ce valet me perça le cœur : je vis ce que j'allois devenir ; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maiſon de mon fils, & qu'enfin lui & moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit : je me levai enſuite ; mes forces revinrent un peu ; je m'habillai du mieux que je pus : on alloit dîner, j'entendis ſonner, & j'appellai quelqu'un pour m'aider à deſcendre ; on me répondit ; mais perſonne ne vint ; j'eſſayai donc de deſcendre en me ſoutenant avec une canne, & j'étois déjà à moitié de l'eſcalier, quand mon fils parut à la porte de ſon appartement.

Que faites-vous-là ? me dit-il d'un ton rude ; quelle fantaiſie vous prend ? j'ai du monde : êtes-

vous

vous en état de paroître ? avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous ? Remenez mon pere, ajouta-t-il, en s'adreſſant à un valet-de-chambre, & puis il rentra; pour moi je reſtai immobile; & les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet-de-chambre fit ſemblant de m'aider à remonter, en me diſant que j'étois encore verd pour mon âge; je ne répondis rien à la raillerie de ce domeſtique qui feſoit ſa charge en m'inſultant, la douleur me rendoit muet; je rentrai chez moi comme un homme qui ne ſçait plus où il eſt : je me trouvai mal, & je demandai du vin; on ne m'en apporta qu'un quart-d'heure après, avec un potage froid dont je ne goûtai pas, non plus que du reſte de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confuſion de penſées qu'on puiſſe imaginer : mes ſoupirs à tout moment ſe confondoient avec mes pleurs : où irai-je, diſois-je; je n'ai plus rien qui ſoit à moi. Je me ſuis dépouillé de tout.

Cependant je réſolus, en me couchant, de ſortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvois plus y reſpirer, j'y expirois; je me propoſois d'aller trouver un de nos amis, de lui confier ma ſituation, de le prier de me ſecourir, de me donner un conſeil dans mon affliction. Dans ce

deſſein je me levai le lendemain plutôt qu'à mon ordinaire, & je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils : car il entra dans ma chambre au moment où j'allois ſortir. Où allez-vous, mon pere, me dit-il ? Chercher, lui répondis-je, quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grâce. Vous ſçavez que je n'en ai plus, ma tendreſſe pour vous m'a tout ôté. Quel raiſonnement, me répondit-il ! que les gens de votre âge ont de caprices ! vous voilà donc bien ſcandaliſé de ce que je vous ai dit hier au matin. Mon fils, répartis je, je ſuis aſſez conſterné, laiſſez-moi aller ſans me répondre ; vous n'êtes plus en état de me parler ; toutes les paroles que vous prononcez ſont autant de coups de poignard pour moi ; vous n'en connoiſſez pas la force, elles me tuent. Finiſſons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité : vous avez tort, mon pere ; il eſt mille choſes que vous auriez pu vous dire à vous-même : vous êtes dans un âge avancé, vous avez preſque toujours vécu dans une petite Ville de Province ; & vos idées, vos manieres de faire, vos uſages ſont ſi différents de ce qui ſe paſſe dans le monde, que vous auriez dû vous dégoûter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici ; mais vous ne ſen-

tez point cela, & je le ſens moi. Le bel agrément pour votre fils! que de vous voir converſer avec des gens d'un certain rang, polis & délicats, que vous faites rire, & à qui votre ſimplicité donne la comédie. Voilà pourtant ce que c'eſt: penſez-vous que cela me ſoit fort avantageux? Je ſuis un homme de fortune, n'eſt il pas vrai? eh bien! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le ſçavent pas? c'eſt cependant ce qui ſaute aux yeux, dès qu'on vous voit; &, malgré cela, vous avez la manie de vouloir toujours vous montrer: ainſi ne nous querellons point, mon pere; il n'eſt pas néceſſaire d'aller rompre la tête à perſonne de vos plaintes: je vais donner ordre qu'on vous conduiſe dès ce moment à ma maiſon de campagne; vous y ſerez le maître & dans votre centre; de temps en temps j'irai vous voir, & rien ne vous manquera: adieu, je vous quitte, vous allez partir, & moi je vais ſortir pour mes affaires.

C'eſt ainſi, Monſieur, que mon fils ſe ſépara d'avec moi; il me quitta ſans m'embraſſer, ſans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur, que celui de pere, que ſa bouche prononçoit, & que ſon cœur ne ſentoit pas; il ſe retira ſans être touché ni de l'abbattement où il me laiſſoit, ni du triſte ſilence que je gardai,

ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux: enſuite on vint emporter mes hardes, on me dit de deſcendre, & je fus mis preſque ſans ſentiment dans une chaiſe qui me conduiſit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'eſt point venu, comme il me l'avoit promis; enfin où je vis dans une privation entiere de toute conſolation, & ſouvent même de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

MONSIEUR LE SPÉCTATEUR,

Zélé comme vous l'êtes pour le public, je ne doute pas que vous ne lui faſſiez un préſent de ma Lettre : elle ſera très-courte; & j'y donne le ſecret de ſe faire payer de certains débiteurs qui ſont très-honnêtes gens, très-généreux, & les meilleurs cœurs du monde; mais qui, dans le cas dont il s'agit, ont une bizarrerie d'humeur, qui leur ôte l'uſage de leur bon caractere : c'eſt qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à payer leurs dettes. Empruntez d'eux, vous ne ſçauriez leur faire un plus grand plaiſir; demandez-leur ce qu'ils vous doivent, il n'y a plus perſonne : vous les glacez; les voilà perclus de tout ſentiment. Qu'eſt-ce que

c'eſt que l'homme ? quel aſſortiment de vices comiques avec les plus aimables vertus ! mais ce n'eſt point mon affaire que de réfléchir là-deſſus. Je dirai ſeulement que nous ſommes des animaux bien ſinguliers : bref, il n'y a que trois heures que j'avois un de ces débiteurs, dont je parle. Il me devoit depuis deux ans une ſomme aſſez conſidérable, je l'ai prié en deux occaſions de s'acquitter : néant, il m'a toujours remis, & moi j'ai toujours patienté, parce que je connoiſſois mon homme, & l'infirmité de ſon caractere à cet égard-là ; je ſçavois bien qu'il n'y avoit point de mauvaiſe volonté dans ſon fait ; or, hier il m'eſt ſurvenu une petite affaire dans laquelle il me faut de l'argent : ſi je vais propoſer à un tel de me payer, ai-je dit ce matin en moi-même, il me ſemble que je l'entends : je n'ai pas un ſol, me répondra-t-il. Comment ferai-je ? La néceſſité donne de l'induſtrie : là-deſſus continuant à me parler, j'ai dit, mon homme ſe déplaît à rendre, c'eſt un grand défaut : mais il aime à prêter ; c'eſt une fort bonne qualité : eh bien ! de quoi m'embarraſſé-je ? ſa bonne qualité va me faire raiſon de ſon défaut : allons, allons, mon argent eſt dans ma poche. En effet j'ai prié un de nos amis communs d'aller lui emprunter juſtement ma ſomme ; il y eſt allé tout en riant

de mon idée; il a exécuté ſa commiſſion. Je n'ai ici que les deux tiers de cet argent : mais prenez toujours; dans un inſtant, je vais vous envoyer le reſte, lui a dit l'autre d'un air aiſé : là, de cet air noble, qui met l'obligation qu'on va nous avoir ſur le pied d'une choſe indifférente, & tout-à-fait naturelle : adieu, mon ami, a-t-il ajoûté d'une façon diſtraite, vous allez recevoir le ſurplus. Notre ami eſt venu m'apporter l'argent; nous ſommes allés chez lui, où le reſte étoit déjà arrivé : & moi du même pas j'ai été chez mon débiteur lui rendre ſon billet, en lui apprenant ma petite intrigue, & je l'ai laiſſé tout conſterné de n'avoir fait qu'une reſtitution, au-lieu d'avoir rendu un ſervice gratuit : le pauvre homme !

QUINZIEME FEUILLE.

IL y a quelque temps que j'achetai dans un inventaire une aſſez grande quantité de Livres : ils avoient appartenu à un Etranger qui étoit mort à Paris. En les plaçant dans ma Bibliotheque, il tomba d'un gros volume, un petit cahier de papier, Je le ramaſſai, curieux de ſçavoir ce qu'il

contenoit : je vis qu'il étoit en Langue Eſpagnole, & qu'il avoit pour titre : *Continuation de mon Journal*. Je le lus auſſi-tôt, il me fit aſſez de plaiſir : je l'ai traduit en François, & c'eſt cette traduction que je donne aujourd'hui.

A Paris, du lundi ſeptieme Février, troiſieme jour de mon arrivée.

CE matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures & midi ; à l'inſtant où je l'ouvrois, il eſt venu un grand coup de vent : j'allois me retirer ; car la place ne me paroiſſoit pas tenable : & voyez ce que c'eſt, j'aurois perdu une leçon de morale. Ce vent m'a fait faire une découverte, il m'a appris qu'il mettoit beaucoup d'hommes dans une ſituation que j'avois toujours cru indifférente, & qui cependant les rend à plaindre. Que de peines dans la vie ! Hélas ! je n'ignorois pas que le vent cauſoit bien des malheurs, qu'il abbattoit des maiſons, déracinoit des arbres, qu'il couchoit les bleds à terre, ſans parler des ravages qu'il fait ſur mer. Je ne mets point en ligne de compte la pouſſiere dont il aveugle, les chapeaux qu'il enlève de deſſus la tête ; & voilà tous les triſtes effets que je lui connoiſſois. Point du tout ; avec cela,

il peut encore affliger les hommes perſonnellement, il chagrine leur amour-propre. Voici comment. Comme j'allois fermer ma fenêtre, j'ai vu paſſer trois ou quatre jeunes gens dont les cheveux étoient frilés, poudrés, accommodés avec un art, dont il n'y a que le François qui ſoit capable : vous auriez dit que c'étoit l'Amour même qui avoit mis la main à ces cheveux-là. L'air ne paroiſſoit d'abord agité d'aucun zéphir; & ſur la foi de ce calme perfide, ces pauvres jeunes-gens marchoient leſtes : ils jouiſſoient en pleine ſécurité de la beauté de leur chevelure, & de la poudre qui l'ornoit : mais qu'en ce monde nos plaiſirs ſont de courte durée ! Ces jeunes-gens étoient contents : crac, une perſécution ſurvient; les voilà dans l'embarras, le vent ſouffle & les prend à l'oreille gauche : & vîte, ils ſe baiſſent, ils ſe tournent, ils appellent cent différentes poſtures au ſecours de ce malheureux côté que le vent inſulte. Quel état douloureux ! il me touchoit : j'étois fâché de m'être mis à la fenêtre, je combattois contre le vent avec eux ; mais il triomphoit ; tout alloit en deſarroi dans le côté qu'il attaquoit : bientôt il attaque de front ; enſuite il fait le cercle autour de la tête ; la voilà martyriſée, tout eſt perdu. Oh ! pour lors, ces

jeunes gens ſe ſont mis à diſputer ſi péniblement le peu de poudre & d'arrangement qui leur reſtoient, que je n'ai pu y tenir davantage. J'ai repouſſé la fenêtre, & me ſuis aſſis, le cœur tout ſerré de l'affliction où je les laiſſois.

Mon hôteſſe eſt entrée un moment après, & je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi ceux que je venois de voir avoient tant ſouffert. C'eſt m'a-t-elle répondu, que ces Meſſieurs ſont galants, qu'ils voient des femmes, & qu'un homme dépoudré n'a plus bonne mine. Comment! ai-je dit, ces Meſſieurs ne plairont d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ils ne ſeront aimables? ils ne diront rien de joli? Ah! vent cruel! mais auſſi de quoi ſe ſont aviſées les Dames d'ici, de régler leur bienveillance ſur le plus ou le moins de poudre qu'un honnête-homme peut ſauver de la fureur du vent? Que diantre! ſur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des machines où l'on puiſſe enfermer ſon chef? N'eût-on qu'une cour à traverſer, n'en eſt-ce pas aſſez pour devenir inhabile à plaire? Qui pourra ſe flatter de porter ſa tête avec tous ſes agréments chez une femme?

Mon hôteſſe eſt ſortie en riant de mes diſcours: enſuite deux de mes amis ſont venus pour

m'emmener dîner chez une Dame Françoiſe; mais quoique nous duſſions monter en carroſſe, j'ai ſongé que le vent continuoit, qu'il ne falloit qu'un malheur pour me voir abandonné de ma poudre; & comme on venoit de m'en dire les conſéquences, ja n'ai point voulu riſquer d'arriver chez des Dames, plus laid que je ne ſuis naturellement. J'ai remercié mes amis, ils ſont ſortis, & j'ai gardé la chambre toute la journée, ſans oſer me remettre à la fenêtre, de peur de voir encore quelque âme en peine pour la diſgrâce que je venois de plaindre.

Il eſt cinq heures du ſoir, je quitte un Livre que j'ai trouvé ici ſur des Tablettes, & qui ne contient que des ſermons; j'en viens de lire un qui combat l'orgueil. Ma foi! il faut que la vertu contraire ſoit d'une pratique bien difficile. Imaginez-vous que c'eſt la vanité de bien dire, qui a aidé au Prédicateur à prouver qu'il falloit avoir le cœur humble: auſſi le ſermon eſt-il fort beau. Il eſt vrai qu'en le liſant, je n'ai pas été un moment tenté de la vertu qu'on y prêche; mais en revanche je l'ai trouvé très-élégamment prêchée. Ajuſtez cela comme vous pourrez; je vous rends compte de mes impreſſions; & ſi celui qui a fait le ſermon le ſçavoit, je ſuis perſuadé qu'il ſe-

roit content de moi : je l'admire, il ſe paſſera bien que je me convertiſſe. A vous parler franchement, je ne ſuis pas étonné du peu d'effet des Prédications : la plupart ne ſont que des pieces d'éloquence, où le Prédicateur nous exhorte bien moins à devenir Pénitents, qu'à le trouver habile.

Je me ſouviens qu'un jour j'étois dans une petite Egliſe où prêchoît un bon Religieux : on ne l'eſtimoit pas beaucoup ; car il n'avoit que du zèle : ce bon-homme monta en chaire, il prêcha, & je me rappelle à cette heure qu'il prêcha mal, je veux dire qu'il n'étoit pas habile homme.

Cependant je l'écoutai, je ne pus m'en empêcher, il gagna mon attention, ſans que je m'en apperçuſſe. Je ne ſongeai pas ſeulement s'il y avoit de l'eſprit au monde ; le mien ſe familiariſa, je ne ſçais comment, avec la ſimplicité du ſien ; moi qui n'étois pas dévot, je m'intéreſſois à tout ce qu'il diſoit : cela me regardoit, il traitoit de mes affaires, il parloit comme un homme qui vous apporte la vérité, comme un homme qui la croit, & qui, ſans y employer d'art inutile, n'a d'autre ſecret pour vous perſuader de ce qu'il dit, que d'en être perſuadé lui-même. Vous ne ſçauriez croire combien ce ton-là eſt inſinuant ; cela reſſemble aux entretiens intérieurs que nous avons avec

nous-mêmes, quand nous réfléchiſſons ſur quelque choſe qui nous importe. Vous ſentez bien que nous n'y cherchons point de façon, & que nous ne voulons alors ni briller, ni nous trouver de l'eſprit. Nous voulons ſimplement voir; connoître & nous déterminer. Eh bien! ce que diſoit ce bon Religieux étoit de ce genre-là: cela imitoit tout naturellement notre façon de penſer alors. Enfin il penſa me convertir, mai je n'achevai pas de l'entendre; car une perſonne de ma connoiſſance m'emmena.

On frappe à ma porte: c'eſt une viſite qui me vient; quand elle ſera finie, je vous dirai ce que c'eſt.

Me voilà ſeul: celui qui vient de ſortir eſt un jeune homme qui parle beaucoup; qui s'eſtime tant, qu'il ne peut s'en taîre. Il ſeroit bien mortifié qu'on le ſoupçonnât de vouloir ſe louer, & pourtant il veut faire ſon éloge; de ſorte que tout ſon embarras eſt de l'agencer dans ce qu'il dit, de façon qu'il s'y trouve, ſans qu'il paroiſſe qu'il y ait de ſa faute: mais il manque toujours ſon coup, toujours il y a de ſa faute. Enfin c'eſt de lui que je ſçais qu'il eſt bien fait, qu'il eſt beau, qu'il eſt adroit, qu'il a plus d'eſprit qu'un autre, qu'il eſt couru des femmes; & peut-être dit-il

vrai dans ce dernier article. Je l'en croirois volontiers ſur le caractere qu'il m'expoſe: il eſt plein de lui-même, il a du caquet, il ſe dit perſécuté de bonnes fortunes, il ment joliment à ſon honneur & gloire. Oh parbleu! voilà de grands avantages avec les femmes du pays: vous m'avouerez que c'eſt-là du mérite, non pas du mérite effectif & vrai, il ne vaudroit rien celui-là: mais de ce mérite badin, comment vous dirai-je? de ce ridicule galant, enfin de ce mérite impertinent qui agace une femme qui veut plaire; non qu'on ne critique un pareil homme, & qu'on ne doute quelquefois qu'il ſoit auſſi aimable qu'il croit l'être: mais qu'il le ſoit ou non, il a toujours cela d'heureux, qu'il y gagne une réputation, à la vérité équivoque; mais c'eſt toujours une réputation, on parle de lui. Eh! quel honneur n'eſt-ce pas pour une femme, que de fixer un pareil homme? A la vérité, en le voulant fixer, il peut bien arriver qu'elle ſe fixe elle-même. L'ambition d'être aimée joue ſouvent de mauvais tours aux femmes; ainſi notre jeune homme pourroit bien en être auſſi couru qu'il le dit.

Quoi qu'il en ſoit, il n'a tenu qu'à moi de le regarder comme un petit prodige. Vain comme il eſt, ſi je lui montrois ſon portrait tel qu'il me

l'a fait, il s'évanouiroit; j'en ſuis ſûr: car il n'y a point d'homme plus honteux de ſe trouver fat, que le fat même, quand il eſt pris ſur le fait.

Sur la fin de notre converſation, il a vu ſur ma table ce Livre de ſermons dont je vous ai parlé: j'ai jugé tout-d'un-coup que j'allois recevoir de ſa part quelque raillerie là-deſſus. Oh! oh! oh! m'a-t-il dit, vous êtes un excellent chrêtien: je vous en fais mes compliments. Eh! ne l'êtes-vous pas auſſi, lui ai-je répondu? Sans difficulté, je le ſuis, m'a-t-il réparti: mais parbleu! vous êtes bien un autre homme que moi. Comment! lire des ſermons, y méditer! oh! je n'irai jamais juſques-là. Vous le prenez ſur un ton aſſez indévot, lui ai-je dit. Indévot! s'eſt-il écrié, la réflexion eſt auſtere; je crois qu'effectivement vous avez raiſon, je ne ſuis pas dévot; vous m'y faites penſer, je le deviendrai: c'eſt une obligation que je veux vous avoir, mon cher. Croyez-vous, lui ai-je dit, qu'il ne faille pas l'être? Je vous avouerai, a-t-il repris, que je ne ſuis pas tout-à-fait de l'humeur de ces bonnes-gens qui croient tout, ſans trop ſçavoir pourquoi. Fort bien, lui ai-je dit: mais j'ai un petit mot à vous répondre. Ces gens-là, dites-vous, croient tout ſans ſçavoir pourquoi: & vous, ſçavez-vous mieux

pourquoi vous ne croyez pas? Ah! ah! ſi je le ſçais, m'a-t-il répondu: vous vous divertiſſez, ſansdoute, (& cela étoit vrai); oui, Monſieur, je le ſçais: je raiſonne quelquefois, j'ai des principes. Moi, là-deſſus, curieux du ſyſtême étourdi que pouvoit s'être fait un homme qui n'avoit aſſurément pour toute philoſophie qu'un peu de libertinage, beaucoup de vanité, & force ignorance, j'ai fait ſemblant de le combatttre ſérieuſement pour l'agacer, & en effet le ſyſtême eſt venu; & ce ſyſtême, qui étoit ſa croyance, c'étoit un compoſé de lieux communs, de bribes d'opinions qu'il avoit apparemment retenues de la converſation de quelques eſprits qui ſe donnent pour eſprits forts. Je mourois d'envie de rire: mais je n'ai point voulu fâcher ce Philoſophe, dont les raiſons étoient à l'abri de toute critique, & devenoient inconteſtables par le peu de logique qu'il avoit ſoin d'y obſerver.

Je parlois tout-à-l'heure des prédications: mais fuſſent-elles auſſi perſuaſives qu'elles le devroient être, je ne ſçache rien qui pût mieux établir la Religion, rien qui ſervît tant à la foi, que de faire prêcher à un Docteur de cette eſpece-là ſon incrédulité même. Peut-être l'incrédulité des plus forts eſprits ſeroit-elle encore plus efficace:

ce qui eſt de ſûr, c'eſt qu'elle ne nuiroit pas.

Quand j'ai vu que mon homme avoit fini: en vérité, mon cher Monſieur, lui ai-je dit, vous vous moquiez tout-à-l'heure de la crédulité des bonnes-gens; mais ſi vous croyez votre ſyſtême, vous n'avez rien à leur reprocher, je vous garantis plus crédule qu'eux. Je vois bien que ce n'eſt pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajouter foi à de certaines choſes; car je ne penſe pas que vous voyiez plus clair dans celles que vous croyez. A ce diſcours, il s'eſt levé d'un air diſtrait, en ajoutant: chacun à ſa façon de voir. Franchement, ai-je répondu, je comprends bien qu'avec la vôtre on marche hardiment dans les ténebres.

Quelques compliments aſſez froids ont terminé notre Scene, & il eſt parti: mais on m'annonce qu'il eſt temps de ſouper, bon ſoir; je me coucherai de bonne-heure.

Du Mardi huitieme Février.

Les Amants à belle chevelure auront été charmants aujourd'hui: car il a fait le plus beau temps du monde, & le plus calme. Il eſt huit heures du ſoir; j'arrive de chez ce Seigneur dont je dois

dois tirer les appointements que m'a promis la Cour de Madrid pour mes voyages : je vous ai déjà dit que c'étoit un glorieux, d'une humeur hautaine, qui abuſe du beſoin qu'on a de lui, & devant qui il faut ramper pour l'avoir favorable : chacun a ſon caractere ; il y a des gens qui ne ſont pas dans le goût d'être aimés ; une reconnoiſſance vive & reſpectueuſe ne les pique point ; ſi l'on ne les craint pas, ſi la haîne qu'on a pour eux ne déſavoue pas les ſoumiſſions qu'on eſt obligé de leur faire, & ne les rend pas douloureuſes, ils ne ſont point contents, ils ne priment point ſur vous, ils ne jouiſſent point de leur autorité : ils préferent en vous une inimitié, qu'ils forcent à ſe taîre, à des ſentiments d'eſtime & d'amitié qui les honoreroient.

La premiere fois que j'ai vu celui dont je vous parle, c'étoit à Bayonne ; il me traita ſi cavalièrement, que je me révoltai : & ſuivant les principes de l'orgueil humain je ne crus pas qu'un homme d'honneur, & né de quelque choſe, pût ſe laiſſer bruſquer ſans s'en reſſentir ; vous jugez bien que je ne le diſpoſai pas à me rendre ſervice. Pour me punir, il a tâché depuis de faire réduire mes appointements à la moitié, & il y a réuſſi : je ne l'ai ſçu que ce matin ; d'abord j'en

ai été au déſeſpoir, il m'eſt venu cent fois dans l'eſprit de tout abandonner : mais comme il s'agit d'un intérêt de conſéquence, puiſque j'ai compté ſur la ſomme conſidérable qu'il ne tient qu'à lui de me faire toucher ici, & qu'étant étranger dans le pays, je ne trouverois point de reſſource, la raiſon m'a donné de plus ſages avis ; je me ſuis réſolu d'aller trouver mon homme. Vous allez croire que pour cela j'ai ſacrifié ma fierté : point du tout, je n'aurois jamais pu faire ce ſacrifice-là ; mais j'ai trouvé moyen de tout ajuſter : mon amour-propre s'eſt ſecouru, & vous allez voir ſon expédient, il eſt curieux : il faut que je vous en inſtruiſe, il pourra même vous ſervir dans le beſoin.

Je me ſuis donc dit, qu'eſt-ce que c'eſt ? de quoi s'agit-il ? je ne veux point aller voir cet homme, parce qu'il eſt ſuperbe, qu'il veut qu'on ſoit bas & rampant avec lui, & que moi je ne veux pas l'être. Eh ! pourquoi ne le veux-je pas, puiſque c'eſt le moyen de captiver ſes bonnes grâces qui me ſont néceſſaires ? quel inconvénient y aura-t il à flatter ſa foibleſſe ? tout auſſi peu qu'il y en a à appaiſer un enfant qui crie, & dont le bruit vous importune ; & cependant j'ai peur que ce ne ſoit m'abaiſſer ! Eh quoi ! la petiteſſe des

hommes merite-t-elle qu'on lui faſſe l'honneur de s'en piquer? n'eſt-ce pas l'eſtimer ce qu'elle vaut que d'en avoir compaſſion? je veux être fier: eh! la véritable fierté n'eſt-elle pas d'être raiſonnable? Allons, partons; mes dégoûts étoient ridicules.

Cette exhortation faite, j'ai pris ma ſecouſſe, & ſuis arrivé chez celui dont il s'agiſſoit; il m'a regardé d'un œil bruſque: mais fidele aux principes d'orgueil, dont je venois de me munir, j'ai careſſé l'enfant, je lui ai donné du ſucre & des bonbons; je triomphois de me trouver ſi ſupérieur à lui, & l'enfant s'eſt appaiſé. Il faut l'avouer dans le fond, les orgueilleux, quand on le veut, ſont les meilleurs gens qu'il y ait, les créatures du monde les plus faciles: que vous dirai-je? demain je recevrai tout mon argent, mes appointements ſeront augmentés, mon homme m'offre un appartement chez lui, il m'a embraſſé: je le haïſſois; je l'aime, & nous nous aimons. Oh! parbleu! qu'il me vienne à préſent des orgueilleux, je les attends avec ma fierté.

SEIZIEME FEUILLE.

VOICI la ſuite du Journal Eſpagnol que j'ai traduit. Je crois que ce qu'il en reſte ſuffira pour remplir cette Feuille.

Du Mercredi neuvieme Février.

IL eſt onze heures du ſoir; je viens de ſouper en Ville, j'ai dîné en compagnie, & j'ai bien vu des choſes aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire que ce matin j'ai été recevoir de l'argent, que devoit me donner un Bourgeois de Paris, Bourgeois riche & diſtingué; j'étois accompagné d'un de mes amis qui le connoît, & qui, en m'y conduiſant, m'a dit qu'il étoit le mari d'une très-belle femme; qu'ils s'étoient épouſés par inclination; que cependant ils ne vivoient pas à préſent avec beaucoup de douceur enſemble, & qu'ils paroiſſoient ne ſe guères ſoucier l'un de l'autre. Nous ſommes arrivés chez mon homme en diſcourant là-deſſus, & l'on nous a fait entrer dans une chambre, où d'abord nous n'avons trouvé que la femme : elle alloit ſe ſauver

pour n'être point vue ; mais elle n'en a pas eu le temps ; il a fallu ſe montrer : nous l'avons ſaluée, elle étoit embarraſſée & honteuſe, ſans doute à cauſe que nous la trouvions dans un négligé des plus négligés : tranchons le mot, dans un négligé mal-propre ; auſſi il falloit voir comme elle ſe montroit de côté, comme ſes mains travailloient machinalement après ſa robe, après ſa coiffure, pour en diminuer le déſagrément, pour leur faire trouver grâce devant nos yeux ; après cela c'étoit de ſes mains qu'elle rougiſſoit, parce qu'elles n'étoient pas en état : enſuite venoit la confuſion d'avoir des bras trop longs par le défaut d'engageantes : enſuite je la voyois en peine pour une paire de mules qui déshonoroient ſon pied ; elle ſuccomboit ſous tant d'embarras. La pauvre femme nous parloit ; mais quoique je ne l'euſſe vue que cette ſeule fois, il me ſembloit qu'elle n'avoit ni ſon eſprit, ni ſon ton de voix. Non, ce n'étoit point là elle en tout ; c'étoient, ſi vous voulez, ſes yeux, ſa taille & ſon viſage ; mais des yeux qui n'oſoient regarder, une taille qui n'oſoit ſe faire valoir, un viſage qui n'oſoit ſe montrer. En effet une belle femme qui n'a point encore diſpoſé ſes attraits, qui n'a rien de préparé pour plaire,

quand on la ſurprend alors, on ne peut pas dire que ce ſoit véritablement elle; du moins par ſa façon de faire vous dit-elle, ce n'eſt pas moi: cela me reſſemble en laid; mais vous ne me voyez pas encore: attendez, je ne ſuis qu'ébauchée, deux heures de toilette m'acheveront; après quoi, vous me jugerez. Oh! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez par avance déconcerte auſſi ſon eſprit.

Pour moi, mon cher, malgré l'embarras de cette Dame, je l'ai beaucoup examinée, & je vous avoue qu'elle doit être une des plus aimables femmes du monde, quand elle veut l'être; car j'ai deviné ſes charmes plus que je ne les ai vus: je ne l'aimois point du tout comme elle étoit; mais elle me plairoit beaucoup comme elle peut devenir.

Enfin pour le ſoulagement de ſa vanité, ſon mari eſt venu, & tout en entrant lui a fait une bruſquerie pour je ne ſçais quelle bagatelle de ménage dont je ne me ſouviens plus, & elle s'eſt retirée en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui diſoit. Pour lui, c'étoit un homme encore jeune, d'aſſez bonne mine; mais dans un déshabillé d'une malpropreté ſi dégoûtante, qu'il faut aſſûrément qu'il

l'ait étudié pour y parvenir, ou qu'il ait un deſſein formel de déplaire à ſa femme; ce dont ſa femme ſe venge en lui rendant la pareille. Il a pourtant de l'eſprit & de la politeſſe, & je ſuis perſuadé qu'il eſt homme aimable hors de chez lui. J'ai reçu mon argent, & nous nous en ſommes allés.

Je comprends bien que ces deux perſonnes-là ont pu s'aimer, quand elles ſe ſont mariées, ai-je dit à mon ami: pour ſe plaire elles n'ont eu qu'à vouloir ſe rendre agréables; avec cette attention réciproque, elles méritoient d'être aimées l'une de l'autre. Vous me dites qu'aujourd'hui ces gens-là ne s'aiment plus, c'eſt qu'ils ne le méritent plus. Que dis-je? s'aimer, ils ſeroient heureux de ne ſe ſentir qu'indifférents: encore entre époux ſe ſauve-ton avec de l'indifférence l'un pour l'autre; mais ceux-là doivent ſe haïr, ſe trouver plus que laids: oui, ſur ma parole ils ſe voient avec dégoût. Vous penſez donc, m'a répondu mon ami, que le mariage produit d'étranges effets? Point du tout, ai-je repris; ce n'eſt point au mariage que je m'en prends, ce n'eſt point lui qui fait ſuccéder ce dégoût à l'amour: il y a des Amants qui s'aiment depuis dix ans ſans ſe perdre de vue. Qu'arrive-t-il? quelquefois leur amour eſt tiéde; Il dort de temps en temps entr'eux, par l'habi-

tude qu'ils ont de ſe voir; mais il ſe réveille, il reprend vigueur, & paſſe ſucceſſivement de l'indolence à la vivacité. Pourquoi n'eſt-ce pas de même dans le mariage? Seroit ce à cauſe qu'à l'Autel on a juré de s'aimer? bon! eh, que ſignifie ce ſerment-là? rien ſinon qu'on s'oblige d'agir exactement tout comme ſi on s'aimoit, quand même on ne s'aimeroit plus; car à l'égard du cœur, on ne peut ſe le promettre pour toujours, il n'eſt pas à nous: mais nous ſommes les maîtres de nos actions, & nous les garantiſſons fidelles, voilà tout. Reſte donc ce cœur, dont l'amour doit toujours piquer, parce que cet amour eſt toujours un pur don, parce que des époux ont beau ſe le promettre, & qu'ils ne peuvent ſe le tenir, qu'autant qu'ils prendront ſoin de ſe le conſerver par de mutuels égards: ainſi des époux ne ſont préciſément que des Amants heureux qui ne doivent point s'attacher ailleurs, mais qui, malgré le mariage, peuvent toujours reſter glorieux & jaloux de l'honneur & du plaiſir de ſe plaire, en ce que ce n'eſt pas le nœud qui les unit, mais ſeulement le goût qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables; & comme je vous ai déjà dit, leur devoir eſt de ſe comporter en Amants; mais ils ne ſont pas réellement obligés de l'être:

de ſorte que, quand ils ceſſent de s'aimer, c'eſt un Amant qui n'eſt plus aimable aux yeux de ſa Maitreſſe; c'eſt une Maitreſſe qui n'a plus de charmes pour ſon Amant; & cela devroit humilier, ce me ſemble: je ne puis comprendre comment l'amour-propre ne regarde pas cela comme une diminution de ſes avantages, comment il ne ſonge pas à s'en épargner l'affront; car c'en eſt un, tout de même qu'entre Amants que le mariage n'a point unis; c'eſt poſitivement la même choſe. Quoi! nous qui nous eſtimons tant, & preſque toujours mal-à-propos; nous qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous ſuppoſons; faut-il que, ſans en devenir ni plus louables, ni plus modeſtes, nous ceſſions d'être orgueilleux & vains dans la ſeule occaſion peut être où il va de notre profit & de tout l'agrément de notre vie à l'être? Des gens s'épouſent, ils s'adorent en ſe mariant, ils ſçavent bien ce qu'ils ont fait pour s'inſpirer mutuellement de la tendreſſe, elle eſt le fruit de leurs égards, de leur complaiſance & du ſoin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part & d'autre que dans une certaine propreté, qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être déſagréable; ils ont reſpecté leur ima-

gination, qu'ils connoiſſoient foible, & dont ils ont craint, pour ainſi dire, d'encourir la diſgrâce, en ſe préſentant mal vêtus. Que ne continuent-ils ſur ce ton-là, quand ils ſont mariés? & ſi c'eſt trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions paſſées? pourquoi ne ſe piquent-ils plus d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire & de l'avantage à l'être?

Ne ſeroit-il pas bien flatteur de ſe dire: à préſent, je ſuis jour & nuit avec ma Maitreſſe, jour & nuit avec mon Amant; cependant elle m'aime, malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment: cependant il m'aime, quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher: ſa tendreſſe réſiſte au commerce continuel que nous avons enſemble, ſon amour ſoutient la néceſſité de nous voir?

J'en étois-là de mes réflexions, quand mon ami s'eſt mis à rire de tout ſon cœur, de la vivacité avec laquelle je les feſois. C'eſt bien dommage, m'a-t-il dit, que vous n'ayez que moi pour témoin de vos diſcours édifiants; je n'ai pas le temps d'achever de les entendre, & j'en ſuis fâché: mais j'ai affaire, adieu. Là-deſſus il m'a quitté; & moi, en attendant l'heure de dîner, j'ai été aux Tuileries, & me ſuis promené dans une allée des plus écartées.

A peine y avois-je fait un tour, que j'ai entendu dans un boſquet deux perſonnes qui ſe parloient d'une voix aſſez élevée, & qui ſembloient ſe quereller. J'ai diſtingué la voix d'une femme, & cela m'a donné la curioſité d'écouter. Vous pouvez en être ſûr, diſoit-elle, je perdrai votre Maitreſſe de réputation, j'en ai les moyens, je la connoîs, je ſçais de ſes aventures. Vous la perdrez de réputation, Madame, a répondu le Cavalier, (car c'en étoit un) ma foi! je vous en défie; je ne crois pas qu'elle en ait à perdre; cependant ne l'irritez pas. Vous ſçavez de ſes aventures, dites-vous: mais elle ſçait des vôtres; & vous ſeriez à deux de jeu. Vous parlez en malhonnête-homme, a-t-elle réparti, & vous abuſez des ſentiments que je vous ai montrés. Ma foi! Madame, a-t-il dit, je n'ai pas cru la choſe ſi ſérieuſe entre vous & moi: nous nous ſommes plûs, il eſt vrai; vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien; je vous ai conſié mes diſpoſitions, vous m'avez dit les vôtres; nous n'avons jamais fait mention d'Amour durable: ſi vous m'en aviez parlé, je ne demandois pas mieux; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux & paſſager, je me ſuis réglé là-deſſus: le haſard m'a fait connoître la

Dame en queſtion ; ce qui m'eſt arrivé avec vous m'arrive avec elle ; autre caprice dont je profite : il n'y a pas là de quoi vous fâcher, elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, & je l'imiterai exactement : ainſi vous me querellez pour une bagatelle. Sortons ; votre carroſſe vous attend, il commence à faire chaud, nous nous reverrons un de ces jours, notre converſation ſera plus douce ; cet amour exact & ſérieux vous ſortira de l'eſprit ; & nous nous aimerons ſans tant de façons, comme à l'ordinaire.

Je ne ſçais point ce que la Dame a répondu à ce diſcours comique, où il n'entroit pas beaucoup d'eſtime pour elle. Mais j'ai cru qu'ils m'appercevoient, & je me ſuis éloigné, en feſant ma réflexion à mon ordinaire : la voici.

Autrefois quand un Amant ceſſoit d'aimer une Maitreſſe, c'étoit un infidèle, mais un infidele qui la reſpectoit : aujourd'hui lorſqu'un homme quitte une femme, ce n'eſt qu'un vicieux qui la mépriſe, c'eſt-à-dire que l'Amour, tel qu'il eſt à préſent, fait plus de honte & moins de plaiſir. A quoi donc ſongent les femmes de l'avoir mis dans cet état-là ? car c'eſt leur faute, & non pas la nôtre : c'eſt d'elles que l'Amour reçoit ſes mœurs ; il devient ce qu'elles le font.

J'ai eu encore bien d'autres idées ſur ce chapitre-là ; mais midi a ſonné, & je me ſuis rendu vîte dans l'endroit où je devois dîner.

J'ai trouvé pluſieurs convives chez celui qui nous avoit invités : il y a quatre enfants, j'en ſçais le compte bien exactement ; car le pere & la mere les ont tous fait paſſer en revue devant nous : l'un eſt un jeune homme de dix-ſept à dix-huit ans, qui ſort du Collége. Je ne lui ai pas entendu prononcer un mot, tant que le pere a été avec nous : il n'a parlé que par révérences, à la fin deſquelles je voyois qu'il regardoit timidement ſon pere, comme pour lui demander ſi, en ſaluant, il s'étoit conformé à ſes intentions. Le pere a diſparu pour quelques moments ; j'avois bien jugé que ſa préſence tenoit l'âme de ce jeune homme captive ; & j'étois bien-aîſe de voir un peu agir cette âme, quand elle étoit libre, & quand on la laiſſoit reſpirer : de ſorte que j'ai interrogé ce fils, d'un air d'amitié. Le pauvre enfant, par la volubilité de ſes réponſes, a ſemblé me remercier de ce que je lui procurois le plaiſir de parler. Il ſe preſſoit de jouir de ſa langue ; je ne ſçais comment il ſeſoit, mais il avoit le ſecret de répondre à ce que je lui diſois, ſans qu'il ſe donnât le temps de m'écouter ; car il parloit toujours

il n'y a qu'un homme qu'on a depuis long-temps forcé à être muet, qui puiſſe en faire autant. Il commençoit un reçit, quand le pere en touſſant s'eſt fait entendre dans la chambre prochaine : le bruit de ſa redoutable poitrine a remis la langue de ſon fils aux fers : j'ai vu la joie, la confiance & la liberté fuir de ſon viſage, il a changé de phyſionomie ; je ne le reconnoiſſois plus. Le pere eſt entré ; & je riois de tout mon cœur, de ce qu'il ne ſçait pas qu'il n'a jamais vu le viſage de ſon fils. En vérité, il ne le reconnoîtra pas lui-même, ſi jamais il le ſurprend avec la phyſionomie qu'il avoit en me parlant. Oh ! je vous demande après cela, s'il y a apparence qu'il ſoit mieux au fait de ſon eſprit & de ſon cœur.

Qu'un enfant eſt mal élevé, quand, pour toute éducation, il n'apprend qu'à trembler devant ſon pere ! dites-moi quels défauts le pere pourra corriger dans ſon fils, ſi ceux qu'il a apportés en naiſſant lui ſont inconnus & n'ôſent ſe montrer ; ſi, pour ainſi dire, effrayé par ſon extrême ſévérité, ils ſe ſont ſauvés dans le fond de l'âme ; s'il n'a fait de ce fils qu'un eſclave qui ſoupire après la liberté, & qui en uſera comme un fou, quand il l'aura.

Voulez-vous faire d'honnêtes-gens de vos enfants ? ne ſoyez que leur pere & non pas leur juge

& leur tyran. Et qu'eſt ce que c'eſt qu'être leur pere ? c'eſt les perſuader que vous les aimez. Cette perſuaſion-là commence par vous gagner leur cœur. Nous aimons toujours ceux dont nous ſommes sûrs d'être aimés : & quand vos enfants vous aimeront, quand ils regarderont l'autorité que vous conſerverez ſur eux, non comme un droit odieux que les Loix vous donnent, & dont vous êtes ſuperbement jaloux, mais comme l'effet d'une tendreſſe inquiette, qui veut leur bien, qui ſemble les prier de ce qu'elle leur ordonne de faire, qui veut plus obtenir que vaincre, qui ſouffre de les forcer, bien loin d'y prendre un plaiſir mutin, comme il arrive ſouvent ; oh ! pour lors vous ſerez le pere de vos enfants : ils vous craindront, non comme un maître dur, mais comme un ami reſpectable, & par ſon amour, & par l'intérêt qu'il prend à eux : ce ne ſera plus votre autorité qu'ils auront peur de choquer, ce ſera votre cœur qu'ils ne voudront pas affliger ; & vous verrez alors avec quelle facilité la raiſon paſſera dans leur âme, à la faveur de ce ſentiment tendre que vous leur aurez inſpiré pour vous. Pardon, mon cher, de toutes mes réflexions : j'avois un pere qui m'apprit à réfléchir, & qui ne prévoyoit pas que je dûſſe un jour faire un Journal, & le gâter par-là.

Je vis encore deux petits enfants de ſept à huit ans chacun, & qui me parûrent de très-jolies machines; je les appelle machines, parce qu'on les avoit ſeulement dreſſés à prononcer quelques paroles: comme, *je ſuis votre ſerviteur. Vous me faites bien de l'honneur, &c.* ce qui ne me plut gueres. Eh! mon Dieu, dûſſent les enfants ne répondre que des impertinences, laiſſons-leur avoir des penſées en propre: à quoi leur ſervent ce qu'ils répetent en perroquets? Écoutons leurs impertinences, & diſons-leur après: ce n'eſt pas cela qu'il faut dire. Rien ne rend leur eſprit plus pareſſeux que cette proviſion de petites phrâſes qu'on leur donne, à laquelle ils s'attendent.

Nous dînâmes très-ſplendidement; & au ſortir de table, on m'emmena à la repréſentation d'une Tragédie. Je me trouvai auprès d'un homme qui la critiquoit, pendant qu'il larmoyoit en la critiquant: de ſorte que ſon cœur feſoit la critique de ſon eſprit. Deux Dames ſpirituelles lui répondoient de la bouche: vous avez raiſon; & de leurs yeux pleurants lui diſoient: vous avez tort. Moi-même, je l'avoue, j'avois quelquefois envie de déſapprouver des choſes qui me feſoient beaucoup de plaiſir. Si c'eſt un défaut que de plaire ainſi, je vous le laiſſe à juger. Mais pour moi, je crois que

que notre eſprit n'eſt qu'un mauvais rêveur, toutes les fois qu'en pareil cas il n'eſt pas de l'avis du cœur.

DIX-SEPTIEME FEUILLE.

LE Journal de mon Eſpagnol n'eſt pas encore fini : mais j'en remets la ſuite, & je la donnerai une autrefois ; j'aime à varier les ſujets, & je crois que mes Lecteurs approuveront mon goût. Comme j'ai pris l'habitude de changer de matiere preſqu'à chaque Feuille, quelque jour je pourrai bien demeurer long-temps ſur le même ſujet, par raiſon de variété encore ; car l'uniformité eſt choſe neuve pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés : voici maintenant ce dont il s'agit.

Je me trouvai l'autre jour dans le cabinet d'une Dame dont je ſuis ami depuis plus de cinquante ans : j'ai même été autrefois piqué de belle tendreſſe pour elle, j'entends que j'ai eu de ces ſentiments qui aboutiſſent à faire dire des choſes bien tendres, de celà qu'on appelleroit en ce temps-ci élégie ou églogue ; enfin de cet amour qui n'eſt qu'un ſoupir perpétuel, & qui viſe bien reſpectueuſement

à ſurprendre une belle main qu'on baiſe avec un ragoût ſi raviſſant, qu'une femme en eſt toute honteuſe, à cauſe du plaiſir qu'elle vous y voit prendre.

Je ne ſçais de quoi cette Dame & moi nous nous étions aviſés de traiter l'amour ſur ce pied-là, car dès-lors les ſentiments n'étoient plus à la mode : il n'y avoit plus d'Amants, ce n'étoit plus que libertins qui tâchoient de faire des libertines. On diſoit bien encore à une femme, je vous aime : mais c'étoit une maniere polie de lui dire, je vous deſire ; auſſi pour marquer qu'elle vous entendoit, une femme ſe montroit-elle plus ou moins ſage, ſuivant qu'elle ſe diſoit plus ou moins ſenſible : de ſorte que, quand elle vous aimoit tout-à-fait, pour en faire foi, vous voyiez bien à quelle preuve elle en étoit réduite : elle n'avoit plus rien à perdre que ſon cœur, qu'elle accuſoit de tout, quoique le plus ſouvent il ne fût cauſe de rien, & qui, à vrai dire, ne valoit pas la peine d'être regretté avec de pareilles Maitreſſes.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'étoit pas ainſi que nous nous aimions, la Dame dont je parle & moi, & je crois que nous y gagnions ; car le vice a beau faire avec ſes douceurs brutales & raſſaſiantes, outre qu'il tue l'amour, l'amour quand il s'y

en trouve, c'eſt qu'il ne lui appartient pas de piquer l'âme, autant que peut la piquer un amour tendre & innocent de part & d'autre. Si l'on ſçavoit bien ce que c'eſt que cet amour-là, quelles ſont ſes reſſources, & le charme des progrès qu'il fait dans le fond de l'âme; combien il la pénètre, & tient ſa ſenſibilité en vigueur; en combien de façons délicieuſes il la remue: ſi l'on ſçavoit combien en mille moments, avec cet amour-là, deux Amants ſe trouvent grands, nobles & délicats; combien ils ſont glorieux & contents de ſe trouver tels: ſi l'on ſçavoit avec quelle ſatisfaction ils ſouffrent d'être ſages! car on s'imagine qu'il n'y a point de plaiſir à cela: on ſe trompe, la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte, & de cette vertu on en devient alors tout auſſi amoureux que de la perſonne qu'on aime; on les confond toutes deux, ce n'eſt plus qu'un; cela ne fait-il pas un objet bien aimable? n'a-t-on pas bien du plaiſir à l'aimer? & par-deſſus le marché, n'eſt-ce rien que l'honneur d'avoir une paſſion ſi diſtinguée, & d'en inſpirer une pareille? Eh! l'on a de la ſageſſe à l'envi l'un de l'autre, pour ſe rendre à l'envi plus digne d'être aimé.

Mais moi, avec ma ſageſſe & ma vertu, je m'amuſe ici à des diſcours gaulois qu'on n'en ten-

dra pas, & qui me dérobent mon ſujet. Qu'ai-je fait de la Dame dont j'ai parlé d'abord, je l'ai laiſſée, ce me ſemble, dans ſon cabinet, & moi avec elle.

Elle fouilloit dans un coffre, où je vis ſur un cahier de papier ces mots écrits de ſa main : *Mémoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.* Je me jettai ſur ce cahier, pour le prendre : elle voulut me l'ôter ; & comme je réſiſtois, il nous en demeura à chacun la moitié. Sur le champ je pris le parti de m'enfuir avec ma part, pendant qu'elle me pourſuivoit en badinant pour la ravoir : mais je ſortis tout en riant auſſi, & j'allai chez moi voir ce que c'étoit : & voici ce que c'eſt, ſans y changer un mot.

Mémoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.

J'ai ſoixante & quatorze ans paſſés, quand j'écris ceci : il y a donc bien long-temps que je vis ! Bien long-temps ! hélas ! je me trompe : à proprement parler, je vis ſeulement dans cet inſtant-ci qui paſſe ; il en revient un autre qui n'eſt déjà plus, où j'ai vécu, il eſt vrai ; mais où je ne ſuis plus ; & c'eſt comme ſi je n'avois

pas été : ainſi ne pourrois-je pas dire que ma vie ne dure pas, qu'elle commence toujours ? Ainſi, jeunes & vieux, nous ſerions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris, & dans mon ſens, toute vieille que je ſuis, il eſt déjà auſſi ancien que moi. Voilà ce qui m'en ſemble ; & ſur ce pied-là, qu'eſt-ce que la vie ? un rêve perpétuel, à l'inſtant près dont on jouit, & qui devient rêve à ſon tour. Je connoîs un pauvre homme qui a beaucoup ſouffert depuis trente ans : je connoîs un grand Seigneur qui a paſſé tout ce temps-là dans la joie : lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre, ou le grand Seigneur ? quelque loi que vous choiſiſſiez, vous n'en ſeriez ni mieux, ni plus mal : voilà pourtant à quoi aboutiſſent le bonheur ou le malheur de cette vie ; peines paſſées, plaiſirs paſſés ; tout ſe confond, tout eſt égal. Les Rois n'ont qu'à profiter de l'inſtant dont ils jouiſſent, ils ne ſont heureux que cet inſtant ; & de ce court bonheur qu'ils ont, c'eſt à eux à en bien choiſir l'eſpece : tout court qu'il eſt, il a d'éternelles conſéquences.

Je ſuis vieille, ceux qui liront ceci doivent me pardonner les réflexions par où je commence : réfléchir ſur ces matieres-là, eſt, je crois,

parce que je ſçavois bien qu'il n'y avoit point de danger à le faire : je l'aurois défié de me quitter, j'étois trop belle pour lors : ainſi je laiſſois ma ſageſſe ſe donner carriere ; j'affligeois hardiment mon homme, quand mes agréments pouvoient ſoutenir tout ce fracas-là : mais j'allois plus doucement, quand je me ſentois moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'eſt-là une grande coquetterie ; car c'eſt la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir : ce n'eſt encore là qu'une coquetterie machinale. Vraiment quand la réflexion s'en mêle, c'eſt bien autre choſe.

Cependant l'épouſe de cet honnête-homme connut, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aimoit : elle s'en allarma comme de raiſon, & vint me rendre viſite un jour qu'il étoit avec moi. Ils parûrent déconcertés en ſe voyant ; un moment après il ſortit ; & j'allois continuer la converſation avec elle, quand elle me dit en ſouriant : mon mari vous aime, Madame, & vous méritez d'être aimée plus que perſonne au monde ; ainſi je n'entreprendrai point de le détacher de vous, j'y perdrois mes efforts ; il vaut mieux que j'aie recours à vous-méme, & que je remette mes intérêts entre vos mains ; c'eſt donc à vous, à votre amitié pour

moi, que je recommande mon mari; j'ai de l'attachement pour lui, & il le mérite, au penchant près qu'il ſent, & qu'il eſt bien difficile de ne pas ſentir pour une femme auſſi bien faite que vous l'êtes : je ſuis sûre que ce penchant vous eſt à charge, & il m'afflige; je ne lui ai rien dit encore : j'ai cru que vous le rameneriez mieux que moi, & qu'il ſeroit plus touché du chagrin qu'il me donne, ſi vous l'y rendiez ſenſible. Il m'aimoit autrefois; diſpoſez donc ſon cœur à plaindre du moins le mien : l'eſtime & le reſpect qu'il a pour vous donneront du poids à ce que vous lui direz en ma faveur; feignez que je ſuis aimable, & il vous croira : vous l'en perſuaderez encore mieux que ne feroient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embraſſai de tout mon cœur, je me jettai dans ſes bras : je crois même que nous pleurâmes : & le moyen à mon égard que je ne me fuſſe pas attendrie, que je n'euſſe pas été remplie de zele pour les intérêts d'une femme qui venoit me dire que j'étois plus aimable qu'elle, & qui demandoit quartier à mes charmes : le tour étoit trop adroit; auſſi je n'y réſiſtai pas, je l'embraſſai encore, & puis je recommençai, je l'accablai de careſſes,

je la trouvai adorable, cent fois plus belle que moi : car l'amour-propre, quand il a ſon compte, eſt ſi tendre, ſi reconnoiſſant, ſi modeſte ! il rend tout ce qu'on lui donne.

Je ne rapporterai point les diſcours que nous nous tînmes ; notre attendriſſement rendit la ſçène aſſez muette, je l'aſſurai qu'elle ſeroit contente ; & elle me quitta.

Son mari rentra qu'il n'y avoit pas un demi-quart-d'heure qu'elle étoit ſortie ; la joie étoit peinte ſur ſon viſage. Madame, me dit-il, voilà qui eſt fini, je ne vous ſerai plus importun ; je viens vous demander pardon de vous l'avoir été ; je vous admire, vous êtes la vertu même : (& je me ſerois bien paſſé de ces éloges-là ; ils me déplûrent par preſſentiment.) J'écoutois à la porte de votre chambre, lorſque ma femme vous a parlé, ajouta-t-il : je ſuis charmé d'elle : quelle femme ! quel caractere ! voyez comme elle m'aime ! elle redemande mon cœur ; elle veut le tenir de vous ; elle l'aura, Madame, vous avez promis d'y faire vos efforts, & je vous obéis. Je ne vous ai pas encore parlé, lui répondis-je aſſez vivement ; oh ! vous avez raiſon, ajouta-t-il, ſans m'entendre : oui, j'avois un grand tort, je le ſens tout

entier. La pauvre enfant! quelle tendreſſe! vous ſerez contente, vous m'eſtimerez; car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-deſſus il partit, ou plutôt il vôla, ſans me donner le temps de lui répondre un mot. Pour moi je reſtai immobile : je me regardai comme une dupe. Si j'avois revu ſa femme dans ce moment-là, elle n'auroit pas eu ſi bon marché de moi : je ne l'aurois pas trouvé ſi charmante, & je ne lui avois dit qu'elle l'étoit qu'à condition que je le ſerois toujours plus qu'elle : ſon mari ne tenoit pas la condition, & cela ne m'accommodoit point.

Je fus long-temps étourdie de ce que je venois d'entendre : à la fin ſortant de ma place, où il m'avoit comme fixée, & ſouriant de dépit : voilà une petite femme qui va être bien glorieuſe ; mais je l'humilierai peut-être; & ſon mari n'eſt qu'un étourdi.

En effet, j'arrêtai dans mon eſprit que je travaillerois à la rechûte de ce mari : je lui deſtinai quelques regards qui n'étoient gueres charitables pour la femme; mais d'autres incidents me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore ; & il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné : avant ce temps-là, ſa figure m'a

toujours déplû; je voyois bien qu'elle étoit aimable, & avec tout cela, je le voyois ſans en rien croire: un peu de vanité rend ces circonſtances-là poſſibles.

Après cette aventure, je plûs à un jeune homme, beau, bienfait, qui, de l'air dont il m'annonça ſon amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me feſoit; mais je trouvai la faveur impertinente, & je l'en remerciai ſans en vouloir: autant que je m'en reſſouviens, mon remercîment fut plaiſant.

Vous m'aimez donc, lui dis-je? à la bonne-heure: continuez, mon cher: apportez-moi ſouvent votre belle figure, & ces beaux airs de tête, ils me divertiſſent déjà; c'eſt toujours quelque choſe: eh! que ſçait-on? à force de rire de la bonne opinion que vous en avez, je m'y accoutumerai peut-être, on ſe fait à tout. Tenez, je gagerois que vous avez pu plaire à quelque femme: continuez, vous dis-je.

Apparemment que l'épreuve que je lui propoſois lui parut trop douteuſe; car il me quitta. Hélas! s'il avoit tenu bon, je n'aurois voulu répondre de rien, il auroit pu réuſſir. Les femmes l'appelloient le beau garçon: cette réputation-là eſt bien intéreſſante pour nous; car nous ſommes ſi folles, ou ſi diſpoſées à le devenir! ſi ce n'avoit pas été

lui que j'aurois aimé, ç'auroit été le titre qu'on lui donnoit; cela revient au même, & mene tout auſſi loin.

Après que je l'eus congédié, mon mari eut une affaire de conſéquence, dont le jugement dépendoit d'un homme en place ; mon mari l'alloit voir ſouvent & n'en rapportoit pas de grandes eſpérances; j'allai le voir à mon tour, j'en reçus l'accueil le plus obligeant : il me pria d'entrer dans ſon cabinet; & là, me fit la réuſſite de notre affaire d'une difficulté inſurmontable : je ferois pourtant l'impoſſible, ajouta-t-il, pour obliger une auſſi belle Dame que vous. Là-deſſus il me baiſoit la main, avec des yeux qui applaniſſoient toutes les difficultés, ſi j'avois voulu aller par le chemin qu'ils m'enſeignoient. Monſieur, lui dis-je, d'un air ſec & ſérieux, notre affaire eſt perdue, je l'abandonne. Un homme auſſi zélé que vous l'êtes pour moi n'eſt plus en état de rendre juſtice : cependant j'informerai mon mari des diſpoſitions où je vous laiſſe, & je ſuis perſuadée qu'il a trop d'honneur pour abuſer du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots ſon viſage s'allonger de moitié : je lui fis la charité de ne vouloir pas le regarder fixement alors, & je ſortis dans une ſitua-

tion d'eſprit que je ne puis bien exprimer. Une autre femme que moi, à qui pareille choſe ſeroit arrivée, & qui, en la racontant, voudroit un peu ſe peindre en beau, diroit qu'elle ſortit toute ſcandaliſée, & s'arrêteroit là : mais voici ce qu'elle ſupprimeroit, & ce que j'avoue; c'eſt que je fus ſcandaliſée auſſi, mais en hypocrite : car je n'étois pas fâchée qu'on m'eût donné le ſcandale; ma colere étoit ſans rancune : au bout du compte une laide auroit été plus reſpectée.

DIX-HUITIEME FEUILLE.

J'ESPERE que l'hiſtoire de la Dame âgée, dont j'ai parlé dans ma derniere Feuille, n'aura pas déplû, & je me perſuade qu'on ne ſera pas fâché d'en voir la ſuite : c'eſt donc cette Dame qui continue.

Notre affaire auroit eu ſans doute un mauvais ſuccès, ſi elle étoit reſtée entre les mains de cet honnête Arbitre que j'avois fait rougir de ſes bontés pour moi : mais on la remit au jugement d'un autre, par je ne ſçais quel accident qui arriva. Cet autre étoit un Vieillard gracieux, qui

en ſon temps avoit été grand ami des Dames, & qui dans ſes vieux jours ne pouvant plus être aimé d'elles, s'amuſoit à leur montrer qu'il les aimoit toujours, & les prioit de lui pardonner le peu d'agréments qu'il avoit pour elles, en récompenſe du plaiſir qu'elles lui feſoient encore.

On me mena chez cet aimable Vieillard que je trouvai effectivement tel qu'on me l'avoit dépeint: c'étoit un homme qui avoit plus d'âge, que de vieilleſſe: voilà comment mes yeux en jugerent, & la diſtinction n'eſt pas ſi frivole. Il me fit mille politeſſes, me promit une prompte déciſion, & remercia joliment le ſort qui lui donnoit occaſion de m'obliger.

Les jeunes gens ſeroient trop dangereux, ſi dans leurs procédés ils reſſembloient à ce bonhomme: que deviendrions-nous, ſi leurs manieres étoient auſſi charmantes que leur jeuneſſe? En vérité nous n'aurions pas aſſez de notre vertu contr'eux: mais ils ſont impertinents, cela nous dégoûte d'eux; & franchement nous nous ſauvons mieux avec ce dégoût-là, qu'avec de la vertu; il nous eſt plus aiſé d'être ſages, quand nous ne ſommes plus tentées d'être folles.

Huit jours après ma viſite chez ce Vieillard nous fûmes avertis qu'il avoit réglé notre affaire

plus favorablement que nous ne l'avions demandé. En effet, je crois qu'il nous accorda par galanterie, ce que nous aurions eu de la peine à mériter par juſtice.

Il faut l'avouer, les hommes galants, en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, ſont ſujets à s'éxagerer la valeur de ſes raiſons: c'eſt un défaut ſans doute; mais je l'aimerois encore mieux que celui de ces hommes auſtères, que j'ai connus, qui, afin de n'être point ſurpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ſes raiſons mauvaiſes, pour ne point riſquer de les trouver trop bonnes. Ce qui eſt de vrai, c'eſt qu'il eſt bien difficile d'être juſte, quand on eſt ſi auſtère; & pour moi je crois qu'on eſt déjà ſurpris, quand on craint tant de l'être. Je ſouhaite que ce que je dis ici engage à quelques réflexions les perſonnes du caractere dont je parle. Je n'écris l'hiſtoire de ma vie que dans l'eſpérance qu'elle pourra ſervir à l'inſtruction des autres. Revenons à moi.

Je recevois tous les jours tant de preuves que j'étois aimable, & ces preuves-là me faiſoient tant de plaiſir, que je n'oubliois rien pour en recevoir toujours de nouvelles. Quand je dis que je n'oubliois rien, quelque forte que ſoit cette expreſſion-

là,

là, elle ne ſignifie rien en comparaiſon de ce que je veux dire. Mais comment faire ? nous avons tant de foibleſſes qu'on ne peut exprimer, qui n'ont point encore de nom dans la Langue, & qui peut être n'en auront jamais: le tout en conſéquence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes, dont nous avons gâté le goût, & que nous ne piquons plus, ſi nous ne donnons à nos agréments naturels un certain aſſaiſonnement dont nous ne ſçaurions nous parer qu'aux dépens de la pudeur, qui devroit être la plus aimable de nos grâces ! De ſorte qu'aujourd'hui ce n'eſt pas aſſez que d'être née belle ou jolie, cela ne vous ſert de rien; & vous avez affaire à des yeux inſipides, ſi vous ne les animez d'un air de corruption qu'on eſt obligé d'y mettre; qu'il eſt difficile d'attraper, ſi vous n'avez vous même les ſentiments un peu libertins, & qu'il ne faut pas outrer pourtant: car vous vous déshonoreriez, ſi vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la vérité on l'a pouſſé ſi loin, qu'il faudroit être bien mal-adroite, ou bien effrontée pour le paſſer.

Pour moi j'eus d'abord de la peine à me jetter dans cet excès de coquetterie: la mienne étoit encore timide; mais petit à-petit elle s'enhardiſſoit: un degré d'immodeſtie, que je me permet-

tois le matin, m'effrayoit. Je le ſoutenois en femme embarraſſée; mais je m'y accoutumois dans la journée : à la fin je riois de moi, comme j'aurois ri d'une Provinciale; & le ſoir n'étoit pas venu, que je méditois pour le lendemain une liberté de plus.

Cependant il me reſtoit encore de legers ſcrupules qui me retardoient, quand le haſard me lia avec une demi-douzaine de femmes plus courageuſes que moi, & dont le commerce acheva de me défaire de ce peu de retenue poltrone qui me reſtoit. D'ailleurs mes années commençoient à m'inquiéter; leur courſe me ſembloit plus rapide qu'à l'ordinaire : j'étois jeune encore; mais je ne me voyois pas loin de ce terme, où la jeuneſſe d'une femme devient équivoque, où l'on ne ſçait plus quel âge elle a; & je croyois qu'avec une figure galante, j'en paroîtrois plus long-temps jeune: mais que de fatigues pour l'avoir cette figure galante, auſſi-bien que pour la varier! Comment ſe coiffera-t-on ? quel habit mettra-t-on ? quels rubans ? de quelle couleur ſeront-ils ? celle-ci eſt plus douce; celle-là plus vive. Comment ſe déterminer ? un air de douceur eſt bien touchant, un air de vivacité bien frappant. Où prendre du conſeil pour un choix qui va décider

pour nous de la gloire de toute une journée? Choiſir l'air doux, c'eſt peut-être manquer ſon coup: prendre l'air vif, c'eſt peut-être ſe rendre les yeux trop rudes. Il s'agit de conſulter ſon miroir; & ſi jamais l'âme a porté des jugements d'une juſteſſe admirable; ſi jamais ſes attentions ſur quelque choſe, ſes examens, ſes diſcuſſions furent des prodiges de force, de goût, d'exactitude & de fineſſe, de ces prodiges ſi étonnants, n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui eſt à ſa toilette. Et voyez après combien cette âme eſt petite de n'être jamais ſi judicieuſe, & de n'y regarder jamais de ſi près, que dans une occaſion de ſi peu d'importance.

Je ne dirai rien des habits, ni de l'embarras que j'avois à ſçavoir quelquefois ſi je me parerois beaucoup ou guères: combien de fois ſuis-je ſortie de chez moi dans un ajuſtement que je me repentois d'avoir pris! Et quand je voyois venir des hommes, de loin dans une promenade, avec quelle inquiétude n'attendois-je pas qu'ils me regardâſſent préférablement à celles avec qui j'étois! En tenant alors ma meilleure amie ſous le bras, mon amitié pour elle alloit & venoit, ſuivant qu'on étoit plus ou moins curieux d'elle

ou de moi; & ne vous imaginez pas, lorſqu'il paſſoit une belle femme, que je la regardâſſe, moi: j'avois trop de peur de la trouver belle, & qu'elle ne le remarquât.

C'étoit ainſi que je vivois, quand un homme veuf, qui s'étoit rendu mon Amant, & qui avoit une fille de dix-ſept à dix-huit ans, rompit le commerce que nous avions enſemble cette jeune perſonne & moi, & lui défendit à mon inſçu de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne chez une de ſes parentes, afin de m'accoutumer d'une façon plus honnête à la perdre de vue: mais elle revint, & depuis ſon retour, je ne la vis pas deux fois en un mois; j'en étois étonnée, & j'attribuois cela à un de ces caprices qui prennent ſouvent aux femmes. Son pere même en levoit les épaules avec moi, & traitoit ſon humeur de volage: mais la fille m'aimoit, & comme elle obéiſſoit à contre-cœur, elle conſia à une femme les véritables raiſons de ſon procédé avec moi. Cette femme ne put ſe coucher ſans venir en ſecret me faire cette confidence; & voilà comme nous ſommes faites, cela eſt dans l'ordre: quand nous trouvons occaſion de mortifier notre prochain, & que la mali-

gnité naturelle qui nous y porte peut ſe mettre à l'abri d'un air de bienveillance, oh ! elle eſt bien charmée.

J'appris donc pourquoi cette fille ne me voyoit plus, & je l'appris au moment que je venois de quitter ſon pere, qui ne m'avoit jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit, & je ne me reſſouviens point d'avoir jamais reçu de leçon d'honneur plus vive; car je me doutai tout-d'un-coup des motifs qu'avoit eu le pere, quand il avoit fait cette défenſe. Je compris l'affront qui m'en revenoit, & je fus honteuſe de le mériter: j'étois ſi outrée que je fus m'enfermer ſur le champ pour lui écrire: je ne le ménageai point dans ma lettre, & je la finis en lui défendant à mon tour, d'une façon terrible, de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avoit fait rire; il y répondit auſſi-tôt, & voici à-peu-près quelle étoit ſa réponſe.

Il eſt vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir: eh bien! en vérité, cela vaut-il la peine que nous nous brouillions enſemble, ma Charmante? En conſcience, mon intention a été pardonnable: j'avoue que je ne vous l'ai pas dite, parce que j'ai regardé

cela comme un petit arrangement domeſtique, dont il n'étoit pas beſoin de vous étourdir, ma Reine. Écoutez-moi, ſans vous fâcher : je veux marier ma fille ; cela eſt juſte : or ma fille, en vous voyant ſi aimable, voudroit le devenir autant que vous l'êtes ; & moi j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenoit pas encore de ſe donner tant de grâces, & qu'elles pourroient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux : dès qu'elle ſera mariée, je vous la rends ; êtes-vous contente ? bon ſoir, plus de promptitude, ma Déeſſe. J'aurois grande envie d'aller me jetter à vos genoux, pour vous demander pardon d'une faute, malheureuſement néceſſaire : ce ſera quand il vous plaira. J'attendrai patiemment, ſans murmurer, comme on attend les faveurs des Dieux : entre nous pourtant je me veux mal d'être le pere d'une petite friponne qui eſt cauſe que vous m'avez tant querellé. Je vous dirai que cette étourdie ne veut plus être qu'en corſet, pour ne vous avoir jamais vue autrement. Voyez, je vous prie ! c'eſt bien à elle à faire, ma foi ! N'êtes-vous pas de mon ſentiment ? Je ſuis, &c.

Je déchirai cette lettre en mille morceaux ; mais, comme on voit, je l'ai gardée long-temps dans ma mémoire ; & ſans que je m'en apperçuſſe trop,

ce fut-là le premier accident qui tempéra ma coquetterie.

En voici un ſecond, qui eut auſſi le même effet. Je fus un jour témoin de la bruſquerie d'un Cavalier avec une de mes amies. J'avois remarqué depuis quelque temps qu'ils ſe voyoient tous deux d'aſſez bon œil. Je n'ai jamais ſçu le ſujet de la querelle où je les ſurpris : mais ce Cavalier perdit avec elle le reſpect d'une façon ſi hardie, quoique pourtant peu groſſiere ; il me parut abuſer ſi inſolemment des raiſons qu'elle pouvoit avoir de le ménager ; & ſon reſſentiment à elle me parut ſi timide, je lui vis une colere ſi humble, ſi gênée, que la pauvre Dame me fit vraiment pitié.

Et en effet, une femme ne peut guère eſſuyer de moment plus dur que celui-là ; & moi qui vis cela, ſi j'avois une fille qui eût de l'eſprit, je croirois l'élever mieux en lui feſant voir une pareille choſe, qu'en lui montrant mille exemples de vertu. La vertu eſt belle à la vérité ; mais le vice, par de certains côtés, a encore plus de laideur qu'elle n'a de charmes : oui, il feroit plus d'horreur qu'elle ne feroit de plaiſir, quoiqu'elle en faſſe infiniment. Je dis le vice, car la ſimple galanterie en eſt un : c'eſt un déſordre dans l'eſprit

dont le cœur a bientôt ſa part ; & ſi ce déſordre a des douceurs, il n'y a point de femmes qu'elles tentaſſent, ſi elles en connoiſſoient bien l'amertume.

L'aventure de mon amie me rendit les hommes moins conſidérables ; je devins moins avide de leur plaire : ma jeuneſſe continuoit à ſe paſſer ; ce qui m'en reſtoit, je le perdois auprès d'une jeune femme, je le ſentois bien : car, quoi qu'on diſe de notre amour-propre, il nous éclaire à merveille ſur nos déſavantages, quand ils ſont de cette eſpece ; & s'il nous dupe alors, c'eſt en nous perſuadant que nous pouvons dérober ces déſavantages-là aux yeux des autres, comme je croyois y parvenir en folâtrant plus que de coutume pour contrefaire la jeune ; car une de nos folies encore eſt de penſer à certain âge que des airs étourdis nous rajeuniſſent. Hélas ! nous n'acquérons par-là qu'un défaut de plus, qui eſt d'être de mauvais ſinges. On a beau s'évertuer : quelque feu qu'on ait à l'âge où j'étois, en eût-on à ſoi ſeule plus que toute la Jeuneſſe d'une Ville ; jamais ce feu-là ne reſſemble au feu qu'on a à vingt ans : il peut bien être plus fou ; mais il ne ſera jamais ſi jeune : il y a toujours quelque choſe qui le caractériſe, &

qui le différencie. Les femmes ne le croient point, & ne le croiront jamais, qu'après avoir, comme moi, donné la comedie.

Dans ce temps-là, la femme-de-chambre d'une Dame avec qui j'étois très-étroitement liée, la vola, en prenant congé d'elle, & lui emporta, dans une petite caſſette, une ſomme d'argent aſſez conſidérable, qui provenoit de ſes épargnes, & du gain du jeu.

Cette Dame n'oſa faire éclater ce vol, pour des raiſons que je ne ſçavois pas encore toutes entieres, mais que j'appris dans la ſuite; elle vint me prier de parler à cette malheureuſe, & de l'intimider le plus que je pourrois. J'allai donc trouver cette femme-de-chambre qui ne ſe cachoit pas, & à qui je repréſentai le péril & la honte d'une pareille action.

Madame eſt une ingrate, me répondit-elle en ſecouant la tête, & d'un ton ferme : elle avoit promis de récompenſer mes ſervices mieux qu'elle n'a fait, & ce que je lui ai pris m'étoit bien dû; ainſi il n'y a rien à dire. Au reſte, je ne la crains point : j'ai dans mes mains une douzaine de lettres que M..... lui a écrites, & qui l'empêcheront d'être méchante. A l'égard de la honte de l'action dont vous me parlez, quand il ſeroit

vrai que je lui aurois pris plus qu'elle ne me doit, (ce qui n'eſt pas, & ce dont je ne ſuis pas capable) pardi ! je ne ſuis pas obligée de rougir plus qu'elle. Au bout du compte chacun a ſes défauts : celui de Madame eſt d'aimer l'amour, & le mien eſt d'aimer l'argent, ſur-tout quand il m'appartient : voilà tout ce j'ai à vous répondre, à vous, Madame, que j'honore beaucoup. Cela dit, elle fit une grande révérence, & ſe retira fierement. Pour moi j'allai rejoindre mon amie, à qui j'adoucis un peu la réponſe de cette créature ; mais à qui je conſeillai avec amitié de laiſſer-là ſon argent. Elle me quitta confuſe, non ſans verſer quelques larmes, que l'intérêt ne fit pas couler : elles eurent un motif plus raiſonnable ; je le compris à la maniere dont elle ſe comporta depuis.

Il me reſte encore ſur cette hiſtoire de quoi remplir une Feuille, & je continuerai ſuivant ce que j'entendrai dire.

DIX-NEUVIEME FEUILLE.

IL m'a paru que l'hiſtoire de la Dame en queſtion n'avoit pas déplû, & quoiqu'elle ait déjà fait le ſujet de deux Feuilles, je crois qu'il ne ſeroit pas à propos de la laiſſer imparfaite, puiſqu'on m'en a fourni la ſuite qui finit à cette troiſieme Feuille.

Je fis de grandes réflexions ſur la perfidie de cette femme-de-chambre envers ſa maitreſſe; & en effet, quand on y penſe bien, on ne ſçauroit comprendre comment il eſt poſſible qu'une femme, en certains cas, puiſſe ſe réſoudre à ſe fier à un domeſtique. Par quelle étrange diſpoſition d'eſprit perd-elle de vue tous les malheurs qu'elle riſque? ou ſi elle les enviſage, quel eſt le tour d'imagination qui lui en ôte l'effroi? tant de danger & tant de confiance enſemble ſont-ils concevables? comment cela s'arrange-t-il dans ſa tête? Si une femme alors pouvoit pour un moment ſe ſéparer de ſa paſſion & la mettre à l'écart, & qu'après elle examinât de ſang-froid ce qui lui fait croire que ſa confiance étoit raiſonnable, il n'eſt point

d'égarement d'eſprit qu'elle jugeât digne d'entrer en comparaiſon avec le ſien ; point de ſécurité qui lui parût ſi ſtupide, ſi imbécille que la ſienne : mais avec de la paſſion, ce n'eſt plus cela ; nous ne voyons plus les objets comme ils ſont, ils deviennent ce que nous ſouhaitons qu'ils ſoient, ils ſe moulent ſur nos deſirs. Une femme a beſoin du miniſtere d'un domeſtique ; d'abord elle héſite à s'en ſervir. Mettra-t-elle entre ſes mains l'honneur de ſon mari, le ſien, quelquefois ſa vie même ? Dépendra-t elle d'une âme vénale, d'un ſujet d'autant plus indigne, qu'elle le trouvera diſpoſé à lui prêter ſon ſecours ? Il y a un péril preſque inévitable à s'y fier ; mais elle voudroit bien qu'il n'y eût point de péril : & la voilà perdue ; ç'en eſt fait, le péril diſparoît : l'envie qu'elle a de ſe trouver des ſûretés lui en fournit à perte de vue ; elle croit les examiner, & ne ſçait pas que c'eſt le plaiſir qu'elles lui font qui en eſt le juge.

N'avez-vous jamais vu des enfants qu'on amuſe avec des contes de Fées ? Ils croient tout ce qu'on leur dit ; une femme dans l'état où je la mets leur reſſemble : c'eſt poſitivement un enfant comme eux ; ce ſont de vrais contes de Fées, que les idées dont ſa paſſion l'amuſe.

J'ai cru devoir m'arrêter un peu là-deſſus : il y

a bien des perſonnes de mon ſexe, qu'il eſt encore temps d'avertir, & que l'amour n'a pas jettées encore dans l'enfance dont je parle. Que cet état leur inſpire donc une frayeur ſalutaire : rien n'eſt plus rapide que le mouvement qui nous y entraîne, & quand nous y ſommes, rien de plus miſérable, rien de plus abandonné que notre eſprit alors; rien de plus inacceſſible à tout ſecours que ſa miſere; &, pour comble de malheur, que devient-on, quand on ceſſe d'aimer? car on n'aime pas toujours : hélas! le repentir nous prend où l'amour nous laiſſe.

Revenons à moi: l'âge enfin me gagnoit, il n'étoit plus queſtion de jeuneſſe, ni d'aucun artifice pour paroître jeune : mon viſage là-deſſus n'étoit plus diſciplinable, & il falloit me réſoudre à l'abandonner. Malgré cela un peu de conſolation me reſtoit encore; car une femme ſe retourne comme elle peut dans ces occaſions-là : elle ſeroit inconſolable, ſi rien ne la ſoulageoit dans ſon affliction : mais la nature charitable pourvoit à tout. A la place d'un avantage qu'elle nous ôte, ſa faveur nous diſpenſe de petites chimeres, au moyen deſquelles nous coulons le temps & prenons patience.

Par exemple, je n'étois plus jeune : mais j'avois

de l'embonpoint, beaucoup de ſanté, & dans mon eſpece, je me trouvois très-aimable; non pas aimable comme une jeune femme: mais n'y a-t-il pas des charmes de différent caractere? une femme faite, & d'un certain âge, n'a-t-elle pas les ſiens?

Voilà comme je raiſonnois pour le repos de mon âme, & effectivement je durai quelque temps avec le ſecours de cette idée-là: mais dès-lors mes appas étoient déjà ſi confirmés; j'étois tellement une femme faite, que je la fus bientôt trop, & que, toute reſſource épuiſée, il fallut au bout du compte en venir à la raiſon, & voir au vrai ce que j'étois.

Je le vis donc, & avec moins de chagrin qu'on ne penſe; car, à travers toutes mes chimeres, de temps en temps la vérité avoit percé comme un éclair: de ſorte que, quand elle parut tout-à-fait, je la vis comme une choſe dont j'avois déjà eu des nouvelles.

Me voilà donc vieille, & reconnue par moi pour telle, & avec ces débris de beauté qui font connoître aux autres qu'on a été belle. Eh bien! puiſqu'il faut le dire, ces débris-là me flattoient encore, je m'intéreſſois à ce qu'on en penſoit. Cela eſt bien fou, j'en conviens; mais auſſi c'eſt

l'hiſtoire d'une femme que je rapporte : coquettes, quand nous ſommes aimables ; coquettes, quand nous ne le ſommes plus : dans le premier cas, nous travaillons à être aimées ; dans le ſecond nous travaillons à montrer que nous avons mérité de l'être : de façon que ſouvent je feſois encore l'agréable, & quelquefois j'oſois eſperer que je plairois ; ce qui jettoit un ridicule dans mes actions, qui m'attira une vigoureuſe correction.

Allant un jour rendre viſite à une Dame, qui, la veille, avoit été avec moi d'une partie de campagne avec d'autres perſonnes, on me dit qu'elle n'étoit point chez elle, mais qu'elle alloit revenir.

J'entrai dans ſon cabinet pour l'attendre, & j'y cherchois ſur des tablettes un livre pour m'amuſer, quand je vis tomber un billet à mes pieds. Nous ſommes curieuſes, nous autres : je ramaſſai le billet, & l'ouvris, me doutant bien qu'on y traitoit d'amour, & je ne me trompois pas : mais ce que je n'aurois pas deviné, c'eſt qu'il y étoit traité à mes dépens. L'honnête-homme qui écrivoit ſe plaignoit à la Dame de la gêne où j'avois mis ſon cœur, en les accompagnant à une promenade particuliere qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en vouloit tant, m'avoit alors, au ſortir du dîner, fait

des compliments, dont je m'étois, je l'avoue, félicitée, comme d'une bonne fortune; & il eſt vrai qu'en conſéquence de ces mêmes compliments, qui m'avoient toute réjouie, je m'étois plú à être avec lui, & l'avois perdu de vue le moins qu'il m'avoit été poſſible. Voici à préſent quel étoit ſon ſtyle dans le billet.

Au nom de notre amour, ma chere Maitreſſe, rompez avec cette vieille Madame de..... C'eſt une charité que vous me ferez, car je la hais autant que je vous aime. Sçavez-vous bien pourquoi elle nous ſuivit hier dans cette allee où nous nous promenâmes? vous ne le devineriez pas: c'eſt qu'elle tomba ſubitement amoureuſe de moi; & cet amour-là, c'eſt un mauvais tour que m'a joué une honnêteté que je lui fis. Peſte ſoit de la politeſſe! Imaginez-vous qu'au ſortir du repas j'eus le malheur de la gracieuſer ſans réflexion, parce que vous veniez de me ſerrer la main, & que j'en avois une joie, qui attendriſſoit toutes mes expreſſions, & qui m'auroit fait gracieuſer ma biſayeule, ſi elle avoit été là. La bonne Dame a pris ma diſtraction pour un hommage, & s'eſt miſe à m'aimer ſans autre forme de procès. Ainſi me voilà chargé de ſon cœur, pour n'avoir ſçu ce que je lui diſois. Que ferai-je de

de cette antiquaille-là ? défaites-m'en, je vous prie ; car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force ; elle le voudra, vous dis-je. Vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que la coquetterie de ces femmes-là. Il n'y a rien de ſi opiniâtre, & j'ai bien peur, ſi vous n'y mettez ordre, qu'elle ne vienne relancer ſon infidèle juſques chez vous. Oh, parbleu ! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier ? Tout de bon, mon Amour, brouillez-vous avec elle, pour m'en délivrer ; & ſi cela ne ſuffit pas, dites-lui que je médis d'elle & que je ſçais ſon âge. Bon jour, mes belles mains ; je vous adore, & j'irai vous le jurer dans un quart-d'heure.

Je repliai le billet bien promptement, après l'avoir lû, & m'en allai ſur le champ digerer mon aventure, & après bien des réflexions, bien des projets de vengeance, bien des ſoupirs, & beaucoup de honte, je conclus..... Hélas ! je ne conclus rien : je me couchai ſeulement triſte, vaine & humiliée ; mais un mois après, je conclus quelque choſe.

Un de nos amis nous avoit invités à venir dîner chez lui, mon mari & moi : nous y allâmes au jour marqué. Le Portier nous laiſſe entrer ſans nous

rien dire : je monte, je rencontre une femme-de-chambre, qui pleure, & paſſe ſans me voir : inquiette de ce que cela ſignifie, je parviens juſqu'à la chambre de la Dame, avec qui j'étois fort liée, & de qui j'étois la confidente, comme elle étoit la mienne : je la vois par derriere dans un fauteuil ; d'auſſi loin que je l'apperçois, je cours à elle pour la ſurprendre & l'embraſſer ; je me jette à ſon cou : dans l'inſtant j'entends des cris & des ſanglots dans un cabinet prochain, & je vois que c'eſt une femme morte que je tiens embraſſée.

Tout mon ſang ſe glaça dans mes veines, & je tombai ſur elle évanouie : le cri que je fis en tombant fit ſortir les perſonnes qui étoient dans le cabinet : c'étoient ſon mari ; & ſon fils, jeune homme âgé de dix-huit ans. Des Prêtres arrivèrent : mon mari entra : on me fit revenir : mon évanouiſſement fut court : j'ouvris les yeux dans le moment qu'on emportoit le corps de mon amie : j'en frémis encore : ſa tête penchoit, je vis ſon viſage. Juſte ciel ! quelle différence de ce qu'il étoit alors, à ce que je l'avois vu trois jours avant ! L'apoplexie, dont elle étoit morte, en avoit confondu les traits. Ah ! quelle bouche & quels yeux ! quel mélange de couleurs horribles !

J'ai vu dans ma vie bien des figures, que l'imagination du Peintre avoit tâché de rendre affreuſes; mais les traits qui me frapperent, ne peuvent tomber dans l'imagination: la mort ſeule peut faire un viſage comme celui-là: il n'y a point d'homme intrépide que cela ne rappellât ſur le champ à une triſte conſidération de lui-même. Toutes ces laideurs funeſtes, on les trouve en ſoi, elles nous appartiennent. On croit être ce que l'on voit & l'on frémit intérieurement de ſe reconnoître.

Mais paſſons: il fallut preſque me porter juſqu'à mon carroſſe, & je me mis au lit, dès que je fus arrivée chez moi.

Mille triſtes penſées vinrent m'aſſaillir alors; &, pour la premiere fois, je ſongeai que j'étois deſtinée à mourir. Hélas! mon amie n'avoit pas eu le temps de faire cette réflexion-là. Je ſçavois que, lorſqu'elle mourut, il y avoit bien loin des idées qui l'occupoient, à l'idée de la mort; & je me demandois ce qu'elle étoit devenue, par inquiétude pour ce que je pouvois devenir moi-même. Où étoit-elle alors? ne reſtoit-il rien d'elle que ce corps ſans mouvement, que j'avois vu emporter? Cette âme ſubitement enlevée à tant de chimeres, quel étoit ſon ſort? & moi, je mour-

rai donc auſſi, me diſois-je; & j'ai vécu juſqu'ici ſans le ſçavoir. Mais qu'eſt-ce que mourir? Et quelle aventure eſt-ce que la mort? Qu'elle eſt terrible, ſi j'en crois ma Religion! A Dieu ne plaiſe qu'on me ſoupçonne d'avoir, un ſeul inſtant de ma vie, douté de ce qu'elle nous dit: je rapporte ſimplement la maniere dont ſe tournoient alors mes penſées. Eh! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puiſſe douter de la vérité de ſa Religion? L'eſprit pourroit-il s'égarer juſques-là? eſt-il de perverſité du cœur qui puiſſe entraîner tant de bétiſe? non, je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils faſſent les incrédules là-deſſus tant qu'ils voudront; mais qu'ils ne ſe flattent pas de l'être; car ils ſe trompent, & confondent les choſes. Qu'ils s'examinent bien ſérieuſement. Je ne ſuis qu'une femme, & je leur aſſûre qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu, qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage, & qu'une malheureuſe habitude de vivre à cet égard là ſans réflexion. C'eſt tout cela qu'ils prennent pour incrédulité; il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ſes devoirs, en ſentant qu'ils ſont incommodes, on croit voir qu'ils ſont inutiles Voilà la mépriſe funeſte qu'un cœur corrompu fait faire

à l'eſprit ; voilà ce qui fournit aux libertins toute leur Philoſophie. Mais, grâce au Ciel, toute folle & toute diſſipée que j'avois été pendant ma vie, Dieu ne m'avoit pas abandonnée juſques-là. J'avois eu plus de négligence que de haîne pour mes devoirs : & quand je penſois que la mort étoit terrible, ſi j'en croyois ma religion ; c'eſt que je me reprochois de l'avoir crue, cette Religion, comme font une infinité d'honnêtes gens dans le monde, qui n'ont jamais ſongé à la révoquer en doute, qui frémiroient de le voir faire : mais qui, contents de s'appeler Chrétiens, vivent avec ce nom-là qu'ils profeſſent, tout auſſi tranquilles que s'ils profeſſoient la choſe. Je paſſai pluſieurs jours dans ces réflexions, pendant leſquels le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade, & mourut quelque temps après, plein d'une amitié pour moi, que je devois à ſon bon cœur plus qu'à mes ſoins. Je lui demandai mille fois pardon de ne lui avoir pas donné d'aſſez vifs témoignages de la mienne : je verſai un torrent de larmes, il me ſerra la main, & mourut.

Je fus quelques jours enſevelie dans la douleur la plus profonde, & il ne m'avoit point laiſſé d'enfants. Sa nièce, qui étoit orpheline, me tint lieu

de fille ; je me chargeai de ſon éducation & de ſa fortune, & je rompis ſans retour avec tout ce qu'on appelle plaiſirs du monde, & avec toutes les perſonnes qui les aimoient : je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femmes retirées, qui m'aſſocierent à leurs fonctions dévotes : mais je me rebutai bientôt de leur commerce ; je ne leur entendois parler que de leur Directeur ; leur vie ſe paſſoit en ſcrupules, qui demandoient qu'on le revît quand on venoit de le quitter, & puis qu'on y retournât après l'avoir revu, & puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvoit l'aller chercher : cela ne me plaiſoit point, je trouvois beaucoup d'imperfection dans ce beſoin éternel qu'on avoit de la créature pour aimer le Créateur. Je croyois voir là-dedans que la chair étoit plus dévote que l'eſprit ; & il me paroiſſoit enfin que ce violent amour pour Dieu pouvoit fort bien ne ſervir au cœur que de prétexte pour une autre paſſion.

Un de ces Directeurs mourut, & la Dame à qui il appartenoit en penſa devenir folle. Son pieux déſeſpoir me ſcandaliſa. Dieu, qui lui reſtoit, ne lui ſuffiſoit pas pour la conſoler : & je quittai tout-à-fait ces compagnes qui ne pouvoient s'accommoder de ſes volontés, pour me retirer à

la campagne, où je fais mon ſéjour ordinaire, & où mon Curé prend ſoin de ma conſcience, ſans avoir rien à démêler avec mon cœur.

VINGTIEME FEUILLE.

J'APPRENDS qu'il a paru dans le Public une Feuille intitulée : *un Spectateur François*, où l'on fait une Critique d'Inès, Tragédie de M. de la Motte. Quelques perſonnes, trompées par le titre, auront pu me l'attribuer ; & je crois devoir avertir qu'elle n'eſt point de moi, que je ne ſçais d'où elle part, & même que je ne l'ai point lue. Ce n'eſt point parce qu'elle critique l'ouvrage d'un homme illuſtre, que je prends ſoin d'avertir qu'on ne s'y méprenne pas, & qu'elle ne m'appartient point ; il eſt vrai que j'eſtime infiniment M. de la Motte, & je ſerois d'un eſprit bien peu ſenſé, ſi je n'étois dans ce ſentiment-là ; mais en qualité de Spectateur des hommes, tel que je ſuis, M. de la Motte, avec tout ſon mérite & ſa réputation, ne m'effraie point, & devient à mes yeux un homme comme un autre, c'eſt-à-dire, un ſimple ſujet d'obſervation, de même que l'homme dont

on ne parle point & qui ſe perd dans la foule.

Il n'y a ni petit, ni grand homme pour le Philoſophe : il y a ſeulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts : d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités : il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, & dont la médiocrité a ſes avantages ; car on peut dire, en paſſant, que c'eſt preſque toujours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux & les grandes erreurs : s'ils n'abuſent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire, du moins ſont-ils cauſe que les autres abuſent pour eux de ce qu'ils ont fait.

Mais, pour revenir à mon ſujet, je n'avertis que la critique d'Inès n'eſt point de moi, que parce qu'elle n'en eſt point. Si elle eſt bonne, que le véritable Auteur en ſoit loué, je ne veux le bien de perſonne : ſi elle eſt mauvaiſe, j'ai aſſez de mes fautes, ſans me charger de celles d'autrui. En fait de critique ou d'éloge, je ſuis bien-aiſe que perſonne ne faſſe pour moi ; je m'en tiens au peu que je ſçais faire, & je veux avoir tort ou raiſon par mes propres Œuvres.

Je ne ferai plus qu'une attention-là deſſus : la critique d'Inès eſt intitulée : *un Spectateur François*.

Je n'ai rien à dire à l'Auteur qui a pris mon titre : mais ſi j'avois été homme à faire valoir exactement le Privilége de mon Livre, l'Imprimeur de cette Critique, miſe ſous mon Titre, n'auroit pas trouvé ſon compte avec moi. Paſſe pour cette fois, où je me contente de dire que cette Feuille anonyme ne m'appartient point: mais, ſi on y revenoit, je prendrois les meſures convenables en pareil cas, & je ne ſouffrirai plus une confuſion de Titres, dont le moindre inconvénient ſeroit de me faire ou plus d'honneur, ou plus d'injure, & qui avec cela pourroit me charger de l'iniquité de tout homme dangereux & hardi, qui voudroit écrire ſans être connu, & par-là livreroit mon caractere & l'innocence de mes mœurs à la diſcrétion de ſon audace.

Puiſqu'il s'agit ici d'Inès, & qu'il m'a fallu diſcontinuer la ſuite des ſujets que j'ai coutume de traiter dans mes Feuilles, je vais donner la moitié d'une Lettre qu'un de mes amis m'écrit, de Paris, à la campagne où je ſuis : je l'avois prié de me dire ſes ſentiments ſur cette Tragédie, & voici comment il s'explique. Les réflexions qu'il fait dans ſa Lettre me tiendront lieu d'un Spectateur ordinaire.

Après vous avoir informé de tout ce que vous

vouliez ſçavoir, je vais à préſent vous ſatisfaire ſur le chapitre d'Inès : le Public a déjà fait ſon éloge par la grande avidité qu'il a marquée pour la voir, & moi qui vous parle, j'étois de ce public-là, & même de la portion de ce public la plus avide. Ainſi c'eſt déjà vous dire en gros ce que je penſe de l'ouvrage. Je n'ai pas le temps d'en faire le détail, & je vous en dirai ce que je pourrai, ſans ordre, & ſuivant que les choſes me viendront.

Je trouve d'abord qu'il regne un extrême intérêt dans cette Tragédie ; mais de cet intérêt rare qu'il n'appartient qu'à peu d'Auteurs de jetter dans ces ſortes d'ouvrages ; intérêt qui vient moins des faits, que de la maniere de les traiter ; intérêt encore plus ſemé, plus répandu, que marqué ſeulement en quelques endroits.

Dans les Tragédies ordinaires, paroît-il une ſituation intéreſſante ? elle frappe ſon coup : & voilà qui eſt fini juſqu'au moment qu'il en revienne une autre.

Ici chaque ſituation principale eſt toujours tenue préſente à vos yeux, elle ne finit point ; elle vous frappe par tout, ſous des images paſſageres qui la rappellent ſans la répéter : vous la revoyez dans mille autres petites ſituations momentanées, qui naiſſent du dialogue des perſonnages, & qui en

naiſſent ſi naturellement que vous ne les ſoupçonnez point d'être la cauſe de l'effet qu'elles produiſent : de façon que dans tout ce qui ſe paſſe actuellement d'intéreſſant, réſide encore, comme à votre inſçu, tout ce qui s'eſt paſſé ; de-là vient que vous êtes remué d'un intérêt ſi vif, & ſi ſoutenu, & qui eſt d'autant plus infaillible, que, hors les endroits extrêmement marqués, vous ne diſtinguez plus les inſtants où il vous gagne, ni les reſſorts qui les contiennent.

Et certainement c'eſt ce qu'on peut regarder comme le trait du plus grand maître : on auroit beau chercher l'art d'en faire autant, il n'y a point d'autre ſecret pour cela que d'avoir une âme capable de ſe pénétrer juſqu'à un certain point des ſujets qu'elle enviſage. C'eſt cette profonde capacité de ſentiment qui met un homme ſur la voie de ces idées ſi convenables, ſi ſignificatives ; c'eſt elle qui lui indique ces tours ſi familiers, ſi relatifs à nos cœurs ; qui lui enſeigne ces mouvements faits pour aller les uns avec les autres, pour entraîner avec eux l'image de tout ce qui s'eſt déjà paſſé ; & pour prêter aux ſituations qu'on traite ce caractere ſéduiſant qui ſauve tout, qui juſtifie tout, & qui même, expoſant des choſes qu'on ne croiroit pas régulieres, les met dans un biais qui nous aſ-

ſujettit toujours à bon compte; parce qu'en effet le biais eſt dans la nature, quoiqu'il ceſsât d'y être, ſi on ne ſçavoit pas le tourner: car en fait de mouvement, la nature a le pour & le contre; il ne s'agit que de bien ajuſter.

Par exemple, le Prince, malgré la convention faite avec ſa Maitreſſe de cacher leur amour, à cauſe du danger qu'il y a de le découvrir, l'avoue pourtant, par une vivacité qui le prend auſſi-tôt qu'on l'en accuſe.

Un génie borné auroit fait ſon perſonnage plus diſcret: il n'auroit pas même imaginé qu'on pût ſe conduire autrement; &, ſans jetter les yeux plus loin, il s'en ſeroit tenu au parti qui avoit d'abord la mine la plus raiſonnable, & qui étoit que le Prince ſe tût là-deſſus; & c'eſt juſtement avec cet eſprit-là qu'on fait des ouvrages ſi froids. Tous les Poëmes dramatiques qui ſont médiocres, ſont pleins de ces régularités glacées; mais il y a une conduite ſenſée d'un ordre ſupérieur, & c'eſt celle que tient un Auteur qui ſçait qu'il y a des occurences où c'eſt agir judicieuſement que de mettre une étourderie apparente à la place d'une action qui ſe préſente d'abord, & qui ſeroit dans l'ordre ordinaire de la raiſon; qu'enfin, il y a des inſtants où la paſſion fournit à un homme

des vues ſubites, auxquelles il eſt impoſſible qu'il réſiſte, fuſſent-elles étourdies, & qui doivent l'emporter ſur tout ce qu'il avoit auparavant réſolu de faire, & qu'il avoit cru le plus ſage: car tout paſſionné qu'il eſt cet homme-là, il compare rapidement ce qu'il ſent alors, à ce qu'il avoit projetté, & peut-être n'a t-on jamais le ſens ni plus droit, ni plus vif que dans ces moments-là. La paſſion eſt ſouvent meilleure ménagere de ſes intérêts qu'on ne penſe; & je croirois que la raiſon même dans de grands beſoins la ſecourt de tout ce que ſes lumieres ont de plus ſûr; car l'homme eſt ainſi fait, que tout ce qu'il a lui ſert, & vient à lui quand il le faut.

Mais je m'écarte; revenons au Fils d'Alphonſe: en vertu de quoi étoit-il convenu avec ſa Maitreſſe de ne pas avouer leur amour? En vertu de ce qu'il croyoit que cet amour n'étoit encore connu de perſonne: mais il voit que la Reine l'a pénétré, cela change la thèſe; elle l'en accuſe devant ſon pere: n'en eût-elle encore qu'un ſoupçon, c'eſt tout de même pour Inès que ſi elle en étoit sûre. Cette Amante n'en ſera pas moins l'objet de ſes fureurs, quoiqu'objet douteux. Il ſeroit donc inutile pour le Prince de s'en tenir à la négative; bien plus, il va devenir dan-

gereux de nier : car dans l'état où ſont les choſes, c'eſt priver Inès de la ſeule défenſe qui peut lui reſter contre la Reine; & cette défenſe, c'eſt l'aveu franc & hardi que le Prince fera de ſon amour pour elle : on pourra reſpecter, ou du moins ménager une fille de qualité, chérie d'un Prince héritier préſomptif de la Couronne, d'un Héros qui fait lui-même les délices de tout un Peuple. Ajoutez à cela je ne ſçais quoi de courageux que ſent un homme dont l'âme eſt haute, qui le dégoûte bientôt de toute prudence craintive, & qui lui dit qu'on n'oſeroit le braver, & le pouſſer à bout dans une choſe à laquelle il a déclaré qu'il s'intéreſſe.

Voilà donc tout ce que le Prince enviſage, dans le détroit où il ſe voit; voilà les idées en conſéquence deſquelles ſa paſſion inquiette lui fait négliger une convention qu'un Auteur ordinaire auroit cru ſacrée.

Eh bien ! cette hardieſſe ne lui réuſſit pas; le Roi n'en menace pas moins Inès; & quelques perſonnes voudroient même qu'il la fît ſouſtraire, comme ſi le Prince qu'il s'agit de gagner en devoit par-là devenir plus docile : mais paſſons cela; le Roi, dis-je, n'en menace pas moins Inès: il la fait même priſonniere de la Reine, dont il ne

conoît ni la malice, ni la noirceur. Oh ! pour lors le Prince ſe taira, n'ayez pas peur qu'il parle : il croyoit ſervir Inès en avouant qu'il l'aimoit, il s'eſt trompé ; il va croire qu'il l'aſſaſſineroit en avouant qu'il eſt marié avec elle : & voilà bien la paſſion qui promene toujours nos idées d'une extrémité à l'autre, & quelquefois c'eſt les mener bien. Ainſi c'en eſt fait ; jamais il ne dira ſon mariage ; &, pour tirer Inès de péril, il n'y ſçait plus rien que de l'enlever : c'eſt ce qu'il tente, & qui ne leur réuſſit pas non plus. Il eſt vrai qu'Inès lui fait manquer ſon coup, & ſe refuſe à une action violente & rebelle. Et que ne la force-t-il à le ſuivre, dira-t-on ? c'eſt ſon épouſe. Oui ; mais une épouſe à qui le myſtere de leur union a conſervé tous les droits d'une Amante : elle hait le crime, ſon époux en fait un qui n'eſt pas conſommé, & cette épouſe vertueuſe veut lui en ſauver l'énormité qu'y joindroit un ſuccès coupable, & ſe ſacrifie elle-même à ce peu d'innocence qu'elle peut encore lui conſerver : car pour le Prince, il ne court aucun riſque ; ſon pere ſera ſon juge, & ce pere ne ſe vengera que ſur Inès de la violence de ſon fils repentant. Que j'aime alors à voir la paſſion de ce Prince, toute fougueuſe qu'elle eſt, connoître pourtant les égards

les plus tendres, & n'en relever pas moins de la tendre vertu d'Inès! Que cela peint bien les ſentiments d'un époux, qui ne l'eſt juſqu'ici que ſous la figure d'un Amant qu'on favoriſe, qui n'ôſe être heureux qu'en tremblant, & qui voit encore la pudeur de ſon épouſe s'allarmer du bonheur ſecret qu'il obtient!

Pendant qu'Inès lui repréſente tout ce que ſon action a de criminel envers ſon Roi, ce Roi, dont le Prince vient de forcer la garde, arrive, & trouve ſon fils l'épée à la main. Cherches-tu à m'ôter la vie, lui dit-il, ou quelque choſe de ſemblable. Ces mots déſarment le Prince; il jette ſon épée avec une promptitude qui exprime tendrement à ſon pere tout l'abandon qu'il lui fait de ſa perſonne, toute l'horreur qu'il a lui-même de l'idée qu'on lui impute, & toute l'étendue de ſon innocence à cet égard.

On démêle bien que le pere ſent toute la force de ſon geſte & du diſcours qui le ſuit: il continue pourtant de paroître irrité; & je penſe que c'eſt dans cet endroit-là que le Prince, outré de ſe voir toujours plus malheureux, & ſa Maitreſſe toujours plus expoſée, retombe dans un tranſport de paſſion qui me ſemble admirable. Si l'on ne ménage Inès, dit-il, il fera tout périr; il

tuera

tuera tout. En l'entendant parler ainſi, vous croiriez qu'il ne connoît plus perſonne. Point du tout, il eſt en lui un caractere généreux qui tient la main à ſon emportement. Du milieu de ces projets de vengeance, & de cette fureur aveugle, il ſort machinalement une exception généreuſe en faveur de ſon pere qui le maltraite, & en faveur de Conſtance, à laquelle le Spectateur ne penſe pas alors, & dont on ſe rappelle tout-d'un-coup la douceur & la vertu, que l'on voit bien être les ſeules cauſes de cette exception que le Prince fait pour elle, & pour elle qu'on veut qu'il épouſe malgré lui: je ne ſçais rien de ſi beau que cela. Mais à propos de Conſtance, de cette Princeſſe rejettée du Prince qu'elle aime, & qui ne ſert, pour ainſi dire, qu'à mettre le holà par-tout; qui, de quelque côté qu'on la conſidere, fait un perſonnage comme diſgracié, d'ailleurs aſſez uniforme, & qui ſemble ne devoir pas lui attirer une grande attention, avez-vous rien de plus piquant qu'elle dans cette Tragédie? perdez-vous un inſtant ſes intérêts de vue? combien ne vous les recommande-t-elle pas, par le ſacrifice qu'elle en fait elle-même, par la douleur qu'il lui en coûte en les négligeant, par la contrainte où elle tient cette

douleur, afin que ſon injure frappe moins la Reine & le Roi même, par la ſenſibilité qu'elle éprouve aux malheurs du Prince & de ſa Maitreſſe, par ce ſecours affectueux qu'elle leur prête ſans qu'ils le ſçachent, & qu'elle leur offre enſuite : & tout cela ſans faſte, ſans inſinuer aucune de ces oſtentations Romaines, qui gâtent ce qu'on fait de généreux en le vantant, & qui humilient ceux qu'on oblige? Oui, je l'avoue, Conſtance m'a charmé: c'eſt un caractere abſolument neuf; on oublie de l'admirer, à force de l'aimer. Sa douceur & ſa ſimplicité nous dérobant ce qu'il y a de grand, je n'y ſens rien de cette vertu affectée au Théâtre, & avec laquelle peut-être ſeroit-on inſupportable dans le monde. Conſtance eſt comme une perſonne qui vivroit parmi nous, qui vaudroit mieux que nous tous, & dont nous ſentirions avec plaiſir la ſupériorité, ſans y réfléchir avec l'étonnement qu'elle mériteroit.

Avez-vous remarqué ce que vaut l'aveu qu'elle fait au Roi de l'amour qu'elle a pour ſon fils? Que les ſentiments d'un cœur qui ſe choiſit un pareil confident ſont reſpectables! que ce choix eſt bien garant d'une âme dont les foibleſſes mêmes n'enfanteront que des actions vertueuſes! Pour la Reine

ſa mere, je ne l'aime point. Mon ſentiment eſt que M. de la Motte s'eſt trompé dans ce caractere ; cette femme-là déplaît moins, parce qu'elle eſt méchante, que par ſa maniere de l'être. Une Reine comme elle doit être plus décemment ſenſible à ces affronts, & laiſſer aux femmes du commun cet éclat humiliant qu'elles font des leurs. Je voudrois donc qu'elle diſſimulât ſans en valoir mieux ; que ſes emportements n'appriſſent pas que c'eſt elle qui a empoiſonné Inès, & qu'elle ne fût ſoupçonnée de ce coup qu'à cauſe de l'intérêt qu'elle auroit eu à le faire.

Après cela je conviens que ſa méchanceté va au profit des autres perſonnages : le malheur d'Inès en eſt plus touchant, la vertu de Conſtance plus ſenſible ; le Roi moins libre de ſe diſſimuler les torts de ſon fils, & plus obligé de le punir, quand ils le rendent criminel. La paſſion du Prince en eſt plus exercée, ſon ſilence obſtiné ſur ſon mariage en eſt plus raiſonnable ; car il y a apparence que, ſoit qu'il meure ou qu'il vive, l'aveu qu'il en feroit, perdroit Inès, à qui l'on ne peut juſques ici rien reprocher, ſinon qu'il l'aime ; enfin cette méchanceté nous amene ce bel endroit, où le Roi, après avoir condamné ſon fils par une rigueur qui n'eſt point dans nos mœurs à la vérité,

mais que la Loi bien exactement obſervée ne déſavoueroit point ; où le Roi, dis-je, parlant à la Reine qui a pourſuivi la mort du Prince, lui dit : eh ! pourquoi jugiez-vous ſa mort ſi néceſſaire ? en ajoutant après : je vois bien que mon fils n'a plus de mere.

Cet endroit-là me fera encore remarquer une choſe : c'eſt cette connoiſſance intime & réciproque, qu'au milieu de leurs diviſions le pere & le fils dans toute la Pièce ont, de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre : jamais ils ne s'aiment plus, ils ne ſe le font jamais plus entendre que dans leurs actions qui le démontrent le moins ; & pour ſurcroît de peine, il faut qu'ils gênent leurs ſentiments, l'un dans la crainte que ſon pere ne s'en ſerve pour le gagner, l'autre dans la crainte que ſon fils n'arrache à la nature une grâce que la juſtice lui refuſe.

Voilà de grandes ſources d'intérêt : mais c'eſt bien dommage que le Prince aille mourir.

Auſſi le Conſeil que le Roi tient pour le juger me bleſſe-t il en partie, ſa tournure ingénieuſe ne me conſole pas de l'Arrêt qu'on y prononce ; le Juge qui abſout le Prince, tout ſon rival qu'il eſt, je l'eſtime d'abord : mais quand l'autre le condamne politiquement, après avoir cité les obli-

gations qu'il a à ce Prince, oh! je ſuis ſon ſerviteur: ſa juſtice s'explique d'une façon trop biſarre; le parallele que j'en fais avec les obligations qu'il cite me la rend odieuſe, toute louable qu'elle eſt dans le fond: outre cela je m'apperçois tout-d'un-coup qu'on a voulu contraſter trop ſpirituellement les avis de ces deux Juges: l'Auteur eſt trop là-dedans, lui qui ne paroît nulle part que là; & je ſens malgré moi que cela ne s'accorde pas avec l'intérêt ſérieux & de bonne-foi qui m'occupe: peut-être ai-je tort de penſer comme cela; mais il eſt comme impoſſible de ne pas tomber dans ce tort-là, & par-là mon tort eſt celui de l'Auteur.

Je ne ſçais pourquoi je n'ai preſque rien dit du perſonnage d'Inès, qui contribue de tout ſon rôle au plaiſir que donne cette Tragédie, & dont les diſcours, dans le dernier acte ſur-tout, emportent le cœur. Adieu, mon ami, le papier me manque. *Vale.*

VINGT-UNIEME FEUILLE.

UN inconnu m'envoya, il y a quelques jours, un paquet que mon valet reçut pendant mon abſence: j'y ai trouvé un manuſcrit contenant la vie de ce même inconnu, avec une lettre qu'il eſt inutile de rapporter toute entiere, & dont je ne donnerai ici qu'une partie; la voici.

MONSIEUR,

Puiſque vous vous appliquez à connoître les hommes, n'y en eût-il qu'un ſeul entre cent-mille qui dût profiter de vos recherches; votre étude ne dût-elle avancer que vous dans la ſageſſe, ne contribuât-elle qu'à perfectionner votre raiſon, le peu de progrès que j'ai fait moi-même dans cette étude, me perſuade que je dois, ſi je puis, aider au progrès que vous y pouvez faire. Le ſecours que j'ai à vous donner, c'eſt l'hiſtoire de ma vie: ſi vous ne trouvez pas à propos de la produire telle qu'elle eſt, du moins y puiſerez-

vous des réflexions qui vous ſeroient peut-être échappées. Dans tout le cours de mes aventures, j'ai été mon propre ſpectateur, comme le ſpectateur des autres; je me ſuis connu autant qu'il eſt poſſible de ſe connoître: ainſi c'eſt du moins un homme que j'ai développé, & quand j'ai comparé cet homme aux autres, ou les autres à lui, j'ai cru voir que nous nous reſſemblions preſque tous; que nous avions tous à-peu-près le même volume de méchanceté, de foibleſſe & de ridicule; qu'à la vérité nous n'étions pas tous, auſſi fréquemment les uns que les autres, foibles, ridicules & méchants; mais qu'il y avoit pour chacun de nous des poſitions, où nous ferions tout ce que je dis-là, ſi nous ne nous empêchions pas de l'être.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, diſpoſez comme il vous plaira de ce que je vous envoie, & continuez votre travail: de tous les uſages qu'on peut faire de ſon eſprit, le plus louable, & peut-être le ſeul utile, c'eſt celui que vous faites du vôtre: laiſſez à certains ſçavants, je veux dire aux feſeurs de ſyſtêmes, à ceux que le vulgaire appelle Philoſophes, laiſſez-leur entaſſer méthodiquement viſions ſur viſions, en raiſonnant ſur la nature de deux ſubſtances, ou ſur choſes pareilles. A

quoi ſervent leurs méditations là-deſſus ; qu'à multiplier les preuves que nous avons déjà de notre ignorance invincible. Nous ne ſommes pas dans ce monde en ſituation de devenir ſçavants, nous ne ſommes encore que l'objet, ou plutôt le ſujet de cette ſcience que nous voudrions avoir: juſques-là ſoumettons notre orgueil : ſa curioſité ne trouveroit pas ici ſon compte : tout en nous eſt diſpoſé pour la confondre : l'envie que nous avons de nous connoître n'eſt ſans doute qu'un avertiſſement que nous nous connoîtrons un jour, & que nous n'avons rien à faire ici, qu'à tâcher de nous rendre avantageux ce développement futur des myſteres de notre exiſtence : l'impoſſibilité de les comprendre ne les détruit point, n'empêche pas les conſéquences : de la maniere dont nous les ignorons, il nous eſt auſſi peu poſſible de les nier, que de les comprendre, & ne pouvoir les nier, c'eſt en connoître ce qu'il nous faut, pour en craindre le nœud, & pour prendre garde à nous : voilà où nous en ſommes. Ne nous révoltons point contre cette admirable économie de lumiere & d'obſcurité que la ſageſſe de Dieu obſerve en nous à cet égard-là : en un mot, ne cherchons point à nous comprendre ; ce n'eſt pas-là notre tâche ; interrogeons les

Hommes, ils nous apprendront quelle elle doit être.

Qu'exigent-ils de moi ? qu'eſt-ce que j'exige d'eux ? quelle eſt la fonction dont ils ont le plus beſoin que je m'acquitte avec eux ? quelle eſt celle dont j'ai le plus de beſoin qu'ils s'acquittent avec moi ? c'eſt cela qui doit décider, ce me ſemble. Soyez bon & vertueux avec moi, me dit tout Homme quelconque. Soyez de même à mon égard, dis-je à tout Homme à mon tour: toutes nos voix ne forment là-deſſus qu'un écho: & de la ſcience, dont je parlois tout-à-l'heure, pas un mot.

Laiſſons-là donc cette ſcience que perſonne ne me demande, que je ne demande à perſonne, & que toutes nos lumieres nous refuſent. Feſons l'ouvrage qui nous eſt indiqué. Soyons bons & vertueux, on apprend ſi aiſément à le devenir; ce que je voudrois raiſonnablement qu'un autre fît pour moi, ne le fît-il point, m'enſeigne ce que je dois faire pour lui : voilà toute la ſcience dont il s'agit, & l'unique qui ſoit néceſſaire, qui eſt à la portée de tous les Hommes, qui n'exige preſque aucuns frais d'étude. Il eſt vrai qu'elle eſt d'une pratique difficile : mais pourquoi preſque toutes nos lumieres n'aboutiſſent-elles qu'à

nous en donner des leçons, ſi nous ne ſommes pas nés pour les pratiquer ? nous regorgeons là deſſus, ſi j'ôſe le dire, d'inſtructions intérieures & preſſantes : car enfin que l'homme ſans honneur & ſans religion me réponde, ſi pourtant il eſt vrai qu'il y ait de ces gens-là.

Quand je dis à l'Homme à qui j'ai affaire : traitez-moi avec juſtice : écoutez la voix de votre conſcience; que penſai-je en diſant cela? je regarde cette conſcience, à laquelle je veux le rendre attentif, ou comme la regle ſacrée de ſes actions, ou comme un guide impoſteur qui va, s'il le ſuit, l'égarer à mon avantage, & n'en faire qu'un imbécille. Si elle eſt la regle de ſes actions, ma conſcience eſt donc auſſi la regle des miennes : ſi c'eſt un guide impoſteur qu'il n'appartient qu'aux imbécilles de ſuivre, il n'y aura donc d'Homme ſage que celui qui expliquera toutes les idées de juſtice à contre-ſens. Eh ! où en ſommes-nous, ſi la véritable ſageſſe n'eſt qu'un eſprit de brigandage ? toutes nos Loix ne ſont donc établies que pour faire des dupes ; on punit donc un ſage, quand on punit un fripon ; le plus criminel eſt donc le plus raiſonnable, & l'Homme vertueux n'eſt qu'un ſot, qu'une miſérable dupe de ſa raiſon, dont il devroit rebuter les inſpirations, &

auxquels il devroit ſubſtituer des idées meurtrieres & ſubtiles, qui lui apprendroient qu'il faut être un coquin, pour remplir ſa véritable charge dans ce monde.

Quelle étrange ſageſſe que celle qu'on ne peut avoir qu'en prenant le contre-pied de toutes ſes lumieres naturelles; qu'en ſe diſant à ſoi-même: cet eſprit de juſtice que je trouve en moi, que je trouve dans un autre, qui fait ma ſûreté & la ſienne, cet eſprit-là n'eſt qu'illuſion! Quelle étrange ſageſſe, encore une fois, que celle qui apprend à détruire l'ordre qui nous conſerve; que celle qu'on ne peut ſouffrir dans les autres, que les autres ne peuvent ſouffrir en nous, que celle dont on eſt obligé de pourſuivre, de déshonorer, d'étouffer les ſectateurs!

Il eſt vrai que nous naiſſons tous méchants: mais cette méchanceté, nous ne l'apportons que comme un monſtre qu'il nous faut combattre. Nous la connoiſſons pour monſtre, dès que nous nous aſſemblons: nous ne feſons pas plutôt ſociété, que nous ſommes frappés de la néceſſité qu'il y a d'obſerver un certain ordre, qui nous mette à l'abri des effets de nos mauvaiſes diſpoſitions; & la raiſon, qui nous montre cette néceſſité, eſt le correctif de notre iniquité même.

Cet ordre donc, une fois prouvé néceſſaire pour la conſervation générale, devient, (à ne parler même qu'humainement,) un devoir indiſpenſable pour chacun de nous, qui frémiſſons d'horreur à la vue de ce qui arriveroit, ſi cet ordre n'y étoit pas.

Il faut que mon prochain ſoit vertueux avec moi, parce qu'il ſçait qu'il feroit mal, s'il ne l'étoit pas; il faut que je le ſois avec lui, parce que je ſçais la même choſe.

Malheur à qui rompt ce contrat de juſtice, dont votre raiſon & la mienne, & celle de tout le monde ſe lient, pour ainſi dire enſemble, ou plutôt ſont déjà liées, dès que nous nous voyons, en quelque endroit que nous nous voyions, & ſans qu'il ſoit beſoin de nous parler : contrat qui m'oblige, même avec l'Homme qui ne l'obſerve pas à mon égard, parce que ce n'eſt pas une Loi conditionnelle & particuliere faite avec lui; Loi qui ſeroit inutile, impuiſſante, & malgré laquelle notre corruption reprendroit bientôt ſon empire féroce: Non, c'eſt une Loi de néceſſité abſolue, paſſée pour jamais avec l'humanité, avec tous les Hommes enſemble, & par tous les Hommes en général qui l'ont tous ratifiée, & qui la ratifieront toujours.

Malheur donc à qui n'obſerve pas, autant qu'il

eſt en ſon pouvoir, cette Loi de bon-ſens univerſelle, devenue juſte par la néceſſité qu'il y a de la ſuivre, & dont celui de qui je tiens mes lumieres me reprochera le violement devenu criminel, parce que ma raiſon le condamne, parce que je ſçais que mon bien & ma vie, & tout ce que je poſſede, ſont autant de bienfaits que me diſpenſe l'obſervation générale de cette Loi, & qui me ſeroient arrachés, ſi tout le monde étoit auſſi méchant que je le ſuis.

Que les coutumes, que les uſages particuliers des Hommes ſoient défectueux, cela ſe peut bien; auſſi ces uſages ſont-ils de la pure invention des Hommes, auſſi ces coutumes ſont-elles auſſi variées qu'il y a de Nations diverſes : mais cette Loi, qui nous preſcrit d'être juſte & vertueux, eſt par-tout la même; les Hommes ne l'ont pas inventée, ils n'ont fait que convenir qu'il falloit la ſuivre, telle que la raiſon, ou Dieu même, la leur préſentoit & leur préſente toujours d'une maniere uniforme. Il n'a pas été néceſſaire que les Hommes aient dit : voilà comment il faut être juſte & vertueux; ils ont dit ſeulement : ſoyons juſtes & vertueux; & en voilà aſſez, cela s'entend par-tout, cela n'a beſoin d'explication dans aucun pays : en quelque endroit que j'aille, je trouve

dans la conſcience de tous les Hommes une uniformité des ſciences ſur ce chapitre-là qui convient à tout le monde. Si j'ai des beſoins ou des intérêts qui me ſoient perſonnels & particuliers, je n'ai qu'à les dire, & l'on ſçait tout-d'un-coup ce qu'il me faut.

Mais c'eſt aſſez parler de juſtice & de vertu: j'en reviens, Monſieur, à vous encourager à pourſuivre un travail qui ne tend qu'à faire reſſouvenir les Hommes de leurs véritables devoirs, &c.

Je ſupprime ici de la Lettre de l'Inconnu plus que je n'en donne: mais ce qu'il en reſte nous meneroit trop loin.

J'ai lu d'un bout à l'autre ſes aventures, & je les ai trouvé ſi inſtructives, & en même temps ſi intéreſſantes, que j'ai réſolu de les donner, quelque longues qu'elles ſoient; elles emploieront bien dix-huit à vingt de mes Feuilles; & je les regarde comme des leçons de morale, d'autant plus inſinuantes, qu'elles auront l'air moins dogmatiques, & qu'elles gliſſeront le précepte, à la faveur du plaiſir qu'on aura, je crois, à les lire. Cependant je pourrai de temps en temps en ſuſpendre la ſuite pour une quinzaine, & traiter alternativement quelques-uns de mes

ſujets ordinaires. Voici maintenant par où commencent ces aventures.

Je ſuis né dans les Gaules, d'une famille aſſez médiocre, & de parents, qui, pour tout héritage, ne me laiſſerent que des exemples de vertu à ſuivre. Mon pere, par ſa conduite, étoit parvenu à des emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, & qui avoient déjà rendu ſa fortune aſſez brillante, quand une longue maladie, qui le rendit très-infirme, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute ſubite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avoit acquis : il ne lui reſta pour toute reſſource qu'un bien de campagne d'un très-médiocre revenu, où il alla vivre, ou plutôt languir, avec ſa petite famille, compoſée de ma mere, de ma ſœur, qui avoit dix-ſept ans, & de moi qui en avois près de ſeize, & qui ſortois de mes claſſes.

Ma mere, qui avoit une extrême tendreſſe pour ſes enfants, & qui les voyoit pauvres, ſoutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon pere. Toute vertueuſe qu'elle étoit, ſon eſprit parut entièrement ſuccomber ſous le coup qui venoit de nous frapper. Dès qu'elle fut à la campagne, la dure économie qu'il fallut y garder pour

y vivre, le retranchement total de mille petites délicateſſes qu'elle nous avoit laiſſé prendre, & dont elle nous voyoit privés, le chagrin de voir ſes chers enfants devenus ſes domeſtiques, & changés, pour ainſi dire, en valets de campagne; enfin je ne ſçais quelle triſteſſe muette & honteuſe qu'elle voyoit en nous, que la miſere peint ſur le viſage des honnêtes-gens qu'elle humilie, & qui fait plus de peine à voir aux perſonnes qui ont du ſentiment, que la douleur la plus déclarée: tout cela jettoit ma mere dans une affliction dont elle n'étoit pas la maitreſſe. Elle ne pouvoit nous regarder ſans pleurer: mon pere, qui l'aimoit, & à qui nous étions chers, s'enfuyoit quelquefois à ſes pleurs, & quelquefois ne pouvoit à ſon tour s'empêcher de joindre ſes larmes aux ſiennes.

Un jour que je revenois ſur le ſoir de cueillir quelques fruits dans un petit verger que nous avions, je ſurpris mon pere & ma mere qui ſe parloient auprès de notre maiſon, & je les écoutai à la faveur d'une haie qui me couvroit. J'entendis que ma mere ſoupiroit, & que mon pere s'efforçoit de calmer ſa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui diſoit-il, je n'ai point condamné l'excès de votre

votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée ; je ne vous ai rien dit : il n'eſt pas étonnant que la raiſon plie d'abord ſous de certains revers : les mouvements naturels doivent avoir leur cours ; mais on ſe retrouve après cela : on revient à ſoi-même, on s'appaiſe, & vous ne vous appaiſez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point, vous m'accablez ; vous me faites mourir, & vous ne vous en ſouciez pas. J'aime nos enfants autant que vous les aimez : j'ai été auſſi ſenſible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'eſpérois leur laiſſer. D'ailleurs je ſuis infirme ; ſuivant toute apparence vous me ſurvivrez, & vous reſterez à plaindre, & vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il ſe paſſe dans mon cœur, quand j'enviſage ce que je vous dis-là ? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une ſi grande union, n'ai-je pas appris à m'intéreſſer à ce qui vous regarde ? N'avez-vous pas eu le temps de me devenir chere ? Mes chagrins, tels qu'ils ſont, ne me ſuffiſent-ils pas ? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume ? Mes forces diminuent tous les jours ; la fin de ma vie n'eſt que trop perſécutée, ne contribuez point à la rendre plus triſte. Vous avez toujours

eu de la Religion, j'eſpérois que vous me conſoleriez, que nous nous conſolerions l'un & l'autre : mais tout me manque à la fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble & de déſolation. Il m'a ôté mes biens & ma ſanté, & vous m'ôtez la ſatisfaction de vous voir ſoumiſe à ſa volonté. C'étoit-là le ſeul bien qui pouvoit me reſter, la ſeule paix que mon cœur pouvoit encore goûter : votre vertu me la promettoit ; mais tout m'eſt refuſé : il faut que l'affliction me ſuive juſqu'au tombeau, & que Dieu m'éprouve juſqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de ſoupirs qui me glacerent le cœur : enſuite ils recommencerent à ſe parler, mais très-bas, & comme en ſe promenant ; ce qui me fit perdre ce qu'ils diſoient. J'allois donc me retirer, quand mon pere, hauſſant un peu plus la voix, m'arrêta.

Ne vous embarraſſez point de nos enfants, dit-il ; mon fils a des ſentiments d'honneur, & ſa ſœur eſt née vertueuſe ; ne ſongeons qu'à cultiver ces heureuſes diſpoſitions : depuis le malheur qui nous eſt arrivé, j'ai découvert en eux un caractere qui me charme. Ils vous ont vu pleurer du peu de fortune que nous leur laiſſe-

rons; ils m'en ont vu affligé moi même. Vos pleurs & mes chagrins ne ſont pas demeurés ſans reconnoiſſance : leur cœur y a répondu, & notre affliction pour eux à réchauffé leur tendreſſe pour nous : je l'ai remarqué dans mille petites choſes; & je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit cet attendriſſement où notre amour les a mis pour nous. Voici l'inſtant de leur donner des leçons, jamais leur cœur n'y ſera plus docile : ils ſont infortunés & attendris; il n'y a point de ſituation plus amie de la vertu, que celle où ils ſe trouvent.

VINGT-DEUXIEME FEUILLE.

VOICI la ſuite des aventures de l'Inconnu, & dorénavant je les continuerai ſans préambule.

Mon pere & ma mere, après s'être encore entretenus quelque temps, rentrerent dans la maiſon; je m'y retirois moi-même, quand je rencontrai ma ſœur qui venoit d'un autre côté : comme elle me vit fort triſte, elle me demanda ce que j'avois. Hélas! ma ſœur, lui répondis-je la larme à l'œil, ſi vous ſçaviez la converſation que je

viens d'entendre, entre mon pere & ma mere, ſur notre chapitre, vous ſeriez auſſi affligée que moi; je n'étois pas loin deux, ils ne me voyoient pas : ma mere eſt toujours au déſeſpoir de nous voir ruinés, elle nous aime trop, nous ſerons la cauſe de ſa mort : mon pere n'oublie rien pour la conſoler, & je ſens bien qu'il auroit beſoin de conſolation lui-même : vous ſçavez qu'il n'a point de ſanté ; ma mere depuis quelque temps eſt toujours malade; nous les perdrons peut-être tous deux, ma ſœur, ils ne peuvent pas y réſiſter ; & où en ſerions-nous après? que ſerions-nous au monde, s'ils n'y étoient plus? de quel côté tourner! qui eſt-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment? eſt-ce que nous pourrions vivre ſans les voir, nous qui n'avons plus qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? auſſi ma ſœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le ſerions.

Nous n'y ſommes pas encore, me répondit-elle avec amitié; (car nous étions très-tendrement unis :) ne vous mettez point des choſes ſi funeſtes dans l'eſprit; ſur-tout, mon frere, n'allez point pleurer devant eux, prenez y garde, vous les chagrineriez encore davantage : tâchons au contraire de leur paroître gais; peut-être que cela

diminuera l'affliction où ils ſont; puiſqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous faſſions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon pere, qui, au bruit que nous feſions, s'étoit arrêté ſur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obſcurité, & entendit aiſément tout ce que nous diſions; ſon cœur n'y put tenir, il vint à nous pénétré de tendreſſe. Ah! mes enfants, que vous êtes aimables! nous dit il, en nous ſerrant entre ſes bras, & que vous méritez bien vous-même toute l'inquiétude que vous m'avez donnée juſqu'ici! venez, ſuivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main; allons dire à votre mere ce que je ſçais de vous, venez lui payer ſes larmes: je la connoîs, quel bonheur pour elle! quelle récompenſe de ſa douleur! quelle mere eut jamais plus de grâces à rendre au Ciel!

Mon pere continuoit toujours à nous parler, quand il entra avec nous dans une ſalle où étoit ma mere qui liſoit. Quittez votre lecture, lui dit-il, je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous, ni pour moi. Embraſſez vos enfants, jamais pere ni mere n'en ont eu de plus dignes de leur tendreſſe: ne les plaignez plus, réjouiſſez-vous; nous nous trompons, nous avions du chagrin pour eux, & il ne leur eſt point ar-

rivé de vrai malheur : rien ne leur manque, ma chere femme, ils ont de la vertu ; je viens d'en être convaincu, je les écoutois ſans qu'ils le ſçuſſent. Votre fille diſoit tout à-l'heure à ſon frere qui pleuroit, que, puiſque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçaſſent d'adoucir nos inquiétudes : que dites-vous de ces ſentiments-là? y a-t-il des richeſſes qui les vaillent? nos enfants reſteront-ils ſi malheureux? ſerez-vous encore affligée? le pourrez-vous? n'obtiendront-ils rien? pour moi je me ſuis déjà acquitté envers eux, mon cœur eſt en paix ; je ſuis content, & j'ôſe leur répondre que vous le ſerez auſſi ; car pour de triſteſſe, il n'en eſt plus queſtion : je crois que vous, ni moi n'en ſçaurions plus avoir après cela : mais ce n'eſt pas aſſez que de ceſſer d'etre triſtes, cela vaut davantage ; nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le ſommes effectivement, d'avoir des enfants qui ont le cœur ſi bon.

Ma mere, à ce diſcours, verſa encore des larmes ; mais ce furent des larmes de joie. Oui, s'écria-t-elle, en nous feſant des careſſes auxquelles mon pere joignoit encore les ſiennes ; oui, mon mari, vous avez eu raiſon de répondre pour moi, j'en ſuis contente.

Je ne ſçavois où j'étois, pendant que ma mere nous parloit ainſi; le raviſſement où je la voyois, ſes careſſes, celles de mon pere avoient mis mon cœur dans une ſituation qu'on ne peut exprimer : je me rappelle ſeulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais ſenti de mouvements dont mon âme ait été auſſi tendrement pénétrée qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre triſteſſe commune : nous paſſâmes ſix mois dans la paix & toute la gaieté que peut donner un état où l'on ne déſire plus rien. Je me promenois ſouvent avec mon pere, & de tout ce qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit occaſion de m'inſtruire : je ne ſçais comment il feſoit en m'inſtruiſant; mais je regardois nos entretiens comme des heures de récréation pour moi; je craignois de les voir finir; il avoit l'art de les rendre intéreſſants; j'aimois à ſentir ce qu'il diſoit; ma jeuneſſe & ma vivacité, qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit ſérieux & raiſonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes-gens, ne contribuoient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ſes diſcours; j'en valois mieux entre ſes mains d'être jeune & vif, parce que je n'en avois que plus d'ardeur pour le plaiſir, & que ce plaiſir, il avoit ſçu faire

en ſorte que je le mîſſe à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions comme de coutume, nous vîmes paſſer un Seigneur extrêmement âgé, qui ſe promenoit comme nous aſſez près de ſon château; il avoit l'air triſte, abattu & rêvoit profondément. D'où vient donc que ce Seigneur eſt ici, dis-je, en le voyant? il me ſemble ne l'avoir jamais vu à la campagne. C'eſt qu'il a eu ordre de ſe retirer de la Cour, me dit mon pere. Et pourquoi cela, répartis-je? oh! pourquoi? me dit-il: pour n'avoir pas eu l'adreſſe de ſe maintenir dans ſa faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue ſupérieure à celle de ſes ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu; car ordinairement voilà les crimes de ces fameux diſgraciés. Mais, mon pere, vous m'étonnez, lui dis-je: les moyens de ſe maintenir dans ſa faveur me paroiſſent bien étranges; c'eſt donc un coupe-gorge que la Cour des Princes? Eh! comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur? Je n'en ſçais rien, reprit-il; tout ce que je puis dire, c'eſt que les ambitieux s'en accommodent. Sur ce pied là, répondis-je, quand on dit d'un homme qu'il eſt ambitieux, on en dit bien du mal; mais ne pourroit-on pas s'exempter de la néceſſité de nuire aux autres? il

n'y auroit qu'à ne ſe point faire d'ennemis. Cela ne ſerviroit de rien, dit mon pere ; car dans ce pays-là les ennemis ſe font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit ; êtes-vous en place : vous voilà brouillé ſans rémiſſion avec je ne ſçais combien de gens à qui pourtant vous rendez ſervice. Eh ! m'écriai-je, quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige ? On lui veut mal de ce qu'il eſt en état d'obliger, reprit-il ; de ce qu'on a beſoin d'être ſon ami, au-lieu qu'on voudroit que ce fût lui qui eût beſoin d'être le nôtre. Eh ! de quelle maniere faut-il donc ſe comporter avec des gens ſi méchants, lui dis-je ? Hélas ! mon fils, me répondit-il, il faut être méchant ſoi-même ; encore eſt-il bien difficile de l'être avec ſuccès : car il s'agit d'avoir une méchanceté habile, qui perde finement vos ennemis, ſans qu'ils voient comment vous vous y prenez : ſouvent même eſt-il néceſſaire que ceux que vous employez pour les perdre ne s'apperçoivent pas de votre deſſein. Sçais-tu bien qu'à la Cour c'eſt le chef d'œuvre de l'eſprit humain que cette méchanceté-là ? on dit de celui qui y parvient : voilà un habile homme, voilà une bonne tête ; il a culbuté ſes ennemis ; il a ſçu écarter tout ce qui lui feſoit ombrage ; il faut avoir bien de l'eſprit pour ſe tirer d'affaire

comme il a fait. Mais, mon pere, lui répondis-je, parmi des perſonnes comme nous, quelqu'un qui reſſembleroit à cet habile homme-là, nous dirions de lui que c'eſt un fourbe, un perfide, un homme ſans conſcience & ſans honneur, un homme qui ne vaut rien. Bon! me dit mon pere, en riant: tu fais-là une plaiſante comparaiſon. Eh! qu'eſt-ce que c'eſt que des gens comme nous? il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilége d'être fourbes ou perfides avec gloire! ne voilà-t-il pas de beaux intérêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous emploierions, pour avancer nos affaires, & pour ruiner celles de nos ſemblables! oh! mon fils, ce n'eſt pas-là l'eſprit du monde; tu vois les choſes comme elles ſont, toi; tu as les yeux trop ſains: mais ſi un peu d'extravagance humaine s'emparoit malheureuſement de ton cerveau, égaroit ta raiſon, & mitigeoit tes principes de vertu, tu penſerois bien d'une autre maniere: ſçache, mon fils, que ce qu'on appelle noirceur de caractere, méchanceté fine, ſcélérateſſe de cœur, iniquité de toute eſpece, porte toujours ſon nom naturel, & n'en change jamais pour des gens comme nous: parmi nous, un fourbe eſt un fourbe, un

méchant eſt un méchant ; à notre égard on explique les choſes à la lettre, on les prend pour ce qu'elles ſont : nos poſtes ſont ſi petits, nos intérêts de ſi peu de valeur, que nous ne pouvons en impoſer à perſonne : le moyen qu'on ſe trompât ſur notre chapitre ! nous ne ſommes revétus de rien qui ſoit reſpectable pour les autres hommes, de rien qui étourdiſſe, qui ſubjugue leur imagination en notre faveur : rien ne nous couvre, pour ainſi dire : nous ſommes tout nuds, ou nous n'avons que des haillons qui ne ſont pas graciables, & qui ſont qu'on nous juge ſans miſéricorde, & comme nous le méritons : de ſorte que nous avons beau être faux avec ſoupleſſe, méchants avec toute l'induſtrie du monde, toute cette induſtrie, toute cette ſoupleſſe nous tournent à mal, & ne fait qu'ajouter de nouveaux traits de laideur à notre indignité, (comme cela eſt juſte :) en un mot, chez nous tout cela eſt miſere d'eſprit & de cœur, plus ou moins odieuſe, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins ruſée.

Mais quand on eſt environné d'honneurs, qu'on eſt revétu de dignités, de grands emplois, oh ! pour lors, mon enfant, les choſes prennent une nouvelle face : cela jette un fard ſur cette miſere dont je viens de parler, qui en corrige, qui en

embellit même les difformités : pour lors ſoyez méchant, & vous brillerez : nuiſez à vos rivaux, trouvez le ſecret de les accabler ; ce ne ſera-là qu'un triomphe glorieux de votre habileté ſur la leur : ſoyez toute fraude & toute impoſture ; ce ne ſera rien que politique, que manége admirable : vous êtes dans l'élévation, & à cauſe de cela les hommes qui ſont vains, & qui voudroient bien être où vous êtes, vous regardent avec autant d'égards qu'ils croiroient en mériter, s'ils étoient à votre place ; en reſpectant vos honneurs, c'eſt l'objet de leurs deſirs qu'ils careſſent : leur vanité, faute de mieux, prend plaiſir à conſidérer votre importance, celle des affaires que vous maniez, des relations que vous avez, & l'étendue d'eſprit dont vous avez beſoin, & la beauté du myſtere ou des ſtratagêmes qui vous ſont néceſſaires dans toutes vos actions, quelles qu'elles ſoient ; fuſſent-t-elles indignes, n'importe : quelquefois même y gagnent-elles de l'être, elles en paroiſſent de plus grands coups : on a opinion qu'elles partent d'une néceſſité grave & politique, & cela leur donne un air de majeſté : les ſuccès qu'elles ont, le fracas qui s'en-ſuit, la ruine de celui-ci & de celui-là qu'elles apportent, les convertit en faits illuſtres, en aventures notables, qu'on eſt

charmé de ſçavoir, & qu'on eſt tout glorieux de raconter : ce que je te dis-là n'eſt pas encore aſſez ; car non-ſeulement les actions de cette nature ſe ſauvent du mépris qu'elles mériteroient, mais on ſemble les exiger de celui qui eſt en place, & s'il demeure oiſif, on ne l'eſtime pas beaucoup ; c'eſt un homme de peu de valeur, qui ne donne point de ſpectacle, & qui languit dans la carriere.

Voilà, mon enfant, pourquoi dans les grandes ſituations l'iniquité la plus déliée fait tant d'honneur, pendant qu'il eſt ſi honteux à des gens comme nous, de n'être pas irreprochables dans la conduite de leur vie. Mais au bout du compte, qu'en dis-tu ? notre lot n'eſt-il pas incomparablement meilleur que celui de ces perſonnes-là ? leur grandeur a beau nous maſquer leurs actions, ils ont beau n'être appellés qu'habiles, quand ils ſont méchants ; ſi c'eſt un bénéfice pour eux, ils en paient bien les charges : tu ne ſçaurois croire ce que c'eſt que leur vie. Quand j'y ſonge, je ne comprends rien à eux, ni à la paſſion qu'ils ont pour le rang, pour le crédit, pour les honneurs ; car cette paſſion-là ſuppoſe des cœurs orgueilleux, avides de gloire, furieux de vanité : cependant ces gens ſi ſuperbes & ſi vains ont la force de fléchir ſous mille opprobres qu'il leur faut

ſouvent eſſuyer : le droit d'être fiers, & de primer ſur les autres, ils ne l'acquierent, ils ne le conſervent, ils ne le cimentent, qu'au moyen d'une infinité d'humiliations, dont ils veulent bien avaler l'amertume. Quelle miſérable eſpece d'orgueil ! auſſi ſe ſent-il preſque toujours de la lâcheté qui le fait ſubſiſter; auſſi n'eſt il bon qu'à donner la comédie aux gens raiſonnables qui le voient.

J'écoutois avec attention mon pere, pendant qu'il parloit ainſi, & je me ſouviens qu'en vérité j'avois pitié de ceux dont il me dépeignoit le ſort. Je jettois de temps en temps les yeux ſur ce Seigneur, dont j'ai parlé, & qui ſe promenoit encore aſſez près de nous, & je le voyois toujours enſeveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paroît que tu t'intéreſſes au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon pere. Il eſt vrai, lui dis-je, il me ſemble qu'il ſouffre. Je le connoîs, reprit mon pere, il a l'âme d'un honnête-homme; il eſt né obligeant, & l'on a toujours dit du bien de lui; je ſuis perſuadé qu'il n'eſt tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente, par laquelle l'on vient à bout de ſe défendre de ſes ennemis, & de les perdre. Sur ce pied-là, répondis-je, il ſe conſolera bientôt de ſa chûte; un honnête-homme ne ſçauroit long-

temps regretter un état incompatible avec ſa bonté naturelle. Hélas! mon enfant, reprit-il, je ſuis ſûr que ce Seigneur ne le regrette que trop, cet état où il n'eſt plus; ſon cœur n'y a pas fait naufrage, il y eſt reſté bon & généreux; mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'eſprit: il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, ce mouvement que tant de monde ſe donnoit pour aller à lui; il regrette ſes flatteurs, dont il ſe moquoit, mais qui regardoient comme un bonheur de ſe le rendre favorable; il ne voit plus ces airs timides & rampants, qui divertiſſoient ſa vanité; il ne fait plus la deſtinée de perſonne: ſes amis n'ont plus tant d'intérêt à le ménager; il ſoupire après cette place qu'il tenoit dans l'eſprit des autres, après ce reſpect craintif qu'il aimoit à inſpirer, quoiqu'il ſe plût à le diſſiper par des procédés obligeants; enfin, après mille fantômes pareils, ſans leſquels il ne peut vivre, & qui ſont devenus la nourriture néceſſaire d'un eſprit empoiſonné d'ambition.

VINGT-TROISIEME FEUILLE.

QUAND j'ai commencé les aventures de l'Inconnu, dont j'ai déjà donné deux Feuilles, j'ai dit que je les interromprois de temps en temps par d'autres choſes. C'eſt un privilege que je me ſuis réſervé, & je me ſuis imaginé que l'uſage que j'en ferois iroit au profit des Lecteurs. Parmi ces Lecteurs cependant, il y en a qui diront peut-être, (en ſuppoſant que les aventures de l'Inconnu leur aient plû:) pourquoi ſuſpendre la ſuite d'une hiſtoire, & laiſſer réfroidir l'intérêt que nous commencions à y prendre? Que cela ne vous embarraſſe pas, me diſoit l'autre jour un de mes amis; pourvu que l'hiſtoire que vous interrompez ſoit bonne, intéreſſante, ceux qui n'auront pas voulu la lire par Feuille, à cauſe de cette interruption, la retrouveront toute entiere dans le volume, & la liront-là tout à leur aiſe; mais ſatisfaites une partie de vos Lecteurs, qu'une longue hiſtoire donnée de ſuite ennuieroit, & qui ne ſeront pas fâchés de vous voir quelquefois changer de ſujet. Changeons donc, lui dis-je; auſſi-bien

auſſi-bien je ſens que cela me divertira moi-même ; car enfin, il faut que le jeu me plaiſe ; il faut que je m'amuſe : je n'écris que pour cela, & non pas préciſément pour faire un livre. Il me vient des idées dans l'eſprit ; elles me font plaiſir : je prends une plume, & les couche ſur le papier pour les conſidérer plus à mon aiſe, & voir un peu comment elles feront ; après cela, quand je les trouve paſſables, je les donne aux autres, qui s'en amuſent eux-mêmes, ou qui les critiquent ; & lequel que ce ſoit des deux, j'y gagne toujours : car ſi la critique eſt bonne, elle m'inſtruit ; elle m'apprend à mieux faire ; j'en penſe une autrefois d'une maniere qui me ſatisfait plus moi-même : ſi au contraire elle eſt mauvaiſe, ou ſi je la crois telle, franchement, je leve un peu les épaules ſur ceux qui la font ; je me moque un peu d'eux entre cuir & chair ; & en pareil cas rire de ſon prochain, c'eſt toujours quelque choſe.

Mais comme c'eſt une impertinence que de rire ainſi, & qu'il n'y a point d'homme qui ſoit digne de ſe moquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui eſt permis que de les remarquer, ce ſentiment moqueur ne me dure pas long-temps ; il ne fait que paſſer : c'eſt un droit que je paie vîte à l'infirmité humaine ; & je deviens philoſophe, quand l'homme

en moi a eu ſon compte : c'eſt-à-dire que je me repens, lorſque j'ai eu le plaiſir de faillir; & voilà ce que c'eſt que notre ſageſſe.

Cela me fait ſonger à un enfant à qui l'on emporte ſa poupée; il crie d'abord : une gouvernante vient qui le conſole. Allons, mon fils, doucement ! fi ! qu'il eſt vilain de crier comme vous faites ! ah ! que vous êtes laid, quand vous pleurez ! l'enfant s'appaiſe. L'homme eſt de même : dérobez-lui le moindre petit plaiſir de vanité qu'il attendoit, c'eſt ſa poupée, c'eſt ſon joujou qu'on lui emporte, & l'enfant de cinquante ou de ſoixante ans crie ; la réflexion, qui eſt alors ſa gouvernante, vient, lui dit : eh, pauvre innocent ! vous n'y penſez pas : qu'eſt-ce que c'eſt que votre eſprit, qu'eſt-ce que c'eſt que l'eſtime qu'on lui doit, quels ſont ceux à qui vous la demandez ? créature foible & ridicule, vous êtes vain, & vous croyez être louable, & vous vous moquez de ceux qui ne vous louent pas; il vous appartient bien de railler les autres ! J'abrège ici le ſermon de la gouvernante, tout le monde peut l'achever; je reviens à la critique : lors donc qu'elle n'eſt pas bonne, & que je me ſuis reproché de m'en être intérieurement moqué, je m'y prends d'une autre façon pour m'en divertir loyalement : je l'écoute en ſpectateur; & de cette maniere j'ai

mes coudées franches, j'en ris de tout mon cœur & ſans ſcrupule, parce que ce n'eſt plus directement de celui qui critique que je ris alors; c'eſt de notre eſprit, de nos fantaiſies, de nos extravagances, de nos délicateſſes pueriles, des petits profits que nous croyons faire en montrant des dégoûts: enfin c'eſt des hommes en général que je ris; c'eſt de moi-même, que je vois dans les autres.

Mais puiſque je parle de critique, je ne ſçaurois m'empêcher de dire une choſe que je trouve en mon chemin. Qu'un homme qui a du jugement, ou qui n'en a pas, critique les ouvrages de nos meilleurs Auteurs vivants, ou d'Auteurs médiocres; qu'il les trouve abſolument mauvais: cela lui eſt permis, il n'y a rien à lui dire, tant qu'il n'attaquera que les productions; ceux qui les ont faites n'ont qu'à ne plus écrire, ſi la critique d'un homme qui remarque bien, ou qui ne dit que des ſottiſes, les ſcandaliſe: mais que ce même homme, non content de critiquer bien ou mal un ouvrage, enveloppe inſenſiblement dans ſa critique une ſatyre contre l'Auteur, & jette un ridicule ſur ſon caractere, il me ſemble que c'eſt ce qu'on ne devroit jamais lui paſſer, & que ce n'eſt pas aſſez ménager l'honnêteté publique, que de donner paſſe-port à de

pareilles choſes. Quand j'étois jeune, j'aurois vécu poliment avec mon Critique : mais à l'égard d'un Satyrique, oh ! il m'auroit déplû, & j'avois un honneur bouillant qui auroit eu beſoin d'un tuteur pour être ſage.

La réflexion que je fais là-deſſus m'en fournit une autre. C'eſt un grand avantage que d'avoir beaucoup d'eſprit, mais il ne faut pas tant l'envier à ceux qui l'ont ; ils n'en jouiſſent pas impunément, & ils le paient bien ce qu'il vaut.

J'entrai l'autre jour dans un de ces endroits où s'aſſemblent de fort honnêtes-gens, la plupart amateurs des Belles-Lettres, ou ſçavants : je les connois preſque tous ; ils ſont dans le particulier de la plus aimable ſociété du monde, raiſonnables autant que ſpirituels : ſe trouvent-ils enſemble ; vous ne les connoiſſez plus : ils ſont à l'inſtant ſaiſis de la fureur d'avoir plus d'eſprit les uns que les autres.

Il part une queſtion : l'un la décide hardiment, & ſans appel ; un autre condamne tout net ce que le premier a dit ; un troiſieme s'éleve qui les condamne tous deux : pendant qu'ils ſe diſputent enſemble, un quatrieme, par un ton qui ſe fait faire place, & qui vaut un coup de tonnerre, leur annonce ſans cérémonie que tout ce qu'ils diſent

ne vaut rien ; un cinquieme ſurvient qui voudroit les appaiſer, en leur feſant convenir amiablement qu'il penſe mieux qu'eux ſur l'article ; un ſixieme crie, s'offre pour arbitre, & n'eſt plus entendu ; mais à force de clameurs il prend toujours acte de ſes diligences, & de l'accommodement judicieux qu'il propoſe. Un autre, pour ſe diſtinguer, ne dit mot, il ſecoue ſeulement la tête en homme qui renferme en lui, qui poſſede l'unique ſolution qu'on peut donner à la choſe ; il confie la ſupériorité de ſes lumieres à ſon voiſin paiſible, qui écoute reſpectueuſement le charivari ſpirituel qui ſe fait, & qui en même temps approuve l'idée de celui qui lui parle, ſans ſçavoir preſque de quoi il s'agit. Quelques autres perſonnes, qui ne ſont ordinairement-là que comme les ſuivants des principaux Acteurs, ſe répandent en petits pelotons dans la ſalle, agitent à l'écart la queſtion, & ſe régalent *incognitò* du plaiſir de la décider, loin du danger & de la réprimande ; car ils n'oſeroient approcher de la bataille, on les écraſeroit comme des pigmées. Cependant la queſtion qui a cauſé la diſpute a diſparu : il en a ſuccédé vingt autres qui ont pris furtivement ſa place, qu'on n'a point reconnu pour étrangeres, & qu'on agite toutes à la fois ; enfin tant eſt procédé qu'il ne

reſte plus rien ſur le tapis qu'une maſſe d'idées ſubtiles & bizarres, qui ſe croiſent, qui ne ſignifient rien, & que l'emportement & l'orgueil de primer ont forcément entaſſées les unes ſur les autres : alors chacun des diſputants ne ſçachant plus à quoi s'en prendre, entêté confuſément d'un ſentiment quelconque, qui n'eſt pas celui qu'il avoit d'abord, car il l'a perdu dans le combat, celui-là ; mais de quelque autre ſentiment qu'il a raccroché par mutinerie, en entendant crier les autres, ſe retire avec une poitrine épuiſée, qu'il a ſacrifiée à la gloire de ſes idées : la pauvre poitrine! que ſa condition eſt malheureuſe! Bref, que reſte-t-il de la diſpute? rien, que des leçons de bruſquerie, (qui à la vérité ne ſont pas perdues) & qu'un exemple bruyant de la miſere de nos avantages.

Voilà l'hiſtoire de ce que je vis dans l'endroit où j'étois entré. Un des principaux diſputants laiſſa ſortir tous les autres, vint ſe mettre auprès de moi. Là, il voulut me faire convenir que c'étoit lui qui avoit dû l'emporter ſur les autres. Il n'y a pas moyen, me dit-il, de vuider une queſtion avec des gens qui s'égoſillent juſqu'à perdre haleine ; & notez qu'en me diſant cela, il avoit lui-même un enrouement qui feſoit foi que Monſieur

ſçavoit perdre haleine ; là-deſſus, le voilà qui recommence à diſſerter avec moi, & qui me ſomme de lui rendre juſtice. Quand il eut bien argumenté, que vous en ſemble, me dit-il ? que vous avez raiſon, lui répondis-je, à une choſe près ; c'eſt que j'ai vu naître le ſujet de la diſpute, & qu'il ne s'y agiſſoit point du tout de cela. Parbleu ! je ne me trompe point, s'écria-t-il. Voulez-vous, répondis-je, que je vous ramene la queſtion ? elle étoit fort ſimple, & je vois bien que vous ne la ſçavez plus.

A ces mots, que je lâchai ſans ſonger à mal, je vis le viſage de mon diſſertateur s'allumer d'un feu qui me fit peur ; apparemment qu'il regarda comme une inſulte, que j'euſſe penſé qu'il avoit perdu la queſtion de vue : peut-être crut-il encore que je l'accuſois de n'avoir pas l'eſprit exact, ou peut-être s'imagina-t-il que j'entendois qu'il étoit un brouillon, un eſprit court ; que ſçais-je, moi, ce qu'il crut ? un bel eſprit en pareil cas eſt ſi ombrageux ; ſa vanité lui donne des méfiances ſi ſubtiles ; il eſt ſi ſenſible au moindre ſoupçon qu'il a qu'on ne l'eſtime point aſſez ; & ce ſoupçon, il le prend ſur ſi peu de choſe, qu'il ne faut qu'un geſte pour irriter ſa ſuperbe délicateſſe.

Auſſi à la ſeule inſpection des yeux de celui

qui me parloit, n'oſai je preſque me remuer; j'étois fort embarraſſé : de quoi me ſuis-je aviſé, diſois-je en moi-méme, de proférer la parole imprudente qui lui déplaît ? me voilà perdu: cet homme-là ne me lâchera point qu'il n'ait cru m'avoir démontré que ſa capacité eſt prodigieuſe: non, voilà qui eſt fini, je ne ſortirai point d'ici qu'il ne ſoit mis en repos ſur l'opinion que j'aurai de ſes lumieres : il faudra qu'il penſe que je l'admire, il va travailler à m'y forcer, & nous ne nous ſéparerons que quand il préſumera que je me dirai à moi-méme : cet homme-là eſt le meilleur eſprit que je connoiſſe.

Tout ce que je dis me vint ſur le champ dans la téte; il étoit une heure ſonnée, c'eſt l'heure à-peu-près où l'on dîne: j'étois à jeûn, lui de même peut-étre; mais il ne ſentoit plus cela : il s'agiſſoit de venger ſon eſprit; cet intérêt-là étoit plus preſſé que celui de ſon eſtomac, & je n'avois pas lieu d'eſpérer qu'il pût s'appercevoir qu'il avoit appétit.

D'un autre côté, je n'avois point de poitrine à commettre avec la ſienne; mais comment quitter cet homme? quoi! lui dire que le cœur me manquoit d'inanition, que le dîner m'attendoit! & lui dire cela, dans quelle conjoncture? au milieu d'un raiſonnement qu'il alloit faire, qu'il fe-

ſoit déjà, & où il n'y alloit pas moins pour lui que de ſe purger auprès de moi du reproche de n'être pas le plus judicieux de tous les hommes ; d'un raiſonnement en vertu duquel il attendoit réparation, d'un raiſonnement dont la juſteſſe & la force devoient faire taîre tous mes beſoins : non, je ne voyois point de moyens honnêtes de m'eſquiver. J'avois bleſſé mon homme dans ſon amour propre ; & le laiſſer-là, ſans lui donner ſecours, c'étoit l'aſſaſſiner, lui ôter ſon honneur ; c'étoit être barbare. D'ailleurs une autre réflexion m'embarraſſoit encore : s'il alloit m'agacer, me diſois-je en moi-même ; s'il alloit m'induire auſſi à prendre le parti de mon eſprit, que ſçait-on ce qui peut arriver ? il y a quarante ans que je fais le métier de Philoſophe, & que je perſécute mes foibleſſes : mais je n'en ſuis pas plus ſûr de moi ; l'état où je ſuis, c'eſt comme une ſanté de convaleſcent ; il ne faut preſque rien pour cauſer une rechûte.

J'étois donc ſur les épines ; enfin je pris mon parti : je filai doux avec cet honnête-homme ; je lui montrai un viſage ami ; je fis avec lui ce qu'on fait avec ces gros dogues, qui vous préſentent d'abord les dents, mais qu'on apprivoiſe inſenſiblement en les careſſant. Mon cher, lui dis-je

donc d'un ton qui demandoit grâce, quand j'ai dit que vous ne ſçaviez plus quelle étoit la queſtion dont il s'agiſſoit dans la diſpute, je n'ai jamais prétendu parler que d'un pur oubli de votre part; ce n'eſt point que vous ne l'ayez pas bien compriſe : au contraire, j'ai remarqué que c'eſt vous qui l'avez le plus maintenue dans ce qu'elle étoit, qui l'avez le mieux renfermée dans ſes bornes; & je vous avouerai même que vous êtes le ſeul de tous ces Meſſieurs-là qui ayez parlé ſenſément.

A ce diſcours emmiellé, ſon âme ſe calma, ſes yeux redevinrent ſereins; je n'y vis plus cette ardeur ſauvage dont ils s'étoient allumés: il y reſta pourtant un peu de feu; mais ce feu n'étoit plus qu'une vanité contente qui brilloit, & qui m'annonçoit la paix.

Monſieur, me répondit-il, vous êtes bien obligeant; il eſt vrai que j'ai cru tantôt mon ſentiment raiſonnable; cependant chacun a le ſien. Ces Meſſieurs ont plus d'eſprit que moi; mais ils crient trop, ils veulent trop avoir raiſon : d'ailleurs, dans la diſpute il faut une certaine juſteſſe, une fineſſe de vue qu'on trouve dans peu de gens : ce n'eſt pas aſſez que des idées, que de l'imagination, cela ne ſignifie rien, je n'en fais pas de cas; j'ai voulu ramener les eſprits, comme vous avez vu: mais

on ne me ſuivoit pas, & je ne ſçaurois faire tant de bruit. Vous en avez pourtant fait, lui répartis-je; & je n'aime point qu'un homme auſſi judicieux que vous ſe pique du fade honneur de briller dans des conteſtations, où le tintamarre étouffe tout ce que vous dites de bon; cela n'eſt ni ſage, ni modeſte. Voulez-vous que je vous diſe? je ne ſçaurois ajuſter tant de foibleſſe avec tant d'eſprit.

J'ai tort, me répondit-il d'un ton de bienveillance: (ce n'eſt pas que ce que je lui diſois fût extrêmement flatteur d'un certain côté;) mais la pauvre dupe n'y voyoit goute, & de faux éloges l'étourdiſſoient ſur de vraies injures: de ſorte que ſe levant d'un air riant, quelle heure eſt-il? me dit-il. A propos de l'heure, répartis-je, il eſt très-tard; on ne s'ennuie point avec vous, & je devrois avoir dîné. Là-deſſus nous ſortîmes, par la grâce de Dieu; & il me quitta en me ſerrant la main avec une reconnoiſſance que je ne méritois guère.

De mon côté, je me rendis chez un de mes amis, qui m'avoit invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un marchand qu'il me nomma, & chez qui ſeul ſe trouvoit un drap de certaine couleur dont il vouloit un habit. Venez m'aider à n'être point trompé, me dit-il; car ce

Marchand-là paſſe pour un homme un peu trop ardent à l'intérêt, & je ne me connoîs à rien. Ma foi! lui dis-je, ſi vous n'avez que moi pour guide dans cette aventure, vous ſerez mal mené; je vous avertis que je ſuis aveugle-né ſur ces matières-là: mais il me vient une idée; ſuppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez; je médite un coup qui va rendre votre Marchand le plus accommodant & le plus conſciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourſe, & ſuivez-moi: j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des ſecrets.

Nous partîmes, & nous voilà arrivés chez le Marchand. Nous demandons ce qu'il nous faut; deux ou trois garçons nous étalent pluſieurs pièces du drap en queſtion: à les en croire, il n'y avoit de préférence à donner à aucune; je m'étois attendu à ce verbiage. Meſſieurs, leur dis-je, où eſt le maître? je ne ſçais point choiſir, il choiſira pour moi. Là-deſſus on va l'avertir; il vient. Tenez, Monſieur, lui dis-je, en l'abordant d'un air franc & tranquille; voilà ma bourſe que je vous mets dans les mains. J'ai beſoin, pour un habit, du plus beau drap d'une telle couleur; vous êtes meilleur connoiſſeur que moi; donnez-moi ce qu'il me faut; faites couper le drap; payez-

vous vous-même : je reprends enſuite ma bourſe, & ſans autre cérémonie, je fais emporter la marchandiſe, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Aſſeyez-vous, Monſieur, me dit le marchand d'un ton froid. Allons, vîte, ajouta-t-il, apportez-moi le paquet que vous voyez là-haut; il fut obéi. Moi, pendant ce temps-là je regardois de côté & d'autre, & m'amuſois à parler avec mon ami. On déplia le drap. Coupez ce qu'il en faut, dit-il à ſes garçons. Cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourſe, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit plier & emporter mon drap, & me rendit ma bourſe auſſi froidement qu'il l'avoit reçue.

Je ne lui demandai point ce qu'il avoit pris : on a tout vu quand on a de la confiance, & je jouois mon rôle d'après nature. Lui de ſon côté ne me rendit point compte. L'honneur eſt cavalier dans ſes façons, & ne s'aviſe pas de formalités. Nous nous en allâmes; il nous reconduiſit juſqu'à ſa porte; me remercia laconiquement, preſque d'un air diſtrait : je lui répondis dans le même goût, & nous courûmes au logis pour vérifier avec le Tailleur la probité du Mar-

chand, qui ſe trouva, non-ſeulement ſans reproche, mais même généreuſe ; le Tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami ſe mit à rire. Sçavez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce Marchand, me dit il? lui mettre une bourſe entre les mains, lui dire de ſe payer lui-même, prendre ce qu'il vous donne, ne s'informer de rien, ne regarder à rien; ma foi, la maniere d'acheter eſt originale, mais je ne voudrois pas en tirer copie. Que penſiez-vous donc dans ce temps-là ?

Ne m'avez-vous pas dit, répartis-je, que ce Marchand vendoit extrêmement cher, & qu'il n'étoit pas ſcrupuleux? eh bien, que vouliez-vous que nous fiſſions avec un homme de ce caractere-là? ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eu affaire, me dit mon ami. Non pas, s'il vous plaît, répondis-je, ce n'eſt plus du tout le même homme; j'ai changé tout cela: le Marchand qui nous a vendu n'eſt pas celui qui vend ordinairement: ce dernier eſt un homme avare, & peu ſcrupuleux; & moi d'un coup de baguette j'ai endormi cet homme-là, ou plutôt ſes vices, & lui ai gliſſé dans l'âme les

vertus contraires: ainſi l'homme qui reſte eſt tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de baguette ? reprit mon ami en éclatant de rire. Oui, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un coup tellement pénétré des honneurs que lui prodiguoit ma confiance, je l'ai rendu ſi vain du portrait flatteur qu'elle lui feſoit de lui-même, que la tête lui en a tourné d'orgueil & de reconnoiſſance; & dans la chaleur de ces mouvements-là, paſſionné comme il étoit du plaiſir d'être pris pour un ſi galant-homme, hélas! il s'eſt laiſſé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'eſt: mais comme le charme que j'avois jetté ſur lui ne devoit pas durer beaucoup, vous avez vu que j'ai été vîte en beſogne, de crainte que l'homme avare que j'avois aſſoupi ne ſe reveillât, & ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce qu'on veut par le moyen de ſon orgueil; il n'y a que maniere de s'en ſervir.

VINGT-QUATRIEME FEUILLE.

JE reprends enfin le Spectateur, interrompu depuis quelques mois, & le reprends pour le continuer avec exactitude. Je l'avois quitté par une pareſſe aſſez naturelle aux perſonnes d'un âge auſſi avancé que je le ſuis; & d'ailleurs, me diſois je, quand même ce que j'écrirois ſeroit excellent (ce qui n'eſt pas) qu'en arriveroit-il? on diroit, celui qui nous donne le Spectateur écrit bien; & à mon âge, quand on a paſſé ſa vie à examiner les hommes, à réfléchir ſur eux & ſur ſoi-même, & ſur la valeur de nos talents, en vérité l'eſtime qu'on peut s'acquérir en une infinité de choſes devient indifférente: on ſe dégoûte de tout; louange & blâme, tout eſt regardé du même œil: on ne mépriſe rien, ſi vous voulez; mais on ne ſe ſoucie de rien non plus, & l'on n'en eſt pas plus philoſophe pour cela: car cette indifférence où vous tombez ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée, elle vient de la nature des choſes que vous avez examinées: elle vous donne pour elles une tiédeur que vous n'attendiez pas; vous

vous leur ſentez un vuide que vous n'aviez point deſſein d'y trouver; & ce vuide que vous leur ſentez, vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y eſt réellement, & ſi vous avez raiſon de le ſentir ou non: ce ſeroit autant de fatigue inutile. Vous reſtez comme vous êtes, ſans plus de curioſité, ſans blâmer ceux qui ne ſont pas comme vous; & voilà préciſément l'état où je me trouve aujourd'hui.

Pourquoi donc eſt-ce que je reprends le Spectateur? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il y a mille momens dans la journée où je m'ennuie de ne rien faire; & l'autre jour, en relisant les aventures de l'Inconnu, que j'ai interrompues dans mes dernieres Feuilles, je pris du plaiſir à donner en moi-même plus d'étendue qu'il n'a fait aux réflexions que je vis dans ſon hiſtoire, & là-deſſus je réſolus de pourſuivre cette hiſtoire telle qu'elle eſt, & de paſſer mon temps à augmenter ſes réflexions des miennes, ſans rien changer aux faits de ſon récit.

Je l'ai déjà dit ailleurs: ces aventures pourroient être utiles aux Lecteurs, & les inſtruire. Je n'en attends pourtant pas un ſi grand bien; car je ſçais que preſque tous les hommes ne liſent que pour s'amuſer; & moi, le plaiſir de les

amuſer ne me tente plus : ainſi j'en reviens toujours à dire que je ne cherche ici qu'à m'occuper moi-même.

Dans ma pénultieme Feuille, j'en ſuis demeuré à l'entretien que l'Inconnu & ſon pere eurent enſemble, ſur le Courtiſan qu'ils rencontrerent en ſe promenant à la campagne : voici ce qui ſuit ; c'eſt toujours cet Inconnu qui parle.

La nuit qui s'approchoit ; pendant que nous nous entretenions mon pere & moi, nous fit reprendre le chemin de la maiſon.

En nous retirant, nous rencontrâmes un Laboureur qui revenoit de ſon travail, & qui chantoit de toute ſa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon pere. Il y a de bonnes raiſons pour cela, me répondit-il ; c'eſt que la terre avoit beſoin de pluie, & qu'il a plû.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton ſérieux dont mon pere me tint ce diſcours. Le Courtiſan diſgracié, qui ſe promenoit tout-à-l'heure, a vu pleuvoir auſſi, repris-je : mais ſon eſprit n'en a point reçu de ſoulagement. Tu me fais-là une belle comparaiſon, me dit-il, d'un Laboureur à un Courtiſan. Le temps qu'il fait eſt excellent pour la terre : eh bien ! le Courtiſan, quel avantage en peut-il eſpérer ? que ſes greniers en ſeront plus

pleins de biens; qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre : cela eſt vrai; mais ſa vanité de quoi vivra-t-elle? ſes beſoins ſont pour le moins auſſi preſſants que s'ils étoient raiſonnables, & la pluie, ni le ſoleil ne peuvent rien pour eux; au-lieu qu'ils peuvent tout pour les beſoins de ce Laboureur, qui ne veut que vivre, & qui voit que ſon champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainſi tu comprends bien qu'il a raiſon d'être gai, puiſqu'il eſt sûr d'avoir ce qu'il ſouhaite. Ne le trouves-tu pas heureux, d'être ſi borné dans ſes déſirs? qu'en dis tu? que les hommes ſoient bons ou méchants, qu'ils ſe trahiſſent à la Cour ou à la Ville, qu'un Miniſtre ſuperbe les rebute ou les favoriſe, qu'ils courent après de grands emplois, qu'ils les manquent, ou qu'ils les perdent avec déſeſpoir, tous leurs ſoucis, leurs différentes ſortes d'intérêts, tout ce que l'orgueil & l'ambition peuvent leur donner de malins plaiſirs, ou leur cauſer de honteuſes peines, tout ce fracas d'inquiétudes & de beſoins ſurnuméraires, dont ils ſont tourmentés, qui naiſſent de leur corruption irritée, qui leur gâtent le cœur, qui égarent leur eſprit, & les plongent, pour des bagatelles, dans un abîme de fourberies & de ſcélérateſſes les uns contre les autres: tout cela n'eſt point de la

connoiſſance du Laboureur; c'eſt un état de trouble & de miſere que ſa condition lui épargne: il pleut à propos; cela lui ſuffit, le voilà gai, mais gai comme un homme qui n'a eu que des deſirs innocents, & qui les voit ſatisfaits: ſa gaïeté ne ſuſpend aucune autre inquiétude; il n'a d'autre affaire que d'en jouir: elle ne fait trêve à aucun intérêt, qu'il faille ménager le lendemain; ſon âme ſe repoſe toute entiere, & le bon-homme ſe couche content, ſe leve de même, reprend ſon travail avec plaiſir, & meurt enfin auſſi tranquillement qu'il a vécu; car une vie paſſée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle eſt douce pendant qu'on en jouit, & qu'on ne s'y trouve point attaché, quand on la quitte.

Les adieux d'un Payſan ſont bientôt faits, lorſqu'il meurt; ſon âme n'a pas contracté de grandes liaiſons, n'a pas ſouffert de ces ſecouſſes violentes qui laiſſent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin, quand il faut qu'elle parte; elle ne tient preſque à rien.

Nous arrivâmes à la maiſon en nous entretenant ainſi; nous trouvâmes ma mere un peu indiſpoſée. Le lendemain ſon indiſpoſition augmenta, la fievre la prit, & quelques jours après elle mourut.

Je paſſe la douleur que je reſſentis à ſa mort, &

l'affliction où tomba mon pere, qui ne put ſe conſoler; elle mourut en lui ſerrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds de ſon lit, ma ſœur & moi.

Ce ne furent que pleurs & que gémiſſements dans notre maiſon pendant un mois; auſſi fîmes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle & mon pere! que de tendreſſe elle avoit pour ſes enfants! je ne me ſouviens pas de l'avoir jamais regardée comme une perſonne qui avoit de l'autorité ſur moi : je ne lui ai jamais obéi, parce qu'elle étoit la maitreſſe, & que je dépendois d'elle; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me ſoumettoit toujours au ſien. Quand elle me diſoit quelque choſe, je connoiſſois ſenſiblement que c'étoit pour mon bien; je voyois que c'étoit ſon cœur qui me parloit; elle ſçavoit pénétrer le mien de cette vérité là, & elle s'y prenoit pour cela d'une maniere qui étoit proportionnée à mon intelligence, & que ſon amour pour moi lui enſeignoit ſans doute : car je la comprenois parfaitement tout jeune que j'étois, & je recevois la leçon avec le trait de tendreſſe qui me la donnoit, de ſorte que mon cœur étoit reconnoiſſant auſſi tôt qu'inſtruit, & que le plaiſir que j'avois en lui obéiſſant m'affectionnoit bientôt à les leçons mêmes.

Si quelquefois je n'obſervois pas exactement ce qu'elle ſouhaitoit de moi, je ne la voyois point irritée ; je n'eſſuyois aucun emportement, aucun reproche dur & menaçant, point de ces impatiences, de ces vivacités de tempérament, qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, & qui les rendent pernicieuſes, par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mere ne tomboit pas dans ces défauts là, & ne me donnoit point de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois ; je ne lui voyois pas même un air ſévere ; je ne la retrouvois pas moins accueillante : elle me diſoit doucement que je l'affligeois, & me careſſoit même en me montrant ſon affliction : c'étoit-là mon châtiment ; auſſi je n'y tenois pas. Un jeune homme né avec un cœur un peu ſenſible ne ſçauroit réſiſter à de pareilles manieres : non qu'il ne fût peut être dangereux de s'en ſervir avec de certains caracteres ; il y a des enfants qui ne ſentent rien, qui n'ont point d'âme : pour moi, je pleurois de tout mon cœur alors, & je lui promettois en l'embraſſant de ne lui plus donner le moindre ſujet de chagrin, & je tenois parole ; je me ſerois même fait un ſcrupule de la tromper, quand je l'aurois pu : ce mélange touchant de bonté & de plaintes,

cette douleur attendriſſante qu'elle me témoignoit, quand je feſois mal, me ſuivoient par-tout : c'étoit une ſcene que je ne pouvois me réſoudre à voir recommencer ; ſon cœur, que je ne perdois jamais de vue, tenoit le mien en reſpect, & je n'aurois pas goûté le plaiſir de la voir contente de moi, ſi je m'étois dit intérieurement qu'elle ne devoit pas l'être ; je me ſerois reproché ſon erreur. Ces ſortes de choſes paroîtront peut-être des délicateſſes qui demandent de l'eſprit : non, avec tout l'eſprit poſſible, ſouvent on ne les a point; je le repete, il ne faut pour cela qu'un peu de ſentiment, & qu'eſt-ce que ce ſentiment? c'eſt un inſtinct qui nous conduit & qui nous fait agir ſans réflexion, en nous préſentant quelque choſe qui nous touche, qui n'eſt pas développé dans de certaines gens, & qui l'eſt dans d'autres : ceux en qui cela ſe développe ſont de bons cœurs qui diſent bien ce qu'ils ſentent; ceux en qui cela ne ſe developpe pas, le diſent mal, & n'en ſont pas moins. Cependant c'eſt toujours eſprit de part & d'autre que cet inſtinct là, ſeulement plus ou moins confus dans celui-ci que dans celui là ; mais c'eſt une ſorte d'eſprit dont on ne peut manquer, quoiqu'on en ait beaucoup d'ailleurs ; & qu'on peut avoir auſſi ſans être ſpi-

rituel en d'autres matieres ; & c'eſt-là toute l'explication que j'en puis donner.

Quoi qu'il en ſoit, je rends compte de la maniere dont je vivois avec ma mere ; la mort me la ravit dans le temps où j'avois le plus beſoin d'elle. J'entrois dans un âge ſujet à des égarements que je ne connoiſſois pas encore, & où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon pere, à qui le Ciel l'avoit unie, (que j'aimois autant qu'elle, & dont le caractere reſſembloit au ſien,) ne put ſurvivre long temps à ſa perte; ſa ſanté, qui étoit déjà très-mauvaiſe, s'altéra encore davantage ; pluſieurs infirmités l'attaquerent à la fois ; il n'agiſſoit plus, & bientôt il fut réduit à garder le lit ; il ne vécut qu'un an dans ce triſte état, & il mourut entre mes bras, pendant que ma ſœur étoit abſente pour une affaire domeſtique.

Mon fils, me dit-il, un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mere, vous allez me perdre, & je vous vois au déſeſpoir ; mais vous n'y ſerez pas toujours, le temps conſole de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie ; vous lui répondrez un jour des vôtres, ſongez-y : au défaut des biens que je ne puis vous laiſſer, mon amour vous laiſſe cette

penſée-là; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conſeils que je pourrois vous donner, & c'eſt elle qui doit déſormais vous tenir lieu de pere & de mere.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foibleſſe qui lui ôta la parole; il prononça encore quelque choſe de mal articulé, & où je compris qu'il demandoit ſa fille : après quoi, ſes yeux ſe fixerent ſur moi, & ne ceſſerent de me regarder que lorſqu'il expira.

Je ne ſçaurois peindre l'état où je me trouvai alors; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mere; il me ſembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne ſçavois plus où j'étois; je reſtai dans un accablement qui me rendoit ſtupide, & ma ſœur étoit déjà de retour, m'avoit parlé, avoit pouſſé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre! nous n'avions point de parents dans la Province : des amis, nous n'en connoiſſions point; qui eſt-ce qui s'attache à d'honnêtes-gens qui ſont dans l'infortune? il n'y a point d'objet plus diſgracié parmi les hommes, plus abandonné d'eux que l'homme pauvre & vertueux tout enſemble; tous les cœurs ſont glacés pour

lui ; il eſt comme un étranger dans la nature. Un fripon indigent eſt peut-être plus mépriſé, mais mieux ſervi, moins rebuté ; du moins le mépris qu'on a pour lui eſt-il plus ſans conſéquence & de meilleure compoſition : que dire à cela ? c'eſt que la qualité de fripon tranche moins que la vertu avec le caractere des hommes en général ; il leur reſſemble par-là davantage : peut être qu'il y gagne à n'être ni eſtimé, ni eſtimable ; les hommes, qui ſont vains, en traitent plus commodément avec lui : il eſt rampant avec eux ; cela les flatte ; ils ont le plaiſir de primer ſur lui, quand ils le ſervent : au-lieu que l'homme vertueux eſt honteux & reſpectable ; & cela les dégoûte, parce qu'ils n'oſeroient l'humilier, en le ſecourant : il faudroit l'honorer malgré ſon indigence, & ils rougiroient de la comparaiſon qu'ils ſeroient obligés de faire avec lui. Voilà pourquoi mon pere avoit été ſi délaiſſé ; ainſi il n'y avoit perſonne qui s'intéreſſât à nous, quand nous reſtâmes ſeuls, ma ſœur & moi.

Dans un ſi grand abandon, ma ſœur parut montrer plus de courage que moi : au milieu de ſa douleur, elle ſongea à prendre un parti, & à m'en faire prendre un à moi même.

Il n'eſt pas queſtion, me dit-elle un jour, que nous reſtions comme enſevelis dans notre afflic-

tion ; il s'agit de voir ce que nous deviendrons : nous n'appartenons ici à perſonne ; nous n'avons point de bien, & le peu qui nous en reſte, mille accidents peuvent nous l'ôter ; prévenons-les, mon frere : vous entrez dans un âge où vous pouvez faire quelque choſe, & ce ne ſera pas ici que vous trouverez les occaſions de vous avancer : ainſi il faut abſolument nous ſéparer, votre intérêt le demande ; je dois de mon côté m'aſſurer un état fixe.

Eh bien ! lui dis-je, à quoi vous déterminez-vous donc, & que me conſeillez-vous de faire ? Vendons ce que nous avons ici, me répondit-elle : de l'argent que nous en tirerons, je n'en veux que ce qu'il en faudra pour me mettre dans un couvent : voilà quel eſt mon parti, à moi : je n'en ſçache point de meilleur, ni de plus ſûr ; &, grâce au Ciel, il ne m'en coûte rien pour le prendre ; je ne ſacrifie rien en quittant le monde : heureuſement j'ai reçu une éducation qui m'a miſe dans l'habitude de penſer, & de penſer raiſonnablement. Une fille à mon âge, & ſans bien dans le monde, que peut-elle devenir ? de quel côté ſe tourner ? où eſt ſon aſyle ? A votre égard ce n'eſt pas de même ; il y a tant d'honnêtes reſſources pour vous ; vous avez mille moyens de vous avancer, mon frere : rendez-vous à Paris avec

l'argent qui vous reſtera : vous ſçavez que nos parents y ſont ; nous y en avons un, dont mon pere nous a ſouvent parlé, & qui y occupe un poſte conſidérable : il eſt vrai que juſqu'ici nous n'en avons pas tiré un grand ſecours ; mais auſſi mon pere ne l'a-t-il pas mis à de fortes épreuves. Aujourd'hui le cas où vous êtes exige de droit qu'il vous aide : il vous connoît ; il vous a vu ici dans un voyage qu'il fit avant la chûte de mon pere : vous lui parûtes aimable ; il vous careſſa beaucoup, & fut charmé du progrès que vous faiſiez dans vos études ; enfin il vous recevra ſans doute avec quelque attendriſſement ; votre ſituation le touchera ; votre éducation ne le fera pas rougir, & il ne pourra s'empêcher de donner quelques ſoins à votre fortune, & j'eſpere qu'elle deviendra meilleure que vous ne penſez.

J'écoutai ma ſœur ſans prendre beaucoup de goût à ce qu'elle me diſoit ; j'inſiſtai long temps ſur la peine que j'aurois à me ſéparer d'elle, car je l'aimois tendrement : cependant je me laiſſai conduire comme elle voulut, & nous cherchâmes dès-lors à vendre notre petit bien de campagne.

Pluſieurs perſonnes vinrent le voir, & nous en offrirent bien moins qu'il ne valoit. Parmi ceux qui voulurent l'acheter, vint un jeune homme

qui avoit une terre conſidérable aſſez près de notre maiſon : je n'étois point au logis alors ; je m'en étois écarté en liſant, & il ne trouva que ma ſœur ; elle n'étoit pas belle : mais il n'y avoit peut-être point de beau viſage qui n'eût gagné à reſſembler au ſien. Le jeune Financier ne la vit pas impunément, il prit de l'amour, & ne put s'empêcher de le faire paroître. Ma ſœur, qui étoit la modeſtie même, feignit de ne rien entendre à tout ce qu'il méloit de galant dans la converſation, & traita froidement avec lui : ils ne convinrent cependant de rien au ſujet de la maiſon ; ſes offres étoient trop médiocres : peut être voulut il ſe ménager de nouveaux prétextes de revenir ; ce qu'il fit effectivement, mais comme en paſſant & au retour de la chaſſe. Nous ne décidâmes encore rien avec lui, & ſes viſites continuerent pendant trois ſemaines, ſans qu'il parlât davantage de l'achat de notre bien ; il nous envoya même du gibier, voulut ſçavoir notre ſituation, & parut s'y intéreſſer avec amitié pour moi, & avec beaucoup de tendreſſe pour ma ſœur, qui de ſon côté ne trouvoit pas ſes viſites importunes, à ce que je remarquai, & qui ne s'impatientoit plus de voir que nous ne finiſſions notre affaire avec perſonne.

Un jour qu'ils s'étoient promenés aſſez long-

temps enſemble, elle revint avec un air triſte, dont je ne lui demandai point la raiſon ; & le lendemain matin il ſe préſenta une Dame veuve qui nous offrit à-peu-près ce que nous voulions de notre bien : ma ſœur me conjura de conclure avec elle ; cela me ſurprit : mais le marché fut fait, & ma ſœur m'engagea ſur le champ à l'accompagner juſqu'à un Couvent qui n'étoit qu'à demi-lieue de chez nous : nous partîmes ; elle parla à la Prieure, convint de ſes faits avec elle, lui donna de l'argent, & arrêta d'entrer au Couvent deux jours après.

En nous en retournant, nous rencontrâmes le jeune Financier ; à peine nous eut il joints, que ma ſœur m'arrêtant : mon frere, me dit-elle, vous avez regardé Monſieur comme un homme généreux, & je le regardois comme un homme eſtimable, qui avoit de l'inclination pour moi : nous nous trompions tous deux. Monſieur a de l'argent & du crédit, & il emploieroit volontiers l'un en votre faveur, ſi je voulois bien m'accommoder de l'autre ; c'eſt du moins ce qu'il m'a fait entendre, & vous approuverez, je penſe, que je le remercie pour nous deux. Adieu, Monſieur, ajouta-t-elle, en ſe tournant de ſon côté ; toutes vos richeſſes ne valent pas le mépris que vous me

donnez pour elles, & je dirois auſſi pour vous, ſans l'obligation que je vous ai de la diſpoſition d'eſprit où je me trouve.

Le jeune homme fut extrêmement touché de ce diſcours, & lui demanda pardon preſque la larme à l'œil. Monſieur, lui dit-elle, je vous pardonne de bon cœur; mais je vais m'enfermer dans un Couvent. Je ne veux plus que mon indigence m'expoſe à de nouveaux affronts; l'eſſai que j'ai fait du cœur des hommes me ſuffit. Adieu, Monſieur; voilà votre chemin, & voici le nôtre.

VINGT-CINQUIEME FEUILLE.

J'AI déjà averti que je continuerois à donner l'hiſtoire de l'Inconnu, ſans faire aucun préambule; ainſi j'entre d'abord en matiere.

Ma ſœur le quitta là deſſus, & je la ſuivis en examinant la contenance de ce jeune homme; il me parut qu'il étoit extrêmement embarraſſé, & en effet il devoit l'être: c'eſt un mauvais quart-d'heure à paſſer pour un homme riche & vicieux, que d'eſſuyer en pareil cas le dédain d'honnêtes gens, pauvres comme nous l'étions: je crois qu'il

ſe trouve bien petit devant eux, qu'il ſe ſent bien lâche, & que leur indigence & leur vertu le rendent bien honteux de ſes vices & de ſon opulence : car enfin il n'a rien a répliquer; tout ce qu'il pourroit faire, ce ſeroit d'être effronté : mais j'ai toujours remarqué que les gens qui n'ont point une certaine pudeur dans les mœurs, une ſorte de généroſité dans leurs ſentiments, ne ſçauroient s'empêcher d'avoir honte devant les perſonnes vertueuſes qui les mépriſent.

Cela viendroit-il ſeulement de ce qu'on rougit toujours d'être mépriſé, ſans qu'il s'en-ſuive pour cela qu'on ſoit mépriſable ? Je n'en ſçais rien; mais je pencherois à croire que le vice brutal a en lui même quelque choſe de laid, qui demande qu'on lui faſſe grâce; quelque choſe de contraire à la fierté de l'âme, fierté qui a fait que les hommes quelconques ont mis en honneur certains ſentiments naturels, & qu'ils en ont proſcrit d'autres comme humiliants pour eux, malgré le plaiſir qu'ils en pouvoient tirer.

Ce que je dis-là de la laideur du vice, bien des gens le combattront ſans doute, & il me ſemble voir à-peu-près ce qu'ils pourroient dire : mais il ſeroit trop long de donner à mon raiſonnement toute ſon étendue : &, en cas que je me trompe, j'aime

j'aime mon erreur; la morale y gagne plus que la métaphyſique n'y perd, & il ſiéra bien à tous les honnêtes-gens de ſe tromper comme moi.

Quoi qu'il en ſoit, nous nous éloignâmes de ce jeune homme, dont je ne parlai plus à ma ſœur, qui, aſſurément, avoit quelque penchant pour lui; & trois jours après, la vente de notre maiſon faite, nous nous en retournâmes au Couvent qu'elle avoit choiſi, & où je la laiſſai pour m'en aller en même temps à Paris: car la Dame à qui nous avions vendu notre maiſon, devoit y entrer le même jour; & j'avois pris toutes mes meſures pour partir à l'inſtant que j'aurois quitté ma ſœur.

Je la quittai donc; nous nous embraſſâmes à la porte du Couvent: de-là elle ſe rendit au parloir, où je la revis encore, & où je lui parlai bien moins que je ne pleurai.

Elle n'oublia rien pour me conſoler de notre ſéparation, pour me la faire juger moins douloureuſe, moins durable que je ne penſois; elle-même s'efforçoit de n'en paroître pas ſi touchée que moi: elle eſpéroit bien me revoir, diſoit-elle; elle en étoit ſûre; elle ne pleuroit pas comme moi, mais elle retenoit ſes larmes; elle en répan-

doit malgré elle, & je voyois que ma ſituation la pénétroit de triſteſſe; elle me regarda ſouvent ſans avoir la force de me rien dire.

Car enfin que devenois-je après l'avoir quittée? quel étoit mon ſort? moi qui ſortois d'entre les mains d'un pere qui m'avoit conduit, ſous les yeux de qui j'étois doucement accoutumé à vivre, ſur qui je me repoſois de ma ſûreté, du ſoin de ma perſonne, & qui, en tout ce qui me regardoit, avoit penſé, déliberé pour moi; qui, dans toutes les peines que je lui avois données, ne m'avoit demandé, pour ma part, que d'être docile aux conſeils que ſa tendreſſe lui inſpiroit pour moi: ce pere n'étoit plus, & ma ſœur qui depuis ſa mort me ſembloit l'unique perſonne à qui je fuſſe encore quelque choſe, qui empêchoit que je ne fuſſe abſolument ſeul dans le monde, enfin dont la compagnie avoit ſoulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étoient arrivés, j'allois auſſi la perdre, cette chere ſœur; & dans une heure il n'alloit plus me reſter que moi pour moi-même, & qu'eſt-ce que c'étoit que moi?

Je ſuccombois ſous toutes ces idées-là; je me croyois perdu; je craignois tout, ſans ſçavoir pourquoi, ſans avoir d'objet fixe; je me regar-

dois comme un homme entouré de périls, & mon eſprit étoit dans un étourdiſſement qui me feſoit des monſtres de tout ce que je voyois.

J'avois plus de cent lieues à traverſer pour arriver à Paris; ce n'eſt rien que cela pour un homme qui a quelque uſage de la vie: mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avoit jamais vu plus de ſix lieues d'étendue! que de mouvements à ſe donner! & quel objet d'épouvante que tous ces mouvements pour qui ne connoît rien, & qui ſort d'une éducation auſſi paiſible que l'avoit été la mienne!

Mais il n'y avoit plus moyen de reculer; il falloit partir: je répetai vingt fois les derniers adieux; je finis enfin, & je me retirai. Comme ma ſœur avoit contraint ſa douleur pendant notre entretien, quand je l'eus quittée, j'entendis en ſortant du parloir qu'elle s'étoit évanouie; je me retournai, & je la vis entre les bras d'une Religieuſe qui avoit été préſente, & qui appelloit du ſecours: je fus tenté de rentrer, ſans autre deſſein que celui de la voir encore, & de m'arrêter-là auſſi long-temps que je le pourrois; mais la crainte de n'avoir plus la force de partir après me retint: je me hâtai donc de me retirer, ou plutôt je m'arrachai de ce lieu, & je montai vîte à cheval

avec un ſerrement de cœur, qui, dans les circonſtances où je me trouvois, eſt un des plus pénibles états que l'on puiſſe imaginer.

Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une ſomme d'argent aſſez médiocre, quittant un pays où j'étois né, d'où je n'étois jamais ſorti, & où je ne laiſſois perſonne qui pût ſe reſſouvenir de moi, qu'une ſœur, qui étoit morte pour le monde, & que ſuivant toute apparence je ne reverrois jamais.

D'un côté, je voyois le Couvent qui l'enfermoit pour toujours; de l'autre, dans la campagne, je voyois l'endroit où mon pere & ma mere venoient d'être ſi récemment, & preſque coup-ſur-coup, enterrés tous deux.

Leur fils, autrefois l'objet de leurs ſoins & de leur complaiſance, ſans ſecours, maintenant ſans expérience, & comme un enfant ſans aveu, traverſoit en fugitif cette campagne, qui ne lui offroit plus de retraite, & s'en alloit ſervir de jouet à la fortune.

Je paſſois par des lieux où je m'étois promené avec mon pere; & comme on ſe parle quelquefois: nous nous arrêtions ſouvent ici, me diſois-je; nous nous ſommes aſſis dans cet endroit: je m'y reſſouvenois même des diſcours qu'il m'avoit

tenus; je croyois encore entendre ſa voix: mon fils, ce nom ſi tendre qu'il avoit coutume de me donner, frappoit encore mes oreilles. Hélas! c'en étoit fait, perſonne ne devoit plus m'appeller ainſi; je n'étois plus ſur la terre qu'un malheureux inconnu; je n'avois plus que des ennemis dans le monde: car n'y tenir à qui que ce ſoit, c'eſt avoir à combattre tous les hommes, c'eſt être de trop par-tout.

Cependant j'avançois: ma douleur & ma triſteſſe s'augmentoient à meſure que je m'éloignois davantage; je craignois d'avancer; je ne pouvois renoncer à des objets qui me tuoient, & je mourois de penſer que bientôt je ne les verrois plus.

Enfin, je m'éloignai tant que je les perdis de vue; il ſe fit alors un changement en moi: je n'avois été juſques là que triſte & attendri ſur moi-même; je n'avois ſongé à rien qu'à nourrir ma triſteſſe de tout ce qui pouvoit me la rendre plus ſenſible: mais quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étoient ſi chers, & que l'éloignement où je me trouvois eut rompu, pour ainſi dire, le commerce que mes yeux & mon cœur aimoient à avoir avec eux, je fus à l'inſtant ſaiſi de je ne ſçais quel eſprit de défiance & de courage, qui me rappella tout entier pour moi-

même, & me rendit l'objet unique de toutes mes attentions : je regardai les périls que je croyois courir, moins pour les craindre, comme j'avois fait auparavant, que pour prendre garde à moi ; ma timidité me donna des forces, & je marchai armé d'une précaution ſoupçonneuſe qui veilloit à tout, & qui me tenoit toujours en défenſe.

Comme je ne ſçavois pas le chemin, je le demandois aſſez ſouvent aux perſonnes que je rencontrois, mais ſeulement à ceux qui n'avoient pas la mine d'abuſer de mon ignorance ; & quand je voyois de certaines figures équivoques, j'aimois mieux m'égarer que de leur expoſer mon embarras : j'avois peur que cela ne les mît au fait de ma ſituation, & qu'ils ne devinaſſent que j'étois un jeune homme abandonné, qui voyageoit ſur la bonne foi du paſſant ; ce qui auroit pu les tenter de faire un mauvais coup. Je pourſuivois donc ſans rien dire, & fournis ainſi ma premiere journée, ſans d'autre inconvénient que celui d'avoir fait quelques lieues de plus qu'il ne falloit.

J'en devins un peu plus hardi le jour d'après, & j'arrivai dans un village qui n'avoit qu'une hôtellerie où j'entrai.

Je n'y rencontrai de voyageur qu'un homme vétu ſimplement, dont la phyſionomie me parut

bonne; il ſe chauffoit dans la cuiſine de l'auberge, en attendant qu'on lui eût préparé de quoi ſouper.

Il me fit honnêteté, & s'entretint avec moi. Nous ſommes ſeuls, me dit-il, voulez-vous, Monſieur, que nous ſoupions enſemble? j'y conſentis, & comme il y avoit deux lits dans la chambre qu'on lui avoit donnée, l'hôteſſe nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parce que ce jour-là, diſoit-elle, il lui venoit pour l'ordinaire des équipages qu'il falloit loger. Là-deſſus nous nous regardâmes un inſtant l'inconnu & moi, & comme nous vîmes que nous héſitions un peu tous deux, cela nous raſſura; car héſiter alors, c'étoit mutuellement nous faire ſentir que nous étions d'honnêtes-gens: ainſi nous répondîmes que nous le voulions bien.

On porta donc ma valiſe dans cette chambre; & nous allions y monter pour y ſouper, quand il entra dans la cour une chaiſe de poſte eſcortée de quelques domeſtiques à cheval. De la chaiſe ſortit un gros Bénéficier qui revenoit, à ce qu'on nous dit, d'une Abbaye conſidérable qu'il avoit à dix lieues de ce Village.

Toute l'auberge ſe mit en mouvement à ſon arrivée: hôteſſe, ſervantes, valets d'écurie, tout

alla rendre hommage au train profane, & environner la chaiſe, comme pour remercier le maître de ſon nombreux équipage, & des apprêts qu'exigeoit ſa friandiſe. Pour lui, il deſcendit de ſa chaiſe d'un air ſûr, en homme qui ne tromperoit pas les gens dans leur calcul, & qui ſatisferoit aux reſpects intéreſſés qu'on lui rendoit.

Nous montâmes enſuite à notre chambre pour ſouper. Nous fûmes très-mal ſervis: on nous avoit comme oubliés; nous n'eûmes rien qu'à force de cris; & chaque choſe dont nous avions beſoin ne nous fut apportée que l'une après l'autre.

Voilà comme cela va dans le monde: tous les hommes, les uns après les autres, reſſemblent à notre hôteſſe; ils prodiguent tout à celui qui a beaucoup, négligent celui qui a peu, & refuſent tout à qui n'a rien. Caractere de cœur maudit, qui ne laiſſe aucune reſſource honnête aux miſérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux.

Cependant ces hommes, tels que vous les voyez, ont fait des loix contre leur iniquité, des loix juſtes & ſaintes en elles-mêmes: celui qui les viole eſt méchant; il ne s'eſt point contenté d'avoir ou de trouver un néceſſaire, qui, malgré la mauvaiſe diſpoſition des choſes, ne

manque preſque jamais; il avoit un libertinage & des vices qu'il vouloit ſatisfaire: l'homme eſt né pour le travail, il vouloit être un fainéant; en un mot, c'eſt un mauvais ſujet, qui mérite d'être puni. Mais d'un autre côté, on ſeroit tenté de dire que les hommes ne ſont pas dignes de le voir punir, qu'ils ne méritent pas les loix juſtes qui les protegent; ce méchant que l'on punit, ce ſont eux le plus ſouvent qui lui ont appris à le devenir; il ſe ſeroit contenté de ſon néceſſaire, de ſa cabane, du revenu de ſon travail & de la médiocrité de ſes plaiſirs, s'il n'avoit pas vu des hommes dont le luxe, les richeſſes, la molleſſe & la fainéantiſe ont allumé ſon orgueil, ſon avarice & ſes vices.

Mais paſſons; ces réflexions-là demandent de la modération: il y a des âmes gâtées qui abuſent de tout, & je finirai par une réflexion que je crois raiſonnable: j'interromps ſouvent mon hiſtoire; mais je l'écris, moins pour la donner que pour réfléchir.

Celui à qui ſon état & ſon opulence peuvent fournir tout à ſouhait; qui, pour jouir de tout, n'a qu'à le vouloir, que ſont les loix à ſon égard? dans quelle occaſion peut-il en ſentir le frein? fût-il né ſans vertu, en les violant, que gagne-

roit-il qu'il n'ait pas déjà ? Aime-t-il à faire bonne chere ? il la fait. Eſt-il glorieux ? on le reſpecte. Eſt-il ambitieux ? il a du rang & de grands emplois. Eſt-il vain & faſtueux ? il a de grands équipages, & une foule de valets. Eſt-il avare ? il a de grands revenus, qu'il les ménage. Eſt-il libertin ? il a de l'argent en quantité, qu'il ſe pourvoie.

Mais il n'eſt pas Prince, il n'eſt pas le premier homme de l'Etat : il eſt le maître ici ; il voudroit auſſi l'être-là, & cela ne ſe peut pas : il n'a que dix lieues de terrein à lui, & il faut qu'il ſe paſſe à cela, les loix lui défendent d'en uſurper dix autres ſur ſon voiſin : il peut goûter de tous les plaiſirs, cela eſt vrai ; mais malheureuſement il en a ſatiété. Une ſeule choſe le ragoûteroit, & dont la privation le chagrine, c'eſt la fille ou la femme d'un homme à qui il n'y a pas moyen de les ôter ; les loix le défendent encore. Quelle rigueur ! n'eſt-ce pas cela qu'il veut dire ? je le plains beaucoup ; pourquoi n'eſt-il pas Roi d'un état ? c'eſt encore trop peu ; que n'eſt-il Souverain de toute la terre ? on lui donneroit tout ce qu'il ſouhaite. Mais auſſi, où a-t-il pris de pareilles envies ? elles reſſemblent à ces fantaiſies qui viennent dans la débauche ; elles ſont ſi bizarres, qu'on auroit peine à les deviner : c'eſt une

démence de cœur & d'eſprit que ces deſirs-là; & s'il fait un crime pour tâcher de les ſatisfaire, qu'on ne le puniſſe point comme coupable; il ne mérite pas cet honneur-là. Qu'on le lie comme un inſenſé, comme un homme qui a le tranſport au cerveau. Auſſi n'eſt-ce pas de lui que je parle: mais d'un homme opulent, qui jouit de tous les avantages de ſon opulence, & qui les ſent. Et je demande encore une fois: que font les loix à ſon égard? Rien, que le mettre à couvert des entrepriſes criminelles de celui qui n'a rien, & à qui ſon ſort fait envie; le voilà ſans difficulté dans une ſituation bien commode, & qui lui épargne bien des tentations qu'il auroit peut-être, s'il n'étoit pas ſi fort à ſon aiſe; & je l'en félicite. Il n'eſt pas défendu d'être mieux que les autres: la raiſon même dans beaucoup d'occaſions veut que ceux qui ſont utiles, qui ont de certaines lumieres, de certains talents, jouiſſent d'une fortune un peu diſtinguée; & quand l'homme heureux n'auroit rien qui méritât ce privilége, il eſt un Être ſupérieur qui préſide ſur nous, & dont la ſageſſe permet ſans doute cette inégale diſtribution que l'on voit dans les choſes de la vie: c'eſt même à cauſe qu'elle eſt inégale, que les hommes ne ſe rebutent pas les uns des autres;

qu'ils ſe rapprochent, ſe vont chercher; & s'entr'aident. Ainſi, que les heureux de ce monde jouiſſent en paix de leur abondance, & du bénéfice des loix; mais que leur pitié pour l'homme indigent, pour le miſérable aille au-devant de la peine qu'il pourroit ſentir à obſerver ces loix. Tout l'embarras eſt de ſon côté : que leur humanité le conſole du ſort qui lui eſt échu en partage; qu'elle lui aide à parer les mouvements de ſa cupidité toujours affamée, de ſa corruption toujours preſſante : ce qu'on leur dit-là n'eſt-il pas raiſonnable ? cette inégale diſtribution des biens, dont nous parlions tout-à-l'heure, lie néceſſairement les hommes les uns aux autres, il eſt vrai : mais le commerce qu'elle forme entr'eux n'eſt-il pas trop dur pour les uns, & trop doux pour les autres? & cette différence énorme qui ſe trouve aujourd'hui entre le ſort du riche, & celui du pauvre, Dieu, qui eſt juſte autant que ſage, n'en ſeroit-il pas comptable à ſa juſtice, s'il n'y avoit pas quelque choſe qui tînt la balance égale, ſi le bonheur du riche ne le chargeoit pas auſſi de plus d'obligations?

Ainſi vous, dont ce riche ne ſoulage pas la miſere, prenez patience : c'eſt-là votre unique tâche à cet égard-là. Vivez comme vous faites

à la ſueur de votre corps; continuez, c'eſt Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez : il y réſiſte; vous paierez la peine qu'il lui en coûte; c'eſt à vos dépens qu'il prend patience; c'eſt à vos dépens qu'il la perd : vous répondez de ſes murmures, & de l'iniquité où il ſe livre, & en périſſant il vous condamne.

Revenons à mon hiſtoire : j'ai dit que nous fûmes très-mal ſervis, parce qu'on ne ſongea qu'au bénéficier & à ſes gens : mais ce ne fut pas là notre pire aventure. Il n'y avoit qu'un inſtant que nous avions ſoupé, quand nous vîmes entrer deux domeſtiques du bénéficier avec une ſervante. Ce lui avec qui j'étois, ſurpris de cela, demanda à la ſervante ce qu'elle venoit faire. Mettre les valiſes de ces Meſſieurs ici, dit-elle : il faut que vous ayez la bonté de leur céder la chambre, parce qu'ils y couchent toujours, quand ils viennent; on tâchera de vous accommoder ailleurs, quoique nous ayons bien du monde. Voilà mon lit, dit alors brutalement un de ces domeſtiques; & voilà le mien, dit ſon camarade.

Mon Inconnu rougit là-deſſus : je le vis indigné; mais reprenant preſque ſur le champ un viſage tranquille : mes enfants, leur dit-il, tout ce que vous

faites-là eſt inutile, nous ne ſortirons point; car je ne penſe pas que vous pouſſiez la hardieſſe juſqu'à nous faire violence.

Ils répondirent impertinemment à cela, & parlerent haut. L'hôteſſe monta au bruit, & leur maître vint demander ce que c'étoit. Ils dirent que nous ne voulions pas ſortir de leur chambre. Mes gens couchent toujours ici, dit leur maître à mon Inconnu; c'eſt un endroit à eux, l'hôteſſe le ſçait, & il n'y a pas à conteſter là-deſſus. Les chambres d'une hôtellerie n'appartiennent jamais qu'aux premiers venus, répondit froidement l'Inconnu; ainſi vos gens n'ont que faire ici, Monſieur : faites-les retirer, qu'on ne les voie point; vous en ſerez plus reſpectable, ou du moins ordonnez-leur d'être paiſibles, afin qu'on vous les pardonne.

Fin de la vingt-cinquieme & derniere Feuille du Spectateur.

PIECES DÉTACHÉES

ÉCRITES DANS LE GOÛT

DU

SPECTATEUR FRANÇOIS.

*Lettre de M. de M*** contenant une Aventure.*

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. L'aventure dont vous m'y faites le récit, eſt particuliere, & vous avez, dites-vous, de l'admiration pour une femme qui meurt de douleur, après avoir appris l'irréparable infidélité de ſon amant; un ſi prodigieux excès d'amour vous pénètre de reſpect pour elle, & je n'en ſuis point ſurpris: car vous aimez. Cette tragique hiſtoire fait un exemple du caractere d'amour, que vous ſouhaiteriez pour vous à votre maitreſſe; mais cruel! en le

lui ſouhaitant, ſongez-vous aux conſéquences? je la garantis morte, ſi vous êtes exaucé, & morte peut-être dans huit jours: peut-être le haſard va-t-il vous préſenter un viſage aimable, dont la propriétaire armera toute la coquetterie contre vous. Vous aurez des yeux, un cœur & de l'amour-propre; vous vous amuſerez à regarder avec plaiſir; vous aimerez à plaire; voilà votre maitreſſe à ſon dernier ſoupir: vous acheverez de vous gâter la nuit par de flatteuſes & de reconnoiſſantes réflexions; la voilà morte. Où eſt-il le cœur de tout ſexe, dont la loyauté ne périſſe dans les dangers dont je parle? & que deviendroient les amants, ſi l'inconſtance de l'un étoit un arrêt de mort contre l'autre? Les hommes & les femmes tomberoient autour de nous par pelotons; on ne pourroit compter ſur la vie de perſonne, & je conçois qu'il ne reſteroit plus ſur terre que quelques gens, qui, par cas fortuit, ſe feroient mutuellement porté un coup fourré d'inconſtance. Juſte Ciel! que de trépas indiſcrets & ſcandaleux ne verroit-on pas! que de dévots reconnus pour hypocrites après leur mort! eux, dont la bonne odeur ne ſubſiſte qu'à la faveur du ſecret qui dérobe leurs foibleſſes. Que de meres détrompées de l'innocence de leurs filles! que de maris crédules, & qui ne pourroient plus l'être!

l'être ! que de vieilles femmes ridiculiſées, en ceſſant de vivre ! mais, grâce à Dieu, nous n'avons rien à craindre de tout cela. La nature, plus ſage que vous, mon ami, ne donne pas à l'amour un ſi grand crédit ſur les cœurs; le pouvoir qu'elle lui laiſſe va tout à l'avantage du genre humain; &, loin d'être homicide, il n'eſt dangereux que par le contraire. On pleure l'inconſtance de ſon amant ou de ſa maitreſſe; on la ſoupire: voilà le plus grand inconvénient d'un amour trahi. Encore ne voit-on paſſer par ces peines que ceux dont la nature a manqué le cœur; je veux dire, que c'eſt un vice dans ſon ouvrage, que cet excès de ſenſibilité qu'elle y laiſſe. Sa regle générale eſt plus douce; & les amants abandonnés en ſont quittes pour quelque chagrin que le moindre amuſement écarte, & qui ne s'apperçoit que dans ceux qui ne veulent pas ſe gêner. Je ne ſçais même ſi le plus grand nombre n'en eſt pas quitte à moins. Quoi qu'il en ſoit, pour payer votre petite hiſtoire par une autre, je vais vous rapporter un exemple ſur lequel vous pouvez, preſque à coup ſûr, tirer l'horoſcope de votre maitreſſe, en cas que vous deveniez infidele.

J'étois, il y a quelques jours, à la campagne, chez un de mes amis. Nombre de Dames, & de

Cavaliers s'y étoient raſſemblés. Il me prit fantaiſie, un matin, d'aller me promener ſeul dans le bois de la maiſon: je m'enfonçois déjà dans les routes les plus obſcures, quand la pluie me ſurprit; pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis aſſez près de moi. J'allois y entrer, quand j'entendis parler: je prêtai l'oreille; c'étoient deux Dames de notre compagnie, qui s'y étoient apparemment réfugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, pouſſa quelques ſoupirs qui me donnerent la curioſité d'en apprendre la cauſe. Je ſuis jeune: ces ſoupirs me préſageoient de l'amour; je crus qu'il ſeroit bon de voir comment ces deux femmes en traiteroient à cœur ouvert: j'en pouvois tirer des conſéquences générales, & m'inſtruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou moins de ſûreté qui ſe trouvoit dans les petites façons extérieures du ſexe. Hélas! ma chere, *dit la Dame* qui me ſembloit avoir ſoupiré, ne me reproche point ma mélancolie; ne ſçais-tu pas que Pyrame eſt abſent, & que je ne le verrai de ſix mois? Ah! *répondit l'autre*, en éclatant de rire, gageons que ton cœur a pillé ce ton-là dans Cléopâtre. Que tu es folle à contre-temps, dit l'affligée: ſi tu étois à ma place, tu n'aurois pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, ré-

pliqua l'autre; je t'avoue que j'ai ri d'étonnement: tu ne dois voir ton amant de ſix mois; tu te prépares, ce me ſemble, à gémir autant de temps; il n'eſt pas juſqu'au ſon de ta voix que tu n'aies mis en deuil: cela m'a paru ſingulier. Je connoîs bien cette eſpece d'amour languiſſant & tous ſes devoirs: mais franchement je n'ai pas cru que ce fût celui dont le cœur ſe ſervît dans l'occaſion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on imprime, dont on remplit de gros volumes de Romans; & tu te joues à mourir de fatigue, ſi tu veux imiter ces amantes que ce fou de la Calprenede a faites avec une plume & de l'encre. Il faut s'imaginer, ma chere, qu'un cœur romaneſque fournit plus d'amour lui ſeul, que n'en fourniroit tout Paris enſemble. Ne prends pas ce que je te dis pour un manque d'expérience; nous ſommes ſeules. Au moment où je te parle, j'aime: mon amant eſt abſent, non pas abſent comme le tien, qui n'eſt allé que chez ſon pere; il eſt à l'Armée: le voilà bien en riſque; il pleuroit en me quittant; je pleurai de même, & les larmes m'en viennent encore aux yeux: tout cela eſt à ſa place. Mais, ajouta-t-elle, en riant, je veux dire, en mariant une folie plaiſante avec ſes pleurs, je verſe des larmes, & n'en ſuis pas plus triſte: bien au con-

traire, ma chere, je ne pleure que parce que je m'attendris; mais mon attendriſſement me fait plaiſir, & les larmes qu'il amene ſont, en vérité, des larmes que je répands avec goût. Je ne ſçais pas ſi tu comprends comme cela s'ajuſte; je ſuis tendre autant qu'on peut l'être. Je tremble pour mon amant ſans inquiétude, je le deſire ardemment ſans impatience; je gémis même ſans être affligée, & tous ces mouvements ne me ſont point à charge: ſouvent je les réveille, de peur d'être oiſive; ils me ſuivent où je vais; ils ſe mêlent à mes plaiſirs, ils ne les rendent que plus touchants: c'eſt comme une proviſion toute faite de réflexions douces, qui ne m'en tiennent que plus diſpoſée à la joie, quand j'en trouve. Je me dis à moi-même: je fais la paſſion d'un homme aimable; cette idée me flatte, c'eſt une preuve de mérite, je m'en eſtime avec plus de ſûreté de conſcience, & je ne ſuis pas fâchée de trouver alors ſur mon chemin un hommage de petits ſoins: je m'en amuſe ſans ſcrupule; ils me répetent ce que je vaux; je les encourage quelquefois par un coup-d'œil, un geſte, un ſouris, & je te jure enfin que mon Amant ne m'eſt jamais plus cher, que quand je me ſuis prouvé qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard, je

ne les aime point, ce me ſemble: cependant ils me plaiſent; mon amour-propre a de l'inclination pour eux; mais je ſens bien confuſément qu'eux & mon cœur n'ont rien à déméler enſemble. Voilà tout ce que j'en puis dire, & voilà comme on aime, ma chere; crois-moi, regle-toi là-deſſus. Et que deviendrois-tu donc, ſi ton Amant venoit à changer? Ah! de-quoi parles-tu-là, s'écria l'autre? ah! mon Dieu, tout me frémit. Lui, changer! Toi qui aimes ſi fort à ton aiſe, comment te ſauverois-tu de la douleur la plus vive, & peut-être du déſeſpoir, s'il t'arrivoit ce que tu me fais craindre? Eh! que me dis-tu, répondit l'autre, avec ta douleur la plus vive, & ton déſeſpoir? Du dépit encore paſſe. Du dépit, juſte Ciel! du dépit pour un perfide, dit l'autre Dame. Oh! je n'en ſçais pas davantage, reprit ſon amie; & je n'ai jamais connu d'autre accident en pareil cas; je te parle bien naturellement, comme tu vois; mais je t'aime, & tu as beſoin d'inſtructions.

Et je vais, pour te la donner plus ample, te faire un abrégé ſuccint de mes petites aventures.

A neuf ans on me mit dans un Couvent, avec intention de m'engager à des vœux: j'avois une ſœur aînée à qui mes parents deſtinoient leur héritage: ils crurent devoir commencer de bonne-

heure à me ſouſtraire du monde, afin que l'ignorance de ſes plaiſirs, m'empéchât de les regretter, & que la victime, dans un âge plus avancé, ignorât du moins tout ce que lui déroboit ſon ſacrifice; j'y reſtai trois ans avec tranquillité, & j'y reçus une éducation dévote, qui porta plus ſur mes manieres, que ſur mon cœur; je veux dire, qui ne m'inſpira point de vocation, mais qui me donna l'air d'en avoir une. Je promis tout autant qu'on voulut que je ſerois Religieuſe: mais je le promis ſans envie de la devenir, & ſans deſſein de ne pas l'être. Je vivois ſans réflexion; je m'occupois de mon propre feu; j'étois étourdie & badine; je jouiſſois de ma premiere jeuneſſe, & je m'amuſois de tout cela, ſans en deſirer davantage.

Il eſt vrai que ce cœur vuide de goût pour la clôture, & qu'on n'avoit pu tourner à l'amour de la regle, quoiqu'il ne ſouhaitât rien encore, ſembloit deviner par ſon agitation folâtre, qu'il étoit d'agréables mouvements qui lui convenoient, & qu'il attendoit que ces mouvements lui vinſſent; & l'accident que je te vais dire me débrouilla tout cela.

Une de nos petites Penſionnaires tomba malade; ſa mere, qui l'aimoit beaucoup, ne vou-

lut point la confier aux ſoins du Monaſtere ; elle vint la chercher, & demanda à me voir, parce que mes parents l'en avoient priée. Je fus donc au parloir ; & j'y perdis ſur le champ mon ignorance.

J'y vis un Cavalier ; c'étoit le fils de la Dame en queſtion ; nos yeux ſe rencontrerent ; je ſentis ce qu'ils ſe dirent, ſans être étonnée de la nouveauté du goût que j'avois à voir ce jeune homme ; & la converſation que mes yeux eurent avec les ſiens, n'eut de ma part aucun air d'apprentiſſage. Si je péchai, ce fut par un excès d'éloquence, dont à préſent je retranche un peu dans l'occaſion ; je n'ai point appris à mieux dire que j'aime ; j'ai ſeulement appris à le dire un peu moins.

La Dame, qui emmenoit ſa fille, me parla conformément aux inſtructions que mes parents lui avoient données ; me vanta les charmes du Cloître, & mit ſa main dans ſa poche, pour chercher des lettres qu'elle devoit me rendre de la part de ma mere. Heureuſement elle les avoit oubliées ; ſon fils s'offrit ſur le champ de me les apporter ; & avant qu'il eût parlé, j'avois déjà compris & ſouhaité ce qu'il devoit dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à

ſon tour il avoit ſenti la néceſſité, puiſque je lui trouvai déjà les yeux ſur moi.

Enfin, ma chere, après quelques diſcours fatigans, ſa mere ſortit, avec promeſſe de renvoyer ſon fils me porter mes lettres; & de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes ſentiments, les goûter à l'aiſe, & contempler l'image de mon vainqueur. Au retour de ma méditation, on ne me vit plus, ni ſi badine, ni ſi vive; mais en revanche, j'étois négligente & diſtraite; non que j'euſſe perdu ma gaieté, mais elle ſe répandoit moins au-dehors. Je jouiſſois d'un plaiſir ſecret qui m'occupoit tant, qu'il arrêtoit ma diſſipation; & pour vaquer à mes petites réflexions, j'oubliois tout le reſte.

Cependant, le jeune homme revint, il me demande; une Religieuſe me ſuit au parloir. Que je la haïſſois-là! mais le haſard m'a toujours ſervi aſſez fidèlement: une Sœur Converſe vint pour parler à ma Religieuſe, cela nous fit un moment de liberté, dont le Cavalier & moi profitâmes, parce que nous en étions tous-deux également avides; il me gliſſa adroitement avec mes lettres un billet, qu'un ſerrement de main m'avertit être myſtérieux; ma main lui redit auſſi-tôt que j'en-

tendois la ſienne. Je rougis pourtant de ce geſte mis en replique ; il le vit, & pour m'enhardir, le petit fripon me baiſa la main. Ce qui eſt de plaiſant, c'eſt qu'effectivement j'en devins moins honteuſe : mais mon importune compagne, la Religieuſe, retourna la tête à l'inſtant le plus intéreſſant de notre action ; elle en ſurprit toute l'ardeur ſur le viſage du jeune homme, & tout le conſentement ſur le mien ; & la Nonne commença à rougir, où j'achevois de le faire.

Monſieur, *dit-elle au jeune homme*, en me retirant de la grille, Madame votre mere ne vous a point donné cette commiſſion. Il eſt vrai, Madame, *répondit-il* ; mais une ſi belle main, & mon âge me l'ont donnée ; & je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma mere, *répondis-je*, je n'ai pas eu le temps d'arrêter Monſieur. Allez-vous-en, Mademoiſelle, me répartit-elle : Vêpres ſonnent, vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une révérence, ou, à travers beaucoup de modeſtie, j'enveloppai je ne ſçais quel air content de mon Amant, qu'il dut comprendre, & je me retirai plus curieuſe qu'inquiette des ſuites de l'aventure, & dans une impatience extrême de lire mon billet ; il me parut charmant,

peut-être l'étoit-il, je le gardai comme un tréſor, où je puiſois dans mille moments du jour une agréable vanité : je me regardois comme une perſonne importante, je n'avois beſoin que de le toucher pour m'eſtimer, & pour treſſaillir de joie. On veilla dès-lors mes actions de plus près; mais au bout de quelque temps je me vis libre par la mort de ma ſœur. On me vint reprendre au Couvent : mon Amant eut la liberté de me voir; ma nouvelle ſituâtion me ravit au point que j'en étois comme étourdie : les moindres viſites étoient pour moi des plaiſirs ſérieux; un rien m'étoit beaucoup ou quelque choſe, mon amour même augmenta à proportion; la journée ne ſuffiſoit pas à ſentir ma ſatisfaction.

Voilà quelle j'étois, quand les empreſſements de mon Amant baiſſerent, & quand enfin j'appris qu'il les portoit ailleurs. Je te l'avoue, ma chere, le jour où l'on m'en confirma la nouvelle, je fus bien une bonne heure où il me ſembla que tout étoit déſert dans le monde, & que tout m'avoit abandonnée. Dans cette détreſſe, il me vint compagnie; le monde à mes yeux ſe repeupla; mon chagrin s'affoiblit; je me crus moins délaiſſée : deux jeunes gens me firent des mines que je trouvai ſinceres; je me ſentis réconfortée,

& je pris tant de courage dans cette ſoirée, que lorſque la compagnie ſortit, je me félicitai de mes nouvelles conquêtes, ſans me reſſouvenir que trois heures avant, je regrettois la perte d'une... Cette Dame en étoit-là de ſon diſcours, quand je fis par mégarde un petit bruit qui la fit taire. Remettons le reſte, dit-elle, à une autre fois, il te divertira. Je me ſauvai là-deſſus, avec deſſein de guetter l'occaſion de ſçavoir la ſuite de l'hiſtoire; je l'ai ſçue; & comme cette lettre eſt déjà très-longue, ce que j'ai appris ſera le ſujet d'une autre. Bon jour.

*Suite de la Lettre de M. M***.*

NON, mon cher, je ne vous manquerai point de parole; je vous ai promis la ſuite de l'hiſtoire en queſtion; vous ſouhaitez que j'entre d'abord en matiere, & je commence.

Je vous ai dit qu'un petit bruit que je fis, avoit interrompu la Dame qui parloit, & qu'elle étoit ſortie du cabinet avec ſa tendre compagne, dans le deſſein de continuer une autre fois ſon diſcours. Le lendemain je les épiai ſi bien toutes deux,

que je les vis ſur le ſoir ſe prendre ſous le bras, & ſe retirer dans le cabinet, d'où j'avois tout entendu la veille; je me gliſſai donc à ma place, & je crois être obligé de vous conter la nouvelle converſation qu'elles eurent enſemble, avant que la Dame, qui avoit commencé ſon hiſtoire, la purſuivît.

Hé bien! ma chere, dit la Dame folâtre à ſon amie, comment as-tu paſſé la nuit? mon Dieu! répondit l'autre, j'ai honte de te le dire. Ah! j'entends, reprit l'amie; je ſçais ta nuit par cœur; je la lus hier en me couchant. Tu l'as lue? tu rêves, dit l'autre. Non, je te dis vrai, reprit-elle; je liſois hier *Caſſandre*; l'Auteur ſuppoſe ſon Amant abſent, & j'en étois aux agitations qui tourmentoient ſon cœur pendant la nuit; ainſi tu vois bien que je dois ſçavoir l'hiſtoire du tien; car apparemment il n'a pas dérogé, & l'exercice de toutes ces nuits-là eſt uniforme. Tiens, je te dirois de la tienne le commencement, le milieu & la fin, par ordre alphabétique: gageons que c'eſt d'abord une réflexion cruelle qui produit un ſoupir douloureux, ou bien, ſi tu le veux, c'eſt le ſoupir qui précede la réflexion; car les cœurs de ton eſpece ſoupirent ſouvent d'avance, en attendant de ſçavoir pourquoi.

Il en eſt d'eux là-deſſus, comme de ces Poëtes qui font la rime avant que d'avoir trouvé la raiſon; mais d'ordinaire, c'eſt la réflexion qui produit le ſoupir, le ſoupir à ſon tour eſt le pere d'une apoſtrophe à l'Amant abſent : cher Pyrame ! quand le Ciel permettra-t-il que je te revoie ? En voilà l'exorde : après, on ſe parle à ſoi-même; ô fille, ou femme infortunée ! *&c.* enſuite, il y a des poſes, je veux dire qu'on ſe taît, qu'on parle, qu'on s'agite; une famille de nouveaux ſoupirs naît encore de tout cela; ils ont auſſi pour enfants de nouvelles apoſttrophes à la nuit, au lit où l'on repoſe, à la chambre où l'on eſt, car dans cet état le cœur fait inventaire de tout : dis-moi la vérité; voilà la généalogie des actions de ta nuit : voilà du moins comment l'original en eſt dans *Caſſandre.* A la pointe du jour tu t'es endormie d'abattement, & je gage encore que ton ſommeil étoit orageux, nuiſible à l'eſtomac, par la quantité des ſoupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre Dame en ſouriant, (car ſans la voir, je devinois par ſon ton qu'elle ſourioit,) tu ne mérites pas que je te confie ce que j'ai ſenti cette nuit. Ah ! ma toute bonne, répartit l'autre, rends-moi compte, je t'en prie : ſi tu n'as pas été ſi tourmentée qu'à

l'ordinaire, c'eſt une fortune que tu me dois : je t'ai donné des remedes qui t'ont ſoulagée ; parle.

As-tu obſervé, dit l'autre Dame, l'empreſſement qu'*Alidor* marquoit hier au ſoir pour moi ? Oui, ſans doute, dit ſa compagne, & ma vanité commençoit à ſouffrir un peu de voir tes appas préférés aux miens ; (car tu ſçais que voilà la régle entre nous autres femmes.) Quand deux Cavaliers ont paru ſe diſputer l'honneur de me plaire, leur hommage m'a raccommodée avec toi : je t'ai pardonné *Alidor* en leur faveur ; je t'avoue qu'alors je t'ai perdue de vue, & que mon acquiſition m'a fait oublier la tienne. Hé bien ! qu'eſt-il arrivé de cet empreſſement ? Mais, dit l'autre, il eſt arrivé.... j'ai de la peine à te l'avouer. Que ſignifie cela ? répondit ſon amie ; Pyrame eſt-il ſorti de ton eſprit ? n'aimes-tu plus qu'*Alidor ?* je te louerois de ce double impromptu, ſi tu n'avois que quatorze ans : je t'ai déjà dit qu'à cet âge mon cœur avoit joué le même tour à ſa premiere inclination ; mais à vingt cinq ans, ma chere, ce n'eſt plus là pour nous qu'un tour d'enfant : change, ſois volage, quand le cœur t'en dira, à la bonne-heure : mais tu n'as pas tant beſoin de ſçavoir changer de penchant, que tu as beſoin de ſçavoir changer ta façon d'en prendre.

Tu aimois *Pyrame*; il étoit abſent; tu t'étois enſevelie dans la douleur ; voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. *Alidor* le chaſſe ſubitement de ton cœur, c'eſt quelque choſe; & cela marque qu'on peut te conduire à mieux : mais ſi tu recommences avec ce dernier un cours de tendreſſe pareil à celui que tu quittes; ſi tu vas avec lui doubler encore *Caſſandre* ou *Cléopâtre*, plus de commerce entre nous, je me retire ; auſſi-bien je m'imagine que tu as des devoirs ſolitaires à remplir, des réflexions à faire ſur la honte de ton amour naiſſant : tu n'as qu'à dire, & je te laiſſe, ſur le champ, la liberté d'être honteuſe à ton aiſe : mais ſi tu veux être raiſonnable, faire le profit de ton amour-propre & de ton cœur, aimer *Alidor*, parce qu'il te plaît, en te conſervant *Pyrame*, parce qu'il t'aime oh! tu ſeras de ce monde : je ſuis toute à toi, & je te continue mes conſeils pour ta converſion.

En vérité, tu n'es qu'une étourdie, répondit alors l'autre Dame: tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer, & depuis que tu cauſes, tu n'as combattu que tes chimeres, & point du tout mes idées. Et qu'importe? reprit l'autre: j'y ai toujours gagné, puiſque je ſuis femme, & que j'ai parlé long-temps ; mais quelle eſt donc ta penſée? La voilà,

répartit ſon amie : c'eſt que, Dieu me pardonne ! il me ſembloit, cette nuit, que j'aimois *Pyrame* ſans douleur, tout abſent qu'il eſt ; & qu'*Alidor* me plaiſoit encore, ſans que je l'aimaſſe. D'abord cela m'a fait peur, à cauſe de ce pauvre garçon qui eſt éloigné de moi : je craignois de lui faire tort ; mais, autant qu'il m'en ſouvient, cela feſoit dans mon cœur un mélange d'amour & de vanité, qui reſſembloit aſſez à ce que tu m'en enſeignes. J'ai perdu quelque temps à m'examiner, par ſcrupule pour l'abſent ; mais j'ai vu qu'il n'entroit rien là-dedans contre ſes intérêts : en effet, le chagrin que j'avois en l'aimant ne lui rapportoit rien. Oh ! ſi fait, ſi fait ; il lui rapportoit, reprit ſon amie, en ſouriant ; ce chagrin-là n'étoit qu'un dévouement de ton âme à une fidélité éternelle, & cela ne vaut rien : laiſſe-la hardiment mourir, cette fidélité ; il n'y a que les dupes qui en font leur objet. Je ſuis très-contente de toi ; à tes ſcrupules près, tu marches à pas de géant dans la bonne voie : avance, & ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre ; je me reproche encore quelque choſe : mais, ſi *Alidor* continue à m'en vouloir, j'eſpere que cela ſe paſſera. Bon, dit ſon amie ; puiſque tu vas juſqu'à l'eſpérer, cela vaut fait : jamais ces eſpérances-là ne trompent. As-

tu

tu vu ce matin *Alidor*? Je le quitte, il n'y a qu'un moment, dit-elle; il eſt venu ſçavoir tantôt ſi j'étois levée. Tu l'étois ſans doute, reprit ſa compagne. Point du tout, répartit-elle; comme je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit, j'ai tâché de m'aſſoupir ce matin; car tu ſçais qu'on eſt à faire peur, quand on n'a point dormi. Comment, s'écria l'autre, tu crains déjà de faire peur. Oh! mon enfant, ton cœur a fait un coup de maître; le mien ne ſçait rien de plus fin. N'importe, reprit la Convertie; tu feras bien de m'achever ta vie, cela me fortifiera. J'y conſens, dit ſon amie; auſſi-bien l'habitude d'aimer languiſſamment t'a laiſſé je ne ſçais quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela me fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on diroit d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris; mais je veux mourir, ſi cela ne reſſemble.... A propos, de ma vie, où en étois-je? Aux conquêtes que tu fis un ſoir, lui dit l'autre Dame, & qui te firent oublier ſubitement l'inconſtance de ton premier Amant. Nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reſte de la ſoirée dans une ſituation de cœur, qui, par intervalles, me fourniſſoit des ſecouſſes de joie incroyables. Les deux jeunes gens, qui s'étoient déclarés pour moi, me revenoient

dans l'eſprit avec leurs petites façons: à cela ſe joignit une apparition ſubite des plaiſirs de coquetterie que me vaudroit leur amour. Quelle vue, ma chere, pour une fille, & pour une fille de mon âge! auſſi je n'y pouvois tenir, & je treſſaillois entre cuir & chair tout autant de fois que cela me paſſoit dans l'eſprit. Cela ne m'y paſſoit cependant que d'une façon très-confuſe, parce que la préſence de mon pere & de ma mere me gênoit; j'en réſervai donc l'examen, & j'en fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut l'heure de ſe coucher, je vôlai dans ma chambre pour me déshabiller & pour me voir; oui, pour me voir; car j'étois preſſée d'une nouvelle eſtime pour mon viſage, & je brûlois d'envie de me prouver que j'avois raiſon. Tu penſes bien que mon miroir ne me mit pas dans mon tort: je n'y fis point de mine; qui ne me parût meurtriere: & la contenance la moins façonnée de mes charmes pouvoit, à mon goût, achever mes deux Amants.

Te ferai-je le détail de mes petites grimaces? nous ſommes toutes deux du même ſexe, & je ne t'apprendrai rien de nouveau: tantôt c'eſt un mixte de langueur & d'indolence, dont on attendrit négligemment une phyſionomie; c'eſt un air

de vivacité dont on l'anime, d'uſage & d'éducation dont on la diſtingue; enfin ce ſont des yeux qui jouent toutes ſortes de mouvements; qui ſe fâchent, qui ſe radouciſſent, qui feignent de ne pas entendre ce qu'on voit bien qu'ils comprennent; des yeux hypocrites, qui ajuſtent habilement une réponſe tendre, à qui cette réponſe échappe, & qui la confirment par la confuſion qu'ils ont de l'avoir faite.

Voilà en gros les aſpects ſous leſquels je m'admirai pendant un quart-d'heure; je me retouchai cependant ſous quelques uns: non que je ne fuſſe bien; mais pour être mieux: après quoi, je me couchai remplie de ſécurité ſur l'avenir; mais je me couchai ſans envie de dormir: j'avois trop bonne compagnie d'idées; les deux jeunes gens, leurs tendres diſpoſitions, ma gloire préſente & future, la bonne opinion de moi-même, tout cela me ſuivit au lit.

Je me mis donc à rêver, & à faire mille projets de conduite: j'arrangeois les diſcours de mes Amants & les miens; j'imaginois des incidents; je troublois leur repos, je les calmois; j'inventois des caprices, dont je me divertiſſois de les voir dépendre; & toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre la valeur de nos iné-

galités d'humeur avec les hommes: je jugeois qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous expoſoient ſous différentes formes dont l'inconſtance les obſtinoit à nous fixer dans la bonne; mais qu'il ne falloit pas qu'ils puſſent s'en aſſurer; & qu'ainſi leur temps ſe paſſoit, à nous chercher, & à ne nous trouver comme ils ſouhaitoient, qu'à la traverſe.

Voilà, ma chere, juſqu'où portoient alors mes lumieres naturelles: enfin, mon enfant, le ſommeil me prit au milieu de toutes ces idées, & je m'endormis ſans m'en appercevoir.

Le jour vint; je ne m'étois pas trompée, nos deux jeunes gens étoient bleſſés. A mon égard, j'étois ſaine & ſauve, & je n'avois encore que ma vanité d'intriguée.

Mais l'amour eſt comme un mauvais air que nous portent les Amants qui nous approchent. Un des miens fut deux jours ſans venir au logis; mon cœur s'aviſa naïvement de s'en appercevoir; je ne m'amuſai point à me le vouloir cacher; ç'eût été trop de peine, & je haîs l'embarras qui ne mene à rien. Je pris la choſe tout comme mon cœur me la donnoit; je vis qu'il avoit de l'amour, j'y acquieſçai.

Tu ne le croiras peut-être pas: mais rien ne nuit

tant à l'Amour que de s'y rendre ſans façon. Bien ſouvent il vit de la réſiſtance qu'on lui fait, & ne devient plus qu'une bagatelle, quand on le laiſſe en repos. Telle que tu me vois, je ſuis un peu philoſophe, moi. Tiens, j'ai trouvé que la raiſon rend nos plaiſirs plus chers en les condamnant. Si l'on s'y arrache, on en ſouffre, & en ſouffrant, on croit ſe refuſer à des délices; le plus court pour en perdre le goût, c'eſt de ſe les permettre, je dis, quand ils ne choquent pas abſolument les mœurs que doit avoir une honnête-femme du monde, car je ne ſuis pas une libertine au moins; mais ſe pardonner quelque amour dans le cœur, n'eſt pas un ſi grand crime; & je t'avoue d'ailleurs que je n'eſpérerois rien de bon de la conduite à venir d'une femme qui combattroit un grand penchant dont elle ſe voit prévenue: ſi le penchant l'entraîne, garre qu'il n'en faſſe ce qu'il veut; car elle eſt bien fatiguée, & ne peut guères ménager de conditions avec ſon vainqueur. Il n'eſt point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs ſcrupules; ils vont toujours plus loin que la tentation ne leur propoſoit: elle n'a du moins qu'à ſe préſenter pour être obéie.

Voilà un échantillon de ma Philoſophie, & je

te le donne pour excuſer ma façon d'agir avec cet amour naiſſant dont je m'aperçus.

Celui de qui je le tenois vint le lendemain; il entra dans le moment que je m'occupois à le ſouhaiter. Comme il me ſurprit, je n'eus pas le temps de m'empêcher d'être ingénue; je deſirois de le voir, je le reçus en conformité; en un mot, il connut qu'il me feſoit plaiſir, il en devint plus aimable; car en amour, pareille découverte donnera toujours de nouvelles grâces à l'homme d'eſprit qui la fait.

Le nouvel agrément qu'il prit ne m'échappa pas; mon cœur n'en perdit rien, il lui en tint compte, & je ne vis qu'avec plus de complaiſance une paſſion qui s'augmentoit des faveurs qu'on lui feſoit.

Quelques viſites qui vinrent alors, abrégerent le bon accueil qu'il recevoit de moi: non que je lui euſſe dit que je l'aimois; j'avois été plus modeſte, ſans être pourtant moins claire, & j'en avois gliſſé l'aveu ſous des plaintes aſſez empreſſées de ſon abſence.

On nous interrompit donc; j'allai recevoir la compagnie qui venoit, avec laquelle il ſortit trois heures après.

J'oubliois à te dire que ſon rival en étoit, de cette compagnie; ſa préſence écarta, ſans les renvoyer, les ſentiments de préférence que j'avois pour le premier de ces deux adorateurs. Riſquer d'en perdre un, par trop de naïveté pour l'autre, c'étoit jouer un trop gros jeu, & je n'étois pas d'humeur à ruiner les plaiſirs de ma vanité, en faveur de ceux de mon amour.

D'ailleurs, j'étois un peu fâchée que ce jeune homme préféré m'eût fait un larcin de mon ſecret, quand il m'avoit ſurpris; & comme il n'entroit pas dans mes petites maximes, que ſa certitude lui durât long-temps, je me déterminai, tout-d'un-coup, à la dérouter, en fêtant ſon rival.

Trois ou quatre minauderies, tant en geſtes qu'en paroles, corrigerent le premier de ſa ſécurité, & firent germer l'eſpoir dans le cœur du ſecond : de-là, je vis naître des nuages ſur le viſage de l'un, & la ſérénité ſur le viſage de l'autre.

La paix en ſouffrit ; le favoriſé railloit le malheureux, il abuſoit inſolemment de ſa fortune ; & le malheureux répandoit un eſprit d'envie ſur tout ce qu'il répondoit : mais d'une envie douloureuſe, plus humiliée que bruſque.

Cela me toucha ; l'Amour dans mon cœur plaida ſa cauſe, & la gagna ; mais ſi adroitement que j'avois déjà ſoulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyois en être encore à décider du parti que je devois prendre.

Voilà les ſurpriſes de l'Amour : mais t'avouerai-je toutes mes folies ? ce ſoir-là, je fis & défis pluſieurs fois la même choſe, tombant tour-à-tour d'un acte de pur amour, dans un acte de vanité ; je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi divertiſſant.

Cependant l'heure de nous retirer vint, & mes deux Amants ſortirent plus piqués, & plus incertains que jamais de leur deſtinée. Quand je les vis partir, j'étois bien tentée de finir la ſcène à la ſatisfaction de mon amour : il n'étoit queſtion que d'un petit tour de gibeciere, du moindre petit clin-d'œil, fait en cachette & reçu de même. Je ne ſçais pas çomment je m'en abſtins, en voyant l'air mortifié de celui que j'aimois : mais je regardai ailleurs, par un eſprit de ménage ſur mes plaiſirs. Je me dis qu'il falloit en réſerver pour le lendemain ; & que, ſi mon Amant partoit conſolé, je m'ôtois la douceur de jouir plus au long de ſon inquiétude, & de l'effet de mes bontés.

Je paſſai la nuit à merveille ; il y avoit longtemps que je ne m'occupois plus à rêver éveillée : j'avois pris de cet amuſement-là juſqu'à ſatiété, & je n'y trouvois plus rien de piquant : en effet il n'eſt bon qu'à des filles novices. Devine qui me rendit viſite le lendemain. L'Amant de Couvent, mon infidele. Devine encore ce qui m'arriva, quand on me l'annonça : t'y attendois-tu ? le cœur me battit.

Mais, mon enfant, je ſonge qu'il ſe fait tard, dit-elle, en s'interrompant ; on peut nous attendre pour dîner ; remettons le reſte à tantôt.

Et vous, mon cher, vous voulez bien que je m'interrompe auſſi, avec promeſſe de vous dire la ſuite, à condition que je l'apprendrai.

*Suite de la Lettre de M. M***.*

JE vais enfin vous rapporter le dernier entretien des deux Dames en queſtion. Je ſors actuellement de ma niche, & elles du cabinet d'où je les ai entendues : vous vous ſouvenez ſans doute de la différence de leur caractere.

L'une eſt une coquette badine, qui, quand un

Amant lui plaît, n'y ſçait d'autre façon que de l'aimer, que de l'oublier ſans y tâcher, quand il l'oublie; & quand il eſt abſent, que de ſe divertir, en l'attendant, des cœurs étrangers qui lui viennent; & d'employer, dans cet agréable exercice de coquetterie, le temps qu'une autre donneroit au deſir impatient de revoir ce qu'elle aimeroit.

C'eſt une femme dont le cœur en amour, eſt fermé à toute impreſſion fâcheuſe, acceſſible à toute impreſſion agréable autant de fois que le haſard le veut : un cœur enfin qui tire parti de tout; qui devenu tendre pour un objet, ne renonce pas pour cela aux autres; mais qui retient pour ſa vanité ceux dont ſon penchant ne s'accommode pas, & qui ſouvent même dans le même jour ſe trouve ſenſible autant de fois qu'il eſt coquet.

La compagne de la Dame que je viens de peindre, eſt d'un caractere tout oppoſé : c'eſt une femme dont le cœur eſt plus ſage & plus neuf, & qui paroît avoir toujours regardé l'Amour comme un péril, dont elle avoit honte de s'approcher : mais le péril apparemment l'a pourſuivie; & comme on fuit avec pareſſe ce que l'on fuit à contre-cœur, le péril l'a ſurpriſe; elle aime.

Oh ! vous ſçavez que plus une femme à craint l'Amour, plus ſcrupuleuſement le ſert-elle, quand les forces lui ont manqué, & qu'elle ne peut plus s'en défendre; c'eſt en aimant de tout ſon cœur qu'elle ſe délaſſe de la fatigue qu'elle a ſoufferte en combattant; mais elle aime comme une autre remplit un devoir, je veux dire avec une exactitude de ſentiments, qui n'eſt jamais un défaut, & dont elle ſe fait comme une obligation religieuſe.

L'Amant eſt il abſent pour un demi-jour: il faut y rêver ſolitairement, fuir ou défier toute occaſion qui oſeroit réjouir.

Revoit-on cet Amant: il faut un épanchement modeſte de tendreſſe; mais cependant plus tendre que ne pourroit être une joie libertine: il faut ſoupçonner cet Amant de n'avoir eu ni l'air, ni le cœur aſſez mortifié pendant ſa courte abſence, & perdre ſes ſoupçons, après avoir eu le plaiſir de ſa juſtification; lui jurer après, cent fois, qu'on l'aimera toujours: car cette répétition de ſerments n'eſt que dans les paroles; mais le ſentiment en eſt toujours nouveau.

Enfin il entre dans la tendreſſe d'une femme de ce caractere une infinité d'autres petites formalités, qui ſont toutes de l'invention des cœurs

qui étoient ſages & timides, avant que d'être tendres.

Telle eſt donc la Dame à qui ſa compagne a déjà raconté une partie de ſes aventures ; elles prirent enſemble le chemin du cabinet, & moi celui de mon boſquet.

Quel livre as-tu dans ta poche, dit la coquette, en ouvrant la converſation ? c'eſt *Pharamond*, répondit-elle. *Pharamond*, s'écria l'autre ! quoi ! pendant que je travaille à ta converſion, & qu'elle eſt plus d'à-moitié achevée, tu lis encore des livres hérétiques ! Donne-moi ce livre : je te défends d'en lire de pareils, ſous peine de ma colere : donne, te dis-je ; tu n'as pas encore la tête aſſez forte pour ſoutenir l'air dangereux qu'on y reſpire.

Il me ſemble que ſi, répondit l'autre ; & je t'aſſûre que ce matin mon cœur a déjà critiqué dans les Amants de *Pharamond*, des lenteurs, des timidités, des fiertés qui, autrefois, étoient tout-à-fait de mon goût. J'ai trouvé que ces gens-là s'amuſoient trop à ſe reſpecter, à ſe fâcher ou à ſe plaindre ; & que les meilleures occaſions pér ſſoient entre leurs mains : tu vois bien que de pareilles remarques ne me menaçent pas de rechûte.

Ta critique eſt judicieuſe, reprit l'autre ; effectivement, ſi toutes ces folies étoient d'uſage, & ſi les amants d'aujourd'hui ſe balottoient comme ceux-là, le mariage ſeroit aſſez inutile ; car on ne ſeroit d'accord qu'après quatre-vingts ans de martyre.

Abrège tes réflexions, dit ſa compagne, pour m'achever ta vie ; je ne ſuis venue ici que pour l'entendre : tes coquetteries m'ont d'abord fait peur ; mais à préſent la comédie m'en plaît.

Je te la donne aujourd'hui, reprit l'autre ; mais j'eſpere que tu la joueras bientôt toi-même : achevons mes aventures, puiſque tu le veux : il ne m'en reſte pas beaucoup ; mais je travaille tous les jours à les augmenter.

J'en étois, je penſe, à mon Amant de Couvent, qui s'aviſa de me rendre viſite, quand je ne ſongeois plus à lui.

Le petit infidéle avoit entendu parler de mes conquêtes. Le don de mon cœur autrefois lui avoit paru plus agréable qu'important : il en avoit oublié la tendreſſe ; mais il avoit oublié de l'eſtimer ; & franchement, quelque aimé que ſoit un Amant, quelque amour qu'il ait lui-même, s'il n'eſt glorieux d'avoir acquis le nôtre, c'eſt un Amant manqué.

Ce n'eſt pas aſſez qu'il ſoit glorieux de nous paroître aimable; il faut qu'il le ſoit de nous l'avoir paru plus que d'autres qui aſpirent à le paroître auſſi bien que lui. Ses rivaux, en lui exagérant ce qu'il vaut, quand il en triomphe, l'avertiſſent de ce que nous valons nous mêmes : cette derniere leçon tient ſon amour en reſpect, & ſon orgueil en haleine : il a eu l'honneur de la préférence, cela ne lui ſuffit pas; il reſte que cette préférence lui ſoit continuée.

Il ne s'étoit rien paſſé de ſemblable avec mon inconſtant, quand nous nous étions aimés; mais on ne lui eut pas plutôt dit que j'avois deux eſclaves à ma ſuite, & que mes appas étoient en haute réputation, qu'il jugea que c'étoit un beau coup à faire, s'il pouvoit ratrapper les droits qu'il avoit eus ſur mon cœur; mais il avoit eu ces droits ſur un cœur brute, ſur un cœur enfant

Dans le Couvent, j'avois regardé ſon amour comme un effet étonnant de mon mérite; & le retour que j'avois eu pour lui, n'étoit qu'une admiration de moi-même, qui m'échauffoit; à quoi s'étoit jointe une curioſité puérile d'eſſayer mes yeux ſur un homme, & de voir ce qu'il en arriveroit: de ſorte que je n'aurois jamais eu d'amour pour lui, ſans l'envie que j'avois eue d'en avoir pour qui

que ce fût, pour ſçavoir ce que c'étoit; mais mes deux dernieres conquêtes, & je ne ſçais combien de petits Amours momentanés, qui naiſſoient autour de moi, par-tout où j'étois, m'avoient guérie de ces enfances; je n'étois plus ſurpriſe d'être aimée, & je l'aurois été de ne l'être pas.

Ainſi mon infidéle étoit bien loin de ſon compte; &, comme tu vois, de pareilles diſpoſitions ne lui feſoient pas beau jeu.

Cependant je t'ai dit que le cœur me battit, quand on me l'annonça; mais ce n'étoit qu'émotion d'orgueil: mais encore cet orgueil ne le regardoit-il pas. Il revient, me dis-je auſſi-tôt; ſans doute c'eſt le bruit que je fais qui le ramene; je ne me flatte pas, quand je crois valoir mieux qu'une autre; il court dans le monde une eſtime publique en ma faveur; le repentir de mon infidèle en eſt la preuve.

Qu'en dis tu? pareille idée ne méritoit-elle pas bien une émotion? Le fripon entra donc; peut-être crut-il que j'allois traiter froidement avec lui, & que, trop fière pour lui rappeller ſon crime, je ſerois du moins aſſez mal-habile pour être ſérieuſe.

Mais qu'il s'abuſoit le pauvre garçon! Ah! vous voilà, mon cher enfant, lui criai-je au mi-

lieu de ſa révérence; vous avez la conſcience en peine, je gage, & vous craignez de mourir ſans mon abſolution. Allez, je ſuis bonne, & je vous la donne; ma généroſité va plus loin, je vous permets l'honneur de rentrer dans mes fers; vous ne vous y ennuierez pas comme autrefois, & vous aurez bonne compagnie dans votre eſclavage.

Ma ſaillie le déconcerta; il ſe priſoit aſſez pour ne s'y pas attendre; & rien n'eſt plus ſot, en pareil cas, qu'un homme vain qui ſe trouve innocent où il ſe flattoit d'être coupable.

Je vis ſon embarras : une autre en auroit eu pitié; mais pour moi je ne vaux rien dans ces occaſions. Eh, quoi! mon brave, lui dis-je, vous voilà bien étourdi de ne me pas trouver fâchée! rendez-moi compte de vos petits ſentiments de préſomption.

A cette demande, il me répondit par un bégaiement; je me mis à rire de toute ma force. A la fin, je ne ſçais s'il ne ſeroit pas mort de honte, ou plutôt de pure vanité confondue, s'il n'étoit entré du monde : il ſe ſauva pendant les compliments.

Suite

*Suite de la Lettre de M. M***.*

QUELQU'UN, qui l'autre jour entra dans ma chambre, quand je vous écrivois, m'empêcha de continuer notre hiſtoire : en voici la ſuite.

La Dame qui raconte ſes aventures, dit que l'Amant que lui avoit ramené la réputation de ſes charmes, s'étoit ſauvé de ſes plaiſanteries, à la faveur d'une viſite qui ſurvint.

Il s'éclipſa ſi adroitement, continua t-elle, que je ne m'en apperçus pas : ſa retraite me fit rire, & je n'y ſongeai plus. Une Dame de la compagnie propoſa une partie de Comédie ; on me demanda à ma mere, & nous y allâmes ; j'y retrouvai mon fugitif ; il étoit dans une loge voiſine de la mienne, avec deux Dames, dont l'une me parut une brune fort aimable, ſans être belle ; c'étoit un de ces viſages de goût, dont les traits ont je ne ſçais quelle heureuſe irrégularité, & qui n'en valent que mieux de n'être pas beaux. J'ai toujours appellé ces phyſionomies-là, d'agréables fantaiſies de la nature, qui n'amuſent jamais les yeux qu'aux

dépens du cœur. Oui, ce ſont de ces phyſionomies à part, qui ne reſſemblent à rien ; on aime à les voir, ſans s'aviſer de les craindre ; on les regarde avec un plaiſir de bonne-foi, qui n'avertit pas de ce qu'il eſt. Il y a des viſages d'oſtentation, déclarés dangereux : quand on vient à les aimer, on n'en a point été la dupe, on avoit préſagé l'aventure : mais les phyſionomies dont je parle, ne font point de fracas ; rien n'eſt d'abord plus familier : leur charme agit ſans faſte ; il ne prélude pas avec un cœur, & l'on eſt tout ſurpris de ſe trouver un amour, dont on n'avoit pas eu la moindre nouvelle.

Tu ne te douterois pas des petites raiſons que j'ai de caractériſer ces friponnes de phyſionomies-là ; c'eſt que je connois leurs mauvais tours par expérience.

J'en ai rencontré une de cette eſpece ; je croyois, quand elle me plaiſoit, que c'étoit ſans conſéquence ; je le diſois par-tout très-innocemment ; celui qui la portoit vint un beau matin prendre congé de moi pour un petit voyage, qu'il alloit faire. Juſques-là je ne l'avois cru que mon ami : quand il partit, je le trouvai mon Amant ; mais il n'eſt pas temps d'en venir à lui.

L'aimable brune dont je t'ai parlé me parut

prendre quelque intérêt au jeune homme en queſtion ; & le jeune homme fit tout ce qu'il put pour me faire remarquer cet intérêt.

L'intelligence de ces petites façons me vint ſur le champ : (vous m'avez mépriſé ; vous voyez cependant que je vaux quelque choſe.) Voilà le langage muet qu'elles m'adreſſoient.

Là-deſſus je pris tout d'un coup mon parti ; j'aurois été fâchée qu'il eût cru que je le comprenois, encore plus fâchée qu'il eût vu que je refuſois de le comprendre ; car en pareil cas, c'eſt être trop au fait, que de n'y vouloir pas être.

J'appellai donc à moi toute mon induſtrie, pour cacher l'attention que j'avois, & pour dérober que je la cachois.

Je penſe que je me tirai d'affaire : tantôt je parlois aux perſonnes de ma loge ; je regardois de tous côtés indifféremment ; je me fis enfin de ces poſtures oiſives, de ces regards diſſipés, qui ne tombent ſur rien & qui tombent ſur tout, & dans une curioſité vague où le haſard diſpoſe.

La nature n'eſt pas plus vraie que mon art dans ces occaſions ; c'eſt un talent qui m'a ſouvent bien réjouie. Le petit bon-homme crut aſſurément avoir perdu ſes peines ; j'en jugeai du moins par le ra-

lentiſſement des ſoins qu'il ſe donnoit pour être entendu de moi.

Pendant ce temps-là je méditois de ma part un coup de coquette, dont je goûtois le plaiſir par avance, car il ne me vint pas un moment dans l'eſprit de douter du ſuccès : & voilà ma façon de penſer; écoute donc quel étoit mon deſſein.

J'avois trouvé la brune fort aimable, je m'étois apperçue qu'elle ne haïſſoit pas le jeune homme; il pouvoit l'aimer auſſi lui, & quand il ne l'auroit pas aimée, l'honneur de plaire à la belle valoit bien qu'on ne s'exposât pas légèrement à le perdre.

Oh bien! ma chere, je voulois triompher de l'eſtime qu'apparemment il feſoit de cet honneur, & lui faire abandonner ſa Maitreſſe, ſur la ſimple eſpérance de ratrapper mon cœur. Je trouvois dans ce triomphe un ragoût infini; je ſçavois bien que j'étois aimable; c'étoit une vérité prouvée: mais il me ſembla que je n'en avois que des preuves ordinaires. Je n'avois fait encore ſoupirer que des indifférents, ou de jeunes gens ſans maitreſſes, qui n'étoient ni amoureux, ni aimés, & je ne voyois pas qu'il y eût un ſi grand myſtere à cela. Mon idée me fit penſer que je n'étois encore qu'une enchantereſſe d'un ordre ſubalterne, puiſqu'il me

reſtoit à faire une épreuve de mes charmes, ſupérieure à tout ce que j'avois fait juſqu'ici. J'étois comptable à ma vanité d'un Amant qui brisât ſes fers pour s'engager dans les miens, ou qui préférât la pourſuite de mon cœur, à la gloire d'en conſerver un tout acquis.

Je formois-là-deſſus des deſſeins meurtriers pour la brune en queſtion, qu'on me dit être intime amie d'une de mes parentes; mais je n'aurois pas fait grâce à ma ſœur, ſi elle avoit été à la place de la brune: il s'agiſſoit d'un plaiſir de vanité coquette, & quand il ſe préſente un pareil gain à faire parmi nous autres femmes, on en ignore encore le ſacrifice, & j'étois femme complette à cet égard; ou, pour mieux dire, j'avois là-deſſus, pour ma part, l'avidité de quatre femmes enſemble.

La brune m'en a toujours voulu depuis: elle a tort cependant; paſſe qu'elle me haïſſoit alors: encore ces reſſentiments là ne doivent-ils durer qu'un jour. Pour moi, ſi jamais ſemblable aventure m'arrivoit, je proteſte aujourd'hui, contre la rancune qui me ſaiſira, & dont la durée excédera le temps que je viens de te dire.

*Suite de la Lettre de M. M***.*

TU te reſſouviens bien, ajouta la Dame à ſa compagne, en continuant ſon hiſtoire, que j'avois déjà deux Amants : j'en retenois un, parce que j'étois coquette ; mais le cœur me parloit pour l'autre : & pour entretenir deux Amants de cette eſpece, il faut du manége.

Il eſt difficile de ſe conſerver des plaiſirs de vanité, qui nuiſent à tout moment à ceux que le cœur veut prendre ; & d'ailleurs une coquette, en pareil cas, oublie ſouvent de l'être ; ou du moins pour veiller à ſa gloire, pour la trouver touchante, il faut qu'elle s'aviſe d'y penſer : mais elle penſe à ſon amour, ſans s'en aviſer ; elle n'a beſoin que de ſentiment pour en goûter les douceurs ; & ce ſentiment, elle ne le cherche point ; il eſt toujours tout trouvé.

C'eſt donc un grand embarras que d'avoir à garder deux conquêtes pareilles aux miennes, & il falloit être bien hardie pour en méditer une troiſieme.

Mais, il faut te l'avouer, je ne ſuis point faite là-

deſſus comme les autres femmes; ce n'eſt pas même à force d'eſprit & de fineſſe que je me démêle de ces intrigues; je ne réfléchis jamais, je badine, & je ſens: voilà tous mes talents; c'eſt avec cela que je me ſuis toujours tirée d'affaire. Les meſures les plus délicates, les tours les plus ſubtils ne me coûtent aucun effort de penſée; j'ai là-deſſus une adreſſe de tempérament, j'agis par inſtinct, toujours à propos, & toujours me divertiſſant de tout, même de la violence que je me fais avec mes Amants, pour ne point donner d'avantage à celui que j'aime, ſur celui que je n'aime point.

Autant que j'en puis juger cependant, je crois que cette ſoupleſſe de cœur & d'eſprit, cette audace à tenter pluſieurs conquêtes, à vouloir me les conſerver, malgré leur nombre, quand elles ſont faites; cet art de ſurmonter alors des difficultés que je ne prévois jamais, & dont j'ai l'habileté de me tirer, ſans tâcher d'être habile; ce talent d'être impunément coquette, de faire ſoupirer mes Amants ſous le joug d'une coquetterie actuelle, dont aucun d'eux ne m'accuſe, qu'ils ne deviennent point; je crois, dis-je, ne devoir ces avantages qu'à l'inſatiable envie de ſentir que je ſuis aimable, & qu'à un goût dominant pour tout ce qui m'en fait preuve.

Vois-tu, mon enfant ! ſi j'ai quatre Amants, j'ai pour moi-même un amour de la valeur de tout celui qu'ils ont pour moi. Oh ! il faut que tu ſçaches que le plaiſir de s'aimer ſi prodigieuſement, produit naturellement l'envie de s'aimer encore davantage ; & quand un nouvel Amant m'acquiert ce droit, quand je me vois les délices de ſes yeux, je ne puis t'exprimer ce que je deviens aux miens. Mes conquêtes préſentes & paſſées s'offrent à moi ; je vois que j'ai ſçu plaire indiſtinctement ; & je conclus en treſſaillant d'orgueil & de joie, que j'aurois autant d'Amants qu'il y a d'hommes, s'il étoit poſſible d'exercer mes yeux ſur eux tous.

Et même alors, en concluant ce que je dis-là, je vois en idée les regards que ſçavent porter mes yeux ; je les admire, j'en deviens amoureuſe ; le charme m'en émeut intérieurement ; je brûle de trouver quelqu'un qui les éprouve : & ſi, chemin feſant, il ſe préſente un objet pour qui mon cœur ſe déclare, c'eſt une aventure agréable, un bénéfice dont je jouis par ſurérogation, qui dure autant qu'il peut, & qui n'interrompt nullement mes deſſeins de conquête.

Toutes ces parenthèſes, que je mêle au récit de ma vie, vont à ton inſtruction ; voilà pourquoi

je me les permets volontiers. Juſqu'ici ton amour-propre n'étoit qu'un mal-adroit, qui prenoit ſes intérêts à gauche : je crois pourtant m'appercevoir qu'il eſt de bonne trempe, & qu'il ne tient qu'à lui de s'évertuer. Songe bien, ma fille, à méditer ſur l'avidité du mien, & ſur la préférence que je donne au plaiſir d'être aimée, ſur celui d'aimer moi-même : échauffe ton orgueil de l'idée de régner ſur pluſieurs cœurs, & tu ſentiras que l'art de conſerver ſes conquêtes naît du deſir bien-ardent de les faire : continuons à préſent.

La Comédie finit ; le jeune homme dont je t'ai parlé, la belle brune avec laquelle il étoit, & leur compagnie, ſe leverent pour ſortir de leur loge : perſonne de la mienne ne remuoit encore ; mais je me levai pour inviter les autres à en faire autant. J'avois envie de rencontrer mon fugitif en deſcendant l'eſcalier ; j'y réuſſis : il me ſalua d'une révérence que j'interprétai encore ; car elle étoit parlante : c'étoit un défi qu'il feſoit au pouvoir de mes charmes. Je fermai les yeux ſur l'injure, & je réſolus ſur le champ de tourner ſa vanité même à mon avantage.

Je ſentis, je ne ſçais comment, qu'en pareil cas le plus ſûr moyen de triompher d'un fanfaron, c'étoit de feindre de le regretter. Le plaiſir que vous

lui faites, en flattant la bonne opinion qu'il a de lui, l'attire insensiblement à vous, pour l'amour de vous-même. Il se charge, sans y penser, d'une reconnoissance qui le conduit à l'amour; d'abord il s'humanise par curiosité, pour la joie que vous aurez de le voir revenir: mais il paie enfin de tout son cœur le plaisir superbe de voir agir le vôtre.

Monsieur, dis-je au jeune homme, en m'approchant de lui avec un sérieux que la dupe prit pour un dépit, il y a six mois que je vous prêtai les *Lettres Portugaises*: ce livre n'est point à moi; on me le redemande, & je vous prie de me le renvoyer..... J'irai vous le rendre moi-même, au hasard d'être encore raillé, me répondit-il, du ton d'un homme qui veut bien laisser entrevoir qu'il pourroit devenir traitable..... Non, lui dis-je, un laquais suffit: je ne vous raillerois pas: mais je ne vous renverrois pas plus content.

Je prononçai ces derniers mots en le quittant, sans le regarder & avec un dédain qui sans doute lui parut alors tenir la place d'un soupir.

Il ne me répondit point; mais je m'apperçus bien que sa vanité mordoit à l'hameçon. Pour moi, qui l'avois abordé très-froidement, je gardai toujours un maintien uniforme; je remarquai qu'il

jettoit les yeux ſur moi à la dérobée, & qu'il avaloit à longs traits la douleur dangereuſe de me voir ſérieuſe ; ce qui dans cette occaſion valoit autant que me voir triſte.

Nous remontâmes en carroſſe, & j'attendis le lendemain, perſuadée que le jeune homme ne pourroit porter plus loin l'envie de jouir, ou de ma douleur, ou de mes timides eſpérances.

Je l'attendis donc comme en embuſcade, je veux dire que je lui fis une nouvelle friponnerie. Il vint effectivement, me trouva dans un négligé, dont l'économie étoit un chef-d'œuvre. J'avois laiſſé dans ma parure les marques d'une diſtraction que je n'avois pas eue ; & cela ſans préjudice des grâces que j'y avois ménagées, de façon cependant que ces grâces s'y trouvoient, ſans qu'on pût m'accuſer d'avoir pris la peine de les y mettre ; elles n'étoient-là que parce que j'avois une figure, & qu'elles y tenoient ; & je vis bien, quand il entra, qu'il m'en croyoit effectivement innocente.

Je le reçus avec un air d'indifférence, qui ſembloit gêner un mouvement de ſurpriſe agréable ; tout cela porta coup. Voici, Mademoiſelle, le livre que vous m'avez prêté, me dit-il, & je viens vous demander excuſe de l'avoir gardé ſi longtemps. Cela n'en vaut pas la peine, Monſieur ;

lui dis-je, & je pardonne aiſément de pareilles fautes. Je ſerois au déſeſpoir d'en avoir de plus grandes à me reprocher, répartit-il. Briſons là-deſſus, répondis-je vivement, & avec une adreſſe qui paroiſſoit exclure une explication qu'elle amenoit: briſons là - deſſus, je vous pardonne tout. Mais, Mademoiſelle, me dit il, charmé de voir que je lui pardonnois, du ton dont on accuſe; de grâce, apprenez-moi mes crimes?

Changeons de diſcours, ou je vous quitte, lui répondis-je impatiemment, en me levant, & feſant quelques pas.

A ce tranſport, le petit orgueilleux content, & raſſaſié de gloire, me ſçut ſi bon gré du mérite que lui ſuppoſoit ma colere, qu'il ſe jetta à mes genoux, tranſporté d'aiſe, & me prit une main que je ne voulus pas avoir la force de retirer d'entre les ſiennes; car il falloit qu'à mon emportement ſuccédât une tendre indulgence. Ce ſont deux ſentiments, qu'en pareils cas la nature a liés l'un à l'autre.

Il donnoit mille baiſers à ma main: les ſouffrir, c'étoit faire un doux aveu du plaiſir que j'avois de le revoir tendre; & dans cet aveu même, il entroit d'amoureuſes plaintes de ſon inconſtance paſſée.

Je ne ſçais ſi tu conçois comment mon action pouvoit ſignifier tout ce que je dis; mais il eſt certain que peu de choſe, en amour, contient ſouvent le ſens de pluſieurs penſées.

Mais, ma chere, le plus plaiſant de l'hiſtoire, c'eſt qu'au milieu de tout cela il m'arriva un accident que je n'avois pas mis en ligne de compte dans mon projet, c'eſt que je pris ma part au plaiſir d'un raccommodement que je n'avois médité que par coquetterie; je dis ma part en amour: ce n'étoit plus vanité, c'étoit tendreſſe; apparemment que mon cœur voulut profiter auſſi-bien que le ſien de l'occaſion d'être bien-aiſe; le fripon me remit ſur mon ſiège, & là, mon attendriſſement redoublant le ſien, il m'embraſſoit les genoux avec une ardeur prouvée par quelques larmes, qui me parurent différentes de celles qui viennent du don d'en ſçavoir verſer.

Dans cet état; oui, s'écrioit-il, Mademoiſelle, j'ai fait mille crimes, puiſque j'ai pu vous être inconſtant, ſi c'eſt l'être que de négliger un bien, dont une étourderie de jeuneſſe, dont mon peu d'expérience me laiſſoit ignorer le prix. D'autres objets m'ont amuſé quelque temps, je l'avoue: mais il y a plus de quatre mois que mon cœur expie ſa faute, qu'il vous regrette, qu'il adore

votre image, & je n'ôſe paroître. Je me trouvois trop indigne d'obtenir grâce & je le ſuis encore. Oui, ma chere Maitreſſe, oui, puniſſez-moi, vengez-vous, en me permettant de vous voir ; plus je vous verrai, plus je pleurerai la perte de votre cœur.

De temps en temps le fripon s'interrompoit d'un baiſer qu'il donnoit à ma main ; c'étoit malgré moi : mais je ne l'en empêchois pas. A te dire le vrai, je me ſentois étourdie ; ſes careſſes, ſes larmes, ſes regrets me feſoient trembler de peur & de plaiſir. L'occaſion étoit vive, le jeune homme vif, moi vive auſſi ; levez-vous, lui dis-je, en baiſſant ma tête auprès de la ſienne : il me vola un baiſer ; je m'en fâchai, ſans pouvoir m'en mettre en colere ; je craignis ſon déſordre & le mien : aſſeyez-vous, lui dis-je, d'une voix plus ferme que mon cœur ; je le veux, aſſeyez-vous.

Il ſe levoit, quand j'entendis du bruit dans l'anti-chambre ; c'étoit l'arrivée de mes Amants pour qui j'avois du penchant.

LETTRE A MADAME ***

JE vous tiens parole, Madame, ou plutôt je vous obéis ; car ce qu'un Amant promet à ce qu'il aime vaut un devoir d'obéiſſance envers ſon maître.

Vous avez raiſon de vouloir être inſtruite des mœurs & du caractere des habitants de Paris, & de tout ce qui ſe pratique dans cet abrégé du Monde.

Paris eſt le centre des vertus & des vices ; c'eſt le lieu où les méchants développent leur iniquité ; l'endroit où ſe manifeſte toute leur capacité de mal faire. La raiſon de cela, Madame, eſt qu'ils ont abondance d'occaſions, & que l'exercice met en œuvre & perfectionne leurs mauvaiſes diſpoſitions.

Les vertus n'y regnent pas moins que les vices ; mais elles y regnent ſans bruit & ſecrettement. Les Juſtes y compoſent un parti ignoré de la foule des hommes. On y voit encore un troiſieme ordre de perſonnes ; ce ſont d'honnêtes-gens d'une probité morale qui n'a pour principe, ou qu'un

heureux caractere qui les porte à vivre avec honneur, ou qu'un goût de ſageſſe philoſophique, qui les maintient dans un eſprit de juſtice & d'union avec les hommes. Ce ſont de ces gens, qui, bornés à ſatisfaire leurs petits plaiſirs, tâchent, autant qu'ils peuvent, de ne troubler ceux de perſonne; de ces gens, en un mot, qui adoptent le frein des Loix, moins, ſi vous voulez, par reſpect pour elles, que par ménagement pour le préjugé public.

Cette Secte, Madame, ne laiſſe pas que d'être un peu Pirrhonienne; car elle n'a de vertus que par convention : mais vivre bien avec les hommes, & penſer autrement qu'eux, eſt une choſe qui paroît ſi belle & ſi diſtinguée, que, dans bien des endroits à Paris, vous ne paſſez pour homme d'eſprit, qu'autant qu'on vous croit confirmé dans cette impiété philoſophique.

Je m'étendrois là-deſſus davantage, ſi je ne prévoyois que, dans la ſuite de cette relation, l'occaſion ſe préſentera d'en parler encore : venons à d'autres matieres.

CHAPITRE

CHAPITRE I.

Il eſt difficile de définir la Populace de Paris, je vais pourtant tâcher de vous en donner quelque idée.

Imaginez-vous un monſtre remué par un certain inſtinct, & compoſé de toutes les bonnes & mauvaiſes qualités enſemble: prenez la fureur & l'emportement, la folie, l'ingratitude, l'inſolence, la trahiſon & la lâcheté; ajuſtez tout cela, ſi vous le pouvez, avec la compaſſion tendre, la fidélité, la bonté, l'empreſſement obligeant, la reconnoiſſance & la bonne foi, la prudence même; en un mot, formez votre monſtre de toutes ces contrariétés; voilà le peuple, voilà ſon génie.

Pour en achever le portrait, il faut lui ſuppoſer encore une néceſſité machinale de paſſer en un inſtant du bon mouvement au mauvais: détaillons à préſent ce caractere.

Le Peuple eſt une portion d'hommes, qu'une égalité de baſſeſſe dans la condition réunit; ils ſe querellent, ils ſe battent, ſe tendent la main, ſe rendent ſervice & ſe deſſervent tout-à-la-fois: un moment voit renaître & mourir leur amitié; ils ſe raccommodent & ſe brouillent, ſans s'en-

tendre. Le Peuple a des fougues de ſoumiſſion & de reſpect pour le grand Seigneur, & des ſaillies de mépris & d'inſolence contre lui: un denier donné par-deſſus ſon ſalaire vous en attire un dévouement ſans réſerve; ce denier retranché vous en attire mille outrages. Quand il eſt bon, vous en auriez ſon ſang; quand il eſt mauvais, il vous ôteroit tout le vôtre: ſa malice lui fournit des moyens de nuire, que l'homme d'eſprit n'imagineroit jamais. Tel eſt le pathétique de ſes diſcours, qu'il laiſſe parmi les plus honnêtes-gens, & les meilleurs eſprits, une opinion de bien ou de mal, pour ou contre vous, qui ne manque pas de vous ſervir ou de vous nuire.

Le Peuple, à Paris, a tous les vices qu'il ſe reproche dans ſes querelles.

Une choſe m'a toujours ſurpris: deux femmes s'accuſent de mauvaiſe vie, citent les lieux & les circonſtances: les aſſiſtants croient tout; la querelle finit, & ne leur a fait aucun tort.

Les femmes entr'elles ne rougiſſent pas de l'opprobre dont elles ſe chargent; leur motif de honte eſt d'avoir été vaincues en coups ou en injures.

Plus une femme a la voix vigoureuſe, & plus celle avec qui elle ſe querelle a de tort.

Plus une querelle a de témoins, plus elle s'é-

chauffe : ce n'eſt plus tant alors une vraie colere qui anime les combattantes, qu'une émulation d'invectives.

Perſonne ne caracteriſe plus éloquemment que le Peuple.

On lui inſpire aiſément de la confiance ; mais quand il la perd, il déshonore.

Toute belle que vous êtes, Madame, ſi le haſard vous avoit attiré le courroux d'une femme du Peuple, elle vous feroit rougir de vos propres charmes. L'union des gens mariés parmi le peuple eſt la choſe du monde la plus divertiſſante ; vous diriez, à les entendre ſe parler & ſe répondre, qu'ils ne peuvent ſe ſupporter, & qu'ils ſouffrent de ſe voir.

Voici la réflexion que je fais là-deſſus, Madame. Un mot plus haut que l'autre brouille des époux honnêtes-gens ; pourquoi cela ? c'eſt que leur commerce eſt ordinairement honnête ; cette honnêteté ceſſe-t-elle un moment : l'union s'altere. Les gens mariés d'entre le Peuple ſe parlent toujours comme s'ils s'alloient battre ; cela les accoutume à une rudeſſe de manieres, qui ne fait pas grand effet, quand elle eſt ſérieuſe & qu'il y entre de la colere : une femme ne s'allarme pas de s'entendre dire un bon gros mot, elle y eſt faite en temps de paix comme

en temps de guerre : le mari de ſon côté n'eſt point ſurpris d'une réplique brutale, ſes oreilles n'y trouvent rien d'étrange : le coup de poing ſeulement avertit que la querelle eſt ſérieuſe ; & leur façon de parler en eſt toujours ſi voiſine, que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement.

Sçavez-vous bien, Madame, qu'à tout prendre, il y a plus de gain dans cette façon de ſe traiter, que dans celle des honnêtes-gens ?

Je compare l'union de ces derniers à une mer calme ; les deux époux y voguent en paix. Vient-il un ſeul coup de vent : il porte l'allarme dans la barque ; & nos époux, accoutumés à une longue bonace, ne ſe remettent que long-temps après de leur frayeur.

La même comparaiſon me ſervira pour figurer l'union des gens du Peuple.

Cette mer, pour eux, eſt toujours agitée ; les vents & les éclairs y règnent ſans interruption ; la barque va ſon train, ſans s'en appercevoir ; la tempête lui eſt familiere : la foudre tombe quelquefois ; mais elle eſt une ſuite ſi naturelle de l'orage, que la barque tâche de ſe réparer ſans en avoir frémi. Manie de politeſſe à part, la mer agitée me paroît préférable à la mer calme.

Je n'aurois jamais fait, ſi je ne voulois rien

omettre dans le portrait du génie du Peuple inconſtant par nature, vertueux ou vicieux par accident; c'eſt un vrai Caméléon qui reçoit toutes les impreſſions des objets qui l'environnent.

Là-deſſus, vous vous imaginez que le Peuple eſt méchant; vous avez raiſon: mais il n'a point une méchanceté de réflexion; c'eſt une méchanceté de haſard, qui lui vient de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend; il devient méchant, comme il devient bon, ſans le plus ſouvent être ni l'un ni l'autre.

Il exprimera, par exemple, des cris de malédiction contre les gens d'affaires: non pas qu'il ait conclu qu'ils le méritent; mais la voix publique les annonce haïſſables: voilà le Peuple irrité contre eux.

On alloit un jour faire mourir deux voleurs de grands chemins: je vis une foule de Peuple qui les ſuivoit; je lui remarquai deux mouvements qui n'appartiennent, je penſe, qu'à la Populace de Paris.

Ce Peuple couroit à ce triſte ſpectacle avec une avidité curieuſe, qui ſe joignoit à un ſentiment de compaſſion pour ces malheureux; je vis même une femme qui, la larme à l'œil, couroit tout autant qu'elle pouvoit, pour ne rien perdre d'une

éxécution dont la penſée lui mouilloit les yeux de pleurs.

Que penſez-vous de ces deux mouvements ? Pour moi, je ne les appellerai ni dureté ni pitié. Je regarde en cette occaſion l'âme du Peuple comme une eſpece de machine incapable de ſentir & de penſer par elle-même, & comme eſclave de tous les objets qui la frappent.

Par ce ſyſtéme, je vois clair comme le jour la raiſon de ces deux mouvements contraires: on va faire mourir deux hommes ; l'appareil de leur mort eſt fort triſte : voilà la machine frappée d'un mouvement aſſortiſſant ; voilà le Peuple qui pleure, ou qui ſe contriſte.

L'éxécution de ces hommes a quelque choſe de ſingulier : voilà la machine devenue curieuſe.

Je gagerois que le Peuple pourroit, en même temps, plaindre un homme deſtiné à la mort, avoir du plaiſir en le voyant mourir, & lui donner mille malédictions.

Que dirons-nous encore de lui ? Il eſt de certains endroits à Paris, Madame, où le Peuple eſt en poſſeſſion d'une liberté deſpotique dans le langage, & ſouvent dans les actions : il y regne ſouverainement ; il y parle de tout & n'y craint perſonne.

Achetez-vous quelque choſe aux marchés publics, par exemple; votre honneur, votre taille, votre viſage y ſont à la diſcrétion des marchandes: il faut opter, ou d'être dupe, ou d'être mal-traité: Dans ces endroits, qu'on pourroit appeller l'Empire des Amazones, vous avez autant de juges & de parties, qu'il y a de femmes: ſi la colere d'une d'entr'elles vous déclare coupable, c'en eſt fait; toutes les autres vous condamnent ſans conſultation, & vous éxécutent à la même heure: toute la liberté qu'on vous laiſſe, c'eſt de vous ſauver; & vous reſſemblez, en ce cas, à ces ſoldats qui paſſent par les baguettes en courant.

Je connoîs un de mes amis, homme d'eſprit & de bon ſens, qui me diſoit un jour, en parlant du génie du peuple: le moyen le plus ſûr de connoître ſes défauts & ſes vices, ſeroit de familiariſer quelque temps avec lui, & de lui chercher querelle après. On a trouvé l'invention de ſe voir le viſage par les miroirs; une querelle avec le Peuple ſeroit la meilleure invention du monde, pour ſe voir l'eſprit & le corps enſemble. Une aimable fille, entendant parler ainſi mon ami, nous dit, en badinant: tous mes Amants me diſent belle; ma glace & mon amour-propre m'en diſent autant: mais, pour en avoir le cœur net, quelque jour en car-

naval j'uſerai de l'invention dont vous parlez.

Qu'ajouterai-je encore ſur le caractere du Peuple?

Les dévots d'entre le Peuple, le ſont infiniment dans la forme : la vraie piété eſt au-deſſus de la portée de leur cœur & de leur eſprit.

Une groſſe voix dans un Prédicateur les perſuade : ils ne comprennent rien à ce qu'il dit ; mais il crie beaucoup, & les voilà pénétrés.

Ainſi, je ne conſeillerois à perſonne de compter beaucoup ſur la Religion du plus dévot perſonnage d'entre le peuple : de-là vient auſſi qu'il eſt aiſé d'en corrompre le plus honnête homme; car, pour l'engager au crime, il ne s'agit pas de gagner ſon eſprit, on a bon marché de cette piece : il faut ſeulement effacer une impreſſion par une autre, celle du cérémonial de la Religion qui les a rendu pieux, par l'impreſſion d'une offre qui les chatouille.

Vous m'avouerez qu'on peut faire tout ce qu'on veut d'un homme qu'il ne s'agit que de toucher ſenſiblement; l'impreſſion la plus fraîche eſt toujours la victorieuſe.

Ne vous attendez pas, Madame, que j'épuiſe la matiere là deſſus ; je n'en dirai plus qu'un mot.

Le Peuple dans les Provinces reconnoît autant de maîtres qu'il eſt de gens au-deſſus de lui.

L'intérêt ſeul ici fait la vraie dépendance du peuple. Le Cordonnier y va de pair avec le Duc & le Marquis : ſi l'on ne veut pas qu'il manque de reſpect pour ces grands noms, il faut acheter ſon hommage : l'argent eſt le ſeul titre de grandeur qu'il révere. Le peuple eſt comme un gros mâtin : le mâtin abboie après tout ce qui paſſe ; jettez-lui un morceau de pain, il vous careſſe.

Ainſi, Madame, ſi vous venez jamais à Paris, en cas que vous ayez affaire au Peuple, prenez avec lui des meſures qui mettent vos charmes à l'abri de la correction.

CHAPITRE II.

LE BOURGEOIS.

Le Bourgeois à Paris, Madame, eſt un animal mixte, qui tient du grand Seigneur & du Peuple.

Quand il a de la nobleſſe dans ſes manieres, il eſt preſque toujours Singe : quand il a de la petiteſſe, il eſt naturel ; ainſi il eſt noble par imitation, & Peuple par caractere.

Entre les Bourgeois, la cérémonie eſt ſans fin : je crois en ſçavoir la raiſon, en ſuivant toujours mes principes.

Il regne parmi les gens de qualité une certaine politeſſe dégagée de toute fade affectation : cette politeſſe n'eſt autre choſe qu'une façon d'agir naturelle, épurée de la groſſiereté que pourroit avoir la nature.

Le Bourgeois voudroit bien imiter cette politeſſe ; mais malheureuſement ſon premier effort pour cela le tire de l'air naturel, & tout ce qu'il fait eſt cérémonie.

Le Bourgeois dans ſes ameublements, ſes maiſons & ſa dépenſe, eſt ſouvent auſſi magnifique que le ſont les gens de qualité : mais la maniere dont il produit ſa magnificence a toujours certain air ſubalterne, qui le met au-deſſous de ce qu'il poſſede : y paroît-il indifférent ; on voit qu'il gêne ſa vanité : en jouit-il avec faſte ; il s'y prend avec petiteſſe.

Le Bourgeois eſt quelquefois fier avec les gens au-deſſus de lui : mais c'eſt une fierté qu'il ſe donne, & non pas qu'il trouve en lui ; il fait comme ceux qui ſe hauſſent ſur leurs talons pour paroître plus grands.

Un Bourgeois qui s'en tient à ſa condition, qui en ſçait les bornes & l'étendue, qui ſauve ſon caractere de la petiteſſe de celui du Peuple, qui s'abſtient de tout amour de reſſemblance avec

l'homme de qualité, dont la conduite en un mot tient le juſte milieu; cet homme ſeroit mon Sage.

Généralement parlant, à Paris, vous trouverez de la franchiſe & de l'amitié dans le Bourgeois; mais, il ne faut point le tâter ſur la bourſe: une froideur ſubite & l'éloignement ſuccéderont aux marques d'affection que vous en aurez reçues. Le Bourgeois alors ſe fait de vous fuir un principe de ſageſſe & d'habileté; il ſe croiroit votre dupe, s'il vous avoit obligé.

Je connoîs un homme qui avoit été long-temps en commerce d'amitié avec un Bourgeois. Il eut un jour un beſoin preſſant de quelque ſomme d'argent: il écrivit au Bourgeois & le pria de la lui prêter. Je me trouvois chez lui, quand il reçut la lettre; il lui répondit qu'il lui étoit impoſſible de lui faire ce plaiſir. Lorſque le laquais fut parti: Monſieur..... me demande de l'argent à emprunter, me dit-il: malpeſte! qu'il eſt fin avec ſes amitiés! mais j'en ſçais autant que lui. Monſieur, répondis-je, il n'y a pas grande fineſſe à avoir beſoin d'argent & à en demander à ſes amis. Bon, ſes amis! reprit-il: il en a cinquante comme moi; mais il n'aura garde de leur propoſer la choſe: il ſçait bien qu'il n'y auroit rien à faire, & il m'a cru plus ſot qu'un autre. Peut-être plus généreux,

répondis je. Il n'y a plus que les bêtes qui le ſont, me dit-il.

Parlons un peu des Dames Bourgeoiſes; car vous avez ſans doute plus d'envie de connoître les perſonnes de votre ſexe que celles du nôtre.

Comme je n'ai d'ordre que le haſard dans cette relation, je ne ferai point difficulté de vous dire ici ce que j'aurois pu vous dire ailleurs.

C'eſt qu'il y a différentes Bourgeoiſes: le commerce, par exemple, eſt un métier qui fait une eſpece de Bourgeoiſie: la Pratique fait une autre eſpece: & dans ces deux eſpeces-là, il y a encore une différence du plus au moins.

Je ſuis tenté de vous dire que pour l'ordinaire les Bourgeoiſes Marchandes ſont de groſſes perſonnes bien nourries: vous en trouvez de fort bruſques, qui vous querellent preſque au premier ſigne de difficulté que vous faites: vous en trouvez d'affables; mais d'une affabilité vive & bruyante: rien n'eſt épargné pour vous faire plaiſir: on devine ce qui vous plaît: faites un geſte de tête, toute la boutique eſt en mouvement: cet empreſſement d'actions eſt entremêlé, comme je vous l'ai dit, d'un torrent de douceurs & d'honnêtetés

Un jour, un Provincial nouvellement débarqué

dans Paris, entra dans la boutique d'une de ces Marchandes, pour acheter quelque choſe de conſidérable. D'abord, ſalut gracieux, étalage empreſſé; la marchandiſe ne lui plaiſoit pas, il mâchoit un refus de la prendre & n'oſoit le prononcer: la reconnoiſſance pour tant d'honnêtetés l'arrêtoit: plus il héſitoit, plus la Marchande chargeoit ſon homme de nouveaux motifs de reconnoiſſance. De dépit de lui voir prendre tant de peine, & de n'avoir pas la force d'être ingrat, il ſe lève & tire ſa bourſe: tenez: Madame, lui dit-il, votre marchandiſe ne me convient pas & je n'ai nulle envie de la prendre; vous m'avez accablé d'honnêtetés, & j'en enrage; je n'ai pas le front de ſortir ſans acheter; voilà ma bourſe, je vous laiſſe la liberté de me vendre ou de me renvoyer; le dernier m'obligera d'avantage. Ce diſcours ne démonta pas la Marchande: il crut, le pauvre homme! avoir trouvé le ſecret de ſe tirer d'affaire avec honneur: ce que vous me dites eſt trop obligeant, lui dit-elle, je n'ai pas le cœur moins bon que vous, Monſieur, & je ne puis répondre mieux à la bonté du vôtre, qu'en vous vendant ma marchandiſe: j'en ſçais la valeur, & vous ſeriez aſſurément trompé ailleurs; je veux vous faire du bien malgré que vous en ayez;

Là-deſſus, elle ouvrit la bourſe, en prit ce qu'il lui falloit, fit couper la marchandiſe & la livra à notre Provincial, de qui cette action avoit diſſipé la honte; mais il n'étoit plus temps d'être courageux.

Vous me direz là-deſſus que toute autre Marchande n'auroit point été capable de profiter de la bétiſe de l'autre avec autant d'eſprit; mais vous ſerez bien ſurpriſe, quand je vous dirai qu'elle en avoit fort peu, quoiqu'il y eût bien de la fineſſe dans ſa réplique.

Il y a à Paris un certain eſprit de pratique parmi les Marchands: rien n'eſt plus adroit, plus ſouple, plus ſpirituel, que leur façon d'offrir à qui vient acheter. Vous croyez que cette ſoupleſſe veut réellement de l'eſprit, & qu'elle eſt mieux ou moins bien pratiquée par ceux ou celles qui ont plus ou moins d'eſprit: point du tout; cette ſoupleſſe, cet art de captiver la bienveillance, d'embarraſſer la reconnoiſſance, n'eſt qu'un métier qui s'apprend, comme celui de Tailleur ou de Cordonnier: les plus ſpirituels n'y ſont pas les plus parfaits: dans cet art, un Garçon de Boutique, épais & peſant d'intellect, y ſera le plus habile.

Il me vient une penſée aſſez plaiſante ſur le

babil obligeant des Marchands dont j'ai parlé. Je les compare aux Chirurgiens, qui, avant que de vous percer la veine, paſſent long-temps la main ſur votre bras pour l'endormir. Les Marchandes, pour tirer l'argent de votre bourſe, endorment auſſi votre intérêt à force d'empreſſements & de diſcours; & quand le bras eſt en état, je veux dire, quand elles ont tourné votre eſprit à leur profit, le coup de lancette vient enſuite; elles diſpoſent de votre volonté, elles coupent, elles tranchent, elles vous arrachent votre argent, & vous ne vous ſentez bleſſé que quand la ſaignée eſt faite.

La boutique de ces Marchandes eſt un vrai coupe-gorge pour les bonnes-gens qui n'ont pas la force de dire non. Êtes-vous belle & jeune: elles vous cajolent ſur vos appas en déployant leurs marchandiſes: ces compliments ne ſont point étrangers à la vente; on diroit qu'ils ſont partie de la marchandiſe même. Vous êtes cajolée, vous écoutez, vous leur en ſçavez gré, vous vous prévenez pour elles; tout cela, ſans que vous vous en apperceviez. Êtes-vous vieux ou vieille: elles ont des recettes de ſurpriſes pour tout âge. Êtes-vous jeune homme: elles font en ſorte qu'un peu de galanterie vous amuſe; pendant lequel

temps la bourſe ſe délie, & l'argent eſt jetté ſur la table, tout en badinant. Vous me demanderez peut-être, Madame, ſi la bonne-foi regne dans la boutique des Marchands.

Si vous entendez par cette bonne-foi une certaine exactitude de conſcience ſans détour; en un mot, cette bonne-foi preſcrite à la rigueur par la Loi, je vous répondrai franchement que je n'en ſçais rien: en revanche, je vous dirai qu'il peut s'y trouver une bonne-foi mitigée, qui, dégagée de la ſévérité du Précepte, s'accommode à l'avidité que les Marchands ont de gagner ſans violer abſolument la Religion. Le Marchand partage le différend en deux: la Religion veut une régularité abſolue, l'avidité veut un gain hors de tout ſcrupule. On eſt Chrétien; mais on eſt Marchand: ce ſont deux contraires, c'eſt le froid & le chaud; il faut vivre & ſe ſauver. Que fait-on? on cherche un tempérament: comme Chrétien, je m'abſtiendrai d'un gain exorbitant; comme Marchand, je le ferai raiſonnable: le malheur eſt que ce n'eſt preſque jamais le Chrétien, mais bien le Marchand, qui fixe ce raiſonnable.

Ce diſcours ſur le commerce commence à m'ennuyer; changeons de ſujet, ſans changer d'objet. Tous les plaiſirs, toutes les délices de la vie ſont,

ſont, à Paris, tellement à portée de celui qui les peut prendre, qu'il faut être d'un tempérament bien ſenſible, pour ne point abuſer de la poſſibilité de les goûter. Les riches Marchands ici ne s'en refuſent guères. Il eſt ſur-tout un agrément fort goûté du Bourgeois opulent, c'eſt, ne vous déplaiſe, Madame, l'agrément d'aimer une perſonne, qui n'eſt point ſa femme; mais qui le traite avec autant de bonté que ſon épouſe même.

A propos de ces femmes ſi bonnes, puiſque j'en ſuis à elles, détaillons un peu les différents degrés de bonté que comprend le métier de femme obligeante.

Paris, Madame, eſt aujourd'hui rempli de femmes exceſſivement bonnes, dont la charité ne fait acception de perſonne : cette ſorte de femmes poſſède le degré de bonté le plus éminent. Il y en a d'autres d'une charité un peu inférieure, & que j'appellerai, pour quitter le langage figuré, des coquettes parfaites.

Ce ſont de ces femmes qui n'affichent point, pour ainſi dire, l'excès de leur coquetterie; qui ne la promenent pas dans les rues; mais qui, ſans beaucoup de façons, la montrent toute entiere à ceux que le hazard la fait deviner.

Il y en a d'une autre eſpece encore, qui ſont

celles à qui les Bourgeois donnent volontiers le ſuperflu de leur bien. Dans le métier de coquetterie, elles ſont ſans doute les plus honorables ; & le défaut qui ſe trouve dans leur conduite, eſt à préſent, parmi la plupart des femmes, un ſi petit objet, que, depuis le Peuple juſqu'aux femmes de qualité, tout s'en mêle, & perſonne n'en rougit.

Je me trouvois un jour en compagnie, j'y vis une des plus belles perſonnes de la Ville ; je m'approchai d'elle dans le deſſein de la féliciter de ſes appas ; elle me reçut honnêtement : mais elle avoit de grandes diſtractions. J'apperçus dans un coin un homme de cinquante ans, & en rabat ; il fronçoit le ſourcil, & jettoit de notre côté de noirs regards, qui ſignifioient méchante humeur.

Un de mes amis, plus au fait que moi des mœurs & de la conduite de ceux qui compoſoient la compagnie, vint me tirer par la manche, m'arracha d'auprès de ma belle, ſous prétexte de me dire quelque choſe : vous ne ſçavez pas, me dit-il, que vous cauſez de l'inquiétude à deux perſonnes, à la Demoiſelle à qui vous parliez, & à celui que vous voyez dans le coin, ajouta-t-il en me montrant mon homme à rabat. Eſt-ce ſon mari, répondis-je ? non. C'eſt apparemment ſon pere, répondis-je ? ce n'eſt ni l'un, ni l'autre, me dit-

il; mais c'eſt un ami, c'eſt un brutal dont elle a beſoin. Mademoiſelle de.... n'a point de bien, & elle eſt obligée d'avoir des ménagements pour cet homme-là qui lui fait plaiſir.

J'entends, répondis-je: elle fait avec lui un troc de ce qu'elle a, contre ce qui lui manque & qu'il poſſéde; mais comment n'a-t-elle pas honte de ſe montrer en ſi bonne compagnie, puiſque l'on ſçait le ſecret de ſon petit ménage? Vous vous moquez, me dit-il: ſi une petite bagatelle déshonoroit, il n'y auroit pas une femme ici qu'on ne dût fuir: on vit à préſent plus aiſément dans le monde; la rareté de l'argent a fait congédier bien des ſcrupules, les bonnes mœurs ne ſont plus ſi farouches; ſe conſerver un Amant utile, eſt prudence. Une femme regarde même comme un bienfait l'amour qu'un homme riche veut bien prendre pour elle; mais enfin, répondis-je, l'honneur? Bon, l'honneur! me dit-il en m'interrompant: le public ne ſe ſcandaliſe plus de ces bagatelles-là: & ôtez le ſcandale, il n'y aura plus de cruelles.

Je ne ſçais plus où j'en ſuis: je parlois des Bourgeoiſes, ou des Marchandes.

Diſons encore un mot ſur ces dernieres.

Le comptoir eſt une place d'une dangereuſe

conſéquence pour un mari, quand ſa femme eſt belle, & qu'elle l'occupe ; les regards des curieux qui la contemplent, donnent aux ſiens une hardieſſe, qui des yeux paſſe dans le diſcours, & du diſcours dans les actions.

Une femme qui s'accoutume à regarder ceux qui la regardent, répond aiſément à ceux qui lui parlent.

Les Marchandes à Paris peuvent au comptoir avoir impunément auprès d'elles un ſoupirant ; mais je doute qu'elles l'aient impunément pour leur innocence.

S'il étoit poſſible que la coquetterie ſe perdît parmi les femmes, on la retrouveroit chez les filles des Marchands ; je ne crois pas qu'on ſoit obligé de l'y aller chercher ; les Bourgeoiſes de toute eſpece en ont bonne proviſion.

La paſſion dominante des Bourgeoiſes, c'eſt la vanité : elle eſt la tige de tous les autres menus défauts qu'elles contractent. Sans la vanité, elles n'aimeroient pas la bonne chere ; ſans la vanité, elles ne ſeroient point avides de plaiſirs.

La vue d'une Bourgeoiſe magnifique, quoique galante, va triompher de la vertu de cinquante de ſes ſemblables qui la verront, & qui n'auront pas autant de parure qu'elle. La preuve

la plus certaine qu'elles voudroient être à ſa place, c'eſt le mépris qu'elles témoigneront pour elle.

Parmi les Bourgeoiſes, la médiſance n'eſt qu'une expreſſion de l'envie qu'elles auroient de la mériter.

Ce qui gâte l'eſprit des Bourgeoiſes, c'eſt le faſte continuel qui s'offre à leurs yeux: chaque équipage que rencontre en chemin une femme à pied, porte en ſon cerveau une impreſſion de douleur & de plaiſir; de douleur, en ſe voyant à pied; de plaiſir en ſe figurant celui qu'elle auroit, ſi elle poſſédoit une pareille voiture : le moyen que le cerveau d'une femme tienne à cela!

Varions les matieres; laiſſons-là les Bourgeois & leurs femmes, pour les reprendre en chemin feſant, & parlons un peu des Dames de qualité.

C'eſt-là votre ordre, Madame; heureux ceux qui, comme vous, ſçavent en rendre la chimere reſpectable, & qui, par leur affabilité reſtituent à l'ignoble comme un équivalent de l'égalité naturelle qui eſt entre les hommes.

J'ai dit, chimere; & ce mot eſt ſans conſéquence : c'eſt le langage des Philoſophes, & leurs idées ne gâtent perſonne ſur le train établi des choſes.

Pouvoir être impunément ſuperbe, parce qu'on eſt d'une grande naiſſance; ſentir pourtant qu'il n'y a point-là matiere à orgueil, & ſe rendre modeſte, non pour l'honneur de l'être; mais par ſageſſe : cela eſt beau.

Etre né ſans nobleſſe, acquieſcer de bonne grâce aux droits qu'on a donnés au noble, ſans envier ſon état, ni rougir du ſien propre; cela eſt plus beau que d'être noble : c'eſt une raiſon au-deſſus de la nobleſſe.

Ces deux caracteres d'eſprit que je viens de peindre ſont peut-être ſans exemple : mais en revanche nous avons des fourbes qu'on appelle Sages ou Philoſophes : ils n'ont point les vertus que je viens de dire; mais ils ont de l'eſprit, & beaucoup d'orgueil; ils ſont avec ces deux pieces-là même figure que s'ils étoient en effet ce qu'ils feignent d'être : ils trompent les ſots; & les clairvoyants ſont en ſi petit nombre, qu'ils ne valent pas une exception.

Vous ſeriez ſurpriſe de voir ici, Madame, de quel air certains hommes du plus haut rang abordent leurs inférieurs; j'ai ſouvent regardé leurs façons de près.

Celui-ci vous careſſe, vous tend la main, vous ſourit, familiariſe, pourvu qu'il ait des témoins;

car c'eſt un rôle de ſimplicité trop brillant pour le perdre dans l'obſcurité. Notre homme n'eſt point ſimple : c'eſt un Acteur qui veut être applaudi : il lui faut du ſpectacle : tous les inſtants ne ſont pas favorables; il en vient un: l'Acteur vous trouve ; vous devenez l'inſtrument & la victime de ſa gloire : vous reſtez careſſé, marqué de honte, confirmé petit, inſulté par l'eſtime que s'acquiert le perfide qui vous ſacrifie, qui a joué le public, & qui s'eſt joué lui-même; car il jouit de l'applaudiſſement ſans ſe douter que c'eſt un bien mal acquis.

Sur cela, je fais une réflexion. De tous les hommes les plus ſots, peut-être les plus miſérables, ce ſont les hommes orgueilleux; mais l'homme qui vous pouſſe l'orgueil juſqu'à vouloir contrefaire le modeſte, pour mériter l'eſtime qu'on donne à la modeſtie, cet homme-là eſt un petit monſtre.

Un jour je me trouvai dans un endroit, où vint un de ces hauts Seigneurs dont nous avons parlé; il ſe fit un écart dans la compagnie; on lui prodigua les honnêtes déférences. Meſſieurs, dit-il, avec un geſte de main, qui mélangeoit artiſtement la hauteur & la ſimplicité; ou qui, pour mieux dire, étoit équivoque de l'une & de l'autre,

auſſi flatteur pour lui, qu'il le croyoit flatteur pour nous ; Meſſieurs, point de cérémonie, je vis ſans façons, & par-tout où je vais, c'eſt m'obliger que de n'en point faire.

Cela bien interprété, ſignifioit : on doit des reſpects à mon rang, je le ſçais; je ſuis charmé que vous ne l'ignoriez pas; mais je vous en fais grâce; vous vous êtes mis en état, & cela me ſuffit.

A votre avis, Madame, ai-je mal fondu ce compliment ? n'eſt-ce pas là le ſens qu'il peut rendre ? & l'inférieur n'eſt-il pas bien flatté d'une familiarité dont on ne l'honore, qu'en ſe montrant ſatisfait des ſentiments qu'il a de ſa petiteſſe ?

Avec cela cependant, & d'autres vertus de la même force, l'homme de haute qualité gagne le titre de Philoſophe; celui dont je vous parle nous fit un récit qui tendoit à nous prouver ſa modeſtie; mais qui charrioit en même temps une hiſtoriette de ſes avantages. Ce récit eſt de trois lignes; le voici.

Les Provinciaux ſont fatiguans, nous dit-il; je ne pus l'autre jour me diſpenſer d'aller à une petite Ville dont je ſuis Seigneur; j'appris que les habitants viendroient en corps me complimenter à mon arrivée. Le Gentilhomme de France le plus

ennemi de ces fadaiſes-là, c'eſt moi : la vanité de mes confreres là-deſſus m'eſt inſupportable. Pour me ſauver, je dis à mes gens d'arrêter à deux lieues de la Ville, dans le deſſein de n'y entrer qu'à dix heures du ſoir, & d'envoyer dire que je n'arriverois que le lendemain ſur le ſoir. Mais je m'aſſoupis pour mes péchés, dans le lieu où je m'étois arrêté; mes gens n'oſerent me réveiller; j'y paſſai la nuit, & par-là, le lendemain je fus contraint d'eſſuyer une kyrielle de reſpects ridicules : quelle corvée ! je baiſſai mes glaces, & je fis le malade.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, ne regarde que l'homme du haut rang; le petit Noble ne peut gueres ſe donner ces airs mitigés de hauteur & de modeſtie; la diſtance d'un Bourgeois à lui n'eſt pas aſſez grande, pour qu'ils ſoient à leur place. Dénué de ces équipages magnifiques, de cet appareil de domeſtiques, qui ſubjugue la vanité des inférieurs, à la faveur d'un ſentiment de vanité même, il n'a pour toute reſſource d'orgueil que le maigre titre de Noble; & ſa Philoſophie, quand il ſe mêle d'en avoir, n'eſt guères au large avec cela.

S'il contrefait le modeſte, ce ne peut être qu'avec le Bourgeois, & ſa modeſtie avec lui ne feroit

pas fortune : le Bourgeois, à la vérité, l'en croira ſur ſa mine ; mais il ne l'en louera pas ; il le trouvera ſeulement dans l'ordre ; & ſi le Bourgeois eſt plus riche, il croira pouvoir en conſcience faire deux membres égaux en valeur de ſa roture & de ſes richeſſes, avec la naiſſance & la médiocrité des biens du Noble ; tant pour tant, & le compte fait, ſa fierté ſe tient en garde.

Il y a de l'erreur, dit intérieurement le Noble, qui ſe doute bien du calcul ; mais, comment faire, pour la prouver au Bourgeois ? le voici, Madame.

Parmi les hommes, le préjugé de la Nobleſſe eſt violent ; le riche Bourgeois a beau s'étourdir là-deſſus, il n'y a que façon de le prendre, pour le rendre au joug.

Le Gentilhomme pour cela emploie une familiarité franche, raille la Nobleſſe, vante le bon Citoyen, lui fait honneur de ſa roture, & le confirme dans le mépris qu'il a pour les avantages de la naiſſance. C'eſt-là l'hameçon qui rattrappe le Bourgeois, qui avoit rompu ſes filets.

Comme il s'étoit attendu à quelque réſiſtance de la part du Noble, quand il avoit arrêté ſon compte, il eſt charmé de ſa docilité, il en a de la reconnoiſſance, il eſtime, il admire enfin

celui qui a bien voulu ne pas ſentir qu'il étoit Gentilhomme : voilà le grand œuvre du petit Noble Philoſophe, dont l'amour-propre, long-temps contraint, trouve enfin la récompenſe de la contrainte qu'il a ſoufferte.

Il me ſemble, Madame, que vous me demandez comment il en uſe avec l'homme de qualité; c'eſt une autre allure : jeune, il brigue ſa compagnie, ſon amitié, ſa confidence; quelquefois par un autre tour d'imagination, il travaille d'eſprit, de geſte & de dépenſe, pour arriver à prendre un ton d'égal à égal; il s'enfle, fait comme la grenouille qui veut être auſſi groſſe que le bœuf.

Si ſon bien & ſa ſituation lui interdiſent le commerce des gens de qualité, & que par haſard il ait à leur parler, il affiche ſur ſon viſage qu'il eſt Gentilhomme, & paroît à-peu-près dans le goût de ces aventuriers de Roman, caſque en tête & lance au poing, & qui ſe vantent par la poſture.

Tous ces caracteres ſe peuvent trouver en Province, à l'air près de ſociété moins aiſé. Parlons de choſes plus nouvelles pour vous, Madame : par exemple; diſons un mot des Femmes de qualité, cela vous réjouira.

Otez à la Campagnarde de qualité le maſque qu'elle porte, quand, montée ſur ſa haquenée, elle traverſe d'un Château à l'autre; ôtez-lui ſa vanité crûe ſur les antiquités de famille, ſon ton bruyant, ſon eſtomac redreſſé par intervalles de réflexions, l'embarras total de ſa contenance, & ſa marche à mouvement uniforme : car tout cela compoſe l'économie de ſa figure; ôtez-lui ſes fils le Marquis & le Chevalier, petits enfants qu'elle dreſſe devant vous à la révérence villageoiſe, & qui par fatalité ſont toujours morveux quand ils arrivent, afin d'être mouchés du mouchoir de la mere : (paſſez-moi le portrait;) ôtez lui, dis-je, toutes ces choſes, il ne vous reſte plus rien de curieux chez elle, ſi ce n'eſt la langueur ou le ton emphatique des compliments qu'elle fait; quand elle eſt en ville.

Tout cela vu & entendu, le ſujet eſt épuiſé; les Femmes de qualité dans ce pays ſont un ſpectacle bien plus varié : les définirai-je en général? le projet eſt hardi; n'importe.

La Femme de qualité a tous les défauts de la Bourgeoiſe; mais, pour ainſi dire, tirés au clair par l'éducation & l'uſage. Elle poſſede un goût de hardieſſe ſi heureux, qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie, ſans être effrontée. Peut-être na

doit-elle cet avantage qu'à la nature de l'eſprit des hommes, faciles à donner des droits plus amples à qui les étonne par de plus fortes impreſſions.

L'air de mépris le mieux entendu de la Femme de qualité pour la Bourgeoiſe, ce ſont ſes careſſes & ſes honnêtetés; & là-deſſus, rien n'eſt plus joli que la Femme de qualité, dit la Bourgeoiſe. L'innocente! qui ne voit pas que, par cette politeſſe, la voilà marquée au coin de ſubordination.

Dans la Femme de qualité, l'habillement, la marche, le geſte & le ton, tout eſt formé par les grâces, la nature ne les a point faites: ce ne ſont point de ces grâces qui ſont partie néceſſaire de la figure, que l'on a ſans y penſer, qui nous ſuivent par-tout, qui ſont en nous, qui ſont nous-mêmes: ce ſont des grâces de haſard, d'après coup, que la vanité des parents a commencées, que l'exemple & le commerce aiſé des autres Femmes ont avancées, & qu'une étude de vanité perſonnelle a finies.

Grâces ridicules aux gens raiſonnables, attirantes pour les jeunes gens, impoſantes pour le Peuple, inimitables aux Bourgeoiſes, quoique toujours copiées par elles; voiſines du mal dont

elles applaniſſent les voies, & peut-être le chef-d'œuvre de l'orgueil.

Et voilà, Madame, ce que l'on appelle airs du monde.

On ne peut aiſément exprimer ce que c'eſt que le commerce mutuelle des Femmes de qualité. Sans aller même juſqu'au crime, tout eſt jeu pour elles, juſqu'à leur réputation; & cette réputation eſt un jeu pour ceux dont elles dépendent.

Parmi elles, attrape qui peut, tout paſſe, un bon mot tire tout le monde d'affaire; elles ſont les confidentes les unes des autres, ſe prêtent réciproquement ſecours dans l'occaſion, ſe promettent le ſecret, que réciproquement elles violent auſſi; la médiſance court, on la croiſe par une autre, & pendant que la demande & la répartie amuſent le public, elles reſtent, en bonnes amies, ſpectatrices des effets plaiſants de leur perfidie.

Il y a des Femmes tendres: ce ſont celles dont le cœur embraſſe la profeſſion du bel amour; leur eſprit fourmille d'idées délicates; elles aiment en un mot plus par métier que par paſſion: un Amant infidele met leur talent au jour; ſans lui on ne ſçauroit pas qu'elles ont mille grâces atten-

driſſantes dans une affliction de tendreſſe.

Il y a l'eſpece des femmes coquettes: celles-là ſont l'amour indiſtinctement; ce ſont des femmes à promenades, à rendez-vous imprudents; ce ſont des furieuſes d'éclat; elles ne languiſſent point, elles aiment hardiment, ſe plaignent de même; c'eſt pour elles faveur du haſard, quand on trouve un de leurs billets d'intrigue: tout cela va au profit de leur gloire. Il y a les femmes prudes: ce ſont celles qui s'entêtent, non de l'amour de l'ordre; mais de l'eſtime qu'on fait de ceux qui ſont dans l'ordre: elles ſont ordinairement âgées; cabale d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt, du côté des plaiſirs, dans une oiſiveté dont elles enragent. Je vous les peindrai une autrefois, Madame, en achevant l'article des Femmes de qualité qui ne fait que commencer, & où je n'ai rien dit encore des exceptions avantageuſes.

*Suite des Caracteres de M. M***.*

DANS mes dernieres réflexions, Madame, je vous en promis de nouvelles ſur les Femmes de qualité : j'en vis l'autre jour deux ou trois qui m'en fournirent quelques-unes; elles étoient ce qu'on appelle en négligé.

J'ai toujours regardé cet habit comme un honnête équivalent de la nudité même. Vous verrez dans un moment pourquoi je l'appelle équivalent : les Femmes ont un ſentiment de coquetterie, qui ne déſempare jamais leur âme; il eſt violent dans les occaſions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes : mais toujours préſent, toujours ſur le qui-vive : c'eſt en un mot le mouvement perpétuel de leur âme; c'eſt le feu ſacré qui ne s'éteint jamais : de ſorte qu'une Femme veut toujours plaire, ſans le vouloir par une réflexion expreſſe. La nature a mis ce ſentiment chez elle à l'abri de la réflexion & de l'oubli : une Femme qui n'eſt plus coquette, c'eſt une Femme qui a ceſſé d'être.

Mais revenons à ma thèſe. J'ai nommé le négligé,

gligé, l'équivalent de la nudité même. Pourquoi, Madame ? le voici.

Je vous ai dit que les Femmes étoient coquettes ſans relâche. Or elles ne le ſont jamais plus, que quand elles veulent inſinuer qu'elles ne le ſont pas.

Le négligé, par exemple, eſt une abjuration ſimulée de coquetterie ; mais en même temps le chef-d'œuvre de l'envie de plaire.

L'habit magnifique donne de l'éclat à l'aimable Femme : elle en devient plus curieuſe à voir, mais non pas ſi touchante : elle en eſt plus belle, & moins dangereuſe ; & cet éclat étranger, qui ſaute aux yeux, étouffe l'impreſſion des grâces naturelles, & divertit le ſpectateur de l'attention riſquable qu'il donneroit au reſte.

Cette façon de ſe montrer eſt plus ſuperbe que délicate : uſer d'ornements pour plaire, c'eſt s'appuyer de ſeconds, c'eſt combattre avec ruſe : & comme cela, la victoire n'eſt pas nette. Ai-je plû comme Femme ornée, ou comme Femme aimable ? Voilà la ſourde queſtion qu'en pareil cas ſe fait une Dame ; argument dicté par l'amour-propre qui ſe connoît en vrais avantages, & qui ſe juge à la rigueur, quand il prévoit n'y rien riſquer.

Pour vuider la queſtion, on a recours au négligé ; c'eſt par lui qu'on fait une épreuve de ſes charmes, qui finit les chicanes de ſon amour-propre ; c'eſt par lui qu'on expoſe la vérité toute nue, qu'on ſemble dire : me voilà telle que la Nature m'a faite ; voilà du moins une copie modeſte de l'original. Mais, à vous dire vrai, ce modeſte eſt ſi ſuperficiel, qu'il n'eſt preſque de nulle fatigue pour l'imagination des hommes. Mais, me direz-vous, les Femmes ſçavent-elles ce libertinage d'imagination ? Je ne vous dirai pas ſi elles le ſçavent ; mais, pour le peu qu'elles s'en doutent, le négligé durera long temps.

Concluez ſur tout ce que nous venons de dire, Madame, que cet habit a la ſimplicité, la propreté, le peu d'affectation des habits vraiment modeſtes ; mais qu'il n'en a pas la pudeur, qu'il porte, pour ainſi dire, le caractere de la peu chaſte vanité qui l'inventa ſans doute : quand je dis peu chaſte, je n'entends pas des deſſeins formellement mauvais ; mais de vifs ſentimens de complaiſance pour ſes charmes ; ſentimens de qui vient l'art de ſe vétir, ſans y rien perdre, & de mettre, ſans blâme, ſes appas dans leur plus dangereuſe poſture.

Revenons aux Dames que je vis. Une d'elles

ſe retira, je m'en allois auſſi : un Cavalier s'avança pour lui parler. Je m'attendis ſur le champ à quelque phrâſe de manége, & je ne me trompai point. Laiſſez-moi, lui dit-elle, je me ſauve, je ſuis faite comme une folle. Sçavez-vous, Madame, ce qu'une femme de qualité penſe confuſément toutes les fois qu'elle prononce ce peu de mots ? regardez-moi, je ne ſuis point parée comme les femmes doivent l'être ; mon bon air & les grâces de ma taille ne ſont point équivoques ; tout naît de moi ; c'eſt moi qui donne ſa forme à mon habit, & non, mon habit qui me la donne ; je ſçais combien je ſuis aimable & touchante en cet état ; mais je dois paroître ne le pas ſçavoir. C'eſt une grâce de plus, que d'en avoir tant, & de les ignorer. On les voit, on les ſent, on croit qu'elles m'échappent, croyez-le de même ; je me ſauve, je ſuis faite comme une folle.

Voilà, Madame, ce que ſignifie le langage hypocrite dont nous parlons ; & le plaiſant de cela, c'eſt que les hommes n'en expliquent que le ſens favorable, & que leur jugement étourdi fait grâce du reſte à la Comédienne, & gliſſe ſur le ridicule qu'il contient. Il y a là-deſſus bien des réflexions à faire, convenables au feu de mon âge ; mais d'un vrai trop voiſin de la licence : quelque agréable

que ſoit ce champ d'idées qu'elles ouvriroient à mon eſprit, je vous les ſacrifie, Madame.

Que vous dirai-je encore ? les femmes de qualité élevées dans les uſages de Cour, qui ſçavent leurs droits & l'étendue de leur liberté, ne rougiſſent pas d'avoir un Amant avoué ; ce ſeroit rougir à la Bourgeoiſe. De quoi rougiſſent-elles donc ? c'eſt de n'avoir point d'Amant, ou de le perdre. J'aurois pû dire des Amants ; ce pluriel, ailleurs déshonorant, fait ici cortége glorieux. Chaque pays a ſa guiſe : on ſçait à la Cour le prix de la vie, & l'on n'y admet nulle maxime qui ne tende à le faire ſentir.

Nous avons dit qu'elles y rougiſſoient de n'avoir point d'Amant : cela n'eſt pas difficile à comprendre, en les ſuppoſant coquettes. Une femme qui vit ſans être aimée, vit dans l'opprobre & dans la derniere des réputations ; la plus galante des femmes de Cour a le pas ſur elle dans l'eſprit des hommes. Je ne ſçais même, à bien examiner l'eſprit de Cour, ſi cette plus galante n'eſt pas, dans mille moments, la plus eſtimée. Ces moments ſont ceux où les Courtiſans ne font point de réflexions raiſonnables : il ſeroit hardi de parier qu'ils en fiſſent quelquefois.

Il faut donc des Amants, il faut même ſe les

conſerver. Ah ! c'en eſt trop, me répondrez-vous, ceci devient ſérieux; j'en conviens, Madame, & très-ſérieux, ſur-tout avec des Amants de Cour, qui veulent bien eſſuyer des délais de bienſéance, qui s'attendent bien à combattre des imitations de vertu : mais non pas la vertu même ; & qui ſçavent, à un jour près, aſſigner la durée raiſonnable de ces imitations ; qui ſoupirent enfin, non, pour tâcher de vaincre : car, tâcher, ſuppoſe des efforts pour un ſuccès douteux ; mais parce que les ſoupirs ſont un cérémonial qui doit précéder la récompenſe ; & qu'il eſt de l'ordre qu'une femme paroiſſe récompenſer, & non donner d'avance.

Comment donc conſerver des Amants de cette eſpece ? Comment ? comme on peut, par des eſpérances. Ah ! grands dieux ! eſt-il permis d'en ſouffrir l'idée dans un Homme ? une Femme a-t-elle beſoin d'un plus grand oubli de vertu pour les remplir, que pour les donner ? c'eſt conteſter ſur le temps, & non ſur le crime.

Oh ! Madame, attendez : ces eſpérances qui vous choquent, ne ſont pas ſi criminelles que vous le penſez : ſi nous parlions d'une Femme ordinaire, j'entends, Femme de Ville ou de Province, vos conſéquences ſeroient juſtes. Une édu-

cation roturiere, purgée de licences, & qui lui a appris à obſerver les vertus à la lettre, lui défend de ſouffrir un Amant: le ſouffre-t-elle; elle a fait un premier pas dans la voie du crime: lui permet-elle d'eſpérer; elle en a fait mille, ou bien les fera.

En effet, avant que d'en venir-là, que de dimunitions journalieres dans ſa ſageſſe! que d'inutiles travaux de pudeur! quelle ſucceſſion de mouvements libertins n'a-t-il pas fallu pour aguerrir ſon âme, pour la familiariſer avec l'idée du crime! elle donne des eſpérances, le crime eſt réſolu; elle l'enviſage, elle s'y promet. Que ne s'y livre-t-elle? ce n'eſt pas la pudeur qui l'en empêche; c'eſt le ſouvenir d'en avoir eu, qui la retarde.

Voilà, Madame, l'hiſtoire du cœur ordinaire, qui donne des eſpérances: vous vous imaginez qu'il en eſt de même du cœur d'une Femme de Cour; mais il n'y a rien du tout de tout cela. 1°. Quoiqu'elle ſoit mariée, elle peut avoir un ſoupirant; il fait comme partie de ſon équipage; quant aux eſpérances qu'elle lui donne, c'eſt un diſcours en l'air, un proverbe, un Vaudeville de Cour: en fait de galanterie, elle ne ſçait pas ce qu'elle donne alors.

Mais l'Amant qui en attend l'échéance, comme

d'un bon billet, preſſe, s'impatiente, fait ſes diligences, menace d'infidélité; & ſi quelqu'un alors ſe préſente pour tenir ſa place, en cas de déſertion, je crois franchement qu'une Femme eſt en péril manifeſte.

L'on voit encore une autre ſorte de Femmes de Cour. Il eſt, par exemple, des coquettes honoraires; ce ſont celles qui font leurs preuves d'agrémens & de charmes, en laiſſant ſeulement aborder les Amants; & qui, réſolues d'être ſages, prennent de publiques atteſtations de la facilité qu'elles auroient de ſe mettre au rang des aimables folles.

Ce n'eſt pas la vertu parfaite; mais que voulez-vous, Madame? la corruption eſt tellement ſymphatique avec le cœur humain, qu'on ne peut l'en purger ſi bien qu'il n'y reſte ſouvent ou la honte de n'ôſer paroître ſage: ou du penchant à ne pas l'être. Là-deſſus, ne pourroit-on pas dire que le vice eſt comme l'Amant chéri de l'âme; elle le regrette en y renonçant, & ne le hait jamais.

Il y a des Femmes de qualité plus courageuſes encore que ces dernieres, & qui ne ſouffrent point d'adorateurs. On voudroit bien qu'elles fuſſent

coquettes : elles ſçavent qu'on le voudroit bien, & le ſçavent avec plaiſir; voilà leur coquetterie : il leur eſt doux d'être comptées comme des beautés inacceſſibles; il leur eſt doux, toutes ſéqueſtrées qu'elles ſont de la foule, d'inquiéter les ſens des ſpectateurs.

Je vous parlerois ici, Madame, des Femmes de qualité dévotes; mais c'eſt une eſpece trop marquée : il vous ſuffit de ſçavoir en général, que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde, ſans, le plus ſouvent, les approcher de Dieu.

Quand je vois ces ſaintes âmes, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces ſoldats que leurs bleſſures envoient aux invalides. Les bleſſures de nos Femmes, c'eſt l'âge & le déchet de leurs charmes : adieu le monde; belle vocation! Les habits, le maintien, le diſcours, les démarches, tout eſt pieux, le cœur même prend du goût pour la façon des actions pieuſes; il aime ſon métier; le formulaire ambulant ou contemplatif lui en plaît; on gémira ſans douleur au pied des Autels; on verſera des pleurs, dont la ſource ſera, non l'amour de Dieu, mais la vive & jalouſe imitation de cet amour; je veux dire

que l'âme entrera dans ſon ſujet, ainſi qu'un Acteur tragique entre dans la paſſion qu'il repréſente.

Mais, ſans m'en appercevoir, je traite une matiere que je m'étois d'abord interdite. Peu s'en eſt fallu, que je ne parlaſſe de ceux à qui ces Dames confient leur conſcience, gens au profit de qui tourne la piété de nos dévotes, pendant que Dieu n'en a que les honneurs.

Je ne ſçais; mais l'inquiétude, ce ſcrupule toujours renaiſſant, & ces viſites fréquentes chez l'homme de Dieu, ſont une image bien reſſemblante des mouvements d'un cœur tendre: ce pourroît-être de l'amour qui n'a fait que changer de nom; peut-être que l'âme s'y méprend elle-même, & qu'elle n'eſt jamais plus profane, que quand elle paroît ſcrupuleuſe.

*Suite des Caracteres de M. M***.*

Vous voulez que je vous parle des Beaux-eſprits de Paris, Madame, la matiere eſt fine ; & bien m'en prend d'avoir un zèle d'obéiſſance, qui m'étourdit ſur les difficultés du ſujet. J'oſerai donc obéir ; mais obſervez, s'il vous plaît, Madame, qu'ici tout mon devoir eſt d'oſer, & point de réuſſir ; à moins qu'il ne ſoit vrai, comme on dit, que l'amour donne de l'eſprit : nous ſçaurons bientôt ce qu'il en faut croire ; car je vais éprouver le proverbe, comme partie capable, s'il en fut jamais.

Paris fourmille de Beaux-eſprits : il n'y en eut jamais tant ; mais il en eſt d'eux à-peu-près comme d'une armée ; il y a peu d'Officiers Généraux, beaucoup d'Officiers ſubalternes, un nombre infini de ſoldats.

J'appelle Officiers Généraux, les Auteurs qu'en fait d'ouvrages de goût le public avoue pour excellents.

Après eux, viennent les grands médiocres dans le même genre de travail : paſſez-moi ce nom plaiſant que je leur donne ; ou bien mettons-les à la tête

des Officiers ſubalternes, appellons-les les premiers de ceux-là.

Imaginez-vous, Madame, un eſpace entre l'excellent & le médiocre; c'eſt celui qu'ils occupent. Leurs idées ſont intermédiaires; ce n'eſt pas que ce milieu qu'ils tiennent ſoit ſenti de tout le monde; il n'appartient qu'au lecteur excellent lui-même, de les y voir; & leur caractere d'eſprit, généralement parlant, leur fait tour à-tour trop de tort & trop d'honneur: trop de tort, parce que bien des gens machinalement connoiſſeurs du beau, ne ſe ſentant pas aſſez frappés du ton de leurs idées, les confondent avec les médiocres: trop d'honneur, parce que bien des gens auſſi n'ayant qu'un goût peu ſûr, peu déciſif, les jugent excellents ſur la foi du peu de plaiſir qu'ils prennent à la lecture de leurs ouvrages.

Après eux, ſont les médiocres; comme les Officiers ſubalternes, gens dont le talent eſt de fixer avec ordre ſur du papier un certain genre d'idées raiſonnables, mais communes, qui ſuffiſent pour le commerce & la conduite des honnêtes-gens entr'eux, & par-là ſi familieres, qu'elles ne méritent pas d'être expreſſément offertes à la curioſité du lecteur un peu délicat.

Diſons un mot en paſſant des eſprits du plus bas rang : ce ſont des Auteurs au-deſſous du médiocre ; gens ſi miſérables, que c'eſt fortune à eux que de fixer même une idée commune dans ſon degré de force & de juſteſſe.

Un ſi petit talent d'eſprit ne vaut pas la peine d'une plus grande analyſe ; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir, Madame, que ces Meſſieurs n'ont point de nom : qu'on ne connoît chacun d'eux ni par la chûte, ni par le ſuccès particulier de leurs ouvrages ; fût-ce par la chûte, ce ſeroit toujours être connu par quelque choſe. Un médiocre compoſe-t-il : s'il tombe, du moins dit-on, un tel eſt tombé ; comme on dit, un tel Officier a été tué : mais à l'égard de ces derniers, on ſçait en gros que mille de leurs productions paroiſſent & ne valent rien ; c'eſt comme un bataillon qui ſe préſente, & que le Mouſquet fait tomber : qui eſt-ce qui s'aviſera de demander le nom des ſoldats morts ?

Il y a d'autres Auteurs encore, que nous mettrons, ſi vous voulez, au rang des Beaux-eſprits : ce ſont les Traducteurs ; ils ſçavent les langues ſçavantes, ils reſſuſcitent l'eſprit des anciens, qui, diſent-ils, vaut cent fois mieux que l'eſprit des modernes ; du moins faut-il avouer qu'ils le croient

de bonne-foi, puiſque nous ne voyons pas qu'ils s'eſtiment aſſez pour penſer par eux-mêmes. C'eſt agir conſéquemment à leur principe.

Je vous aurois parlé plutôt d'une autre ſorte d'Auteurs, ſi je n'avois jugé qu'ils tiendroient à injure de ſe voir au rang de ceux qu'on appelle Beaux-eſprits: ce ſont les Philoſophes & les Géomètres. J'ai quelquefois penſé au peu de cas que ces Meſſieurs-là ſemblent faire des productions de ſentiment & de goût, auſſi bien qu'à la diſtinction avantageuſe que le public fait d'eux.

Le Bel-eſprit, il eſt vrai, ne s'eſt pas fait de la Géométrie une ſcience particuliere; il n'eſt point Géometre-ouvrier; c'eſt un Architecte né, qui, méditant un édifice, le voit s'élever à ſes yeux dans toutes ſes parties différentes; il en imagine & en voit l'effet total par un raiſonnement imperceptible & comme ſans progrès, lequel raiſonnement, pour le Géometre, contiendroit la valeur de mille raiſonnements qui ſe ſuccéderoient avec lenteur. Le Bel-eſprit, en un mot, eſt doué d'une heureuſe confirmation d'organes, à qui il doit un ſentiment fin & exact de toutes les choſes qu'il voit ou qu'il imagine; il eſt entre ſes organes & ſon eſprit d'heureux accords, qui lui forment une maniere de penſer, dont l'étendue, l'évidence & la chaleur ne

ſont qu'un corps : je ne dis pas qu'il ait chacune de ces qualités dans toute leur force ; un ſi grand bien eſt au-deſſus de l'homme ; mais il en a ce qu'il en faut pour vôler à une ſphere d'idées, dont non-ſeulement les rapports, mais la ſimple vue paſſe le Géometre.

A l'égard des Philoſophes, la Nature & ſes principaux effets ne ſont-ils pas le nœud-gordien pour eux ? nous ſommes-nous à nous-mêmes moins énigmes, qu'il y a quatre mille ans ? qu'a pu penſer ſur l'Homme un Philoſophe, qu'un Bel-eſprit excellent ne nous puiſſe dire, & plus ingénieuſement, & par des préceptes plus accommodés à nos façons non réfléchies de connoître & de ſentir ? A entendre faſtueuſement prononcer le nom de Philoſophe, qui ne croiroit que ſon eſprit eſt d'un autre genre que celui du Bel eſprit ? L'Homme, pour l'ordinaire, eſt cependant leur ſujet commun : en quoi different-ils donc ? C'eſt que l'un traite ce ſujet dans un Poëme, dans une Ode ; l'autre le traite dans un corps de raiſonnements qu'on appelle ſyſtême. L'un gliſſe l'inſtruction à la faveur du ſentiment ; c'eſt un maître careſſant qui vous fait des leçons utiles, mais intéreſſantes : l'autre eſt un pédagogue qui vous régente durement, & dans un triſte ſilence.

Pourquoi donc penſe-t-on plus reſpectueuſe-

ment du Philoſophe que du Bel-eſprit ? Ne ſeroit-ce pas que le Philoſophe, ou bien l'Homme au ſyſtême, nous propoſant une connoiſſance expreſſe de nous-mêmes, nous fait penſer que nous ſommes difficiles à comprendre, & par-là importants; au-lieu que le Philoſophe qui fait un Poëme ou une Ode, ſemble ne nous expoſer à nos propres yeux, que pour nous divertir ? ce deſſein-là ne nous fait pas tant d'honneur.

Pardon, Madame, ſi ceci m'a conduit un peu loin : ce que j'ai dit eſt une idée que j'avois depuis long-temps dans l'eſprit, & qui a trouvé jour. Revenons à nos Auteurs. Je ſçais que vous aimez à raiſonner; je vais tâcher de vous ſervir à votre goût.

L'amour-propre eſt à-peu-près à l'eſprit, ce qu'eſt la forme à la matiere. L'un ſuppoſe l'autre. Tout eſprit a donc de l'amour-propre, comme toute portion de matiere a ſa forme; de même auſſi que toute portion de matiere eſt pliable à une forme plus ou moins fine & variée, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins fine & délicate elle-même; de même encore notre amour-propre eſt-il plus ou moins ſubtil, ſuivant que notre eſprit a lui-même plus ou moins de fineſſe.

Ces principes établis, concluons que l'Auteur

excellent eſt, de tous les Auteurs, celui dont l'amour-propre eſt le plus ſubtil.

Tâchons d'en développer le jeu: tout homme vraiment ſupérieur a ſentiment de ſa ſupériorité; il a les yeux bons; il voit inconteſtablement ce qu'il eſt: or, il ſe complaît à ſe voir, il s'eſtime; voilà le début de ſon amour-propre: il veut des témoins de ſes avantages; en voilà les progrès: il veut des témoins ſans faveur, naïfs, irreprochables, portant témoignage avec un étonnement qui les décele inférieurs: il veut mettre leur propre orgueil en défaut: il eſt bon juge des moindres expreſſions de confuſion qui échappent à cet orgueil: il apprécie un geſte, le ſilence même; voilà la fineſſe de l'amour-propre excellent. Mais obſervez, Madame, que cet amour-propre eſt à ſon dernier période, quand, avec l'art de ces appréciations dont j'ai parlé, il joint encore l'art de dérober ſes inquiétudes ſuperbes, & de jouir de ſes découvertes, ſans paroître y avoir tâché. Inſinuer qu'il eſt bonnement, innocemment ſupérieur: eſcamoter à ceux qu'il ſurpaſſe juſqu'à la triſte conſolation de l'appeller vain; voilà le *nec plus ultrà* de l'orgueil de l'Auteur.

Nous pourſuivrons le reſte une autre fois, Madame; il vous divertira.

Suite

*Suite des Caracteres de M. M****

NOUS parlions l'autre jour de l'amour-propre de l'Auteur excellent ou ſupérieur; & je vous dis là-deſſus, Madame, que cet Auteur ſçavoit ſes avantages, qu'il ſe diſoit : je connois ma ſupériorité; cela eſt doux : mais il me revient encore un plaiſir bien flatteur à prendre; c'eſt de voir les autres la connoître avec moi.

Ces autres, Madame, ce ſont des hommes orgueilleux, comme lui, qui compoſent ou qui ne compoſent pas; mais en un mot qui ont de l'eſprit, qui ſont marqués dans le monde comme gens qui en ont beaucoup, qui s'en croient encore davantage parce qu'ils ſuppoſent que le monde jaloux loue modiquement, & que, quand il va pour nous juſqu'à l'eſtime, c'eſt ſigne qu'il devoit aller plus loin; gens enfin qui ſont ſentinelle ſur tout ce qui paroît de beau, qui vont & viennent pour en arrêter les impreſſions, dans la crainte que ce beau ne leur nuiſe, & qu'en penſant indirectement à eux, on ne préſumât pas qu'ils puſſent en faire, ou dire autant, & même plus.

Voilà, Madame, quels ſont ceux de qui l'Auteur ſupérieur veut un hommage.

Cet hommage, je vous ai dit ce que c'étoit : ce n'eſt le plus ſouvent, qu'un geſte, un mot ; c'eſt le ſilence même de certaine eſpece.

Il faut être bien fin pour expliquer de pareils ſignes, que la jalouſie de ceux-mêmes à qui ils échappent rend obſcurs : ce ſont comme des énigmes dont l'homme ſupérieur a le talent de trouver le mot ; mais il ſe garde bien de laiſſer appercevoir qu'il l'a trouvé.

Non pas qu'il paroiſſe indifférent aux louanges formelles qu'on veut bien lui donner : l'air d'indifférence ſeroit trop groſſier ; & qui veut trop prouver, ne prouve rien.

Ce n'eſt pas-là le parti qu'il prend ; ce ne ſeroit digne que d'un mal-adroit qui ne ſçauroit pas qu'il eſt des occaſions, où, pour faire myſtere de toute ſa vanité, il faut en montrer un peu, parce qu'il ne ſeroit pas naturel de n'en point avoir alors, & de ne pas reſſembler à tous les autres hommes.

Bien loin donc d'être indifférent aux éloges, il les reçoit d'un air ingénu, & qui ſemble dire : tenez, Meſſieurs, je n'y entends point de fineſſe ; franchement, votre approbation me flatte ; j'ai du

plaiſir à voir eſtimer ce que j'ai fait; vous récompenſez mon travail.

Et voilà, Madame, ce qui s'appelle agir en habile homme; voulez-vous ſçavoir ce qui arrive de cela?

Il a forcé les autres à l'admirer; ils ont rougi de ſe trouver inférieurs: imaginez-vous une jolie femme qui n'a pu s'empêcher de convenir avec elle-même que ſes appas le cèdent à ceux de ſa compagne; quelle mortification!

Eh bien! nos gens ont ſenti un chagrin de la même nature: mais de la façon dont s'y prend l'homme ſupérieur, ils ſe trouvent ſoulagés.

Ils ont pu comprendre qu'il n'a pas apperçu l'excès humiliant de leur admiration; c'eſt autant de diminué ſur la honte de l'avoir ſenti: ils n'en ont eu de témoins qu'eux-mêmes; ce témoin-là n'eſt point incorruptible; on peut ſe ſauver avec lui: à la fin, il ſe trouvera qu'il s'eſt trompé.

D'ailleurs, cet homme ſupérieur auroit pu ſurprendre leur ſecret; il l'ignore, il ne leur a pas fait tout le mal qu'il pouvoit leur faire, ils l'en haïſſent moins, ils le ſupportent volontiers; à la fin même ils lui voudront du bien, parce que l'ignorance où il eſt de ce qu'il vaut les met plus à

leur aiſe en louant, & rend la louange ſans conſéquence, & de pair à pair : voici un homme, diſent-ils, qui n'abuſera point de l'eſtime que nous lui montrerons; il l'a ſimplement eſpérée, & cela nous fait honneur : car eſpérer un bien, c'eſt l'eſtimer ſoi-même, & n'en regardant pas l'acquiſition comme infaillible, c'eſt nous dire, je ſouhaite de l'obtenir; jugez ſi je le mérite. Nous voici donc juges & diſpenſateurs de ce bien qu'il attend; c'eſt jouer un rôle avantageux, & plus noble que le ſien même.

Après ces courtes réflexions, qui dans l'eſprit de nos admirateurs s'arrangent en un inſtant, & non par repriſes, comme ici, (le croiriez-vous, Madame ?) l'affront s'oublie, leur dépit paſſe. L'art de l'homme ſupérieur a mis, pour ainſi dire, un appareil à tout; il s'eſt juſtifié, parce qu'il a ſçu raccommoder les autres avec eux-mêmes, en amuſant leur vanité par de petits profits, qui lui font regarder ſon déſavantage paſſé comme une fauſſe allarme.

Que conclure de la confiance de nos dupes, qui croient s'être effarouchés mal-à-propos ?

Que l'homme vraiment ſupérieur eſt celui qui ſçait plier les autres à lui ſouffrir, à lui pardonner ſa ſupériorité : tout homme ſupérieur qui

révolte les autres, n'eſt pas ſi ſupérieur que l'on penſe; je dis, quand même on lui paſſe en ſecret qu'il l'eſt : il lui manque au moins de voir qu'il intéreſſe la malice des autres à lui refuſer nettement, pour le punir, ce qu'il veut emporter à force ouverte, & ce qu'il pourroit obtenir ſans violence.

Car quoique l'Auteur ſupérieur dont je vous ai parlé, Madame, ait fait penſer aux autres qu'ils traitent avec lui de pair à pair, cependant le dépit de ſe ſentir inférieurs, les petites illuſions dont ils ont eu beſoin pour perdre ce ſentiment d'infériorité; tant de mouvements enfin, ont laiſſé chez eux des traces de ce ſentiment même; & l'Auteur revient ſi ſouvent à la charge, les réveille ſi ſouvent, ces traces, qu'elles ſe fortifient au point, que petit-à-petit les illuſions n'ont plus de priſe.

Voilà ce qui arrive en faveur de l'homme ſupérieur, quand il ſçait ſe ménager.

Ses ouvrages peuvent impunément mortifier l'orgueil des autres, pourvu que, par ſa conduite perſonnelle, il répare l'effet de ſes ouvrages : il les gâte, en les appuyant de ſa voix. Qu'il ſe réjouiſſe de ce que les autres les trouvent bons, il doit alors des démonſtrations de joie à ceux

qui l'environnent, & qu'il irriteroit, s'il paroiſſoit peu touché de leur approbation. Il les abbaiſſe par l'excès de ſes talents ; qu'il les guériſſe, en ne s'en prévalant que de leur aveu : ce ſera tenir d'eux ſes plaiſirs. Par-là, il calmera leur orgueil par cet orgueil même : s'ils ont été fâchés de le ſentir au-deſſus d'eux, ils ſeront flattés de penſer qu'il ne ſe croit louable que ſur leur parole ; il gouvernera leur amour-propre, tandis qu'ils s'imagineront qu'ils gouvernent le ſien.

Diſons encore un mot de l'homme ſupérieur : ſi par hazard il ſe trouve dans le monde avec de grands médiocres, & qu'on vienne à parler d'ouvrages, quel parti croyez-vous que lui fera prendre ſa vanité ? de mettre les ſiens ſur le tapis ? Non, Madame : mais bien ceux de grands médiocres.

Dans le monde on eſt fort perſuadé que ces Meſſieurs ont de l'eſprit ; mais comme cet eſprit eſt entre deux feux, ni excellent, ni médiocre, la réputation qu'il leur produit, eſt comme indéciſe ; on ne ſçait pas bien juſqu'à quel degré d'eſtime il faut les honorer : parler d'eux alors, leur donner occaſion de briller, c'eſt donner ſujet aux autres de les eſtimer plus hardiment, & de ſe déterminer du moins ſur leur compte le plus

favorablement qu'il ſera poſſible ; c'eſt leur procurer une bonne fortune de paſſage.

Vous me demanderez pourquoi leur prêter ce ſecours, & ſe taire ſur ſon chapitre?

Tout doucement, Madame ; car voici un des plus fins & des plus ſuperbes procédés de l'amour-propre, dans notre Auteur ; voyons ce qu'il penſe.

Il s'agit d'ouvrages : ſi je parle des miens, mes inférieurs parleront des leurs ; on me louera, on les louera de même, & me voilà compromis ; car ils feront comparaiſon avec moi. Non, non, feſons garder le reſpect qui m'eſt dû ; je ſuis déshonoré ſi l'on me loue, & l'éloge ici le plus digne de moi, c'eſt de n'en point recevoir. Qu'ils brillent au contraire ces inférieurs, & qu'ils brillent par moi-même. Le Géant a bonne grâce à louer la taille des hommes : c'eſt montrer à l'œil ſa grandeur & leur petiteſſe. A leur égard, ils ne remarqueront pas l'affront que leur fera mon ſuffrage; la remarque eſt au-deſſus d'eux.

Voilà, Madame, ce que ſignifie le ſecours dont vous vous étonniez, & que notre Auteur prête aux grands médiocres.

Une autre fois, Madame, nous verrons le reſte.

je vous parlerai des médiocres, enſuite des traducteurs, ou des amateurs des Anciens : vous verrez les combats qu'ils ont livrés aux modernes, & leurs malheurs : préparez-vous, en attendant, à les regarder comme une famille ruinée, où tout le monde, juſqu'aux domeſtiques, ſe plaint de la partie adverſe, & même des indifférents au procès.

LETTRE

A UNE DAME,

Sur la perte d'un Perroquet.

*Par M. de M****

A PARIS, le jour qu'un filou
Me prit mon argent dans ma poche,
Dans un bateau qu'on nomme un coche,
Qui me menoit je ne ſçais où :

Car je ne me reſſouviens plus où nous allions mes amis & moi, qui nous étions mis-là par curioſité : mais,

Que ce ſoit bien ou mal daté,
J'ai pourtant dit la vérité.

Venons au fait.

Vous m'écrivez que votre chatte,
De ſa griffe incluſe en ſa patte,

A tué votre Perroquet,
Comme d'un coup de piſtolet.
Oh ! la déplaiſante aventure !
Et que ſa petite figure
Naquit pour un étrange ſort !
Oh ! quelle eſpiegle que la mort !
Quelle diable de fantaiſie
(Car j'en jure de tout mon cœur)
L'a donc en ce moment ſaiſie !
Quel eſt ſon gain dans ce malheur ?
Paſſe encor, lorſqu'à leurs Provinces
Elle ravit d'aimables Princes ;
D'un Peuple entier le déſeſpoir
Eſt pour elle un objet à voir :
Que d'un Magiſtrat équitable,
Au pauvre, au malheureux affable,
Elle médite le trépas ;
Cela ne me ſurprendra pas.
Si quelque éleve de Turenne
Nous fait vaincre dans les combats,
Paſſe auſſi qu'elle nous le prenne ;
Nous avions beſoin de ſon bras.
Que, de crainte enfin d'être oiſive,
Sa malice toujours active
Porte en détail de menus coups,
Et nous enleve, parmi nous,
Là, quelque ami ; là, quelque Pere ;
Ici, le Fils ; ici, la Mere ;
Ce qu'il en naît d'affliction
Vaut encor ſon attention.

Qu'un Amant perde ſa Maitreſſe,
Ou qu'elle perde ſon Amant:
Paſſe; il en réſulte un tourment
Digne d'amuſer la traîtreſſe.
Mais vous ôter un Perroquet,
Parce qu'il avoit du caquet;
Se détourner de ſon ouvrage,
Pour tuer l'Hôte d'une cage:
Car c'étoit-là qu'on le tenoit,
Qu'il buvoit, mangeoit, raiſonnoit;

En vérité, Madame, j'en ſuis dans un étonnement qui me fait perdre la rime : attendez, cependant je la retrouve, & tout ſubitement là-deſſus

Il m'apparoît une penſée,
Qui, peu s'en faut, ſera ſenſée.
Quoi! peu s'en faut! je vous dis net
Qu'elle le ſera tout-à-fait.
De tout temps la mort fut perfide,
Et s'occupa de l'homicide,
Et toujours s'en occupera,
Tant qu'au monde un humain vivra:
Mais on dit qu'autrefois, Madame,
Quand elle frappoit Homme ou Femme,
Amis ou Parents qui reſtoient,
Amerement les regrettoient.

Remarquez cela, s'il vous plaît ; & je quitte exprès le Vers, pour vous le dire : alors donc,

Point de procès dans les familles;
La Mere y voyoit, ſans chagrin,
Embellir & croître ſes Filles:
On n'envioit point ſon voiſin :
L'Amant aimoit avec tendreſſe ;
Et, jaloux d'un tendre retour,
C'étoit le cœur de ſa Maitreſſe
Qu'eſtimoit ſon fidèle amour.
Si juſqu'à l'extrême vieilleſſe
Le Ciel ne prolongeoit vos ans,
Vos Héritiers ou vos Enfants,
En mourroient preſque de détreſſe ;
Et finir à cent ans paſſés,
Ce n'étoit pas durer aſſez.

Feſons là-deſſus nos petites réflexions en Proſe.

Amants tendres, Meres non coquettes, Héritiers déſintéreſſés, Voiſins bons amis, Familles en paix ; quelle conſéquence tirer de cela ? que la mort de tout défunt affligeoit quelqu'un, & qu'il étoit plaint de tout le monde.

Et qu'ainſi la Mort, dont l'office
Eſt de mettre au tombeau les gens,

En prenant ce bel exercice,
Jouiſſoit encor du ſupplice
De ceux qu'elle laiſſoit vivants.
On eût alors vu des ſpectacles
Incroyables, de vrais miracles;
L'Épouſe verſant ſur l'Époux,
Ou bien l'Époux verſant ſur elle,
Des pleurs vrais, inconnus à nous:
Que de plaiſir pour la cruelle!
Que ſon métier lui ſembloit doux!
Dites, Madame : alors eût-elle
Entrepris une bagatelle;
Sur un Oiſeau porté ſes coups?
Non, ſans doute : la meurtriere
Trouvoit dans la bonté des cœurs
Une inépuiſable matiere
A de plus flatteuſes douceurs.
Mais ce n'eſt plus la même choſe;
Et le temps a fait dans les mœurs
Une étrange métamorphoſe.
En vain toujours ſa cruauté
Les uns des autres nous ſépare:
Ces plaiſirs de malignité,
Que goûtoit jadis la barbare,
Sont, grâce à notre iniquité,
D'une ſi grande rareté,
Que maintenant je lui pardonne,
Ne trouvant preſque plus perſonne
Qui puiſſe être bien regretté,
De deſcendre à la minutie,

De nous harceler par des riens,
Des oiſeaux ou de petits chiens,
Dont elle ignoreroit la vie,
Si nos cœurs lui marquoient encor
De plus doux objets à détruire,
Et ne la réduiſoient à nuire
Par un ſimple Perroquet mort.

Peut-être auſſi que j'exagere,
Et qu'il peut vivre ſur la terre
Certain nombre de bonnes-gens,
De Parents, d'Amis ou d'Amants,
Dont les cœurs, de bonne fabrique,
S'uniſſent, s'aiment à l'antique;
Et qu'aujourd'hui la mort encor
Fait ſon profit de leur accord:
Mais ce profit d'une journée,
Ne faut-il pas, quand il eſt fait,
Qu'elle en revienne au Perroquet,
Pour en avoir pendant l'année?

Quand à ce profit, qui dure ſi peu, vous ajouteriez même encore celui qu'elle peut faire, en nous enlevant certaines perſonnes abſolument néceſſaires ici-bas, & qui le ſeront toujours, vous lui donneriez de quoi la divertir, tout au plus une ſemaine; ainſi, comme elle eſt avide, il lui faudra toujours le Perroquet.

Vous ne vous attendiez pas à cette morale : mais liſez-la ſérieuſement. Vous n'avez ni pere, ni mere, & vous les avez perdus ſi jeune, que vous étiez diſpenſée de les regretter : vous êtes veuve ; mais vous avez un cœur. De quoi l'occupez-vous, pour ne point reſſembler aux gens de ce ſiecle pervers ? d'amitié ? Jeune & belle comme vous l'êtes, il vous eſt bien difficile d'avoir des amis de notre ſexe : jugez donc s'il vous ſera facile d'avoir des amis du vôtre. Qu'aimerez-vous donc ? quelque nouvel oiſeau ? Oh ! le digne objet ! pendant qu'une infinité d'Amants frappent à la porte de votre cœur, & que nul d'eux n'y peut entrer. Il me ſemble vous entendre dire : ſi j'aimois quelqu'un, la mort me l'enleveroit comme mon Perroquet, & ce ſeroit bien pis. D'ailleurs, où trouver un homme tendre, qui n'eſtime, comme vous l'avez dit, que le cœur ? Eh ! Madame, c'eſt bien à vos pareilles à chercher des hommes qui ſoient nés tendres ! Ne les font-elles pas ce qu'ils doivent être ? Mais la mort vous ôtera celui que vous choiſirez... Le Ciel ne le permettra point ; & ſi ce malheur arrive, du moins alors votre affliction ſera-t-elle l'éloge de votre cœur ; du moins, je franchis le mot, ſera-t-elle raiſonnable ; du moins le défunt vous laiſſera-t-il la ſatisfaction de

penſer, qu'en l'aimant, vous aviez fait un digne uſage de votre capacité d'aimer. Héſitez-vous ſur votre choix? Me voilà tout prêt à courir les riſques de l'aventure : je ne crains rien. Si tous les dangers reſſembloient à celui dont il s'agit, où ſeroient les poltrons? Conſultez-vous; j'ai tout dit, & je ſuis avec reſpect, Madame, votre, &c.

L'INDIGENT

L'INDIGENT PHILOSOPHE.

PREMIERE FEUILLE.

JE m'appelle l'*Indigent Philoſophe*, & je vais vous donner une preuve que je ſuis bien nommé, c'eſt qu'au moment où j'écris ce que vous liſez (ſi pourtant vous me liſez; car je ne ſuis pas ſûr que ces eſpeces de mémoires aillent juſqu'à vous, ni ſoient jamais en état d'avoir des Lecteurs:)

Donc je dis qu'au moment que je les écris, je ſuis à plus de cent lieues de ma Patrie, qui eſt la France, & réduit en une extrême pauvreté. Bref, je demande ma vie, & le ſoir je me gîte où l'on veut bien me recevoir.

Voilà, je penſe, une miſere aſſez complette. Vous n'êtes peut-être pas fait pour être mieux, me direz-vous, mon cher & benin Lecteur. C'eſt

ce qui vous trompe. Je ſuis d'aſſez bonne famille; mon pere étoit dans les affaires, iſſu lui-même d'un pere Avocat, qui avoit des ayeux Officiers militaires. Cela n'eſt pas ſi mauvais; je ſuis même né riche: mais j'ai hérité de mes parents un peu de trop bonne heure.

Je n'avois que vingt ans, quand ils ſont morts: à vingt ans aimant la joie comme je l'aimois, vif & ſémillant comme je l'étois, ſe trouver maître de cinquante-mille écus de bien (je n'augmente pas d'un ſol,) ſeroit-il naturel, à votre avis, que j'euſſe de quoi vivre à préſent que j'ai près de cinquante ans? non, la vie que je mene aujourd'hui n'eſt pas bâtarde, elle vient bien en droite ligne de celle que j'ai menée, & que je devois mener, de l'humeur dont j'étois.

Je n'ai que ce que je mérite, & je ne m'en ſoucie guères. Quand j'avois du bien, je le mangeois; maintenant je n'en ai plus, je m'en tiens à ce qu'on me donne: il eſt vrai que, ſi l'on m'en donnoit autant que je voudrois, j'en mangerois encore plus que je n'en ai mangé, je ne ſerois pas plus corrigible là-deſſus: il n'y avoit que la pauvreté qui pût me mettre à la raiſon; &, grâces au Ciel, me voilà bien en ſûreté contre ma foibleſſe: je ſuis pauvre au ſouverain degré, & même

un pauvre à peindre ; car mon habit eſt en loques, & le reſte de mon équipage eſt à l'avenant. Dieu ſoit loué, celane m'empêche pas de rire, & je ris de ſi bon cœur qu'il m'a pris envie de faire rire les autres.

Pour cela, je viens d'acheter quelques feuilles de papier pour me mettre par écrit ; autrement dit, pour montrer ce que je ſuis, & comment je penſe, & j'eſpere qu'on ne ſera pas fâché de me connoître.

Au reſte, dans le temps que j'étois en France, j'entendois qu'on diſoit ſouvent, à l'occaſion d'un livre : ah ! que cet homme-là écrit bien ! qu'il écrit mal ! pour moi je ne ſçais pas comment j'écrirai : ce qui me viendra, nous l'aurons ſans autre cérémonie : car je n'en ſçais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes penſées ; & ſi mon livre ne vaut rien, je ne perdrai pas tout : car je ris d'avance de la mine que vous ferez en le rebutant. Ma foi ! cela me divertit ici ; mon livre bien imprimé, bien relié, vous aura pris pour dupe ; &, par-deſſus le marché, peut-être ne vous y connoîtrez-vous pas : ce qui ſera encore très-comique.

Enfin, arrive ce qui pourra, je me ſuis fait un plaiſir d'écrire, & je n'irai pas m'en abſtenir,

dans la crainte que ce que j'écrirai ne vaille rien; c'eſt une penſée trop ſérieuſe pour moi, ou, ſi vous voulez, trop au-deſſous d'un homme joyeux: oui, trop au-deſſous; & je vous dirai que, parmi les hommes, je n'ai encore trouvé que la joie de raiſonnable, parce que les gens qui aiment la joie n'ont point de vanité: tout va bien, pourvu qu'ils ſe réjouiſſent; & c'eſt penſer à merveille: ce n'eſt pas avoir de l'eſprit que d'être autrement. Vous moquez-vous de moi? grand bien vous faſſe: je ne m'en mets pas en peine: quand j'étois un enfant, j'étois vain; cela étoit à ſa place: à préſent que je ſuis un homme, je ne m'amuſe plus à cela, j'ai mis toute ma vanité à ne faire de mal à perſonne, & toute ma ſageſſe à me divertir du reſte. Car ce n'eſt pas le tout que d'être pauvre, ce n'eſt pas aſſez de porter des haillons; il faut ſçavoir en faire ſon profit: & tel que vous me voyez, je ne priſe l'eſtime des hommes que ce qu'elle vaut. Dites-moi, ne ſerai-je pas bien avancé, quand vous direz que j'ai de l'eſprit? Sera-ce un grand malheur, quand vous direz que je n'en ai point? J'en ai peut-être: mais pour le montrer comme vous voudriez qu'il fût, il faudroit que je me donnaſſe de la peine; & cela ne me divertiroit plus: ainſi je me contente de celui

que j'ai à l'ordinaire, je ne me fatiguerai point à le trouver; je le tiens, & je n'ai rien à lui reprocher: car il m'a toujours réjoui.

Mais voilà assez de préambule: je suis naturellement babillard, il faut que cela se passe. Parlons de ma vie à cette heure: je vais vous en donner des lambeaux sans ordre; car je n'ai pas chargé ma mémoire de dates: mais il faut remettre la partie à une autrefois; car le jour me manque, & je n'use pas d'autre lumiere: je vais manger un morceau, on avale fort bien sans chandelle, & on digere de même: si votre souper ressembloit au mien, vous ne vous coucheriez pas de si bon cœur que je le ferai: mais pour moi, ma friandise & ma philosophie sont les meilleures amies du monde; ce que la derniere offre à l'autre, celle-ci le trouve toujours bon: l'appétit vient là-dessus, qui s'entend encore avec elles; & moyennant ce trio-là, je m'accommode, on ne peut pas mieux.

Bon soir, j'ai soupé, je me suis levé un peu matin, je me couche de bonne heure, je ne veux rien perdre.

Dieu aide les gens gaillards: hier en me couchant je n'avois pas un sol pour le lendemain, aujourd'hui je me retire avec plus d'argent qu'il

ne m'en faut pour vivre dix jours ; & je ne donnerois pas ces dix jours-là pour une année de la vie d'un Miniſtre d'État : perſonne ne viendra m'eſcroquer les moments que je prétends paſſer à ne rien faire : vive les plaiſirs de ceux qui n'en ont gueres ! il n'y a rien qui les rende ſi piquants que d'en avoir rarement, ſans compter qu'il ne faut pas bien de l'apprêt pour être aiſe, quand on ne l'eſt pas ſouvent ; on ſe réjouit, où les autres ne ſentent rien ; il faut des machines aux gens du monde pour les divertir. A gens comme moi il ne faut preſque rien : par exemple, me voilà charmé, parce que je vais être huit ou dix jours ſans travailler. Allez vous-en propoſer l'oiſiveté comme un plaiſir à un ambitieux, à un homme de Cour ; c'eſt lui propoſer un martyre : il faut qu'il aille, qu'il parle, qu'il agiſſe, qu'il s'inquiète, qu'il n'ait ni le temps de dormir, ni celui de manger ; il ne vit plus, dès qu'on lui laiſſe le temps de vivre : & cependant, le miſérable qu'il eſt ! de combien de choſes qui me manquent ſon repos ſeroit-il aſſaiſonné ! Il eſt riche, il pourroit faire bonne chere ; il a des maiſons de campagne, il peut s'y aller promener ; il a des amis qui valent mieux que lui, & qu'il pourroit avoir chez lui quand il voudroit ; il eſt logé comme

un Roi dans ſon Louvre ; il a du vin de Champagne & de Bourgogne dans ſes caves : & tout cela ne lui ſert de rien ; ſon âme jeûne de tout au milieu de cette abondance de douceurs, dont elle peut jouir : ſçavez-vous bien pourquoi ? c'eſt que la folle fait pénitence des excès de cupidité où elle s'eſt jettée. Oh, parbleu ! je n'ai jamais laiſſé prendre un ſi mauvais pli à la mienne, je l'ai ſtylée à tout : c'eſt une vraie aventuriere. Aujourd'hui que mon lit eſt dur, je n'en ſouhaite pas un plus mollet, je mets ſeulement mon ragoût à pouvoir y dormir la graſſe matinée. Je n'ai point d'amis qui me viennent voir ; mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues : je m'amuſe des hommes qui paſſent, & quand je vois paſſer un coquin que je connois, je le mépriſe, ſans avoir la peine maudite de lui faire encore des compliments, & de le traiter comme un homme eſtimable, comme je ferois, ſi j'étois dans le monde. Je ne fais pas bonne chere : mais j'ai bon appétit ; je ne bois pas de bon vin : mais comme je n'en bois gueres en tout temps, le mauvais me paroît du nectar ; & quand je n'ai que de l'eau, je ne la bois qu'à ma ſoif, cela la rend délicieuſe : & ſans cela croiroit-on que les malheureux, les gens pauvres puſſent réſiſter

à leur état? non : mais la Nature eſt une bonne mere; quand la Fortune abandonne ſes enfants, elle ne les abandonne pas, elle. Un homme étoit riche, il devient pauvre : laiſſez-le faire, la Nature en lui a pourvu à tout; c'eſt un ſoldat qui a armes & bagages: quand il étoit riche, il étoit délicat; à préſent qu'il n'a plus rien, la friandiſe le quitte, l'amour des commodités le laiſſe-là, ſon goût baiſſe & devient ce qu'il faut pour s'ajuſter à ſon état; il aimera le pain comme il aimoit la perdrix, l'eau fraîche comme il aimoit le bon vin, & le vin comme il aimoit la plus exquiſe des liqueurs; en un mot ſes beſoins s'humaniſent; ils demandent peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup; & le peu qu'ils ont les ſatisfait mieux cent fois que le beaucoup, quand ils l'avoient.

Que dites-vous de ma morale? elle n'eſt pas fort réfléchie; c'eſt qu'elle eſt naturelle. Il y a des gens qui moraliſent d'une maniere ſi ſublime, que ce qu'ils diſent n'eſt fait que pour être admiré: mais ce que je dis-là moi, eſt fait pour être ſuivi, & voilà la bonne morale: le reſte n'eſt que vanité, que folie; les gens d'eſprit gâtent tout, ils vont chercher tout ce qu'ils diſent dans un pays de chimeres; ils font de la vertu une précieuſe qui eſt toujours en peine de ſçavoir comme

elle fera pour ſe guinder bien haut, pour ſe diſtinguer. Ils croient donc que c'eſt-là la vertu: je leur apprends moi de deſſus mon eſcabeau qu'il n'y a rien de ſi ſimple que ce qu'on appelle vertu, bonne morale, ou raiſon: nous n'avons pas beſoin d'un grand effort d'eſprit pour agir raiſonnablement: la raiſon nous coule de ſource, quand nous voulons la ſuivre: je dis la véritable raiſon; car celle qu'il faut chercher, cette raiſon qui eſt ſi fine, ſi ſpirituelle & ſi ſublime, ce n'eſt pas la bonne, c'eſt nous qui la feſons celle-là, c'eſt notre orgueil qui la forge: auſſi la fait-il giganteſque, afin qu'elle nous étonne. Il me vient une comparaiſon qu'il faut que je vous diſe: imaginez-vous un habit tout uni; quelque bien fait qu'il ſoit à votre taille, on ne dira gueres, en vous voyant paſſer; voilà un homme qui eſt bien habillé: mais portez-vous un habit chamarré, brodé d'or ou d'argent; oh! tous les paſſans s'arrêteront pour vous regarder: oh! le bel habit! dira-t-on. Eh bien! cette vertu ſimple & telle que Nature nous la donne, elle ne fait pas plus de bruit, n'eſt pas plus remarquable qu'un habit uni: perſonne n'y prend garde; au-lieu que le faſte que vous voyez dans de certaines actions qui vous paroiſſent des prodiges de raiſon ou de

vertu, ce faſte-là qui frappe tant, reſſemble à la broderie de l'habit chamarré; & il en faut mettre par-tout de la broderie; il faut de l'étalage dans tout, ſans quoi rien ne paroît dans le monde.

Je me ſouviens d'avoir vu autrefois un Seigneur qui, preſque en même jour, perdit ſon fils unique, & la moitié de ſon bien: on s'attendoit à des marques de douleur & d'affliction; mais malheureuſement pour lui, c'étoit un homme qui paſſoit pour un modele de raiſon, pour un héros en fermeté d'âme; pour un ſage, c'eſt tout dire: il avoit pris ſon goût à figurer comme cela dans le monde; il fallut donc ſoutenir la gageure dans le double malheur qui lui arriva: je le plaignis de tout mon cœur, j'eus pitié de lui à cauſe des peines que lui donneroit cette fermeté qu'il alloit jouer; & en effet le pauvre martyr de l'orgueil ne verſa pas une larme, il ſe montra inébranlable; il jetta un ſoupir ou deux, dit-on, pour rendre ſon courage plus vraiſemblable, pour montrer aux gens que ce n'étoit pas faute de ſenſibilité qu'il n'étoit pas au déſeſpoir, comme y auroit été un autre. Il fit voir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être ſujet comme le reſte des hommes aux foibleſſes de la nature; mais qu'il avoit la force de les repouſſer. Je le vis le lendemain de ſes infortunes, je regardai ſon viſage:

mais je ne vis qu'un maſque ; car la ſérénité même n'a pas l'air plus paiſible que l'avoit ce viſage-là: oh ! je me dis à moi-même, la raiſon toute unie ne fait pas cet effet-là, il y a ici de la broderie ; & je devinois juſte : car je ſçus, à n'en pouvoir douter, que ſeul dans ſon cabinet mon homme pleuroit & ſe déſoloit comme une femme, & qu'il s'en donnoit à cœur joie, ſi l'on peut parler ainſi. Vraiment ! je le trouvois bien plus foible & plus femme, quand il reprenoit ſon maſque devant le monde ; il me paroiſſoit bien plus puſillanime ; car ſe donner le tourment de reſſentir ſa douleur, pour avoir la gloire de paſſer pour un homme admirable en fermeté, je pardonnerois cette vanité-là à une femme, parce qu'elle eſt d'un ſexe plus foible que nous ; & à mon gré, il n'y a point de plus grande foibleſſe que l'orgueil de feindre des vertus qu'on n'a pas : cette petiteſſe-là eſt digne d'une créature artificieuſe & ſuperbe comme la femme, n'eſt-il pas vrai ?

Cependant on admira le Comédien, à qui ſes ſingeries coûterent cher ; car, autant qu'il m'en reſſouvient, je crois qu'il mourut de la violence qu'il ſe fit pour les ſoutenir : ſa Comédie le tua ; cela n'eſt pas ſain ; &, mourir pour mourir, j'aimerois encore mieux mourir en homme foible,

qu'en hiſtrion qui fait le fort & qui ne l'eſt pas ; j'aurois du moins l'avantage de n'avoir voulu tromper perſonne, & je remporterois l'honneur d'avoir été de bonne-foi. Quand on meurt franchement de douleur, la mort n'eſt que la punition de notre foibleſſe, & cela n'eſt pas ſi laid qu'une mort qui eſt la punition d'une fourberie. Oh ! l'impertinente mort à mon gré ! je ſerois immortel, ſi je n'avois à finir que par-là.

Mais c'eſt aſſez moraliſer, laiſſons-là les folies des hommes ; & ſi nous en faiſons, comme abſolument il en faut faire, du moins n'en faiſons que de celles qui divertiſſent. Par exemple, j'ai mangé tout mon bien, moi : eh bien ! c'eſt une grande folie, je ne conſeille à perſonne de la faire ; car pour avoir du plaiſir, il n'eſt pas néceſſaire de ſe ruiner ni de devenir pauvre. La pauvreté eſt une cérémonie qu'on peut retrancher : ce n'eſt pas elle qui m'a rendu joyeux & content comme je le ſuis ; je l'étois avant que d'avoir tout mangé : mais ſi j'avois à recommencer, ſi on me remettoit dans mon premier état, j'aimerois mieux faire des folies ruineuſes, qui ſeroient du moins gaies, pendant qu'elles dureroient, que de faire de ces folies triſtes, dures & meurtrieres ; j'aimerois mieux avoir le plaiſir d'être fou, que d'avoir la douleur

de faire le ſage, avec tout l'honneur qui m'en reviendroit.

A propos de folies, l'autre jour je me trouvai dans une ſalle où un homme charitable de la Ville aſſemble quelquefois des pauvres pour leur diſtribuer de l'argent & d'autres charités. Il y avoit un grand miroir dans cette ſalle, je m'en approchai pour voir un peu ma figure, qu'il y avoit longtemps que je n'avois vue : j'étois ſi barbouillé que cela me fit rire ; car il faut tirer parti de tout. Je me regardois comme on regarde un tableau, & je voyois bien à ma phyſionomie que j'avois dû me ruiner, & il n'y avoit pas l'ombre de prudence dans ce viſage-là, pas un trait qui fît eſpérer qu'il y en auroit un jour ; c'étoit le portrait de l'Homme ſans ſouci, & qui dit, n'ai-je rien ? je m'en moque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je en m'approchant de ma figure ; voilà le libertin qui me fait porter des guenilles, & qui ne s'en ſoucie guères : voyez-vous le fripon ? tout ce qu'il a fait, il le feroit encore.

Quelqu'un de mes camarades entra comme je finiſſois la converſation par un ſaut. Ami, vous êtes bien gaillard, me dit-il. Vraiment oui, répondis-je, je viens de voir un homme qui ne doit rien, & qui n'a rien à perdre. Pardi ! je vaux bien cet

homme-là, me dit-il ; ainſi vous n'avez qu'à faire une gambade en me voyant : ſautez, ſautez ; je le mérite. Et, pour m'en donner l'exemple, il ſauta lui-même ; & puis je ſautai : il me le rendit ; je le lui rendis : je crois que nous ſauterions encore, ſi nous n'avions pas entendu ouvrir la porte de l'appartement ; c'étoit l'homme charitable qui venoit à nous, & qui nous mit à chacun une piece d'argent dans la main, en nous demandant nos prieres pour lui : ce que je n'ai jamais manqué de lui accorder ; car, tout ſans ſouci que je ſuis, je crains Dieu, j'ai toujours eu des ſentiments de Religion ; je ne les ai pas toujours mis en pratique : pendant que je me ruinois, mes actions n'alloient pas mieux que mon patrimoine ; la diſſipation de l'un entraînoit le déſordre des autres : mais maintenant que je ſuis pauvre, j'ai pris, comme on dit, aux cheveux, l'occaſion d'être homme de bien, & voici comment j'ai raiſonné : j'aimois les femmes, & les femmes aimoient mon argent : à préſent que je n'en ai plus, qu'eſt-ce que je ferois de mon amour pour les femmes ? rien ; elles ne voudroient plus de moi : il ne faut donc plus vouloir d'elles ; auſſi-bien en les ſouhaitant, ſans les avoir, je ſouffrirois, & je me damnerois d'un péché pénible : faiſons donc de néceſſité vertu. Depuis ce raiſonnement,

quand j'en ai vu quelqu'une, & que ſon idée me vient lanterner l'eſprit, je mets tout-d'un-coup la main dans ma poche; je n'y trouve rien, & là-deſſus je renvoie les deſirs libertins à qui a le malheur de pouvoir en acheter la ſatisfaction: pour moi, qui n'ai pas le ſol, l'inutilité de me laiſſer tenter m'eſt démontrée; je briſe avec la tentation, & je me dévoue à la continence par force: de là je tâche de m'y dévouer par vertu; & ainſi, de main en main, &, pour ainſi dire, par caſcades, j'arrive à traiter cet article-là aſſez chrétiennement: on appelle cela faire ſon ſalut cahin, caha; & fournir ſa carriere en boiteux: mais on ſe tire d'affaire comme on peut, & un boiteux qui ne ſe laſſe pas fait ſon chemin comme un autre.

DEUXIEME FEUILLE.

JE vous parlois tout-à-l'heure de mon camarade avec qui je ſautai tant l'autre jour; c'eſt un aſſez plaiſant perſonnage: nous ne nous connoiſſions guères avant nos gambades; mais notre aventure nous a rendu bons amis: au ſortir de la ſalle, il rioit encore de nos cabrioles, & je lui contai

à l'occaſion de quoi il m'avoit vu ſauter : quand il ſçut ce que c'étoit; je vous aime de cette humeur, me dit-il: allons boire chopine pour entrenir notre joie ; je vous dirai qui je ſuis, à charge de revanche ; & je paierai l'écot par-deſſus le marché : car je trouvai hier une honnête Dame qui ma donné de quoi faire un bon repas. Tope, lui répondis-je; & puis nous entrâmes au cabaret : il ne m'avoit promis que chopine ; mais chopine au cabaret tient bien deux pintes.

Après avoir choqué le verre cinq ou ſix fois ; ce vin-là eſt bon, me dit-il : autrefois je l'aurois trouvé bien mauvais ; mais ce temps-là n'eſt plus, j'ai appris à ſavourer le médiocre, & il n'y a plus aujourd'hui de vignoble que je n'eſtime, ils ſont tous en Champagne pour moi : vive la pauvreté, mon camarade ; les gueux ſont les enfants gâtés de la Nature ! elle n'eſt que la marâtre des riches, elle ne produit preſque rien qui les accommode ; les deux tiers de ſes vignes ne leur conviennent pas : quelle perte pour eux, mon cher confrere ! & quel plaiſir pour nous ! nous buvons tout ſon vin de quelque côté qu'il vienne, quelle bénédiction ! chantons là-deſſus : je commençai, & il chanta : de la joie, de la joie ! notre bien n'eſt nulle part, & il eſt par-tout ; quand un pays eſt grêlé

grêlé, nous n'y avons rien, n'eſt-il pas vrai? buvez, camarade, & tout plein ; cela déſaltere. A propos ; je vous ai promis ma petite hiſtoire : écoutez, je vous dirai tout, & cela ſera bientôt fait : mais j'ai ſoif, verſez du vin, je tiendrai mon verre. Ah ! qu'il eſt beau, quand il eſt plein !

Là-deſſus il but, & puis il me fit le récit que je vais vous faire auſſi ; après quoi je parlerai de ma vie. Quand j'ai mis la plume à la main, je ne voulois vous entretenir que de moi ; je vous l'avois dit : mais ne vous en fiez pas à mon eſprit, il ſe moque de l'ordre, & ne veut que ſe divertir. Voulez-vous gager que mes rapſodies trouvent des Imprimeurs, & que vous les lirez ? ſi ce n'eſt vous, ce ſera un autre ; & c'eſt à cet autre que je parle : continuons, & ne nous fâchons pas : je ne dis plus mot ; c'eſt mon camarade qui parle.

Je ſuis le fils d'un Muſicien fort habile dans ſon métier, fort grand ivrogne ; mais il avoit ſes raiſons pour l'être, ne le condamnez point ſans l'entendre : il diſoit qu'il n'y auroit jamais eu de Muſique, s'il n'y avoit point eu de vin ; & il n'en buvoit beaucoup de ce vin, que pour puiſer la Muſique dans ſa ſource. Vous voyez bien qu'il n'étoit ivrogne que pour exceller dans ſon

Art, & ſon intention étoit louable : bien des gens prétendoient qu'il buvoit encore mieux qu'il ne compoſoit; mais c'eſt qu'à vous dire le vrai, il avoit un petit défaut : il chantoit trop, quand il étoit au cabaret; ſes chanſons uſoient toute ſa verve Muſicale: & puis, lorſqu'il alloit travailler chez lui, il avoit preſque perdu tout ſon feu; & de-là venoit que le vin ne lui profitoit pas autant qu'il auroit fait, ſans ſa mauvaiſe habitude de chanter : mais que voulez-vous ? chaque homme fait des fautes; cela n'empêchoit pas qu'il ne compoſât de très-belles choſes. J'ai hérité de lui d'un Opéra qui étoit admirable : il le fit exécuter à Paris; mais mon pere n'étoit pas heureux: il avoit travaillé ſur de mauvaiſes paroles, & la Muſique, à cauſe de cela, en parut pitoyable ; pareil accident arrive tous les jours. Mon pere s'excuſa ſur le Poëte ; mais le Poëte étoit un glorieux qui rejetta tout ſur le Muſicien : ces feſeurs de Vers n'ont point de conſcience : cela dégoûta mon pere, qui ſerra bien proprement ſon Opéra dans ſon porte-feuille & s'en alla dans les Provinces en faire chanter des lambeaux. A Lyon, où il ſe trouva, il tomba malade d'un Motet dont il avoit été prendre les beautés au cabaret, ſuivant ſa coutume; mais l'excès nuit en tout : le tranſ-

port qu'il prit dans le vin, le tua; il fut enterré ſans façon, & ſon Motet auſſi. Depuis ce temps-là je n'aime pas les Motets; voilà la mort de mon pere, voyons ma vie à préſent.

Quand il mourut, j'étois ſoldat : la Muſique n'étoit point mon talent, & je n'avois jamais pu apprendre que la gamme; de-façon que j'aurois déſerté de bonne heure la maiſon paternelle : car qu'eſt-ce que j'aurois fait avec ma gamme? j'aimois pourtant beaucoup le vin; & comme mon pere l'appelloit la ſource de la Muſique, je m'obſtinois à aller à cette ſource, pour y puiſer la ſcience : mais je n'y rencontrois jamais que de la joie, & je n'en revenois que plus joyeux, ſans être plus ſçavant : il eſt vrai que cette joie vaut ſon prix; & depuis ce temps-là je vais toujours la chercher où je l'ai priſe : prenons-en un petit doigt. A vous, confrere. Parbleu, il y a eu bien du malheur à mon fait : j'ai toutes les inclinations d'un Muſicien, j'aime le vin autant que l'aime un Violon; (remarquez la bizarrerie de mon tempérament) & je ne connois que le noir & le blanc dans les notes; je n'ai jamais pu chanter ma partie qu'en empêchant les autres de chanter la leur; je n'ai jamais pu exceller que dans les airs de Pont-neuf : encore faut-il que je les chante tout ſeul;

car ma voix ne peut tenir compagnie à celle de perſonne : auſſi fait-elle autant de bruit qu'un Orgue de Paroiſſe, vous en avez la preuve. Mais revenons à mon métier de ſoldat : j'étois le premier homme du monde pour porter un mouſquet, & il n'y a qu'à le tirer que j'ai trouvé de la peine : c'eſt ce qui a fait que je n'ai pas demeuré fantaſſin long-temps; d'ailleurs il faut obéir à un Capitaine, il a ſes volontés, vous avez les vôtres; &, volontés pour volontés, il vaut encore mieux faire les ſiennes que celles d'un autre.

Je m'ennuyois donc beaucoup de la vie de ſoldat; & comme j'étois d'une taille avantageuſe, fort & nerveux, mon Capitaine ne vouloit point que je le quittaſſe. J'écrivis à mon pere, & le priai de payer ſi bien mon congé qu'on me laiſsât aller : mais le bon-homme ne ſçavoit payer que les cabaretiers, & je n'eus point de réponſe. Que fis-je? puiſque je n'ai point d'argent pour me racheter, me dis-je en moi-même, il faut trouver un équivalent, & c'étoit la fuite : je déſertai; cela feſoit le même effet pour moi que ſi je m'étois racheté.

Me voilà donc parti, j'allois bon train : je vendis mon mouſquet à un payſan, & de l'argent que j'en fis, je m'en aidai à pourſuivre mon chemin;

cependant j'eus peur qu'on ne me rattrapât ; &, pour éviter ce danger, je prenois toutes les routes détournées. Un ſoir que j'allois entrer dans un Village, je vis un Eccléſiaſtique que ſon cheval avoit jetté dans un foſſé ; il y étoit juſqu'au cou, je m'approchai, il me demanda du ſecours, & je lui en donnai : ce ne fut pas ſans peine que je le tirai de là ; mais enfin je l'en tirai, je le remontai ſur ſon cheval, & je le ſuivis au Village dont il étoit Curé. C'étoit dans le temps de la vendange ; il n'avoit qu'une vieille Gouvernante qui le ſervoit, & deux arpents de vigne à vendanger : je m'offris d'en être le vendangeur : le Curé, qui m'avoit obligation, le voulut bien ; il me retint, & le lendemain je me mis dans la vigne. L'autre lendemain c'étoit fête ; le Curé dit ſa Meſſe, je la ſervis : à midi il dîna, & je lui verſai à boire, pendant que la Gouvernante eſſuyoit quelques meubles de bois vermoulu. Le Curé, en feſant digeſtion, s'aviſa de me demander qui j'étois ; je lui fis là-deſſus une hiſtoire dont je ne me reſſouviens plus ; mais il en fut ſi content qu'il me propoſa de le ſervir. Dans l'embarras où j'étois, cela me venoit à merveille, & j'y conſentis de bon cœur ; mais nous ne fûmes que deux mois enſemble : j'étois gourmand, le Curé étoit

avare, & la Gouvernante acariâtre : on me reprochoit mon pain; cela m'affamoit : je pillois le garde-manger, je trouvois les œufs des poules, je les dénichois, je vuidois le reſte des bouteilles, & je ruinois le Bénéfice, diſoient-ils; de ſorte qu'un matin on me dit : va-t-en, & je m'en allai avec trente ſols de monnoie qu'on fut une heure à me compter ſur un banc.

Pendant qu'on feſoit ma ſomme, je paſſai un moment dans la cour, & je vis deux poules au nid; je pris les œufs par habitude : &, pour ne pas ſéparer les meres d'avec les enfants, je logeai le tout dans mon havre-ſac : on ne s'apperçut de rien, je vins recevoir mes trente ſols, & un bâton blanc à la main, je ſaluai la maiſon curiale, & je partis avec ma volaille & coq en plumes, & mes trente ſols. Je crois qu'on courut après moi; car j'entendis de loin qu'on m'appelloit en venant fort vîte; mais le mot de petit fripon, de petit coquin qui frappa mes oreilles, ne me parut pas mériter de réponſe, & je galopai un peu pour m'éloigner de ce bruit-là. Mais parlez donc, camarade, il me ſemble que j'ai paſſé deux mois chez le Curé ſans que nous ayons trinqué : vertubleu ! le ſot métier ! allons, frere, arroſons; le temps eſt ſec : bon, me voilà en chemin. A quelques jours de-là je trouvai

une troupe de comédiens de campagne: oh! ma foi, c'étoient de bonnes gens, ceux-là; dès que je vis ſeulement leur mine, je devinai qu'ils m'accommoderoient. Je les trouvai en chemin comme ils rechargeoient leur bagage dans leur charriot qui avoit verſé; je leur offris mon ſecours, ils l'accepterent, & je travaillai de ſi bonne grâce que je leur plus: la Troupe, par haſard, avoit beſoin d'un domeſtique, ils me retinrent pour l'être. Jamais on ne prit maître de ſi bon courage que je le fis: une heure après avoir été avec eux, j'y étois comme ſi je les avois connus depuis dix ans; ils chantoient en chemin, ils buvoient, ils mangeoient, ils feſoient l'amour. Ah! la bonne vie! les Rois ne la menent pas, cette vie-là: elle eſt trop heureuſe pour eux, & ils ſont trop grands Seigneurs pour elle. Teſtubleu! mon camarade, j'étois comme l'enfant qui tette, j'ouvrois les yeux ſur eux, mon cœur s'épanouïſſoit: je vivois; car je n'avois pas encore vécu. Vous jugez bien que mon plaiſir me rendoit gaillard, & comme ils n'étoient pas glorieux avec moi, nous familiariſions enſemble, & je diſois le bon-mot avec eux. Je n'étois pas laid au moins, je ſuis bien-aiſe que vous le ſçachiez; j'étois gros & gras, j'avois l'air eſpiegle: de l'eſprit je n'en

manquois pas, de l'effronterie encore moins. J'aimois la vie dérangée, tantôt bonne, tantôt mauvaiſe ; ſe chauffer aujourd'hui, avoir froid demain ; boire tout à la fois, manger de même ; travailler, ne rien faire ; aller par les Villes & par les champs ; ſe fatiguer, avoir du bon temps, du plaiſir & de la peine : voilà ce qu'il me falloit, & j'eus contentement avec eux.

Nous arrivâmes dans une petite Ville, où, dès le ſoir même de leur arrivée, on leur demanda la Comédie : ainſi dès ce jour-là j'entrai en exercice de ma charge de domeſtique de Théâtre ; j'avois la ſcience infuſe pour ce ſervice-là ; ils admiroient mon habileté ; ils jouerent, je ne me ſouviens plus quelle Pièce ; ils enchanterent l'aſſemblée provinciale. C'eſt la Cour du Roi Pétaut, qu'un Spectacle comme celui-là ; & il y a un agrément, c'eſt que des Comédiens n'ont pas peur d'y être ſifflés : plus ils ſont mauvais, plus ils réuſſiſſent : le bon jeu gliſſeroit ſur le parterre, & le mauvais reſſemble au vin dur & épais qui gratte le palais ; il faut crier, s'égoſiller, faire des contorſions, s'agiter comme des poſſédés, & puis vous entendez rire ou pleurer, ſuivant ce qu'on joue. Nos Meſſieurs firent de l'argent ce ſoir-là, & quelques-uns même, des con-

quêtes, qui leur valurent bien autant que leur part dans les Pièces. D'ailleurs notre Troupe mit toute la Ville en rumeur, éveilla les eſprits, rendit les filles & les femmes coquettes; elles ſe coiffoient & s'ajuſtoient pour venir voir la Comédie; on leur en contoit, le feu s'y mettoit, & puis c'étoient des amours, des mariages prématurés: nous ne vîmes pas tous ces effets de notre paſſage; mais nous les apprîmes quelque temps après.

Je me divertis, ma foi! bien dans cette Ville-là; car en qualité de ſerviteur de la Comédie, il réjailliſſoit ſur moi un peu de ces grâces que le métier de Comédien donnoit à mes Maîtres. D'abord je ne fus couru que des ſervantes, & je jettois le mouchoir aux plus jolies: les femmes-de-chambre enſuite vinrent ſur le marché, & je choiſiſſois; & j'ai vu pleurer pour mes beaux yeux, j'étois bien fier, je mettois le chapeau ſur l'oreille; la Troupe me donnoit de vieux bas rouges, & des nippes théâtrales dont je m'ajuſtois: cela renverſoit la cervelle à toutes les chambrières du premier & du ſecond étage; ma braverie tenta juſqu'à des griſettes que la tentation emporta, & je ſoupçonnai quelques Bourgeoiſes du premier rang de n'oſer me dire ce qu'elles pen-

ſoient de moi. Je ne ſuis pas ſi timide qu'elles, camarade : je vous dirai ce que je penſe de la bouteille ; c'eſt qu'il la faut boire, avalons.

Nos Comédiens ne s'oublioient pas, & il y en avoit d'aſſez bien faits dans la Troupe : les Bourgeoiſes les aimoient beaucoup, & ils n'en étoient pas ingrats ; il reſte encore dans pluſieurs familles des marques de leur reconnoiſſance. A l'égard des femmes de la Troupe, on en comptoit deux de jolies, qui avoient l'air vif, un œil coquet, une figure qui agaçoit, & une façon galante qui donnoit aux gens beaucoup plus d'amour que de tendreſſe. Auſſi ne convient il pas d'inſpirer de la tendreſſe, quand on ne peut faire un long ſéjour dans les lieux ; les ſentiments tendres ſont trop lambins, il faut tant de cérémonie avec eux : l'Amour eſt bien moins formaliſte.

La veille de notre départ nous avions promis une jolie Comédie ; je dis nous, car j'avois mon rôle, je mouchois les chandelles, & je vous avertis que ſans un Moucheur de chandelles on ne pourroit pas jouer la Comédie ; c'eſt lui qui répand la lumiere ſur l'action. Or la fievre prit à un de nos Acteurs qui avoit un rôle d'Amant volage dans notre Pièce ; voilà l'eſpérance d'une bonne recette confondue : toute la ville devoit ſe trou-

ver à nos adieux, & nous avions mis au double; je vis le moment où l'on alloit quereller l'Acteur de ce qu'il s'aviſoit d'avoir la fievre ſi mal-à-propos, & encore une fievre qui menaçoit d'être continue : comment faire ? on ſe déſeſpéroit : par-bleu ! je propoſai de prendre le rôle du malade : dans un beſoin on ſe ſert de tout; ils me dirent : apprends-le, ſi tu peux. Je me mis donc à étudier juſqu'au lendemain; je m'enfermai avec du vin pour encourager ma mémoire. Et à propos de mémoire, ſi j'encourageois votre attention d'une petite raſade, cela feroit-il ſi mal ? je ſuis homme à vous tenir compagnie. Allons, voilà qui eſt bien; revenons dans ma chambre, où j'étudie fort & ferme.

Ma mémoire fit un coup d'eſſai immortel : le lendemain je ſçus mon rôle ſur le bout du doigt, j'appellai mes camarades; car déſormais mouche les chandelles qui voudra; je ne m'en mêlerai plus, j'ai fait fortune, & me voilà Comédien moi-même. J'appellai donc mes camarades & les avertis du prodige qui s'étoit fait en moi; répétons, leur dis-je, & que le malade ne ſe preſſe pas de guérir : je vous aſſûre qu'il aura du temps de reſte pour avoir la fievre : allons, Meſſieurs, voyons ſi le brodequin me ſiéra bien. Mon audace les fit rire,

les mit de bonne humeur : c'étoit de l'argent qui leur venoit, ſi on pouvoit me produire. Allons, mon ami, c'eſt toi qui commences, me dirent-ils ; héros, partez pour la gloire ; auſſi fis-je. A peine eus-je déclamé quatre vers qu'ils me promirent le laurier du premier jambon qu'ils mangeroient. Comment donc ! ſçavez-vous qu'ils furent étonnés de m'entendre ? ils diſoient que ce n'étoit plus moi, que j'avois une autre phyſionomie ; ce n'étoient que battements de mains. Attendez, leur dis-je, ménagez vos admirations, il m'en faudra bien d'autres, ne me donnez pas tout à la fois, pourſuivons, & nous pourſuivîmes ; & toujours gloire nouvelle ; enfin nous achevâmes, & je fus trouvé ſi prodigieux qu'ils allerent tous embraſſer le malade dans ſon lit pour lui rendre grâce de ſa fievre. Un d'eux opina pour m'afficher à la porte du logis, le ſentiment en fut approuvé, & ſur une grande feuille de papier on me promit au public en gros & grands caracteres ; là-deſſus je rêvai à part-moi ſur l'honneur & le profit que j'allois leur faire ; nous n'étions convenus de rien pour mes petits intérêts, l'affiche étoit faite, j'allois gagner de l'argent, & je conclus que je devois en avoir ma part ; je leur dis mes petits raiſonnements, & à leur air je compris bien qu'ils n'auroient pas penſé

comme moi. Meſſieurs, leur dis-je en riant, vous êtes les Maîtres; mais je ne donnerai ma marchandiſe qu'au prix où vous donnez la vôtre; vous partagez le gain enſemble, n'eſt-ce pas? eſt-ce que j'ai la peſte, moi, pour n'être pas admis au partage? ne me fâchez point, vous êtes bien-heureux de ce que vous ne m'achetez pas plus cher. Ne le voulez-vous pas? voyez ailleurs; je reprendrai mes mouchettes comme à l'ordinaire; mais je ne ſçaurois à moins. Il a raiſon, dit alors un gros garçon d'entr'eux, je lui donne ma voix; & nous la nôtre, dirent-ils enſemble, & là-deſſus ils m'embraſſerent. Il n'y eut que nos femmes qui me refuſerent la joue, & qui eurent de la peine à ſe faire à une égalité ſi ſubite avec moi; mais la repréſentation de notre Pièce emporta ce reſte de fierté qui me diſputoit l'honneur de leur bienveillance.

TROISIEME FEUILLE.

JE fis ce jour-là les délices de l'aſſemblée, on me trouva fait au tour : il eſt charmant ce garçon-là, diſoit-on; ce ſera le premier Comédien de l'Europe. Bien plus, c'eſt que, pendant le cours de la Pièce, mes camarades, étourdis des applaudiſſements qu'on me donnoit, me regardoient preſque avec reſpect; je les voyois devenir petits devant moi, & je les laiſſois faire; je maccommodois fort bien de leur paroître important, leur reſpect étoit le bien venu ; je ne leur diſois pas: arrêtez-vous : au contraire, la vanité me gagnoit ; je ſentis que mon viſage devenoit hardi & cavalier, je parlois ferme & je marchois de même derriere les couliſſes; je leur tendois la main de l'air d'un Capitaine qui careſſe ſes ſoldats, & mes ſoldats le prenoient de même.

Enfin la Comédie finit : je reçus tant de compliments que j'en étois ivre. Les compliments de Province ſont toujours longs de la part des hommes, & précieux de la part des femmes; mais la vanité d'être loué n'eſt pas délicate, & ils me firent

tous plaiſir : mes camarades étoient muets; ils auroient été jaloux, s'ils avoient oſé, ou plutôt s'ils avoient pu : mais il n'y avoit pas moyen de me regarder comme un rival; je confondois tout eſpoir de concurrence, & l'excès de mon mérite ne leur permettoit qu'une admiration qui les rendoit ſtupides. Auſſi je n'en fis pas à deux fois; je pris dès ce jour-là la contenance d'un homme qu'on eſt trop heureux d'avoir, & qui a les bonnes recettes dans ſa manche : nous fûmes priés de donner encore le lendemain la même Pièce, tout le monde ne m'avoit pas vu, & tout le monde vouloit me voir; & toujours au double : je dînai chez le premier de la ville, j'y montrai beaucoup d'eſprit, ma gloire m'en donnoit plus qu'à l'ordinaire, ou bien elle défricha tout celui que j'avois : on ne pouvoit ſe raſſaſier de m'entendre. Ajoutez que jétois frais & potelé, ce qui eſt conſidérable auprès des femmes : cela fait grand bien à l'eſprit qu'on a avec elles. Auſſi me regardoient-elles comme un objet fort intéreſſant; j'avois deux de mes camarades avec moi, qu'on laiſſoit boire & manger en paix ſans leur dire mot : ils ne me ſervoient que de freres lais.

Bref, nous donnâmes notre ſeconde repréſentation, qui fit autant de plaiſir que la premiere,

& puis nous partîmes, parce qu'on nous attendoit dans une autre Ville. Buvons à la ſanté de celle que nous quittons. C'eſt une Cité de bonnes gens; j'y laiſſai bien des cœurs qui auroient voulu faire connoiſſance avec le mien, ou bien avec moi, je ne ſçais lequel des deux: mais je crois que dans les ſentiments que j'inſpirois, il y entroit auſſi un peu d'appétit pour ma figure; je connoiſſois cela à la maniere dont on me lorgnoit: il y avoit de tout dans les œillades qu'on jettoit ſur moi; mais il fallut m'arracher à toutes mes conquêtes ébauchées; j'en regrettai quelques-unes: il y avoit ſur-tout deux grands yeux noirs que j'eus bien de la peine à quitter: c'étoit une Dame avec qui j'avois mangé. Par la corbleu! mon camarade, il y feſoit chaud: ah! les beaux yeux! ſi vous ſçaviez comme ils tomboient ſur moi, ma foi, je ne les ſoutenois pas: ils ne me feſoient point de quartier, & je ne demandois pas mieux que de me rendre; mais il y avoit un jaloux qui ne le voulut point, qui ne quitta jamais ma Déeſſe, attendu que c'étoit ſa femme, & qu'il avoit ſurpris ſes regards & les miens, & qu'il avoit entendu à merveille les demandes & les réponſes: je lui pardonnai à cauſe de cela d'être inflexible; car je n'ai jamais été injuſte: il avoit raiſon, & j'avois

vois tort; mais s'il ne m'avoit pas lié les mains, qu'en penſez-vous? j'aurois eu encore plus de tort avec lui; le pauvre homme! malpeſte, la jolie femme que ſa femme! ſi vous l'aviez vue, vous feriez *chorus* : il me ſemble que je la vois encore, ſes deux yeux me ſont reſtés dans l'eſprit, & le jaloux auſſi; & pour lui, il n'y a que quand je bois, que je lui pardonne : mais quand on a du vin, tout paſſe; il rend les gens bons & humains : c'eſt ce qui fait que je m'y attache, je vous exhorte à en faire autant, mon garçon. La bonté eſt une belle choſe! on ne doit rien négliger pour en avoir. Ces vilains buveurs d'eau ſont ſi rancuniers, ſi ſérieux! & quand on eſt ſérieux, on eſt de ſi mauvaiſe humeur! on a une dent contre tout le monde : au-lieu que le vin réjouït la bile, & de la bile nous en avons tous : *ergò* il faut boire. Il n'y a point de Docteur de Sorbonne qui puiſſe diſputer quelque choſe à cet argument-là, il ſe moque du *diſtinguo*, & moi auſſi. Allons, ſongeons à notre bile, la mienne a beſoin d'une raſade. Compere, vous êtes bilieux, ſongez à vous, & ne m'oubliez pas. Pourſuivons.

Nous quittâmes la Ville : il y avoit bien de la différence entre moi qui en ſortois, & moi qui

y étois venu; j'en ſortois en héros, & j'y étois entré en moucheur de chandelles : & voilà le monde, aujourd'hui petit, demain grand. Il y auroit de belles choſes à dire là-deſſus, mon ami : parmi les héros, on trouveroit bien des gens, qui, à leur maniere, n'étoient que des moucheurs de chandelles auſſi-bien que moi; & puis un hazard eſt venu qui les a fait Acteurs : & puis qui eſt-ce? ce ſont des hommes admirables. Ce que je vous dis-là eſt preſque ſublime, c'eſt du beau; mais il m'ennuie : tant y a que me voilà le Héros de ma Troupe; marchons : je ſuis à la tête du charriot; je chante, je ſuis gai, j'en conte aux Actrices qui n'en ſont pas fâchées, je ſuis l'eſpoir des recettes : il ne me reſte plus qu'à étudier des rôles, & il eſt réſolu qu'à la Ville où nous allons je m'enfermerai huit jours, pour en apprendre deux ou trois; car de ma mémoire j'en ferai ce que je voudrai; & pendant que je jouerai ceux que je ſçaurai, j'en apprendrai d'autres; &, d'autres en autres, j'en aurai bientôt un magaſin.

Nous voilà arrivés : je n'avois pris que huit jours pour étudier; & j'en eus douze, parce que mes camarades furent trois ou quatre jours à préparer leur Théâtre; de ſorte que je ſçavois près de quatre rôles, quand je commençai à jouer.

Je n'aime pas à me vanter, moi; je ſuis naturellement modeſte, comme vous avez pu voir: cela n'empêchera pas que je ne vous diſe que je parus comme un aſtre. Il y eut quelqu'un qui me compara à une comète : mais la comparaiſon d'un aſtre vaut mieux : car la comète, compere, on dit qu'elle pronoſtique malheur : & moi je ne procurois que du bonheur à mes camarades & du plaiſir aux autres.

Remarquez bien que je ne ceſſois d'étudier pour être en état de jouer toujours : voilà qui eſt une fois dit; car je n'aime pas les répétitions, ſi ce n'eſt celle du plaiſir, comme de boire, par exemple : ainſi je ne ferai point de difficulté de répéter encore un verre de vin avec vous, pour le peu que cela vous plaiſe ; hem? qu'en dites-vous, mine d'hypocrite? vous en avez bien envie : vous êtes un ivrogne, mon camarade; quand vous voyez une bouteille, vous l'avalez avant que de la boire; je vous le pardonne parce que cela me reſſemble, trinquons. Ce qui me charme dans ma maniere de conter une hiſtoire, c'eſt le talent naturel que j'ai d'y gliſſer toujours qu'il faut boire; ce qui eſt une riche parenthèſe au cabaret : ne la laiſſons pas paſſer ſans y faire honneur. Point de vuide; je ſuis comme la nature, je l'abhorre. Bon, me

voilà bien ; reprenons le fil de ma vie à cette heure qu'il eſt arroſé.

Or, vous ſçaurez que je fus admiré, & vous vous reſſouviendrez que je le ſerai toujours ; car ma modeſtie ne me permettra pas d'en parler davantage, & il ne faut pas que je perde rien à cauſe que je ſuis modeſte.

Dans la Ville où nous étions il y avoit une Dame toute fraîche arrivée de Paris ; ce qui la rendoit très-reſpectable à toutes les femmes du pays : elle étoit ridicule on ne ſçauroit dire combien : auſſi on l'admiroit, il falloit voir ; car il faut qu'une Provinciale ſe ſoit fait moquer d'elle à Paris pendant trois ou quatre mois, pour avoir l'honneur d'être admirée dans ſa Province, c'eſt la règle : or, cette Dame ſi admirable, à cauſe qu'elle étoit ſi ridicule, n'avoit pas voulu venir me voir la premiere fois que je parus : elle ſoutenoit que je devois être déteſtable, & peut-être avoit-elle raiſon ; car moi-même, voyez le bon eſprit ! j'étois très-vain de ce qu'on me trouvoit tant de mérite : mais je n'étois pas certain de l'avoir, je n'y croyois pas tant que les autres, & je jouiſſois, à tout hazard, de l'opinion qu'on en avoit. S'ils ſe trompent, c'eſt leur affaire, me diſois-je quelquefois ; prévenons toujours, je ſuis

le premier homme du monde ici : eh bien ! Monſieur le premier homme du monde, allez votre train ; ſi vous êtes le dernier, ailleurs, vous marcherez après les autres, & les autres ſeront les premiers : voilà qui eſt tout arrangé, point de bruit ; allons, vive la joie ! Où en ſuis-je, camarade ? à cette Dame qui ſoutenoit que je devois être déteſtable : n'eſt-ce pas une Troupe de campagne diſoit-elle ? ah l'horreur ! je ne ſçaurois voir cela, je ſuis perſuadée que cela ſouleve le cœur.

Cependant les autres femmes vinrent : eh bien ! leur dit-elle, vous êtes-vous bien diverties ? cet Acteur ſi étonnant vous a-t-il remué l'âme ? car c'étoit dans une Tragédie que j'avois joué : eh ! mais, répondirent-elles, vous devriez le voir, il y en a de pires que lui ; & remarquez, camarade, que, pendant la repréſentation, cet homme qui n'étoit pas le pire de tous, leur avoit fendu l'âme, au-lieu de la remuer ; on n'oſoit pas le dire à Madame de peur de paſſer pour des ignorantes, s'il lui prenoit fantaiſie de me voir ; au reſte, on lui rapporta que j'étois pourtant beau garçon, & que j'avois une figure aſſez revenante. Oui-dà ? dit-elle ; eh bien ! c'eſt quelque choſe dans un Acteur, qu'une jolie figure ; mais ſe tient-il bien ? n'eſt-il pas embarraſſé de ſa contenance ? a-t-il

des grâces? car il en faut; c'eſt ce qui pare : je m'imagine qu'en diſant que les grâces paroient, elle feſoit tout ce qu'elle pouvoit pour ſervir d'exemple.

Elle réſolut qu'elle me verroit : au reſte, à cauſe de ma jolie figure; & enfin elle arrive : je jouois la même Tragédie; dès que je parus, voilà tous les yeux ſur elle pour ſçavoir ce qu'elle en penſeroit : elle écoute, mais négligemment, & comme une perſonne qui ne s'attend à rien de digne de ſon attention; cependant un petit ſigne de tête, pareil à celui de Jupiter quand il branle la ſienne & qu'il dit, je conſens, annonça d'abord que je n'étois pas ſi mauvais qu'elle l'avoit cru : connoiſſez-vous de ces geſtes qui, lorſqu'on regarde quelque choſe, ſignifient, *pas mal*, *pas mal*? eh bien! ce fut de ce *pas mal* dont elle me gratifia. Mais à propos de Jupiter, avec quelle élégance ne l'ai-je pas mis-là? ſans moi, camarade, vous n'y preniez pas garde; ah! qu'on trouve de belles choſes à table! mon ami, Jupiter, dit-on, du temps qu'il régnoit, n'avoit qu'à branler la tête, pour émouvoir & la terre & les cieux : ſuivez-moi; & la Dame, en branlant la ſienne, inſpira du reſpect pour moi à toute l'aſſemblée : corbleu! du reſpect! j'en mérite, au moins, pour avoir ſi

bien dit; je ne ſçais pas ce que vous en penſez: mais un peu de vénération me conviendroit aſſez. Vous riez ! ma mine gâte tout; ah ! la peſte de mine ! pour être un grand-homme, il ne m'en a jamais manqué que l'air; c'eſt ce qui m'a dégoûté du grand, & ce qui m'a fait embraſſer le genre bouffon : tenez, mon fils, on a beau faire & beau dire, c'eſt la mine des gens qui gouverne ordinairement les choſes du monde; vous me voyez aujourd'hui grenouiller ſans façon avec vous au cabaret, n'eſt-il pas vrai ? je paſſe une partie de ma vie dans cette bachique obſcurité-là, & à cauſe de cela vous croyez que ce n'eſt rien qu'un homme comme moi. Si je n'avois point de vin, j'en pleurerois de la penſée que vous avez; mais je ne ſuis pas ſi ſot que de pleurer, quand j'ai de quoi boire : tant y a que vous en croirez ce qu'il vous plaira; car je ne ſçais plus ce que je voulois dire : les réflexions me brouillent, ou bien elles me viennent toutes brouillées, lequel des deux ? il ne m'importe, je les donne comme je les ſçais, les bribes en ſont bonnes; & au ſurplus, comme dit le Proverbe, les fous réfléchiſſent, & les ſages ſont; & moi je bois : dans quelle claſſe ſuis-je ? le Proverbe n'en dit mot, cela m'embarraſſe : ne ſerois-je pas par haſard entre le ziſte & le zeſte ? hem ? qu'en penſez-

vous ? tenez, je l'ai toujours dit, je le dis encore, & je le dirai tant qu'il y aura du vin, ſans quoi je ne dis plus mot; c'eſt ma bouffonne de face qui me fait tort dans le monde, elle m'a coupé la gorge; tous les hommes s'y ſont trompés, on ne m'a jamais pris que pour un convive: regardez-la cette face. Si mes ſouliers n'ont point de ſemelles, c'eſt elle qui en eſt cauſe; & remarquez que mes ſouliers n'en ont point, & que les vôtres ont tout l'air d'en avoir eu; mais baſte, conſolons-nous, la ſemelle qui nous ſert aujourd'hui ſe moque du Savetier, jamais le vilain ne la raccommodera, c'eſt autant de cuir d'épargné: attendez, j'oubliois de vous expliquer comme quoi ma face m'a réduit à la ſemelle qu'on ne raccommode point; c'eſt que, quand je vis qu'on diſoit de moi: c'eſt un étourdi qui n'aime que la joie, & qu'on me croyoit une tête de linote; oui-dà ! repris-je en moi-même, vous le prenez par-là, Meſſieurs les hommes; je ſuis donc une linote ! eh bien ! les linotes chantent, & la linote chantera, & depuis ce temps-là j'ai mis tout mon eſprit en chanſons, en chanſons à boire au moins, attendu que c'étoit le cabaret qui me ſervoit de cage, & qu'on n'y apprend que des airs à boire. Auſſi j'en appris: ah, ah ! allez, qu'on me cherche une linote qui en ſçache autant, & qui

les entonne auſſi bien que moi; or, par toutes les choſes miſes en ordre que je viens de vous expliquer, vous concevez, mon garçon, vous concevez que c'eſt une face joyeuſe qui eſt l'origine du dépit qui m'a conduit à la taverne, où je me ſuis brouillé avec la vanité de la belle chauſſure, & où j'ai bu, de même que j'y boirai toutes les ſemelles qu'un autre auroit fait mettre à ſes ſouliers; qu'avez-vous à dire à cela? il n'y manque pas un ïota; voilà qui eſt clair & net: ſi je ſuis mal chauſſé & mal peigné, ce n'eſt pas à moi qu'il faut s'en prendre; c'eſt à ces hommes qui vous font perdre ou gagner votre procès ſur la mine que vous portez: s'ils étoient aveugles, ils n'auroient fait que m'entendre, ils m'auroient admiré, car je parlois d'or: mais ils ont des yeux, ils m'ont vu, & ma mine a tout perdu; *ergò* ſi leurs yeux n'y voyoient goute, leur jugement y verroit clair. Race de dupes, je vous le pardonne, & à ma face auſſi. Je lui en veux ſi peu de mal que vous voyez tous les rubis dont je l'ai ornée; & j'eſpere qu'elle n'en manquera jamais: ſçavez-vous qu'elle me vaut une piece de crédit au cabaret? tous les jours on me prête hardiment deſſus, parce qu'on voit bien que celui à qui elle appartient ne manquera jamais de revenir, dès qu'il aura de l'ar-

gent; il faut que ce drôle-là boive, ou qu'il crève; & on voit que je me porte bien. Je me porterois encore mieux, ſi nous buvions, par exemple: à vous de tout mon cœur, en vérité. Où eſt-ce que j'ai laiſſé mon hiſtoire? n'eſt-ce pas à Jupiter? il valoit bien une parenthèſe; c'étoit un gaillard auſſi, à ce que dit Maître Ovide, qui en étoit un autre: car à propos, j'ai étudié, j'avois oublié de vous le dire: parlez-moi d'*hoc vinum*, *hujus vini*, voilà ce qui s'appelle un fier ſubſtantif; ſçavez-vous le décliner au cabaret? on commence par le *genitivo*, parce qu'on dit en entrant au garçon, du vin; le garçon en apporte au *nominativo*, voilà le vin; il vous en verſe après, & c'eſt au *dativo*; le *dativo* dure quelque temps, car vous en verſez vous-même en ſuite juſqu'à l'*ablativo*; c'eſt quand il n'y en a plus dans la bouteille; & puis vous rappellez le garçon pour en avoir, c'eſt le *vocativo*; & puis, quand il en rapporte, vous recommencez par le *genitivo* en tendant votre verre, en diſant, du vin; & par ce moyen vous faites votre déclinaiſon ſans faute. Eh bien! ne ſuis-je pas un dru? ah, ah, ah, allons, mon ami, un peu du *dativo* dans mon verre, & chapeau bas, s'il vous plaît, malgré mes haillons.

QUATRIEME FEUILLE.

RETOURNONS à cette Dame que j'ai ſi joliment comparée à Jupiter, & qui trouvoit que je ne jouois pas mal, enſuite aſſez bien; après quoi: mais ce garçon-là ſera bon, s'écrioit-elle à haute voix, je vous aſſûre qu'il ſera bon: car elle ne s'embarraſſoit pas de nous interrompre, nous n'étions pas un ſpectacle aſſez grave pour elle. Cet Acteur-là promet beaucoup, il me ſurprend; comment donc! il a du feu, des attitudes, une voix touchante; & ce n'étoit pas-là ce qu'elle vouloit dire, elle trichoit ſur ſa véritable penſée: car je crois qu'elle n'entendoit rien à ce que je valois, non plus qu'à ce que je ne valois pas: comme j'étois un gros garçon de bonne mine, qualité qui étoit fort de ſa compétence; & qu'elle voyoit auſſi que les autres femmes me trouvoient ragoûtant, je ſuis perſuadé qu'en me louant, ſon intention étoit de me donner encore plus de relief dans l'eſprit des autres, afin que le goût que je prendrois pour elle en fît plus d'honneur à ſes charmes: car elle avoit réſolu que j'en prendrois, parce

qu'elle avoit deſſein par galanterie d'en prendre elle-même, non pas à cauſe de mes beaux yeux, mais à cauſe du bel air : elle s'étoit mis dans l'eſprit que c'étoit la maniere du grand monde ; voilà ce qu'elle avoit rapporté de ſon voyage de Paris.

Mais, la pauvre Dame ! il ne lui appartenoit pas de ſe donner de pareils airs avec ſon cœur de Province ; ces cœurs-là n'entendent pas raillerie, ils ne ſont pas aſſez dégourdis pour cela, & cette femme du grand monde fit bientôt avec moi la franche Provinciale ; elle m'aima tout de bon, mais d'un amour de Roman, de cet amour qui fait qu'on ſoupire, qui a des délicateſſes qui ne finiſſent point, des langueurs de ſentiments à perte de vue. Elle alloit au grand deſſein, car elle en vouloit à mon cœur directement ; nous ne traitions que de cela enſemble, & que de la beauté ſublime qu'il y avoit à aimer bien tendrement ; & effectivement, je crois que cela eſt beau, quand on veut s'en entêter : mais moi, je ne trouvois point de priſe à ce beau-là, ſa tendre ſpiritualité me feſoit bâiller, il me ſembloit qu'elle paſſoit tout ſon temps à admirer la fineſſe des choſes qu'elle ſentoit, je crois que mon ingratitude l'amuſoit ; car c'eſt ainſi qu'elle appelloit mon défaut d'attention & de délicateſſe : jamais elle n'é-

toit ſi fort en goût de tendreſſe que quand elle n'étoit pas contente de moi, ſon cœur ſe délectoit dans les reproches qu'elle me feſoit; cela m'auroit pénétré l'âme, ſi j'avois pu y entendre quelque choſe: ah! les admirables ſentiments! mais je n'en eus que cela, il ne tint qu'à mon cœur de faire bonne chere, & voilà tout. Si j'avois paſſé un an dans cette Ville, peut-être cette âme ſi délicate ſe feroit-elle humaniſée; car, comme on dit, il n'y a point de chemin qui ne mene à Rome: ces perſonnes qui, en fait d'amour, ne veulent qu'un commerce de purs ſentiments, qui ont mis toute leur complaiſance à ſoupirer tendrement, & qui ne cherchent qu'à lutter de délicateſſe avec vous, laiſſez-les faire les pauvres gens! tenez, toute cette tendreſſe les apprivoiſe pour l'amour: c'eſt un circuit que le diable leur fait faire, & qui les mene, ſans qu'ils le ſçachent, où vous les attendez; ils y viendront, ne vous embarraſſez pas; c'eſt ſeulement qu'ils prennent le plus long: mais on vous les étourdit pendant la marche, & ils arriveront comme vous les voulez.

Pour moi je n'eus pas le loiſir d'attendre la Dame en queſtion, & je la quittai dans le fort de ſes délicateſſes: je ne m'en ſouciois guères; car, outre que je n'y trouvois pas grand ragoût, c'eſt

qu'elle y mettoit un ridicule qui les rendoit encore plus fades.

Mais j'ai mal arrangé mon récit; voilà cette Dame que je quitte, & je ne vous ai pas encore conté comme quoi nous fîmes connoiſſance enſemble: ma foi! arrangez cela vous-même, ou bien prenez que je n'aie encore rien dit de nos amours; allons, retournons où j'en étois: je ſçais bien que je voulois boire, & jamais je ne me trompe, quand je me reprends-là; c'eſt toujours où j'en ſuis. Verſez de rechef: à vous, que le ciel vous le rende; ah! je me retrouve. Je jouois une Tragédie, & la Dame louoit mon jeu, n'eſt-ce pas? voilà ce que c'eſt que le vin, je lui découvre tous les jours de nouvelles qualités; il me donne de la mémoire, il me l'ôte, il fait comme je veux; auſſi je l'aime, auſſi j'en bois: & plus j'en bois, plus je l'aime; caractere du véritable amour.

Or donc (car ſi je me laiſſois faire, je ne finirois jamais, quand je parle du vin: c'eſt un grand préſent que le ciel nous a fait; *primò* la vie, enſuite du vin; car ſi on ne vivoit pas, comment boire? mais quelquefois boire, conſole de vivre;) or donc cette Dame en queſtion trouva que je

jouois à ſon goût, & les éloges qu'elle me donna me firent tant de bien qu'on ne parloit plus de moi dans la Ville que comme d'un petit prodige : Madame une telle le trouve bon, diſoit-on, elle qui revient de Paris; & là-deſſus, quand je paſſois, on me montroit du doigt : le voilà, & puis on me contemploit; mais paſſons cela, car je ne ſçaurois le raconter ſans rougir.

Quand la Tragédie fut finie, tout le monde vint me féliciter; je ne ſçavois à qui répondre. Vous m'avez enchanté, me diſoit l'un, du ton d'un homme à qui il étoit bien glorieux d'avoir plû, & puis s'en tenoit-là myſtérieuſement; l'autre ſe brouilloit dans un compliment qu'il vouloit me faire : celui-ci cherchoit des termes ſcientifiques qui ne s'attendoient pas de ſervir jamais à mon éloge. J'étois au milieu de tous ces admirateurs, quand la Dame cria : qu'il vienne, je veux lui parler. J'obéis, & j'allai ſaluer cette grande connoiſſeuſe. Elle étoit encore jeune, paſſablement jolie, d'un embonpoint entre le gras & le maigre, veuve par-deſſus le marché : elle étoit aſſiſe, & la compagnie feſoit un cercle autour d'elle, comme font des Écoliers autour de leur *Magiſter*. Vous irez loin, me dit-elle d'un air prophétique & ſans appel, vous irez loin; & toute

la compagnie, feſant *chorus*, répétoit : il ira loin. Quel âge avez-vous, me dit-elle ? Vingt ans, Madame ; &, par ma foi, je lui répondois par haſard, car je n'en ſçavois rien moi-même : mais je le ſçaurai toujours bien, quand il me plaira, je n'en ſuis pas en peine ; toujours vit qui n'eſt pas mort, & je penſe que je ſuis au monde du jour que je naquis... Avez-vous été à Paris ?... Oui, Madame... Oh ! je ne m'étonne plus de la fineſſe de ſon jeu, il a vu les Comédiens de Sa Majeſté ; mais à vingt ans jouer de cette force-là ! en vérité il effacera tout... Madame, vous avez bien de la bonté ; je ſuis charmé d'avoir pu vous divertir... Oui, vous m'avez fait beaucoup de plaiſir.

Tout le monde écoutoit notre converſation en ſilence & la bouche ouverte ; on croyoit, en me voyant, voir tous les Comédiens de Sa Majeſté. Lieutenante, dit-elle alors, nous ſoupons ce ſoir chez vous, emmenons-le avec nous. Lieutenante auſſi-tôt de répondre qu'elle ne demandoit pas mieux. Lieutenant ſon mari, qui étoit dans la foule, de crier bruſquement : oui-dà, c'eſt bien dit, nous rirons ; car il a de l'eſprit. Allons, notre cher, c'eſt fort bien imaginé. Avez-vous de l'appétit ? il eſt en âge de cela ; mais il ſe fait tard : donnez-moi

donnez-moi la main ; (c'eſt notre connoiſſeuſe qui finit ainſi,) & qui, en s'appuyant ſur moi ſans façon, humilioit par-là les Bourgeoiſes qui l'entouroient, & qui n'auroient pas oſé être ſi dégagées qu'elle ; c'étoit comme ſi elle leur avoit dit : vous êtes trop ſottes pour être auſſi hardies que moi ; & il ſembloit, à la mine ſtupéfaite de ces Bourgeoiſes, qu'elles répondoient que cela étoit vrai.

Or je tenois donc cette Dame ſur le poing : Lieutenant marchoit derriere nous avec ſa femme qu'il tenoit de même, & ce n'étoit qu'une ſingerie que ſa femme lui feſoit faire ; car en retournant la tête pour voir cet Ecuyer, je vis qu'il étoit tout étonné de l'être, & qu'il étoit pris de reſpect pour cette cérémonie ; il marchoit comme s'il avoit eu des entraves, & ſa femme à ſon tour étoit toute émue de plaiſir de ſe trouver menée par ſon mari ; cela ne feſoit plus un ménage de Province, & elle en rougiſſoit de vanité.

Pour moi, la Dame que je menois m'entretenoit agréablement de mes talents pour le Théâtre ; il y avoit même de la cajolerie dans ce qu'elle me diſoit, mais des cajoleries qui ne craignoient point d'être entendues, & qui ſe moquoient de la retenue Provinciale : elle me trouvoit hardiment

de bonne mine & d'une phyſionomie avantageuſe; & moi je m'extaſiois à mon tour ſur la gloire de ne pas déplaire à de ſi beaux yeux : c'étoit-là ce qu'elle demandoit; car en Province mettre de beaux yeux en avant, c'eſt dire qu'on aime, c'eſt donner ſon cœur, & demander celui des gens : je ſentis tout cela à ſes réponſes, & nous n'étions pas encore arrivés chez le Lieutenant, que je lui en contois dans les formes; il y eut un endroit de notre converſation où je lui baiſai la main; il n'y eut point d'inconvénient à cela, je ne vis jamais de main ſi ſouple; cette main là ſçavoit fort bien ſon grand monde, c'eſt ce qui fit que je répétai. Badin, je crois que ce n'eſt qu'une Scene que vous jouez. Ah! Madame, c'eſt une vérité que je ſens. Je n'en crois rien. Ah! ma belle Dame, répartois-je. Oh! pour belle, non; tout au plus jolie, à ce qu'on dit.

Nous en étions là, quand nous entrâmes dans la maiſon : on ſe mit à table; il y avoit aſſez bonne chere, nous mangeâmes en gens qui ne ſe régalent pas tous les jours, & je m'appercevois que ma Dame feſoit tout ce qu'elle pouvoit pour m'eſcamoter une partie de ſon appétit bourgeois, & qu'elle vouloit me paroître familiariſée avec les bons morceaux; mais, ma foi, l'appétit prenoit

le deſſus ſur la vanité ; elle avoit beau faire l'hypocrite ſur ſa gourmandiſe, les mêts la gagnoient malgré elle, & je voyois clairement qu'elle profitoit de la fête auſſi-bien que moi, & de même que nos hôtes qui avaloient de grand cœur. Au reſte on boit en mangeant, c'eſt la coutume : il faut la ſuivre ; allons, camarade, point de ſingularité, vivons comme tout le monde vit. Y a-t-il encore de ce jus dans le pot ? achevons, s'il n'y en a guères ; s'il y en a beaucoup, ne l'épargnons pas.

Ecoutez bien, je vais vous conter maintenant ce qui advint des galanteries que nous nous dîmes cette Dame & moi, entre la poire & le fromage. La Lieutenante, qui ſe piquoit d'être belle, m'avoit ſourdement lorgné pendant le repas, non pas qu'elle ſentît rien pour moi, mais c'eſt qu'il lui fâchoit d'être-là, ſans tirer de moi à ſon tour une atteſtation qu'elle étoit aimable auſſi-bien que ſon amie, & peut-être plus ; ſon amie s'étoit apperçue de la diverſion que la Lieutenante tâchoit de faire, & je vis bien qu'elle trouvoit cela ridicule ; elle en ſourioit en me parlant ; l'autre s'en apperçut auſſi : le Lieutenant, qui aimoit le vin, s'amuſoit à le boire ſans remarquer ce qui ſe paſſoit, & moi je ne ſçavois plus comment regarder

pour ne point faire de jalouſe; je ne me mettois à mon aiſe qu'en buvant, car alors je n'étois obligé qu'à regarder mon verre; hors de là j'étois épié pour voir ce que je ferois de mes yeux; l'une à droite ſembloit me dire, ne regardez donc que moi; l'autre me diſoit à gauche, pourquoi regardez-vous à droite? & pour ne fâcher perſonne, je ne regardois ſouvent que devant moi.

L'amie de la Lieutenante ne pouvoit pas comprendre comment mon goût héſitoit, je connoiſſois cela à ſon air; & la Lieutenante, oubliant le reſpect qu'elle devoit à une femme qui avoit été à Paris, étoit fort ſcandaliſée de la hauteur avec laquelle ſon amie prétendoit l'emporter ſur elle. Paris tant qu'il vous plaira, on n'a que faire de l'avoir vu pour avoir un beau viſage: & moi, malgré mon embarras, j'étois pourtant bien-aiſe de me trouver comme cela entre deux vanités que j'avois fait naître, qui ſe diſputoient ma faveur, & qui toutes deux attendoient leur ſort de la fantaiſie qui me prendroit; je crus à la fin devoir partager mes faveurs, & honorer ces deux femmes de mes attentions à tour de rôle; mais cela ne décidoit rien: la Lieutenante ſe ſeroit bien contentée de mon indéciſion, car elle n'aſpiroit qu'à mettre les choſes en litige; c'étoit aſſez pour ſes

charmes que d'être auſſi avancés que des appas qui avoient pris le bon tour à Paris; mais les appas façonnés à Paris ſe croyoient inſultés de ne lutter qu'à force égale contre de ſi ruſtiques rivaux; le combat n'étoit pas ſupportable, & la Dame de Paris étoit outrée d'impatience; enfin n'y pouvant plus tenir: écoutez-moi, me dit-elle, en me tirant par le bras avec véhémence & bruſquerie, je veux vous voir jouer dans le comique, & mes avis ne vous ſeront pas inutiles; car je m'y connoîs, & perſonne ici ne ſçauroit ce que vous valez ſans moi. Ah! Madame, dit alors la Lieutenante, d'un ſouris moqueur, tout le monde n'a pas comme vous trois mois de ſéjour à Paris. Trois mois, Madame! (c'eſt l'autre qui repart) dites cinq, s'il vous plaît, & quinze jours avec, entendez-vous? & ces cinq mois-là, ſans vanité m'en ont plus appris que vous n'en ſçaurez peut-être de votre vie. Ah! Madame, je ne ſuis pas curieuſe de ſçavoir mépriſer les autres, & il me paroît que vous n'avez que cet avantage-là. Vous ne vous y connoiſſez pas, Madame; je n'ai appris là-deſſus qu'à avoir pitié de leur ignorance. Et ici, Madame, on a compaſſion de ces pitiés-là, dit l'autre. Et ici, Madame, on devroit prendre garde à qui l'on parle, reprit-on. Hélas! Madame,

ne ſçait-on pas qui vous êtes? faut-il des lunettes pour vous reconnoître? en ce cas-là prêtez-moi les vôtres. Qu'appellez-vous, mes lunettes? mais vous êtes bien hardie, femme d'Elu. Eh bien! qu'eſt-ce? que vous a-t-il fait cet Elu, reprit le mari de l'Elue? quel mal y a-t-il à porter lunettes? je m'en ſervois à vingt-cinq ans, moi; vous pouvez bien en uſer à quarante, & vous n'en êtes pas plus vieille. Ah! Monſieur, me dit-elle alors en ſe levant; j'étouffe, voilà des groſſieretés qui me tuent; je me meurs, reconduiſez-moi, je vous prie. Jaſmin, éclairez, partons; moi, quarante ans, à une femme comme moi! Et palſambleu! reprit l'Elu, eſt-ce que c'eſt offenſer Dieu que d'avoir ſa quarantaine? à qui en avez-vous donc, notre bonne amie? Taiſez-vous, idiot, avec vos quarante ſottiſes, s'écria-t-elle, en me prenant ſous le bras, plus rouge que le feu; vous ne méritez pas l'honneur que je vous ai fait de venir chez vous. Eh bien! femme, il n'y a qu'à le reprendre, dit le bon-homme. Oh! la repriſe ſera petite, ajouta l'Elue; mais l'autre étoit déjà en marche à ce dernier coup de langue, & ſe contenta de jetter un regard qui auroit voulu être un coup de foudre; & puis nous partîmes.

Mon camarade en étoit-là de ſon hiſtoire, quand

nous entendîmes du bruit dans la rue; c'étoit un Ambaſſadeur qui alloit paſſer; nous n'avions plus de vin, mon camarade paya, & nous deſcendîmes : après quoi nous nous perdîmes dans la foule, & je ne le vis plus du reſte de la journée; il me promit en me quittant de continuer ſon hiſtoire, quand nous nous reverrions. L'occaſion ne s'en eſt pas encore trouvée, & cela viendra : c'eſt un gaillard qui me fera rire; mais je le lui rendrai bien, ma vie vaut bien la ſienne.

Par ma foi! plus j'examine mon état, & plus je m'en loue; ſi j'étois dans le monde, apparemment que j'aurois quelque charge, je ſerois marié, j'aurois des enfants : ſa charge, il faut la faire; ſa femme, il faut la ſupporter ; ſes enfants, il faut les élever, & puis les marier après : c'eſt-à-dire, ne garder que la moitié de ſa vie, & ſe défaire de l'autre en leur faveur ; c'eſt la régle : n'eſt-ce pas-là quelque choſe de bien touchant que ce tracas? Je connois des gens qui ont tout ce que je dis-là, femme, charge, & enfants, & qui ſont riches; je les vois penſants, ils rêvent creux, ils ont des phyſionomies ſérieuſes, qui ſervent de remede à l'envie de rire : parlez-leur, ils ſe plaignent toujours; c'eſt de leur femme qui joue; c'eſt de l'Etat qui va mal; c'eſt du Ciel; il ne pleut

pas à leur fantaiſie; c'eſt du chaud, c'eſt du froid, d'un fils libertin, d'une fille coquette, d'une troupe de valets qui les ſervent mal, & les pillent bien. Après cela, c'eſt des amis qu'il faut régaler, & qui ne ſeront peut-être pas contents; qui ont plus d'envie de compter vos plats que de les manger; c'eſt leur vanité qui vient voir ſi la vôtre ſoutient ſa nobleſſe. Leur faites-vous trop bonne chere; ils vous trouvent ſuperbes & faſtueux, vous les irritez, parce que vous leur rendez la revanche onéreuſe: les régalez-vous de bon cœur, mais frugalement, faute de pouvoir faire mieux; votre bon cœur eſt un ſot qui ne leur apprête qu'à turlupiner de vos moyens: ſerez-vous aſſez bien meublé pour eux, avez-vous aſſez de valets; ils prendront garde à tout cela: vous le ſçavez, vous craignez ce qu'ils en penſeront, vous avez peur de rougir devant eux, il s'agit de leur conſidération ou de leur mépris, le coup de chapeau déſormais ſera plus honnête ou plus cavalier, ſelon l'état où ils vous trouveront; car enfin, tâtez-vous vous-même: voyez ſi, ſuivant le haſard de ces choſes-là, un homme ne vous eſt pas plus ou moins important dans le monde. Allez-vous manger volontiers chez des gens d'un étalage médiocre, qui donnent de tout leur

cœur, mais qui ne peuvent que donner peu? leur amitié vous pique-t-elle? vous honorez-vous fort de les connoître? parlez-vous d'eux ſouvent? Non; ce ſont de bonnes-gens que vous aimez bien, mais pour les laiſſer-là; leur commerce ne vous pare point, votre orgueil n'y gagne rien; ce ne ſont point-là les connoiſſances qui vous donnent du nom, qui vous vantent dans l'eſprit des autres. Vous-même vous ne vous ſouciez guères de ceux qui n'ont que de pareils amis: vous voulez que les vôtres faſſent du fracas, & vous voulez en faire auſſi pour être recommandé à leur amour-propre, pour être ſur la liſte de ceux qu'on peut voir en toute ſûreté d'orgueil. Avec qui eſt-il? dira-t-on, en vous montrant. Avec Monſieur un tel, avec Madame une telle. Oh! voilà qui va bien: on parlera de vous, on vous citera, vous en ſerez digne; & qui eſt ce Monſieur un tel dont le commerce vous eſt ſi honorable? Hélas! le plus ſouvent il n'eſt rien lui, quant à ſon eſprit, ſon cœur & ſes vertus; mais il a bon équipage, un bon cuiſinier, il fait de la dépenſe, il ſe donne de bons airs, on le voit aux Spectacles, les Dames le ſaluent, les hommes l'accueillent; c'eſt un homme enfin. Non; je dis mal: ce n'eſt pas un homme, c'eſt un riche, un

poſſeſſeur de grandes places, un Seigneur; & on voit par-tout des gens qui ſont tout cela, ſans mériter le grand nom d'homme ; car qu'eſt-ce que c'eſt qu'un homme? eſt-ce la naiſſance qui le fait? non; appellez-le comme vous le voudrez, elle ne le fait que le fils de ſon pere, &c.

CINQUIEME FEUILLE.

J'ALLOIS l'autre jour dire de belles choſes ſur l'homme, ſi la nuit n'étoit pas venue m'en empêcher : mais quand la nuit vient, mon luminaire finit; & puis bon ſoir à tout le monde.

Or ſus, continuons mes rapſodies, j'y prends goût; elles ne ſont peut-être pas ſi mauvaiſes : mais je les ai gâtées en diſant que j'étois François, & ſi jamais mes compatriotes les voient, je les connoîs, ils ne manqueront pas de les trouver pitoyables. Car c'eſt une plaiſante Nation que la nôtre: ſa vanité n'eſt pas faite comme celle des autres Peuples; ceux-ci ſont vains tout naturellement, ils n'y cherchent point de ſubtilité, ils eſtiment tout ce qui ſe fait chez eux, cent fois plus que tout ce qui ſe fait par-tout ailleurs; ils n'ont point

de bagatelles qui ne ſoient au-deſſus de tout ce que nous avons de plus beau; ils en parlent avec un reſpect qu'ils n'ôſent exprimer, de peur de le gâter ; & ils croient avoir raiſon : ou ſi quelquefois ils ne le croient point, ils n'ont garde de le dire; car où ſeroit l'honneur de la Patrie? & voilà ce qu'on appelle une vanité franche; voilà comme la nature nous la donne de la premiere main, & même comme le *bon-ſens ſeroit vain*, ſi jamais le bon-ſens pouvoit l'être.

Mais nous autres François, il faut que nous touchions à tout, & nous avons changé tout cela; vraiment ! nous y entendons bien plus de fineſſe, nous ſommes bien autrement déliés ſur l'amour-propre. Eſtimer ce qui ſe fait chez nous ! eh ! où en ſeroit-on, s'il falloit louer ſes compatriotes? ils ſeroient trop glorieux, & nous trop humiliés; non, non, il ne faut pas donner cet avantage-là à ceux avec qui nous vivons tous les jours, & qu'on peut rencontrer par-tout. Louons les Etrangers, à la bonne-heure: ils ne ſont pas-là pour en devenir vains; & au ſurplus nous ne les eſtimons pas plus pour cela ; nous ſçaurons bien les mépriſer, quand nous ſerons chez eux : mais pour ceux de notre pays, myrmidons que tout cela.

Voilà votre portrait, Meſſieurs les François. On ne ſçauroit croire le plaiſir qu'un François ſent à dédaigner nos meilleurs ouvrages, & à leur préférer des fariboles venues de loin. Ces gens-là penſent plus que nous, dit-il, en parlant des étrangers : & dans le fond, il ne le croit pas, & s'il s'imagine qu'il le croit, je l'aſſûre qu'il ſe trompe. Eh! que croit-il donc? Rien; mais c'eſt qu'il faut que l'amour-propre de tout le monde vive. *Primò*, il parle des habiles gens de ſon pays, & tout habiles qu'ils ſont, il les juge; cela lui fait paſſer un petit moment aſſez flatteur : il les humilie; autre irrévérence qui lui tourne en profondeur de jugement : qu'ils viennent alors, qu'ils paroiſſent, ils ne l'étonneront point, il les verra comme d'autres hommes, ils ne déferreront point Monſieur : ce ſera puiſſance contre puiſſance; & quand il met les Etrangers au-deſſus de ſon pays, Monſieur n'eſt plus du pays au moins : c'eſt l'homme de toute Nation, de tout caractere d'eſprit; &, ſomme totale, il en ſçait plus que les Etrangers mêmes.

Ce n'étoit peut-être pas la peine de vous dire cela, Lecteur François; car je m'imagine que vous ne vous ſouciez guères de quelle humeur vous êtes; ni moi non plus : je n'y prends nul in-

térêt; & ſi vous liſez mes paperaſſes, ſouvenez-vous que c'eſt l'homme ſans ſouci qui les a faites.

Je gagerois pourtant bien que vous croyez que je ſuis à Paris, quoique je vous aie dit que j'en étois à plus de quatre-cents lieues. Eh bien ! ſi j'y ſuis, tant-mieux pour moi, car j'aime à rire; & Paris eſt de tous les Théâtres du monde celui où il y a la meilleure Comédie, ou bien la meilleure farce, ſi vous le voulez : farce en haut, farce en bas, & plut-à-Dieu que ce fût toujours farce, & que ce ne fût que cela; plût-à-Dieu qu'on en fût quitte pour rire de ce qu'on voit faire aux hommes : je les trouverois bien aimables, s'ils n'étoient que ridicules; mais quand ils ſont méchants, il n'y a plus moyen de les voir, & l'on voudroit pouvoir oublier qu'on les a vus : ah ! l'horreur.

Je demandois l'autre jour ce que c'étoit qu'un homme, j'en cherchois un; mais je ne mettois pas le méchant au nombre de ces créatures appellées hommes, & parmi leſquelles on peut trouver ce que je cherche. Je ne ſçais où le mettre le méchant; il ne ſeroit bon qu'au néant; mais il ne mérite pas d'y être : oui, le néant ſeroit une faveur pour ce monſtre, qui eſt d'une eſpece ſi ſinguliere, qui ſçait le mal qu'il fait, qui goûte

avec réflexion le plaiſir de le faire, & qui, ſentant les peines qui l'affligeroient le plus, apprend par-là à vous frapper des coups qui vous ſeront les plus ſenſibles; enfin qui ne voit le mal qu'il peut vous faire, que parce qu'il voit le bien qu'il vous faut : lumiere affreuſe! ſi elle ne doit lui ſervir qu'à cela, ou bien l'emploi qu'il en fait eſt bien criminel; c'eſt à lui à vuider la queſtion, cela le regarde de plus près qu'un autre.

Il n'y a que le méchant dans le monde qui ait à prendre garde à ſon ſyſtême; il n'y a que lui qui ſoit obligé d'être ſi sûr de ſon fait, qu'il ne ſe trompe point; & remarquez que la plupart du temps les méchants ſont les plus ignorants de tous les hommes; & ſi par haſard il y en a qu'elqu'un qui raiſonne, qu'il examine un peu ſi ce ne ſeroit pas pour ſe mettre en pleine liberté d'être méchant, qu'il s'eſt imaginé qu'il n'y avoit point de mal à l'être: cela ſe pourroit fort bien; car qu'il regarde les honnêtes-gens, les gens de bien, qui ſont en petit nombre à la vérité, mais qui, malgré cela, ſoutiennent la ſociété ici-bas, & la ſauvent du déſordre affreux que lui méchant & ſes ſemblables y mettroient: car que deviendroit la terre, ſi le peu qui y reſte de vertu ne ſervoit de contrepoids à l'énorme corruption qui s'y trouve? Bien nous

en prend que cela ſoit ainſi, que toujours un peu de bon conſervé ſur cette terre y maintienne un ordre que l'extrême quantité du mauvais emporteroit ſans une Providence: mais c'eſt que Dieu eſt plus fort que l'homme; il faut que l'homme puiſſe toujours voir clair, & que le bien ſoit toujours-là pour juger le mal; & le mal le reſpecte.

Revenons à notre méchant, qui croit pouvoir l'être impunément; je diſois qu'il regardât les gens de bien, & aſſurément il y en a parmi eux qui ont autant ou plus d'eſprit que lui: être homme de bien n'eſt pas être un ſot; & de toutes les bétiſes, la plus grande ſeroit de le penſer. L'homme d'eſprit vertueux peut voir tout ce que voit le méchant, peut ſe dire tout ce que celui-ci ſe dit, & peut-être plus; car le vertueux a plus de dignité dans l'âme; il porte plus haut le ſentiment de ſon excellence, que nous avons tous: car c'eſt même l'abus de ce ſentiment qui fait que nous ſommes tous orgueilleux; en un mot, ce ſentiment nous eſt naturel, & celui qui le conſulte le plus peut en apprendre bien des choſes inconnues à celui qui le néglige; il peut en tirer bien des preſſentiments d'une haute deſtinée; ces preſſentiments, il eſt vrai, c'eſt toute âme: cela n'a point d'expreſſion; & l'eſprit alors apperçoit ce qu'il ne ſçauroit

dire, il n'apperçoit que pour lui: mais auſſi ne ſerions-nous pas plus divins dans ce que nous voyons comme cela, que dans ce que nous pouvons exprimer & que nous feſons nous-mêmes?

Quoi qu'il en ſoit, pourquoi l'homme vertueux, avec tout l'eſprit qu'il a, trouve-t-il les raiſonnements du méchant abſurdes? pourquoi cette différence dans leurs ſentiments? car enfin l'homme vertueux, ſeroit quelquefois tenté d'être méchant: pourquoi y réſiſte-t-il, puiſqu'il en ſçait autant que ce méchant qui n'y réſiſte pas, & qui croit que cela eſt ſans conſéquence? Oh! mais, dira ce dernier, c'eſt qu'il eſt retenu par une crainte que je n'ai point: eh bien! penſez-vous qu'il y ait moins de bon-ſens dans ſa crainte ſublime, que dans votre deſir avide & brutal de vous prouver qu'il n'y a point de riſque à être ce que vous êtes? eſt-on moins aveugle dans votre cas que dans le ſien? Et moi je vous dis que c'eſt tout le contraire.

Un homme qui ſouhaite un bien avec ardeur, & qui brûle de l'envie de voir qu'il n'y a point de danger à y courir, a bientôt fait ſon affaire; cette extrême envie de jouir expédie bien vîte les diſcuſſions: on n'eſt pas délicat ſur les raiſons légitimes de faire une choſe, quand on veut abſolument

ſolument la faire ; mais l'homme qui, malgré le penchant qu'il auroit à la faire, craint en même temps le péril qu'il peut y avoir à s'y livrer; oh! c'eſt lui qui y regarde de près : & aſſurément s'il faut de la fineſſe dans l'examen, ce ſera lui qui l'aura ; &, dans toutes les affaires de la vie, vous vous fierez toujours bien plus à lui qu'à l'autre. Tenez, ôtez la peine qu'il y a à être bon & vertueux, nous le ſerons tous ; il n'y a que cette peine qui a fait de ſi ſottes Philoſophies : les ſyſtêmes hardis, les erreurs les plus raiſonnées, tout vient de-là. On ne ſçauroit croire ce que cette peine-là fait devenir notre pauvre eſprit, ni juſqu'où elle le dupe ; & malheureuſement pour nous encore, la nature prête, quand nous voulons nous égarer dans nos conſidérations : elle a de quoi tromper celui qui la veut voir mal, comme elle a de quoi éclairer celui qui la veut voir bien.

Mais à propos de conſidérations, je m'aviſe de voir que je ne m'en ſuis pas mal donné : je ne ſçais point comment cela s'eſt fait ; mais ſi elles ne ſont pas bonnes pour vous, elles ont tout ce qui leur faut pour moi ; c'eſt qu'elles me rendent meilleur : &, au ſurplus, ſi le Japon me venoit en penſée, je parlerois du Japon : eh! pourquoi non ? me ſuivra qui voudra. Au reſte, quand on a mangé

ſon bien, qu'on n'a plus de commerce avec la vanité de ce monde, & qu'on eſt vétu de guenilles; enfin quand on ne jouit plus de rien, on raiſonne de tout.

Les choſes vont, & je les regarde aller: autrefois j'allois avec elles, & je n'en valois pas mieux; parlez-moi, pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'intérêt à rien. Autrefois, par exemple, je n'aurois pas penſé ſi juſte ſur une choſe qui me frappe actuellement.

C'eſt que je vois de ma fenêtre un homme qui paſſe dans la rue, & dont l'habit, ſi on le vendoit, pourroit marier une demi-douzaine d'orphelines; voilà un vrai gibier pour un chaſſeur de mon eſpece. Ah! que j'aurois de plaiſir à tirer deſſus, du grenier où je ſuis. Voyons: voici un pauvre homme comme moi qui lui tend la main pour avoir quelque choſe, & il ne lui donne rien: apparemment qu'il lui dit, Dieu vous béniſſe; & c'eſt toujours quelque choſe que de renvoyer à Dieu une charité qu'on ne veut point faire: parlons à notre homme. Ah! Monſieur, que vous avez bonne mine! que vous êtes brillant! Je cherche un homme, c'eſt-à-dire, quelqu'un qui mérite ce nom; par haſard ne ſeriez-vous pas mon fait? car vous avez grande

apparence. Attendez un moment que ma raiſon vous regarde; c'eſt une excellente lunette pour connoître la valeur des choſes. Ah ! il me ſemble que votre habit n'a plus tant d'éclat; votre or ſe ternit, je le trouve ridicule : qu'eſt-ce que vous faites de cela ſur un vêtement ? on vous prendroit pour une mine du Pérou. Eh ! morbleu, n'êtes-vous pas honteux de mettre ſur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les diſtribuer en monnoie à tant de malheureux que voici, & qui meurent de faim ? Ne leur donnez rien, ſi vous voulez; gardez tout pour vous : mais ne leur prouvez pas qu'il ne tient qu'à vous de leur racheter la vie : n'en voient-ils pas la preuve ſur votre habit ? Eh ! du moins, cachez-leur votre cœur; ôtez cet habit qui le découvre, & qui en montre la dureté; ôtez cet habit qui inſulte à leur miſere, & qui n'a ni faim ni ſoif. Ne ſçavez-vous pas bien qu'il ſeroit barbare de jetter votre argent dans la riviere, pendant que vous pourriez en ſecourir des affamés qui n'auroient pas de quoi vivre ? Eh bien ! n'eſt-ce pas le jetter dans la riviere, que de le jetter ſur un vêtement qui n'en a que faire, qui n'en devient ni plus chaud pour l'hiver, ni plus frais pour l'été ? Eh !

pour qui le galonnez-vous, ou le brodez-vous tant ? Eſt-ce pour moi ? Eſt-ce afin de m'inſpirer plus de conſidération pour vous ? Je ne donne plus dans ce piége-là ; j'ai vécu plus d'un jour ; le Marchand ni le Tailleur ne rendent point un homme reſpectable : & d'ailleurs, je ne ſçaurois vous regarder dans cet état-là, ſans que les larmes m'en viennent aux yeux. Retirez-vous ; je ne ſuis point un barbare : je vois des gens qui ſouffrent, je vois le bien que vous pourriez leur faire, & votre vue m'afflige. Allez, vous dis-je, vous n'êtes point un homme, & j'en cherche un. Si je voulois un Tigre, je vous donnerois la préférence ſur tous les Tigres à quatre pattes ; car ils ne ſont pas ſi Tigres que vous, puiſqu'ils ne ſçavent point qu'ils le ſont, & qu'il ne tient qu'à vous de connoître que vous l'êtes.

Voyons ailleurs. Je vois là-bas bien des hommes, n'y en aura-t-il pas un tel qu'il me le faut ? Attendez, j'en vois un devant qui tout le monde ſe courbe. Qui eſt-il ? C'eſt un homme titré, les conventions l'ont fait un Grand ; c'eſt-à-dire, qu'elles lui ont donné le privilége d'être encore plus petit que les autres. S'en ſert-il ? je n'en ſçais rien : mais c'eſt une terrible choſe que de n'avoir pas beſoin de mérite pour être reſpecté ; & ceux qui le ſaluent

voudroient bien n'en avoir pas plus beſoin que lui : ce n'eſt pas lui qu'ils ſaluent, c'eſt ſon privilége. Quand ces gens-là ſe plaignent d'un Grand, quand ils diſent qu'il eſt dur, qu'il eſt ingrat, qu'il les mépriſe, laiſſons les dire : en vérité, ils ne le méritent pas meilleur ; car ils haïſſent moins ſes mauvaiſes qualités, qu'ils ne lui envient la liberté qu'il a de les produire.

J'ai connu dans ma vie un homme qui ne pouvoit ſouffrir l'orgueil des grands Seigneurs : il n'y avoit rien de plus beau que la morale qu'il débitoit là-deſſus : s'il feſoit jamais fortune, ce ſeroit le plus raiſonnable de tous les hommes, diſoit-on. Cette fortune lui vint, il fut mis en place : je n'ai jamais rien vu de ſi ſot & de ſi ſuperbe que lui alors ; & d'où vient qu'il avoit paru ſi différent ? c'eſt que, quand un homme eſt dans une condition médiocre, il n'ôſe pas donner l'eſſor à ſon orgueil : il faut que notre homme file doux, en bon François ; car, s'il s'émancipe, on l'humilie, & cela eſt mortifiant : de ſorte que par un orgueil prudent il s'humilie lui-même, afin que perſonne ne s'en méle. Après cela, vous le voyez bon, ſimple, accommodant, ne pouvant comprendre les grands airs de certaines gens, n'imaginant point comment on peut être orgueilleux, levant les

épaules ſur tous ceux qui le ſont. Ah! le bon Apôtre! tenez, voici ce qu'il penſe: puiſque je ne ſçaurois montrer mon orgueil, il faut que je m'en venge ſur ceux qui ont la liberté de montrer le leur, & qui le montrent. Il faut que je diſe qu'ils me font pitié, cela les rendra plus petits aux yeux des autres, & empêchera qu'on ne les voie ſi fort au-deſſus de moi; car ces gens-là, je ne ſçaurois les ſouffrir, on ne paroît rien auprès d'eux, & je me ſoulage en les abaiſſant. Outre cela, c'eſt qu'en faiſant profeſſion de regarder l'orgueil comme une ſottiſe, on croira que je n'en ai point, & que ce ſeroit peine perdue d'en avoir avec moi, parce je le mépriſerois ſans en être piqué, ou bien que je n'y prendrois pas garde.

Hem? l'entend-il bien notre hypocrite? ſoyez bien ſûr qu'il penſe tout ce que je lui fais dire; & par-tout où vous trouverez de ces eſprits raiſonnables, qui ont tant de pitié de l'orgueil des autres, ayez en toute ſûreté pitié du leur: c'eſt un priſonnier qui voudroit être libre, & qui cherche querelle à tout orgueil qui a ſes coudées franches; comptez là-deſſus.

Mais je m'admire moi, de tout ce que j'ai dit depuis une heure; je n'en voulois pas dire un mot, j'ai toujours été entraîné, je ne ſçais comment.

Quand j'ai mis la plume à la main ; j'ai cru que j'allois continuer la ſuite de mon diſcours de l'autre jour, où il s'agiſſoit de ſçavoir ce que c'étoit qu'un homme, & de le définir. Point du tout, je l'ai oublié. Oh bien ! que cela vienne à propos ou non, je veux pourtant dire ce que c'eſt que cet homme. Ce n'eſt ni la naiſſance, ni les richeſſes qui le font ; ce n'eſt pas non plus celui qui a de l'eſprit, ce n'eſt pas la créature qui penſe ; car la penſée & le ſentiment, & tout ce que vous avez enfin, appartient bien à l'homme : mais cela ne fait pas l'homme ; je n'appellerois cela que les outils avec leſquels on doit le devenir. Or qu'eſt-ce donc encore une fois qu'un homme ? Hélas ! je ne le dirai, j'en ſuis ſûr, que d'après vous-même, & d'après tout le monde, qui en iroit bien mieux, ſi nous en avions quantité, d'hommes.

Un homme, c'eſt cette créature avec qui vous voudriez toujours avoir affaire, que vous voudriez trouver par-tout, quoique vous ne vouliez jamais lui reſſembler. Voilà ce que c'eſt; vous n'avez qu'à entendre ce que je dis-là : tous les hommes la cherchent cette créature, & par-là tous les hommes ſe font leur procès, s'ils ne ſont pas comme elle. Adieu, l'homme ſans ſouci n'y voit plus goute.

SIXIEME FEUILLE.

JE viens de relire ce que j'ai écrit la derniere fois, & je ne l'ai pas trouvé mauvais; ma foi, je l'ai trouvé bon. C'eſt de l'excellente morale, en profite qui pourra, il ne la faut pas meilleure pour les honnêtes-gens; à l'égard de ceux qui ne ſe ſoucient pas de l'être, je ne les compte point; car ou ils n'ont point d'eſprit, ou ils n'ont que de cela: & ſi c'eſt le dernier, c'eſt encore pis; ils ne liront ma morale que pour voir ſi elle eſt bien penſée: voilà toute la tâche de ces Meſſieurs-là: ils reſſemblent à ceux à qui on donne de l'or, & qui ne s'en ſerviroient point; mais qui ſe contenteroient de le peſer pour ſçavoir à quel karat il ſeroit. Ne ſeroit-ce pas-là un beau gain? eh bien! je les avertis qu'avec tout leur bel-eſprit, je ne les reconnoîs point pour Juges en fait de morale: l'eſprit ne ſçait ce que c'eſt, quand il en juge tout ſeul, & que le cœur n'eſt pas de la partie: il faut que ces deux pièces-là marchent enſemble, ſans quoi on ne tient rien.

Mais à propos de morales je m'aviſe de penſer que celle que j'ai miſe la derniere fois fera

une plaiſante bigarrure avec celle qui la précède.

D'abord on voit un homme gaillard qui ſe plaît aux diſcours d'un camarade ivrogne, & puis tout d'un coup ce gaillard, ſans dire garre, tombe dans les réflexions les plus ſérieuſes; cela n'eſt pas dans les regles, n'eſt-il pas vrai? cela fait un ouvrage bien extraordinaire, bien biſarre: eh! tant mieux, cela le fait naturel, cela nous reſſemble.

Regardez la nature, elle a des plaines, & puis des vallons, des montagnes, des arbres ici, des rochers-là, point de ſymmétrie, point d'ordre, je dis, de cet ordre que nous connoiſſons, & qui, à mon gré, fait une ſi ſotte figure auprès de ce beau déſordre de la nature: mais il n'y a qu'elle qui en a le ſecret de ce déſordre-là; & mon eſprit auſſi, car il fait comme elle, & je le laiſſe aller.

Je vous l'ai déjà dit, je me moque des regles, & il n'y a pas grand mal; notre eſprit ne vaut pas trop la peine de toute la façon que nous feſons ſouvent après lui; nous avons trop d'orgueil pour la capacité qu'il a, & nous le chargeons preſque toujours de plus qu'il ne peut porter.

Pour moi, ma plume obéit aux fantaiſies du mien; & je ſerois bien fâché que cela fût autrement; car je veux qu'on trouve de tout dans mon

Livre ; je veux que les gens ſérieux, les gais, les triſtes, quelquefois les fous, enfin que tout le monde me cite, & vous verrez qu'on me citera : bref, je veux être un homme & non pas un Auteur, & ainſi donner ce que mon eſprit fait, non pas ce que je lui ferois faire. Auſſi je ne vous promets rien, je ne jure de rien ; & ſi je vous ennuie, je ne vous ai pas dit que cela n'arriveroit pas ; ſi je vous amuſe, je n'y ſuis pas obligé, je ne vous dois rien : ainſi le plaiſir que je vous donne eſt un préſent que je vous fais ; & ſi par haſard je vous inſtruis, je ſuis un homme magnifique, & vous voilà comblé de mes grâces.

Vous riez, peut-être levez-vous les épaules ; mais dites-moi, qu'eſt-ce qu'un Auteur méthodique ? comment pour l'ordinaire s'y prend-il pour compoſer ? Il a un ſujet fixe ſur lequel il va travailler ; fort bien : il s'engage à le traiter, l'y voilà cloué ; allons, courage : il a une demi-douzaine de penſées dans la tête ſur leſquelles il fonde tout l'ouvrage ; elles naiſſent les unes des autres, elles ſont conſéquentes, à ce qu'il croit du moins ; comme ſi le plus ſouvent il ne les devoit pas à la ſeule envie de les avoir, envie qui en trouve, n'en fût-il point ; qui en forge ; qui les lie enſuite, & leur donne des rapports de

ſa façon, ſans que le pauvre Auteur ſente cela, ni s'en doute : car il s'imagine que le bon-ſens a tout fait, ce bon-ſens ſi difficile à avoir, ce bon-ſens qui rendroit les Livres ſi courts, qui en feroit ſi peu, s'il les compoſoit tous ; à moins qu'il n'en fît d'auſſi peu gênans que l'eſt le mien : ce bon-ſens ſi ſimple, parce qu'il eſt raiſonnable ; qui ſçait mieux critiquer les ſciences humaines, & quelquefois s'en moquer, que les inventer ; qui n'a point de part à une infinité de doctrines qui font les délices de la curioſité des hommes : enfin ce bon-ſens qui ne ſçauroit durer avec aucune folie, comme avec la vanité d'avoir de l'eſprit par exemple ; & qui, lorſque nous écrivons, & qu'il nous éclaire, nous a bientôt dit ſur notre ſujet ce qu'il en faut dire : car il ne ſe prête point à nos allongements ; & c'eſt avec eux que nous feſons des volumes.

Auſſi voit-on des ouvrages ſi languiſſants ! J'admire comment l'Auteur peut les finir ; car, à la vingtième page, ſon eſprit, à demi-mort, ne va plus ; il ſe traîne : & vous qui liſez ſon Livre, vous le trouvez ſolide à cauſe qu'il eſt peſant : vous autres Lecteurs, vous êtes pleins de ces mépriſes-là.

Je vous dis vos vérités ſans façon ; car je ſuis l'homme ſans ſouci, & je ne vous crains point :

vous ne verrez point de Préface à la tête de mon Livre, je ne vous ai point prié de me faire grâce, ni de pardonner à la foibleſſe de mon eſprit : cherchez ce verbiage-là dans les Auteurs, il leur eſt ordinaire; & il eſt étonnant qu'ils ne s'en corrigent point : mais c'eſt qu'ils ſont ſi enfants qu'avec cette fineſſe-là ils s'imaginent que vous ne pourrez pas vous empêcher de leur vouloir du bien, & qu'ils vont vous remplir d'une bonté, d'une charité, à la faveur deſquelles ils feront gliſſer l'admiration qu'ils méritent : vous ſerez le lion qui n'aura plus de griffes, tant vous ſerez bien amadoué. La plaiſante idée ! elle me divertit.

Quand un Auteur regarde ſon Livre, il ſe ſent tout gonflé de la vanité de l'avoir fait; il en perd la reſpiration, il plie ſous le faix de ſa gloire; & ce Livre, il va le faire imprimer : les hommes en connoîtront-ils la beauté ? crieront-ils au miracle ? il voudroit bien leur dire que ç'en eſt un; mais ils n'aiment pas qu'on leur diſe cela : ils veulent, au contraire, qu'on ſoit humble avec eux : c'eſt leur fantaiſie. Allons, ſoit, dit notre Auteur, feſons comme il leur plaît.

Là-deſſus il dreſſe une Préface dans l'intention d'être humble, & vous croyez qu'il va l'être, il le croit auſſi lui; mais comment s'y prendra-

t-il? Oh! voici le beau: imaginez-vous un géant qui ſe baiſſe pour paroître petit: il a beau ſe baiſſer, le Pantalon qu'il eſt; on lui voit toujours ſes grandes jambes qui ſe hauſſent de temps en temps, parce que la poſture le fatigue. Eh bien! ce Géant-là, c'eſt la vanité de notre Auteur: tenez, regardez bien; le voilà qui va ſe baiſſer. (*Lecteur, la matiere dont j'entreprends de parler*, dit-elle, *eſt ſi grande, & ſurpaſſe tellement mes forces, que je n'aurois oſé la traiter, ſi je n'avois compté ſur ton indulgence.*) fort bien: c'eſt ici où le Géant ſe fait petit.

Chut! pourſuivons. (*Ce n'eſt pas que quelques amis dont je reſpecte les lumieres n'aient tâché de me perſuader que mon travail ne déplairoit pas; & il eſt vrai que l'étude profonde que j'ai fait ſur ma matiere, a dû, ſi je ne me flatte, m'en donner une aſſez grande connoiſſance.*) Voilà les jambes qui ſe redreſſent. Quelle ſingerie! je n'ai point d'eſprit, j'en ai plus qu'un autre; on auroit pu mieux faire que moi, perſonne ne l'entend mieux; ſoyez indulgent, admirez-moi; mon ſujet me ſurpaſſe, il ne me ſurpaſſe point: tout cela s'agence dans la Préface d'un Auteur ſans qu'il s'en apperçoive.

Foibles créatures que nous ſommes! nous ne

fesons que du galimathias, quand nous voulons parler de nous avec modestie.

Et à propos de modestie, l'autre jour un honnête domestique (si j'étois dans le monde, je dirois un valet ou un laquais, parce que ma vanité seroit en haleine, & que le langage des honnêtes-gens du monde me seroit apparemment familier : mais aujourd'hui, je vois les choses tout simplement : dans un domestique je vois un homme; dans son maître je ne vois que cela non plus ; chacun a son métier : l'un sert à table, l'autre au barreau, l'autre ailleurs : tous les hommes servent, & peut-être que celui qu'on appelle valet, est le moins valet de la bande : c'est-là tout ce que le bon-sens peut voir là-dedans, le reste n'est pas de sa connoissance; & dans l'état où je suis, on n'a que du bon-sens, on perd de vue les arrangements de la vanité humaine.)

Or donc, cet honnête domestique, à l'occasion de qui ma parenthèse me paroît fort raisonnable, me prêta l'autre jour un Livre qui traitoit de la modestie, & qui disoit qu'il n'y en avoit nulle part de la véritable : auroit-il raison? je n'en sçais rien; mais effectivement, il me semble à moi, que la modestie de tout le monde a l'air gauche.

Nous ne manquons pas de gens qui croient

être modeſtes, & qui le croient de bonne-foi; ils le paroiſſent même, à ne regarder que la ſuperficie de cela : mais examinez-les d'un peu près. Celui-ci ne ſe loue point, par exemple; n'ayez pas peur qu'il ſe vante d'avoir la moindre qualité; il n'oſeroit preſque dire qu'il eſt un honnête-homme; il ne ſe ſert là-deſſus que de phrâſes mitigées, encore les bégaye-t-il; il eſt bon, il eſt généreux, ſerviable, franc, ſimple, il eſt tout cela, ſans en avoir jamais dit un mot. Oh! c'eſt qu'il vous trompe : il l'a dit, & le dit toujours; car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui roûgit, quand vous le louez; vous l'embarraſſez tant, qu'il ne ſçait que vous répondre, il perd contenance. Oh ! celui-là eſt modeſte. Non; c'eſt qu'il a tant d'amour-propre, qu'il en eſt timide & inquiet; vous le louez en compagnie ; tout le monde le regarde, & il n'aime pas à voir l'attention de tout le monde fixée ſur lui; il eſt en peine pendant que vous le louez, de ce que les autres en penſent; il a peur qu'on ne l'épluche en ce moment-là, & qu'il n'y perde; il a peur qu'on ne croie qu'il prend plaiſir à ce que vous dites, & que cela n'indiſpoſe la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen

de lui perſuader que tout le monde eſt auſſi charmé de l'entendre louer qu'il le ſeroit lui-même : & vous verrez s'il ſera embarraſſé : il vous aidera à dire, il ſe livrera à vous comme un enfant, il vous dira : mettez encore cela ; & puis encore cela. Ainſi ce n'eſt pas votre éloge qu'il craint, il le ſavoureroit mieux qu'un autre ; mais c'eſt l'eſprit injuſte & dédaigneux de ceux qui écoutent ; appellez-vous cela modeſtie ?

Je connoîs un homme qui, bien loin de ſe louer, ſe ravale preſque toujours ; il combat tant qu'il peut la bonne opinion que vous avez de lui ; eût-il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle ; il n'y ſongeoit pas quand il l'a faite, il ne ſçavoit pas qu'il feſoit ſi bien ; & ſi vous inſiſtez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout ſon cœur, & c'eſt parce que vous êtes prévenu en ſa faveur que vous ne les voyez pas. Que voulez-vous de plus beau ? Ah, le fripon ! il ſait bien qu'il ne vous perſuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réuſſir ; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il diſoit ; eh bien ! ſon coup eſt fait, vous voilà pris. De quel mérite ne vous paroîtra pas un homme qui, tout eſtimable qu'il eſt, ne ſçait pas qu'il l'eſt, & ne croit

croit pas l'être? peut-on ſe défendre d'admirer cela? non, à ce qu'il a cru : auſſi vous attendoit-il-là, & vous y êtes.

Je m'ennuierois de compter les faux modeſtes de cette eſpece, ils ſont ſans nombre, il n'y a que de cela dans la vie; &, comme dit mon Livre, la modeſtie réelle & vraie n'eſt peut-être qu'un maſque parmi les hommes : il eſt vrai qu'il y a tel maſque qu'il eſt difficile de ne pas prendre pour un viſage; il y en a auſſi quantité de ſi groſſiers qu'on les devine tout-d'un-coup; & ceux-là je les pardonne volontiers, à cauſe qu'ils me font rire, ou qu'ils me font pitié.

Je connois de bonnes gens très-plaiſants, par exemple; c'eſt que ſçachant le cas qu'on fait de ceux qui ne ſe louent point, ils ont là-deſſus fait leur plan; ils ont dit : je ſerai modeſte; allons, cela eſt arrêté: & ils le ſont. Ce n'eſt pas-là tout; c'eſt que, ſi après cela vous ne leur diſiez point qu'ils le ſont, ils vous le diroient eux-mêmes; & ſi vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur cœur: ils vous rapportent des exemples de leur modeſtie; ils vous marquent les temps, les lieux, les actions avec une ſatisfaction, une naïveté pleine d'innocence : après cela ils concluent, ils diſent : cela eſt vrai, mon défaut n'eſt

pas d'être vain : & pour preuve de cela, c'eſt qu'ils en font vanité, de n'être pas vains; auſſi ces gens-là, je ne dis pas qu'ils ſont maſqués, car ils ne portent point leur maſque; ils ne l'ont qu'à la main, & vous diſent : tenez, le voilà; & cela eſt charmant. J'aime tout-à-fait cette maniere-là d'être ridicule; car enfin, il faut l'être, & de toutes les manieres de l'être, celle qui mérite le moins à mon gré, c'eſt celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induit pas à erreur ſur notre compte: il n'y a que les vanités fines & ſouples qui me révoltent.

Les ridicules bien francs, qui ne ſe cachent point comme je dis, qui ſe livrent à toute ma critique, à toute la moquerie que j'en puis faire, je ne leur dis mot, je les laiſſe-là, ce ſeroit battre à terre; mais ces fourberies d'une âme vaine, ces ſingeries adroites & déliées, ces impoſtures ſi bien concertées qu'on ne ſçait preſque par où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, & qui mettent preſque tout le monde de leur parti : oh ! que je les haîs, que je les déteſte !

Cependant il faut faire ſemblant de n'en rien voir; car il faut vivre avec tout le monde : il ne s'agit pas de marquer ſes dégoûts, & les gens qui ſe piquent de ne pouvoir ſouffrir ces ſortes

de défauts-là, qui les perſécutent dans les perſonnes qui les ont, je ne les aime pas trop non plus ces gens-là; ils ne ſont point aimables. Et qu'ils n'aillent point dire qu'ils n'en agiſſent comme cela, que parce qu'ils ſont amis de la vérité; ce diſcours-là ne vaut rien; ces grands amis de la vérité ne la diſent point, quand ils parlent ainſi. Ce n'eſt pas le parti de la vérité qu'ils prennent là-dedans, c'eſt qu'ils ſont extrêmement vains eux-mêmes, & que leur vanité ne ſçauroit endurer le ſuccès des fauſſes vertus des autres: cela fatigue leur amour-propre, & non pas leur raiſon. Entendez-vous, Meſſieurs les véridiques, ne nous vantez point tant votre caractere; je n'en voudrois pas, moi. Vous n'êtes que des hypocrites auſſi, avec cette haîne vigoureuſe dont vous faites profeſſion contre certains défauts, & des hypocrites peut-être plus haïſſables que les autres; car ſous ce beau prétexte d'antipathie vertueuſe ſur ce chapitre, vous ne trouvez perſonne à votre gré, vous ſatyriſez tout le monde, auſſi-bien l'impoſteur qui joue des vertus qu'il n'a pas, que l'honnête-homme qui les a; vous êtes ennemis déclarés de tous les honneurs d'autrui, vous n'en voudriez que pour vous; tout ce qui eſt loué & eſtimé vous déplaît; & je ne ſuis point votre dupe.

laiſſez les gens en paix; ſouffrez la vertu; pardonnez aux autres hommes leur vanité: elle eſt plus ſupportable que la vôtre, elle vit du moins avec celle de tout le monde; les autres hommes ne ſont pas ridicules, & vous par-deſſus le marché vous êtes méchants; ils font rire, & vous, vous offenſez; ils ne cherchent que notre eſtime, & vous, vous ne cherchez que nos affronts: eſt-il de perſonnage plus ennemi de la ſociété que le vôtre?

Cependant on a la bonté de vous craindre; c'eſt à qui ſera de vos amis, afin de n'être pas mordu. J'ai remarqué même que votre protection, (car votre amitié en eſt une) gâte ceux à qui vous l'accordez; ils ne s'inquiètent plus d'eux; il leur ſemble, parce que vous les aimez, que leur fortune eſt faite; ils ne ſe gênent plus, ils parlent haut, ils raiſonnent ſur les autres, ils les jugent; & en effet on les écoute, on les entoure; & pendant que tout le monde n'ouvre la bouche ſur votre chapitre qu'avec crainte & reſpect, eux ils jouïſſent ſuperbement de l'avantage de parler de vous d'une maniere aiſée & familiere, & on voudroit bien être à leur place; ils racontent vos reparties, vos jugements, vos audaces; ils ajoûtent qu'ils vous querellent tous les jours, qu'ils vous retiennent, mais que vous n'entendez pas raiſon ſur certaines

choſes. C'eſt un étrange homme, diſent-ils: il faut marcher droit avec lui: les caracteres faux ne l'accommodent pas; du reſte le meilleur garçon du monde, & le plus ſimple: je lui dis ce que je veux moi, quelquefois il ſe fâche, & il me divertit: mais on ne le changera point.

Tout ce que je dis-là au reſte, je l'ai vu arriver comme je le raconte, & je le rends trait pour trait.

SEPTIEME FEUILLE.

ECOUTEZ, mon Lecteur futur, je vous mépriſerois bien, ſi vous reſſembliez à certaines gens qu'il y a dans le monde. Oh! que l'eſprit de l'homme eſt ſot, & que les bons Auteurs ſont de grandes dupes, quands ils ſe donnent la peine de faire de bons ouvrages! encore s'ils n'écrivoient que pour ſe divertir, comme je fais à préſent moi, paſſe. Un Lecteur, quelque oſtrogoth qu'il ſoit, par exemple, ne ſçauroit mordre ſur le plaiſir que j'y prends; je l'en défie. Qu'il diſe, s'il veut, que mon Livre ne vaut rien, que m'importe? il n'eſt pas fait pour valoir mieux. Je ne

ſonge pas à le rendre bon ; ce n'eſt pas-là ma penſée : je ſuis bien plus raiſonnable que cela, vraiment ! je ne ſonge qu'à me le rendre amuſant.

Eſt-ce qu'il y a des Lecteurs dans le monde ? je veux dire des gens qui méritent de l'être. Hélas ! ſi peu que rien ; je dis même à Paris, qui eſt une Ville où il y a tant de beaux-eſprits, tant de jeunes-gens qui ſont de ſi jolis petits vers, de la petite proſe ſi délicate ; où il y a tant de femmes qui ſont ſi aimables, & qui à cauſe de cela ſont ſi ſpirituelles ; tant d'hommes qui ont du jugement parce qu'ils ſont graves & flegmatiques : tant de pédants qui ont l'air de penſer ſi mûrement ; enfin à Paris où il y a tant de gens qui font mine d'avoir du goût, & qui ont appris par cœur je ne ſçais combien de formules d'approbation ou de critique, de petites façons de parler avec leſquelles il ſemble qu'on y entend fineſſe.

Mais laiſſons cela ; je n'en parle qu'à l'occaſion de deux perſonnes que je viens, en paſſant, d'entendre raiſonner ſur un excellent Livre, & qui en raiſonnoient pitoyablement ; & dans le fond il n'y a pas grand inconvénient à tout cela : car qu'eſt-ce que c'eſt que l'eſprit, pour qu'on ſe ſcandaliſe tant des injures qu'on lui fait ? Je jetterois à croix ou à pile de dire que j'en ai beaucoup ou que je n'en

ai point du tout; je n'y croirois ni gagner ni perdre. Quelques idées de plus qui n'aboutiſſent à rien qu'à faire ſouvent du mal, qui ne donnent que du babil & de l'orgueil à celui qui les a, n'eſt-ce pas-là l'eſprit? Je ne vois preſque que le Papetier qui ait intérêt qu'on ne le mépriſe point: croyez-moi, celui qui n'en a guères eſt tout auſſi avancé que celui qui en a beaucoup, & celui qui n'en a point s'en paſſe avec un peu de ſens-commun; car il ne faut que de cela dans la vie, il n'y a que de cela non plus, & je crois que les hommes ne vont pas plus loin: des paſſions & du ſens-commun; voilà leur lot, cela eſt en eux comme le ſang eſt dans leurs veines; voilà ce qu'ils reçoivent de la Nature: de l'eſprit & des Livres; voilà ce qu'ils y ajoûtent, & on ſe paſſeroit bien de leurs préſents. Quand je parle de ſens-commun, les feſeurs de Livres diront qu'ils ne cherchent que lui quand ils écrivent: mais celui qui eſt cherché ne vaut rien, il n'y a que celui qui nous vient dans le beſoin, qui eſt bon; c'eſt le véritable, & il arrive aſſez ſans qu'on le cherche: il eſt ſimple, il ne ſçait point ſe redreſſer, ſe mettre ſur ſes ergots pour faire le Prédicateur à propos de rien, il laiſſe faire cela à l'eſprit qui eſt le ſinge: c'eſt

ce ſinge-là qui eſt Philoſophe, & qui nous donne ſouvent des viſions au lieu de ſciences.

Je me ſouviens qu'un jour à la campagne nous diſputions deux de mes amis & moi ſur l'âme. Un bon Payſan qui travailloit auprès de nous entendit notre diſpute, & me dit après : Monſieur, vous avez tant parlé de nos âmes, eſt-ce que vous en avez vu quelqu'une ? & il avoit raiſon de me demander cela, & je le demanderois à tous ceux qui en diſputent.

Et à propos de ſcience, il me revient encore dans l'eſprit un fait qu'il faut que je diſe. J'ai eu autrefois une Maitreſſe qui étoit ſçavante ; ſa folie étoit de philoſopher ſur les paſſions, pendant que je lui parlois de la mienne. Cela m'impatienta, & je me mis à mon tour à philoſopher dans mon petit particulier contr'elle. J'avois remarqué qu'elle étoit glorieuſe de ſçavoir ſi bien jaſer ; je pris donc le parti de la louer beaucoup, & de faire le ſurpris de ſa pénétration ; elle m'en croyoit enchanté : ſçavez-vous bien ce qui arriva ? c'eſt que, pendant qu'elle définiſſoit les paſſions, je lui en donnai en tapinois une pour moi que ſa vanité lui fit prendre par reconnoiſſance, & qui m'ennuya à la fin, parce que j'en mépriſai l'origine ;

elle fut fâchée de la retraite que je fis : mais elle ne perdit pas tout; car comme elle amoit à philoſopher, je lui laiſſois de la beſogne pour cela en me retirant. Elle ne parloit des paſſions que par théorie, comme de l'amour, de la jalouſie, & de ſes foibleſſes : il n'y avoit que ſon eſprit qui les connoiſſoit, & je les lui mis dans le cœur, afin de les approcher de plus près d'elle ; de ſorte qu'il ne tint qu'à elle de les connoître encore mieux : mais je crois qu'elle s'occupa plus à les ſentir qu'à les examiner. On ne ſonge guères à ce qu'elles ſont quand on les a ; & depuis ce temps-là j'ai conçu qu'on ne les connoît bien, que lorſqu'on ne les a plus.

Si les femmes liſent cet article-ci, elles m'en voudront du mal : mais qu'elles me le pardonnent, c'eſt la ſeule fois de ma vie que j'ai été inconſtant ; encore ne l'ai-je été que parce que je ne m'étois fait aimer que par eſpièglerie, & que je ne pouvois pas ſonger à l'amour de ma Maitreſſe ſans le trouver comique, & ſans la trouver elle-même ridicule de l'avoir pris : & je crois que j'avois raiſon, mon inconſtance étoit de bon-ſens.

Un homme de ma connoiſſance fit un jour à-peu-près comme moi : c'étoit un fort honnête-homme ; mais il n'étoit pas riche : il plaidoit ; ſa

fortune dépendoit du gain de ſon procès, & tout ce qu'il avoit d'argent paſſoit à la nourriture de ce procès, & au profit des défenſeurs de ſon bon droit; cela rendoit ſa garderobe modeſte, il étoit fort ſimplement vétu.

Dans cet état il prit de l'amour pour une très-jolie Demoiſelle: notez qu'il étoit garçon de bonne mine: mais ſes habits étoient trop bruns; la Demoiſelle ne fit que jetter les yeux ſur ſa figure ſi peu décorée, & voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus. Il avoit de l'eſprit, & ſentit fort bien la cauſe de ſa diſgrâce; de crainte pourtant de ſe tromper, il ne ſe rebute point, il revient & ſoupire plus fort: hélas! loin qu'on l'entendît, on ne ſçavoit pas ſeulement qu'il fût-là; ſon miſérable habit étoit une nuée qui le couvroit; mais attendez, il gagna ſon procès, & courut vîte chez le Marchand acheter de quoi ſe défaire de ſa nuée; & deux jours après retourne chez la Demoiſelle, brillant comme un ſoleil. Oh! le ſoleil éblouit, échauffa pour le coup. Ce n'étoit plus le même homme, on n'avoit plus d'yeux que pour lui, on lui répondoit avant qu'il eût parlé; tout ce qu'on lui diſoit étoit un compliment. Que vous êtes bien habillé! que cet habit eſt galant! qu'il eſt de bon goût! & puis: laiſſez-moi, car je vous crains: ne revenez plus:

& puis: quand vous reverra-t-on? Jamais, ma belle Demoiſelle, répondit à la fin notre homme; jamais: mais je vous enverrai la belle décoration où je me ſuis mis, puiſque vous en êtes ſi touchée: quant à moi, ce n'eſt que par mépriſe que vous me dites de revenir? car il y a deux mois que vous me voyez, & que vous ne le ſçavez pas: ainſi ce n'eſt pas moi à qui vous en voulez, car je n'ai point changé: j'ai pris d'autres habits, voilà tout; & ce ſont eux qui ſont aimables, & non pas moi: je vous le dis en conſcience. Adieu, Mademoiſelle; & cela dit, il ſortit, & ne la revit jamais.

Qu'il y a de femmes dans le monde comme cette fille-là! Êtes-vous laid, mal fait? allez chez le Marchand, ſa boutique eſt un magaſin de belles tailles & de jolis viſages: les pierreries rendent encore un homme bien redoutable; on ne ſçauroit croire le bon air qu'elles donnent.

Par ma foi! la Nature a beſoin qu'il y ait des femmes dans le monde, & nous auſſi: mais ſi on les regardoit bien fixement d'un certain côté, (je dis en général, car il y a des exceptions par-tout) elles paroîtroient trop riſibles pour avoir rien à démêler avec notre cœur, elles ceſſeroient d'être aimables, & ne ſeroient plus que néceſſaires.

En voilà pourtant aſſez contr'elles, & je m'é-

tonne moi-même d'en avoir parlé ſur ce ton-là ; car perſonne n'a plus été leur humble ſerviteur que moi; mais tout ce que j'en dis-là ne leur fera jamais de tort : ceux qui diſent du mal d'elles, & qui prêchent leurs défauts, ſont aux Invalides, répondoit un jour un de mes amis à un vieillard qui vouloit lui inſpirer de l'indifférence pour elles; & j'y ſuis auſſi moi aux Invalides, auſſi-bien que ce vieillard-là : car ma pauvreté vaut bien de la vieilleſſe avec elles, ſur-tout avec les femmes du monde. Et je ne dis pas aſſez ; l'état d'un vieillard n'eſt pas ſi déſeſpéré que le mien : encore quand il eſt riche, lui paſſent-elles qu'il eſt jeune ; mais quand on eſt pauvre, il n'y a plus de reſſource, on eſt mort, ou bien autant vaut. Le mal eſt qu'on n'eſt mort qu'à leur compte, & qu'on ne l'eſt pas pour ſoi ; au contraire, jamais on ne ſent tant que l'on vit, que lorſqu'elles vous retranchent du nombre des vivants : c'eſt que le diable ne veut rien perdre. Quand il voit qu'elles ne veulent plus de vous, il vous fait faire les deux mains, comme on dit au jeu ; c'eſt-à-dire, qu'avec tout le goût que vous avez pour elles, il vous donne encore le goût qu'elles ont perdu pour vous ; des deux parts il n'en fait qu'une, & à vous la maſſe : n'êtes-vous pas bien à votre aiſe après cela ?

Une de mes parentes fut mariée à un homme extrêmement âgé; elle étoit jeune & aimable, cela ne lui convenoit point: mais elle étoit née ſi ſage & ſi raiſonnable, qu'on crut que l'inégalité des âges ſeroit ſans conſéquence; elle-même n'y ſentit pas grand inconvénient quand elle ſe maria; elle épouſa ſon vieillard ſans chagrin, & pleine de confiance en ſes forces, d'autant plus qu'il étoit extrêmement riche, & qu'il lui faiſoit un bon parti: mais, comme on dit proverbialement, c'étoit compter ſans ſon hôte que de croire qu'elle s'en accommoderoit; & cet hôte c'eſt le diable, ou nous.

A peine y avoit-il deux mois que la pauvre fille étoit mariée, que je lui vis les yeux plus éveillés, plus languiſſants & plus inquiets que de coutume; car tout cela y étoit. Rien de plus ſerein, de plus paiſible & de plus tranquille que ces yeux-là auparavant. Comme nous étions elle & moi très-familiers enſemble, je lui demandai à qui elle en avoit: je vous trouve différente de ce que vous étiez, lui dis-je; vous n'êtes pas contente. Taîs-toi, mon couſin, me dit-elle; ne parlons point de cela. J'inſiſtai; contez-moi ce qui en eſt, lui dis-je: y a-t-il quelque choſe qui vous chagrine? Je n'ai, me dit-elle, qu'un mot à te répondre; mon mari eſt ſi vieux! Eh! ne ſça-

viez-vous pas bien qu'il l'étoit, quand vous l'avez épouſé, lui dis-je? Non, reprit-elle, je ne ſongeois pas à cela, & je ne ſçavois pas que j'y ſongerois. Elle ne m'en dit pas davantage, & je devinai le reſte. C'eſt que nous ſommes des eſprits de contradiction: pendant qu'on peut choiſir ce qu'on veut, on n'a envie de rien; quand on fait ſon choix, on a envie de tout: fût-il bon, on s'en laſſe; comment donc faire? Eſt-on mal; on veut être bien, cela eſt naturel: mais eſt-on bien; on veut être mieux; & quand on a ce mieux, eſt-on content? oh que non! quel remede à cela? ſauve qui peut.

Voyez; voilà deux jeunes gens qui s'aiment, on ne veut pas les marier enſemble, ils ſechent ſur pied, ils ſe meurent; mariez-les, vous leur rachetez la vie, ils ne veulent que cela: ils ne ſe ſoucient pas d'avoir de quoi vivre, ils vivront aſſez du plaiſir d'être enſemble. Enfin les voilà unis, & par-deſſus le marché ils ſont riches: que de joie! que de tranſports! qu'ils vont être heureux! Point du tout; regardez-les deux mois après, Monſieur ſort déjà de ſon côté, & Madame du ſien; ils ſe voient parce qu'ils ſe rencontrent; qu'eſt donc devenu leur amour? il s'eſt perdu quand il a eu ſes coudées franches: on ne

le gênoit plus, il n'étoit plus contrarié, on l'a laiſſé libre; il eſt mort de ſa liberté: à préſent que nos jeunes gens ſont mariés, s'il venoit une défenſe de s'aimer & de ſe voir, qu'il leur fût interdit de ſe trouver bien enſemble, vous verriez tout-d'un-coup renaître leur tendreſſe, ou plutôt leur eſprit de contradiction, comme je l'ai déjà dit: oui, je crois que, pour faire ceſſer tous les mauvais ménages, il n'y auroit qu'à défendre les bons.

Il y a des peuples dans l'Europe qui aiment la liberté, juqu'à ſacrifier tout pour elle; ils ſont devenus furieux, quand on a voulu la leur ôter. Veut-on les aſſujettir: ce n'eſt pas par la violence qu'il faut s'y prendre; rendez-les ſi libres, laiſſez-les jouir d'une liberté ſi outrée, qu'ils s'en ennuient, & qu'elle les choque eux-mêmes: ne prenez pas garde à eux, laiſſez-les faire, ne vous mêlez de rien, oubliez-les: ils viendront vous dire de les mettre aux fers, ils vous reprocheront votre patience; ils vous donneront en un jour plus de pouvoir contr'eux, que la violence ne vous en donneroit en cent ans: ils voudront un Maître, parce qu'ils n'en auront point; & vous pouvez-vous repoſer ſur eux de l'étendue des droits qu'ils vous donneront alors.

J'ai une fois en ma vie aimé une femme avec paſſion, parce qu'à l'occaſion de quelque choſe, elle avoit dit qu'elle ne pouvoit me ſouffrir, & qu'elle ne me verroit jamais: je m'irritai de ce qu'elle avoit des volontés ſi mutines; & quand je crus l'avoir un peu adoucie, je lâchai priſe: voilà l'homme. De qui dans la vie veut-on ſe faire aimer? de ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous. Il y a des gens qui donneroient deux de leurs meilleurs amis, pour avoir l'amitié d'un homme qui les fuit. Dire du mal de quelqu'un, n'eſt le plus ſouvent qu'une maniere de ſe plaindre de ſon indifférence pour nous. Dans le temps que j'étois dans le monde, on me diſoit qu'il y avoit un homme qui marquoit toujours de l'aigreur dans ſes diſcours, quand il parloit de moi: je m'aviſai tout-d'un-coup de ſonger que je le ſaluois froidement, quand je le rencontrois. Je le tiens, dis-je alors en moi-même: cet homme-là veut que je l'aime; il l'a mis dans ſa tête, parce qu'il s'eſt imaginé que je ne l'aimois pas: & j'avois raiſon de penſer cela; car dès que je l'eus ſalué d'un air riant, il me marqua tant d'amitié, que je ne ſçavois que faire: mais malheureuſement j'en pris pour lui auſſi, & cela fit qu'il m'aima toujours; mais qu'il ne me fêtoit plus. Puiſque

je

je rapporte de temps en temps de petits traits de ma vie, ne vaut-il pas mieux que je vous la donne toute entiere? cela ne m'empêchera pas de m'écarter, quand il me plaira: vous voyez bien que j'écris comme ſi je vous parlois, je n'y en cherche pas plus de façon, & je n'y en mettrai jamais davantage.

Au reſte, je ne vous entretiendrai pas ce ſoir bien long-temps; car je ſuis prié d'un repas avec mes camarades: vous entendez bien que je veux dire un repas de gueux, & je vous en promets le récit, quand j'en ſerai revenu; ce ſera pour vous une leçon de joie. Ces repas-là ne ſont pas les plus mauvais, je vous aſſûre; la politeſſe n'y gêne perſonne. Auſſi n'a-t-on que faire d'elle, quand on veut ſe divertir: ce n'eſt pas le plaiſir qui l'a inventée; au contraire, je ne doute pas qu'il ne la chaſſe quelque jour. Je parle de cette politeſſe, ou ſi vous voulez de cette bienſéance, de ce bel air que les gens du monde ont dans leurs feſtins, où il faut s'obſerver & avoir une façon de boire & de manger qui eſt de convention. Diantre! cela eſt ſérieux, prenez garde à vous. Si vous hauſſez trop le coude en buvant, on dira que vous n'êtes qu'un Provincial, qu'un petit Bourgeois qui n'a pas coutume d'être en bonne compagnie.

voyez ce que c'eſt ! ô gens du monde, que vous êtes de pauvres gens !

Je diſois un jour à un Gentilhomme qui étoit tout frais débarqué de ſa Province, & que des perſonnes de conſidération avoient prié à ſouper: eh ! Monſieur, où allez-vous vous fourrer ? vous êtes bien hardi de vouloir vous préſenter tout de gô à pareil fête, vous qui ne ſçavez tout ſimplement manger & couper vos morceaux qu'à la maniere de votre pays ; croyez-vous qu'il ſuffiſe d'avoir bon appétit ? vraiment ! vous n'y êtes pas : c'eſt même le pere des incongruités que l'appétit dans un homme qui ne ſçait pas le conduire, en ce pays-ci. Comment remercierez-vous ceux qui boiront à votre ſanté ? Je vous vois d'ici, vous pencherez civilement la tête, & vous ſerez un joli garçon avec cette contorſion-là. Dites-moi, aurez-vous en mangeant cet air libre & aiſé qu'il convient d'avoir avec ſa fourchette, ſon aſſiette, ſon verre, & ſon couteau ? Sçavez-vous le nom des plats qu'on vous ſervira ? Avez-vous étudié votre Dictionnaire de friandiſe & de gourmandiſe ? Il faut qu'un galant-homme le ſçache, ſous peine de ne paroître qu'un manant. Comment ſerez-vous aſſis ? vous tiendrez-vous bien droit à ta-

ble ? vous ne ſerez qu'un échalas. Y ſerez-vous ſans façon ? ah ! le payſan. Le Gentilhomme, épouvanté de ce que je lui diſois, prit la choſe très-ſérieuſement, & aima mieux être malade, que d'aller à ſon repas : il m'avoua même, ſix mois après, que j'avois raiſon, & qu'il voyoit bien qu'il m'avoit eu obligation.

Les hommes, avec toutes leurs façons, reſſemblent aux enfants : ces derniers s'imaginent être à cheval, quand ils courent avec un bâton entre les jambes ; de mêmes les hommes : ils s'imaginent, à cauſe de certaines belles manieres qu'ils ont introduites entr'eux, pour flatter leur orgueil, ils s'imaginent en être plus conſidérables, & quelque choſe de grand : les voilà à cheval. Il y a tel homme dans le monde qui eſt ſi fort ſur ſon droit, ſur ſon quant-à-ſoi, qu'il aimeroit mieux eſſuyer une fourberie, qu'une impoliteſſe. A combien de ſots coupe-t-on la bourſe en cajolant leur vanité ! tout le monde eſt Bourgeois-Gentilhomme, juſqu'aux Gentilshommes mêmes. Les hommes ſont plus vains que méchants : mais je dis mal ; ils ſont tous méchants, parce qu'ils ſont tous vains. Y a-t-il rien de ſi malin, de ſi peu charitable que la va-

nité offenſée ? Je ſuis bon, diſoit un ancien dont le nom ne me revient pas, je ſuis généreux ; mon bien, ma vie, tout ce que je poſſede eſt à mes amis ; aux indifférents même : me trahit-on ; je l'oublie : me nuit-on, me fait-on du mal ; je le pardonne : mais ne m'humiliez pas.

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

PREMIERE FEUILLE.

VOICI, ami Lecteur, ce que c'eſt que l'Ouvrage qu'on vous donne.

Un homme d'eſprit, très-connu dans le monde, mourut il y a quelque temps.

Parmi pluſieurs choſes qu'il laiſſa en mourant à un de ſes amis, s'eſt trouvée une caſſette pleine de papiers.

Le défunt, pendant ſa vie, n'avoit jamais rien fait imprimer; & quoiqu'on eſtimât ſes lumieres, qu'on le ſçût capable de bien penſer, qu'on ſouhaitât même qu'il mît ſes penſées au jour, on ne

ſe doutoit point qu'il écrivît en ſecret, ni qu'il fût Auteur clandeſtin; il l'étoit pourtant. Cette caſſette contenoit toutes ſes productions, & ce ſont elles qu'on vous donne. Il n'y en a pas une de longue haleine. Il ne s'agit point ici d'ouvrage ſuivi: ce ſont la plupart des morceaux détachés, des fragments de penſées ſur une infinité de ſujets, & dans toutes ſortes de tournures: réflexions gaies, ſérieuſes, morales, chrétiennes, beaucoup de ces deux dernieres: quelquefois des Aventures, des Dialogues, des Lettres, des Mémoires, des Jugements ſur différents Auteurs, & partout un eſprit de Philoſophe; mais d'un Philoſophe dont les réflexions ſe ſentent des différents âges où il a paſſé.

Voilà ce que vous allez voir ici dans le ſtyle d'un homme qui écrivoit ſes penſées comme elles ſe préſentoient, & qui n'y cherchoit point d'autre façon que de les bien voir, afin de les exprimer nettement; mais ſans rien altérer de leur ſimplicité bruſque & naïve.

Attendez-vous à ce que je vous dis là; tâchez même de vous en faire un ſpectacle qui n'eſt pas commun.

Juſqu'ici vous ne connoiſſez preſque que des Auteurs qui ſongent à vous quand ils écrivent,

& qui, à cauſe de vous, tâchent d'avoir un certain ſtyle.

Je ne dis pas que ce ſoit mal fait; mais vous ne voyez pas-là l'homme comme il eſt. La coquetterie des attentions qu'il a là-deſſus, vous le déguiſe; & il me ſemble qu'il peut être curieux de voir un homme à cet égard-là.

En voici un, & ce n'eſt point un homme neuf. L'éducation, le commerce du monde, & l'habitude de réfléchir, l'ont mis en état de parler & d'être entendu; il s'eſt façonné à l'école des hommes, & n'a rien pris des leçons de l'amour-propre, c'eſt-à-dire, de cette envie ſecrette que les autres Ecrivains ont de briller & de plaire.

Mais, dites-vous, pourquoi diſtribuer ces ouvrages-là par feuilles, & ne les pas faire imprimer tout-à-la-fois?

C'eſt qu'ils ſont en trop grande quantité, qu'il y en auroit pour pluſieurs gros volumes, & que l'impreſſion, telle que vous la dites, ſeroit d'une dépenſe trop forte.

Au-lieu que, de la maniere dont on s'y prend, la vente de chaque feuille, (ſi cette vente eſt heureuſe, ſans quoi tout ceſſe) facilitera l'impreſſion de chaque feuille; & ainſi de feuilles en

feuilles, on donnera ſans ſe fatiguer tout ce qui eſt dans la caſſettte.

Il eſt vrai qu'en France un ouvrage diſtribué par feuilles ne paroît pas à ſon avantage ; c'eſt tenter le jugement des Lecteurs, que de le produire ſous cette forme-là ; c'eſt riſquer qu'on ne le mépriſe.

La feuille ſemble ne promettre qu'une bagatelle, & n'eſt ſouvent que le coup d'eſſai d'un jeune Auteur, ou de quelque aventurier de Belles-Lettres, de quelque petit eſprit ſuffiſant, qui ſe met à rêver dans ſon cabinet quelques platitudes, & qui en compoſe une brochure, dont l'impreſſion ne régale que lui ſeul.

Mais un volume eſt reſpectable, & quoiqu'il puiſſe ne valoir rien dans ce qu'il contient, du moins porte-t-il une figure qui mérite qu'on l'examine, & qui empêche qu'on ne le condamne ſans le voir.

Car enfin c'eſt le prendre ſur un ton très-ſérieux avec le public que de lui préſenter un volume ; c'eſt lui dire : prenez garde à ce que vous allez lire ; & voilà ce qu'on ne lui dit point, quand on ne lui préſente qu'une feuille : il ſemble même qu'on lui diſe le contraire, & qu'on le prie de

ne la lire que par diſtraction, qu'en paſſant & ne ſçachant que faire.

Ce n'eſt pourtant point ce qu'on vous demande ici, ami Lecteur; ce n'eſt point en paſſant que nous vous propoſons de lire ces feuilles; nous ne vous diſons point non plus qu'elles méritent toute votre attention; nous ne les vantons ni peu, ni beaucoup; nous vous les donnons ſeulement; prenez la peine de voir ce qu'elles ſont; ne les jugez point ſous la forme où elles ſe préſentent; n'en attendez d'avance ni plaiſir, ni dégoût; ne les liſez que dans la ſimple curioſité de ſçavoir ce qu'elles valent, & ſuivant ce que vous en penſerez, eſtimez-les, ou les laiſſez-là.

Commençons. Voici ce que contiennent les premiers papiers que nous trouvons à l'ouverture de la caſſette; car nous les tirons au haſard, & ce ſera toujours de même.

¶ Allez dire à une femme que vous trouvez aimable & pour qui vous ſentez de l'amour: *Madame, je vous deſire beaucoup, vous me feriez grand plaiſir de m'accorder vos faveurs.* Vous l'inſulterez: elle vous appellera brutal.

Mais dites-lui tendrement: *je vous aime, Madame: vous avez mille charmes à mes yeux.* Elle

vous écoute, vous la réjouiſſez, vous tenez le diſcours d'un homme galant.

C'eſt pourtant lui dire la même choſe; c'eſt préciſément lui faire le même compliment: il n'y a que le tour de changé; & elle le ſçait bien, qui pis eſt.

Non, me répondrez-vous, elle ne le ſçait pas; elle ne l'entend pas ainſi.

Et moi je vous dis qu'elle ne ſçauroit l'entendre autrement, & que je défie de s'y tromper.

Rien de ce qu'il y a de groſſier dans ce *je vous aime*, ne lui échappe. Vous dirai-je plus? c'eſt ce groſſier même qui fait le mérite de la choſe, qui rend la déclaration ſi piquante & ſi flatteuſe; elle n'eſt de conſéquence qu'à cauſe de cela.

Cette prude n'en baiſſe les yeux, ou n'en paroît effarouchée, que parce qu'elle eſt au fait. Cette dévote ne rougit, ne s'enfuit, ou ne ſe fâche, que parce qu'elle y eſt auſſi.

Celle-ci s'y méprend-elle, qui en redouble de minauderies, pour en avoir plus de charmes? N'eſt ce pas en l'honneur de la choſe qu'elle ſe rend les yeux tantôt ſi doux, tantôt ſi vifs.

Que veut dire celle-là, quand elle ôte ſon gant, pour vous montrer une belle main qu'elle a? Si

elle ne vous entend pas, que vient faire là ſa main?

Je le répete encore: toute femme entend qu'on la deſire, quand on lui dit, *je vous aime*; & ne vous ſçait bon gré du *je vous aime*, qu'à cauſe qu'il ſignifie, *je vous deſire*.

Il le ſignifie poliment, j'en conviens. Le vrai ſens de ce diſcours-là eſt impur; mais les expreſſions en ſont honnêtes, & la pudeur vous paſſe le ſens en faveur des paroles.

Quand le vice parle, il eſt d'une groſſiereté qui révolte; mais qu'il paroît aimable, quand la galanterie traduit ce qu'il veut dire!

Toutes ces traductions-là n'épargnent que les oreilles d'une femme; car ſon âme n'en eſt pas la dupe.

Je brûle d'amour pour vous, par exemple: c'eſt ce qu'on dit tous les jours, c'eſt ce qu'on chante, c'eſt ce qu'on écrit. Comment feroit-on pour exprimer cela, ſans le Dictionnaire de la galanterie? Auſſi ne puis-je m'empêcher de rire en moi-même, quand je vois une femme ſe ſcandaliſer de quelques mots hardis qu'on lui dit, parce que ce n'eſt qu'une traduction qui l'offenſe. J'avoue pourtant qu'il faut être bien libertin pour ne pas prendre la peine de traduire, quand on n'y perd rien, & que la vertu s'en contente.

¶ De toutes les façons de faire ceſſer l'amour, la plus ſûre, c'eſt de le ſatisfaire.

¶ De toutes les indifférences que peut eſſuyer une femme, la plus humiliante pour elle, c'eſt l'indifférence d'un homme qui l'aimoit, & dont elle a fait ceſſer l'amour.

¶ Un jour, à la campagne, on s'étoit long-temps entretenu de contes de Fées dans une nombreuſe compagnie. On avoit parlé de toutes les qualités dont elles douoient un enfant qui venoit de naître, quand elles en aimoient la mere.

Une jeune Dame près d'accoucher, & qui étoit un peu bel-eſprit, ſe frappa l'imagination de ce qu'on avoit dit là-deſſus; & voici en conſéquence le rêve qu'elle fit la nuit ſuivante. C'eſt elle-même qui me l'a raconté.

Je rêvai, dit-elle, que j'allois accoucher, & que, par je ne ſçais quelle puiſſance inviſible, je me ſentis légerement tranſportée dans l'appartement du monde le plus brillant. Un côté de cet appartement pourtant n'étoit garni que de petits tiroirs, mais ſi jolis, ſi bien travaillés, qu'il n'y avoit point d'ornement pareil à cela. Je regardois cette ſingularité, quand je vis entrer une femme d'un air majeſtueux, qui s'approcha de moi, & qui me dit en ſouriant : je ſuis Fée; j'ai lu dans

le fond de ton cœur hier pendant qu'on t'entretenoit des dons que nous pouvions faire aux enfants dont nous chériſſons les meres. Tu ſouhaitas que les Fées ne fuſſent pas des contes en l'air, & qu'il y en eût quelqu'une qui voulût douer l'enfant que tu vas mettre au jour : je pénétrai ta penſée, je te ſus bon gré d'avoir ſouhaité que nous exiſtaſſions. Nous exiſtons en effet, & je viens te récompenſer de l'attention avec laquelle tu écoutois ce qu'on te diſoit de nous. C'eſt moi qui t'ai fait tranſporter ici. Tu fais cas de l'eſprit, tu en as toi-même, & j'ai démêlé auſſi que tu voudrois que ton fils fût doué de cette qualité. C'eſt moi qui la donne : je parle de la qualité d'eſprit la plus eſtimable ; car il y a des ſortes d'eſprit que je ne donne pas, & toutes les ſortes en ſont dans les tiroirs que tu vois.

Chaque tiroir a ſa Fée qui en diſpoſe : je préſide au premier, qui, auſſi-bien que les autres, contient une poudre que nous feſons reſpirer à l'enfant qui vient de naître.

La poudre de mon tiroir eſt celle du bon eſprit, de l'eſprit ſage, & en même temps de l'eſprit ſublime ; car il n'y a de ſublimité que dans les bons eſprits. Veux-tu de cette poudre-là pour ton fils ? car c'eſt un homme que tu vas

mettre au monde. Dès que tu ſeras déterminée, tu accouches, & dans l'inſtant j'emploie ma poudre.

Au reſte, je t'avertis d'une choſe; c'eſt que, tout ſage, tout eſtimable, tout grand & ſublime que ſoit l'eſprit dont j'offre de douer ton fils, ce ne ſera pas l'eſprit ni le plus brillant, ni le plus eſtimé, ni celui qui fera le plus de fracas parmi les hommes: il eſt trop raiſonnable pour cela, & ce n'eſt pas la raiſon qui fait le plus de fortune chez eux; elle ne les amuſe pas aſſez, elle ſe refuſe à tout ce qui nuit, elle ne fait de mal à perſonne. Eh! qui eſt-ce qui en feroit mieux qu'elle, ſi elle vouloit? Mais elle eſt paiſible, généreuſe; en un mot, elle n'a ni malice, ni étourderie, & il n'y a que ces deux choſes-là qui divertiſſent les hommes. C'eſt toujours à leurs dépens qu'il faut avoir de l'eſprit, quand on veut rendre ſon eſprit extrêmement célèbre. En revanche, le plus célèbre par-là, n'eſt jamais dans le fond qu'un aſſez petit eſprit, qui ne ſe connoît point en gloire, qui eſt pourtant preſſé d'en avoir, mais qui ne ſçauroit y être délicat, & qui court à la fauſſe; c'eſt à-dire, à la premiere venue, qu'il ne diſtingue pas de la véritable.

Vois donc à préſent ſi tu t'en tiens aux faveurs que je deſtine à ton fils. Veux-tu qu'il ſoit

un grand eſprit, au hazard de briller ou moins, ou plus tard, & toujours plus difficilement que le petit eſprit? Prononce.

A ces mots, me dit cette Dame qui me contoit ſon rêve, j'héſitai à prendre mon parti : ce fracas, qu'on ne promettoit point à l'eſprit de mon fils, me paroiſſoit pourtant bien conſidérable & bien ſéduiſant ; enfin je ne me déterminois point.

Qu'en arriva-t il? que ma Fée, ſans doute indignée de me voir héſiter, diſparut; & qu'à ſa place je me trouvai entourée de cinq ou ſix autres Fées, qui tenoient à la main un de ces petits tiroirs dont je vous ai parlé.

Les Fées s'approchent & ne me diſent mot : elles me montroient ſeulement leurs tiroirs, ſur chacun deſquels étoit un petit écrit, en guiſe d'étiquette, qui apprenoit ce qu'ils contenoient.

Sur le premier tiroir que je lus étoient ces mots :

Poudre de l'eſprit de Bagatelle, autrement dit, de l'eſprit frivole.

Eſprit de bagatelle! m'écriai-je, eſt-ce-là un préſent?

Comment, ſi c'en eſt un! me dit la Fée qui tenoit le tiroir, ſi c'en eſt un! Le don d'homme à bonne fortune, le mérite de bon convive, le

don des petits vers, des chanſonnettes & une infinité d'autres menus avantages de cette force-là y tiennent, & rien ne met un homme dans une ſi aimable poſture, que l'Eſprit que je te préſente.

Je ne répondis rien, & jettai mes yeux ſur un autre tiroir, dont je remarquai qu'on avoit effacé la moitié de l'étiquette. Voici tout ce qu'on y liſoit, & qui n'apprenoit rien.

Poudre alchymique de l'Eſprit.....

On ne pouvoit lire le reſte.

D'où vient, Madame, qn'on a rayé la définition de cet eſprit-ci, dis-je à la Fée?

Que cela ne t'arrête pas, me répondit-elle; je vais te dire la vérité.

C'eſt la Raiſon qui a fait les étiquettes de toutes les ſortes d'eſprit qui ſont renfermées dans nos tiroirs, & la définition qu'elle avoit donnée à cet eſprit-ci m'a paru de ſi méchante humeur, que j'ai trouvé à propos de l'effacer. Si je l'avois laiſſée, il n'y auroit point eu de mere qui eût voulu de ma poudre pour ſon fils; & c'eût pourtant été grand dommage aſſurément: car, malgré tout ce que la Raiſon en penſe, c'eſt par le moyen de cette poudre qu'on acquiert l'eſprit de la réputation la plus rapide & la plus bruyante.

Eh! pourquoi donc, dis-je alors, la Raiſon en fait-elle

fait-elle ſi peu de cas, & l'a-t-elle tant maltraité dans l'étiquette ?

C'eſt, me répondit-elle, que la raiſon eſt trop difficile, & qu'elle n'eſtime que ce qui lui plaît : mais encore une fois, que cela ne te rebute pas ; prends ma poudre, ſi tu veux aſſurer de la gloire à ton fils pendant ſa vie.

Qu'appellez-vous, pendant ſa vie, répartis-je ? Eſt-ce que cette gloire ne lui ſurvivra pas ? Oh ! me dit-elle, tu m'impatientes ; cherche ailleurs des gloires qui ſurvivent ; tu n'en ſçais pas le défaut de ces gloires-là. Apprends qu'on n'en jouit ſouvent qu'à la fin de ſes jours, comme qui diroit à l'article de la mort. C'eſt un tréſor d'avare, il n'y a que les héritiers qui en profitent : ſi tu veux l'immortalité pour ton fils, je n'ai pas ce qu'il te faut.

L'Eſprit que vous diſtribuez, lui dis-je alors, eſt ſans doute celui dont m'a parlé la premiere Fée que j'ai vue. Je m'en accommoderois volontiers, Madame ; mais ces licences qu'il prend, qui divertiſſent les uns & qui chagrinent les autres ; ce goût qu'il a pour une célébrité facile à obtenir, je n'en vousdrois point ; auſſi-bien n'y a-t-il pas grand mérite à briller de cette façon-là. Mais ſi vous pouvez lui ôter les mauvaiſes qua-

lités que je vous dis, ſans retrancher de ſa valeur, & du bruit que vous dites qu'il fait, je lui donne la préférence.

Apparemment que ce que je demandois étoit impoſſible, & que l'Eſprit en queſtion ne pouvoit ſe ſoutenir que par ſes défauts, & qu'appuyé de la malice des hommes : car on ne me répondit rien. Toutes mes Fées diſparurent comme avoit fait la premiere; & je me retrouvai dans ma chambre, où je me réveillai.

¶ Il y a des gens qui ſe damnent, dans la ſeule crainte du ridicule qu'il y a dans le monde à vouloir ſe ſauver.

Croiroit-on qu'à reſpecter les idées des hommes, il ſeroit plus honteux dans le monde d'être converti que d'être un frippon?

Le monde ne veut ni qu'on ſe donne à Dieu, ni qu'on le quitte.

Achetez-moi, dit la vie éternelle aux Chrétiens, par le ſacrifice de cette vie paſſagere.

Achetez ma durée, dit la vie paſſagere, par le retranchement d'une infinité de plaiſirs qui m'abrégeroient; achetez mes douceurs, par le ſacrifice de cette vie éternelle.

L'éternité & le temps parlent donc le même langage; & il n'eſt queſtion que de ſacrifices dans

la vie. Sacrifiez-moi votre liberté, dit la Cour, dit le Prince, dit ce Seigneur, dit cet Emploi, dit cette Femme : ſacrifiez-moi votre ſanté, diſent ces plaiſirs : ſacrifiez moi ces plaiſirs, dit la ſanté : votre honneur, dit la Fortune : votre fortune, dit l'honneur : par-tout ſacrifice.

Il y en a un qui eſt ſi beau, qu'il en impoſe à ceux-mêmes qui ne le font pas ; c'eſt le ſacrifice du vice à la Vertu, du crime à l'Innocence, de l'improbité à ſon contraire. Chaque homme en particulier a beſoin que tout homme avec qui il vit faſſe avec lui ce dernier ſacrifice.

Voilà ce qui rend ce ſacrifice bien reſpectable, ce qui le met bien à l'abri de la raillerie. Or ce ſacrifice-là fait déjà plus de la moitié de la Religion.

Le reſte de cette Religion, ce ſont ſes myſteres qu'il faut croire ; & c'eſt-là où cette Religion crie à ſon tour : ſacrifiez-moi, non votre raiſon, mais les raiſonnements d'un eſprit ſi borné, qu'il ne ſe connoît pas lui-même.

DEUXIEME FEUILLE.

JE me ſuis toujours défié en amour des paſſions qui commencent par être extrêmes; c'eſt mauvais ſigne pour leur durée. Les gens faits pour être conſtants, deſtinés à cela par leur caractere, ſont difficiles à émouvoir.

Vient-il un objet qu'ils aimeront: ils le diſtinguent long-temps avant que de l'aimer: il ne fait d'abord ſur eux qu'une impreſſion imperceptible; ils ſe plaiſent froidement à le voir, ne le ſentent preſque pas abſent, & peut-être point du tout, quand il l'eſt; ils ſe paſſeroient de le retrouver, le retrouvent pourtant avec plaiſir, mais avec un plaiſir tranquille; s'en ſépareront encore ſans aucune peine, mais plus contents de lui: enſuite ils pourront le chercher; mais ſans ſçavoir qu'ils le cherchent: le deſir qu'ils ont de le revoir eſt ſi caché, ſi loin d'eux, ſi reculé de leur propre connoiſſance, qu'il les mene ſans ſe montrer à eux, ſans qu'ils s'en doutent.

A la fin pourtant ce deſir ſe montre; il parle en eux, ils le ſentent, & n'en vont encore guères plus

vîte : mais ils vont, & ſçavent qu'ils vont ; & c'eſt beaucoup. La lenteur ne fait rien à l'affaire : le tout dans ces gens-là, c'eſt d'aller, de chercher l'objet & de ſe dire : je le cherche.

Après cela cependant ne le croyez pas encore entièrement pris.

Cette pareſſe, ou cette lenteur de ſentiment qu'ils ont, pourra fort bien faire qu'ils en reſtent là, ſi quelque difficulté les arrête en chemin, s'il faut de la peine pour retrouver ce qu'ils cherchent, ſi le haſard ne les ſert pas ; car ils n'aideront à rien.

Ils ſeront pourtant fâchés en ce cas-là : ils voudroient bien ne pas perdre leurs pas ; mais ils s'accommodent de les avoir perdus, & ſe tiennent en repos auſſi froidement qu'ils ſe ſont mis en haleine.

N'y a-t-il point de difficulté à vaincre : ils vont, comme je l'ai dit : ils cherchent avec ce paiſible deſir d'avoir, qu'ils ſatisfont tout doucement & à leur aiſe ; qui, petit-à-petit, prend des forces ; qui demande enſuite à être ſatisfait par préférence à d'autres envies ; qui obtient cette préférence ; enſuite qui la veut ſur tout, & qui l'emporte : mais ſans déranger le ſang-froid de ces âmes-là, l'amour s'y introduit ſans bruit, s'y établit, & s'en rend le maître de même.

Voilà comment cela ſe paſſe dans les gens dont je parle.

Jamais vous ne les voyez hors d'eux-mêmes : il n'y a point de tranſports chez eux, point de ces mouvements violents, de ces fougues impétueuſes d'amour qui prennent à d'autres perſonnes, & qui, à vraï dire, ne ſont que des débauches de tendreſſe, dont le cœur, pour l'ordinaire, ne ſort que vuide & épuiſé de ſentiment, parce qu'il diſſipe en un jour ce qui devroit lui durer des mois entiers.

Rien de tout cela dans ceux-ci : ce ſont des cœurs bons ; ménagers, pour ainſi dire ; qui ne dépenſent leur amour qu'avec économie, qui en amaſſent de jour en jour, & qui en ont beaucoup au-delà de ce qu'ils en montrent.

Auſſi, ni l'habitude, ni le temps ne les ruinent pas aiſément ces cœurs-là, & il faudra que vous ayez grand tort avec eux, s'ils vous quittent.

Les cœurs ardents & ſenſibles, au contraire, ne ceſſent bientôt d'aimer que parce qu'ils ſe hâtent trop & d'aimer & de ſentir qu'ils aiment. Ils ne ſe donnent pas le temps de faire un fond ; ils diſſipent preſque tout leur amour à meſure qu'il vient ; & comme il ne leur en vient pas toujours, non plus qu'à perſonne, il s'enſuit que bientôt ils ne s'en trouvent plus.

Prévenez-vous un homme inconſtant; votre amour ceſſe-t-il avant le ſien: il éclate, il crie, il s'agite, il ſe déſeſpere; & le voilà guéri, le voilà ſans rancune: ſon cœur, & peut-être même ſa vanité vous pardonne.

En fait d'amour, ce ſont des âmes d'enfants que les âmes inconſtantes. Auſſi n'y a-t-il rien de plus amuſant, de plus aimable, de plus agréablement vif & étourdi que leur tendreſſe.

Quittez-vous un homme conſtant; ceſſez-vous de l'aimer: vous le bleſſez mortellement; mais il ſera affligé, à-peu-près, comme il eſt amoureux; c'eſt-à-dire, ſans bruit, ſans faire d'éclats. Sa douleur ne ſort preſque point; il pourroit mourir de ſang-froid. Il n'y a que le temps qui le ſecoure.

Auſſi ſont-ce des âmes trop ſérieuſes à cet égard-là, que les âmes conſtantes: elles n'entendent pas aſſez raillerie là-deſſus. J'aimerois mieux l'enfance des autres; elle ſied encore mieux à l'Amour.

A peindre l'Amour, comme les cœurs conſtants le traitent, on en feroit un homme.

A le peindre ſuivant l'idée qu'en donnent les cœurs volages, on en feroit un enfant; & voilà juſtement comme on l'a compris de tout temps.

Et il faut convenir qu'il eſt mieux rendu, & plus joli en enfant, qu'il ne le ſeroit en homme.

C'eſt une qualité dans un Amant bien traité, que d'être d'un caractere exactement conſtant ; mais ce n'eſt pas une grâce, c'eſt même le contraire : on diroit d'un mari qui fait bon ménage.

Tout ce qui ſent la règle, tout ce qui n'eſt que conduite meſurée, enfin tout ce qui n'eſt qu'eſtimable, eſt trop froid aux yeux de l'Amour. Il veut plus de grâces que de vertus.

Auſſi les Amants conſtants ne ſont-ils pas les plus aimés. La conſtance leur donne quelque choſe de grave & d'arrangé, qui glace l'Amour, qui n'eſt plus dans ſon eſprit, & qui ne s'ajuſte point à ſon humeur folâtre.

On commence pourtant par louer beaucoup de pareils amants ; mais on finit par perdre le goût qu'on a pour eux.

En amour, querelle vaut encore mieux qu'éloge.

Tenez toujours les gens inquiets, & jamais tranquilles. Paroiſſez plutôt coupable que trop innocent. Du moins ſoyez conſtant avec art ; je veux dire, qu'il ne ſoit jamais bien décidé ſi vous le ſerez, ni même ſi vous l'êtes.

On ſe plaindra quelquefois de vous avec cette méthode-là ; & tant mieux : raſſurez les gens alors : mais répondez à leurs reproches par plus d'amour

que de bonnes raiſons : ſoyez plus tendre que bien juſtifié.

Voilà en quoi conſiſte toute l'induſtrie des Amants de part & d'autre. Eſt-elle pratiquable ? peut-être que non : la raiſon la recommande bien ; mais le cœur n'en ſçauroit faire uſage.

Si l'amour ſe menoit bien, on n'auroit qu'un Amant, ou qu'une Maitreſſe en dix ans ; & il eſt de l'intérêt de la Nature qu'on en ait vingt, & davantage.

Et voilà ſans doute pourquoi la Nature n'a eu garde de rendre les Amants ſuſceptibles de prudence ; ils s'aimeroient trop long-temps, & cela ne feroit pas ſon compte.

Pour ſçavoir de quelle maniere il faudroit gouverner l'amour, voyez combien un Amant eſt aimé, quand il eſt ingrat ; ou combien lui eſt chere une ingrate dont il ſe plaint.

Je ne voudrois pourtant paroître abſolument ni ingrat, ni ingrate ; & je conſentirois à n'être point aimé, plutôt qu'à ne devoir la tendreſſe d'un cœur qu'à la douleur où je le plongerois : & ma maxime eſt que, pour entretenir l'amour qu'on a pour nous, il eſt bon quelquefois d'allarmer la certitude qu'on a du nôtre.

Pourquoi les gens qui paient pour être aimés,

(& il y a en tant de ces gens-là) aiment-ils plus long-temps que ceux qu'on aime *gratis?*

C'eſt qu'ils ne ſont jamais bien ſûrs qu'on les aime; c'eſt qu'ils ſe méfient toujours un peu d'un cœur qu'ils achetent; ils ne ſçavent pas s'il s'eſt livré: ils ſe flattent pourtant qu'ils l'ont; mais ils ſe doutent en même temps qu'ils pourroient bien ſe tromper; & ce doute, qui ne les quitte pas, fait durer le goût qu'ils ont pour la perſonne qu'ils aiment; ils ſouhaitent toujours d'être aimés, & on ne ſçauroit ſouhaiter cela, qu'on n'aime toujours à bon compte ſoi-même.

Au-lieu que la certitude d'être aimé nous diſtrait du deſir de l'être; on dit: je ſuis aimé, & tout eſt fait; on en reſte-là.

Comment peut-on ſe flatter d'être aimé d'une femme dont on achete les faveurs? Dès que ſon avarice vous a vendu ce que ſon cœur pouvoit vous donner, de quoi ce cœur ſe mêleroit-il encore? il n'a plus de préſents à vous faire.

¶ Il y a un certain degré d'eſprit & de lumiere au-delà duquel vous n'êtes plus ſenti. Celui qui le paſſe ſçait qu'il le paſſe: mais il le ſçait preſque tout ſeul; ou du moins ſi peu de gens le ſçavent avec lui, que ce n'eſt pas la peine de le paſſer.

Bien plus; c'eſt que c'eſt même un déſavantage qu'une ſi grande fineſſe de vue: car ce que vous en avez de plus que les autres ſe répand toujours ſur tout ce que vous faites, embarraſſe leur intelligence: vous ajoutez à ce que vous dites de ſenſible des choſes qui ne le ſont pas aſſez; de ſorte que ce qu'on entend bien dans vos penſées dégoûte de ce qu'on y entend mal: on vous croit obſcur, & non pas fin; on vous accuſe de vouloir briller, quand vous n'avez point d'autre tort que celui d'exprimer tout ce qui vous vient.

Peignez la Nature à un certain point; mais abſtenez-vous de la ſaiſir dans ce qu'elle a de trop caché, ſinon vous paroîtrez aller plus loin qu'elle, ou la manquer.

En fait d'eſprit, dans le monde, on confond deux ſortes d'hommes: l'homme qui tâche d'être fin, & l'homme qui l'eſt naturellement.

Le langage de ces deux hommes-là, a je ne ſçais quel air de reſſemblance, qui fait qu'on ne les diſtingue point. Il faut avoir de bons yeux pour diſtinguer la fineſſe du rafinement.

Je n'ai gueres vu de gens qui ne prennent l'un pour l'autre; & malheureuſement ceux qui en ſçavent aſſez pour ne s'y pas tromper, ſe joignent aſſez volontiers à ceux qui s'y trompent;

ils appuient leur mépriſe. Ce défaut de ſincérité en eux eſt une marque que, tout bons eſprits qu'ils ſont, il leur manque encore quelque choſe. Quand on eſt éclairé ſoi-même à un certain point, on ne ſçauroit être injuſte ſur l'eſprit des autres; on eſt leur juge, & jamais leur partie.

¶ Rarement la Beauté & le Je ne ſçais quoi ſe trouvent enſemble.

J'entends par le *Je ne ſçais quoi*, ce charme répandu ſur un viſage & ſur une figure, & qui rend une perſonne aimable, ſans qu'on puiſſe dire quoi il tient.

J'ai lu quelque part ſur ce ſujet-là une fiction aſſez ſinguliere : elle eſt d'un homme qui ſuppoſoit avoit trouvé la demeure de la *Beauté* & du *Je ne ſçais quoi*.

Et voici à-peu-près ce qu'il diſoit. Cela eſt court; car je ne rapporterai que le précis de la fiction.

Un jour, dit-il, me promenant à la campagne, je rêvois à une des plus belles femmes du monde, que je voyois depuis huit jours à la campagne où j'étois; que j'avois regardée avec admiration la premiere fois que je l'avois vue; dont j'avois été moins touché à la ſeconde; & qu'enfin j'étois parvenu à voir avec indifférence, toute belle

que je la trouvois toujours, toute belle qu'elle étoit en effet ; & je me demandois pourquoi cette beauté digne d'admiration m'étoit devenue ſi inſipide, pourquoi même la Beauté en général n'inſpiroit pas des ſentiments d'une plus longue durée.

Je cherchois donc les raiſons de ce que je vous dis-là, quand je m'apperçus que j'étois entre deux Jardins, dont l'un me paroiſſoit ſuperbe, & l'autre riant.

Les portes de ces deux Jardins étoient l'une vis-à-vis de l'autre.

Sur celle du Jardin ſuperbe on liſoit ces mots en lettres d'or :

LA DEMEURE DE LA BEAUTÉ.

Sur celle du Jardin riant étoit écrit en caracteres de toutes ſortes de couleurs fondues enſemble, & qui en feſoient une qu'on ne pouvoir définir :

LA DEMEURE DU JE NE SÇAIS QUOI.

La demeure de la Beauté ! dis-je d'abord en moi-même ! oh ! je la verrai ; car qui dit Beauté,

dit quelque choſe de bien plus impoſant que le Je ne ſçais quoi, de bien plus conſidérable à voir.

De ſorte qu'entraîné par la force du mot, je n'héſitai pas à donner la préférence au Jardin de Beauté, & à laiſſer-là celui du *Je ne ſçais quoi*, dont je reviendrois m'amuſer enſuite.

Tout déterminé que j'étois en faveur du premier, je jettai pourtant encore un regard ſur le dernier qui me ſembloit ſi riant : j'aurois ſouhaité qu'il eût été poſſible de les voir tous deux à la fois ; mais vraiſemblablement il n'y avoit point de comparaiſon à faire de l'un à l'autre ; il falloit commencer par le plus curieux. C'eſt ce que je fis.

En entrant donc dans le Jardin de Beauté, je remarquai les pas de pluſieurs perſonnes qui y étoient entrées auſſi ; mais j'en remarquai bien autant, de perſonnes qui en étoient ſorties.

J'avance, & plus je découvre, plus j'admire.

Je ne vous peindrai point tout ce que j'y vis de beau ; la deſcription de ces lieux-là me paſſe : mais je fus étonné, je fus frappé. Figurez-vous tout ce qui peut entrer de grand, de ſuperbe, de magnifique dans un Jardin ; tout ce que la ſymmétrie la plus exacte, & la diſtribution la mieux

entendue peuvent faire de ſurprenant ; à peine vous figurerez-vous ce que je vis.

Mais comment vous peindre ce que c'étoit que le Palais que je trouvai, après avoir marché quelque temps ? j'y renonce.

Si j'avois à faire des récits, ce ſeroit de la perſonne que j'y vis ſur une eſpece de trône, autour duquel étoient rangés pluſieurs hommes, qui, à ce qu'ils me dirent, ne m'avoient précédé dans ce lieu-là que d'une heure, & qui tous ſembloient être immobiles, & comme en extâſe à la vue de cette femme aſſiſe ſur le trône.

Jugez s'ils avoient tort ; c'étoit la Beauté même en perſonne, qui, de temps en temps, laiſſoit négligemment tomber ſur chacun d'eux, auſſi-bien que ſur moi, des regards qui nous faiſoient nous écrier tous : ah ! les beaux yeux ! & un moment après, ah ! la belle bouche ! le beau tour de viſage ! ah ! la belle taille !

A ces exclamations, la Beauté, en ſouriant, baiſſoit un peu les yeux d'un air plus modeſte qu'embarraſſé ; & ſans rien répondre, recommençoit à nous regarder tous, comme pour nous confirmer dans les ſentiments d'admiration que nous avions pour elle, & de temps en temps auſſi redreſſoit la tête avec un air de hauteur, qui

ſembloit nous dire: joignez le reſpect à l'admiration. C'étoit-là tout ſon langage.

Dans le premier quart-d'heure, le plaiſir de la contempler nous fit oublier ſon ſilence; à la fin cependant j'y pris garde, & les autres auſſi.

Quoi! dîmes-nous tous, rien que des ſouris, des airs de tête, & pas un mot: cela ne ſuffit point. N'y aura-t-il que nos yeux de contents? ne vit-on que du plaiſir de voir?

Là-deſſus, un de nous s'avança pour lui préſenter un fruit qu'il avoit cueilli dans le Jardin: elle le reçut toujours en ſouriant, & avec la plus belle main du monde; mais ſans ouvrir la bouche: elle ne remercia que du geſte: il fallut nous en tenir à la regarder.

Apparemment que chacun de nous s'en laſſa; car petit-à-petit notre compagnie diminuoit: je voyois mes camarades s'éclipſer; & bientôt de tous les admirateurs avec qui je m'étois trouvé, il ne reſta plus que moi qui me retirai à mon tour.

En traverſant une allée, pour m'en retourner, je rencontrai encore une femme qui paroiſſoit extrêmement fiere, & à qui, en paſſant, je fis une profonde révérence.

Où vas-tu? me dit elle d'un air dédaigneux & mécontent.

mécontent. Je viens d'admirer la Beauté, lui dis-je, & je me retire. Eh! pourquoi te retirer? me répondit-elle. La Beauté n'a-t-elle pas dû te fixer auprès d'elle? que te reſte-t-il à voir après l'avoir vue?

Rien ſans doute, lui dis-je : mais je l'ai aſſez vue; je ſçais ſes traits par cœur; ils ſont toujours les mêmes: c'eſt toujours un beau viſage qui ſe répete, qui ne dit rien à l'eſprit, qui ne parle qu'aux yeux, & qui leur dit toujours la même choſe; ainſi il ne m'apprendroit rien de nouveau. Si la Beauté entretenoit un peu ceux qui l'admirent, ſi ſon âme jouoit un peu ſur ſon viſage, cela le rendroit moins uniforme & plus touchant: il plairoit au cœur autant qu'aux yeux; mais on ne fait que le voir beau, & on ne ſent pas qu'il l'eſt: il faudroit que la Beauté prît la peine de parler elle-même; & de montrer l'eſprit qu'elle a; car je ne penſe pas qu'elle en manque.

Eh! qu'importe qu'elle en ait, ou qu'elle n'en ait point? me dit alors cette femme; en a-t-elle beſoin, faite comme elle eſt? Va, tu n'y entends rien; s'il étoit queſtion d'un viſage ordinaire, je ſerois de ton avis; il ſeroit avantageux que l'eſprit l'animât, cela lui feroit grand bien, & ſuppléeroit aux grâces qu'il n'auroit pas: mais ſou-

haiter que l'eſprit aille jouer ſur un beau viſage, c'eſt ſouhaiter l'altération de ſes charmes. L'eſprit peut ajouter quelque choſe à des traits informes, mais il nuiroit à des traits parfaits; il ne ſeroit bon qu'à les déranger : un beau viſage eſt auſſi achevé qu'il le peut être; il ne ſçauroit mieux faire que de demeurer tel qu'il eſt : ce que les mouvements de l'eſprit y mettroient, en troubleroit l'économie, puiſqu'il eſt préciſément au point qu'il faut, & qu'il ne peut en ſortir qu'à ſon dommage. Ainſi, tu critiques ſans jugement; c'eſt moi qui te le dis, qui ſuis [illegible] immobile fierté des belles perſonnes, & la compagne de la Beauté; qui ne m'écarte point d'elle, & qui ai grand ſoin de tenir ſon eſprit froid & tranquille, afin qu'il laiſſe ſon viſage en repos, & qu'il n'en diminue pas la noble décence. Il eſt vrai qu'heureuſement je n'ai pas grande peine à temperer l'eſprit de la Beauté; il eſt de lui-même aſſez paiſible pour l'ordinaire, ou du moins il n'ignore pas combien il eſt de conſéquence qu'il reſte grave, & qu'il ne faſſe aucun déſordre ſur ce beau viſage : il en reſpecte trop les intérêts pour ſonger aux ſiens.

Ce fut-là le diſcours que me tint cette femme, & qui me parut ſi ſingulier, que je n'y répondis que par une révérence, après laquelle je la quittai,

pour gagner promptement la demeure du *Je ne ſçais quoi*, où je retrouvai tous ceux qui m'avoient laiſſé chez la Beauté.

Il n'y avoit rien de ſurprenant dans ce lieu-ci; & qui plus eſt, rien d'arrangé : tout y étoit comme jetté au hazard : le déſordre même y régnoit, mais un déſordre du meilleur goût du monde, qui feſoit un effet charmant, & dont on n'auroit pu démêler, ni montrer la cauſe.

Enfin, nous ne deſirions rien là, & il falloit pourtant bien que rien n'y fût fini, ou que tout ce qu'on avoit voulu y mettre n'y fût pas, puiſqu'à tout moment nous y voyions ajouter quelque choſe de nouveau.

Et malgré la Fable qui ne conte que trois Grâces, il y en avoit-là une infinité, qui, en parcourant ces lieux, y travailloient, y retouchoient par-tout : je dis en parcourant; car elles ne feſoient qu'aller & venir, que paſſer, que ſuccéder rapidement les unes aux autres, ſans nous donner le temps de les bien connoître; elles étoient-là : mais à peine les voyoit-on, qu'elles n'y étoient plus, & qu'on en voyoit d'autres à leur place, qui paſſoient à leur tour, pour faire place à d'autres. En un mot, elles étoient par-tout, ſans ſe tenir nulle part; ce

n'en étoit pas une, c'en étoient toujours mille qu'on voyoit.

Eh ! bien, Meſſieurs, dis-je alors à ceux qui étoient avec moi, ce ſéjour-ci eſt charmant; j'y paſſerois ma vie : mais celui qui l'habite, le *Je ne ſçais quoi*, où eſt-il? menez-moi à lui, je vous prie; car vous l'avez vu apparemment ?

Pas encore, me répondirent-ils, & depuis que nous ſommes ici, nous le cherchons ſans avoir encore pu le trouver : il eſt vrai que nous le cherchons agréablement; car avec la plus grande envie du monde de le voir, nous ne nous impatientons point de ne ſçavoir où il eſt; & duſſions-nous ne le jamais trouver, nous ſommes réſolus de le chercher toujours.

Il faut pourtant qu'il ſoit ici, répondis-je; & je n'eus pas plutôt prononcé ces mots, que nous entendîmes une voix qui nous dit : *me voilà.*

Nous nous retournâmes tous alors, parce que nous n'appercevions rien devant nous, & nous eûmes beau nous retourner, nous ne vîmes rien non plus.

Où êtes-vous donc, aimable *Je ne ſçais quoi*, dîmes-nous? Aimez-nous tous à la fois.

Me voilà, vous dis-je, nous répondit encore la même voix.

Et nous de nous retourner encore, attendant toujours à le voir, & ne voyant jamais rien.

Vous nous dites, me voilà, repris-je; & vous ne vous offrez point à nous. Vous ne voyez pourtant que moi, nous dit-il. Dans ce nombre infini de Grâces qui paſſent ſans ceſſe devant vos yeux, qui vont & qui viennent, qui ſont toutes ſi différentes, & pourtant également aimables, & dont les unes ſont plus mâles & les autres plus tendres, regardez-les bien, j'y ſuis; c'eſt moi que vous y voyez, & toujours moi. Dans ces Tableaux que vous aimez tant; dans ces objets de toute eſpece, & qui ont tant d'agréments pour vous, dans toute l'étendue des lieux où vous êtes, dans tout ce que vous appercevez ici de ſimple, de négligé, & d'irrégulier même, d'orné ou de non orné, j'y ſuis, je m'y montre, j'en fais tout le charme, je vous entoure. Sous la figure de ces Grâces je ſuis le *Je ne ſçais quoi* qui touche dans les deux ſexes: ici le *Je ne ſçai quoi* qui plaît en peinture; là, le *Je ne ſçais quoi* qui plaît en architecture, en ameublements, en jardins, en tout ce qui peut faire l'objet du goût. Ne me cherchez point ſous une forme, j'en ai mille, & pas une de fixe: voilà pourquoi on me voit ſans me connoître, ſans pouvoir ni me ſaiſir, ni me dé-

finir : on me perd de vue en me voyant, on me ſent, & on ne me déméle pas; enfin vous me voyez, & vous me cherchez, & vous ne me trouverez jamais autrement; auſſi ne ſerez-vous jamais las de me voir.

TROISIEME FEUILLE.

J'AI près de ſoixante ans, & il y en a trente-cinq que je n'ai pas paſſé un jour ſans écrire quelques réflexions qui me ſont venues ſur le champ.

Je ne ſçais pas ce qu'elles deviendront, car je ne les donnerai jamais : je ne les eſtime pas aſſez pour cela : mais je ne les mépriſe point non plus; & ſi par hazard on les trouve, je ſuis d'avance d'accord avec ceux qui n'en feront point de cas, & je ſuis auſſi de l'avis de ceux qui les croiront bonnes.

Je ne me ſouviens point qu'en les écrivant j'aie jamais ſongé qu'elles ſeroient lues, ſinon à préſent qu'apparemment j'y ſonge, puiſque je m'aviſe d'avertir que je n'y ai pas ſongé.

Cependant pourquoi les ai-je écrites ? Eſt-ce

pour moi ſeul? Mais écrit-on pour ſoi? J'ai de la peine à le croire.

Quel eſt l'homme qui écriroit ſes penſées, s'il ne vivoit pas avec d'autres hommes?

Vous verrez que ſans m'en être douté, ce ſont auſſi les autres hommes qui ſont cauſe que j'ai écrit les miennes : je n'ai pas eu deſſein de les montrer moi-même, mais je n'ai pas oublié qu'on pouvoit les voir.

A propos de penſées, il m'en vient une.

¶ Je ne crois pas que ceux qui font des Livres les feroient bien meilleurs, s'ils ne vouloient pas les faire ſi bons; mais d'un autre côté, le moyen de ne pas vouloir les faire bons? Ainſi, nous ne les aurons jamais meilleurs.

Quand un Auteur ſonge aux Lecteurs qu'il aura, aſſurément il s'efforce de penſer de ſon mieux pour les ſatisfaire; & s'il a naturellement beaucoup d'eſprit, il me ſemble que par-là il va écrire les plus belles choſes du monde.

Elles ſeront belles en effet; mais de quelle beauté? c'eſt de quoi il s'agit. D'une beauté qui n'eſt qu'un objet de curioſité pour l'âme, & jamais un profit pour elle : elle ne ſe méprend point à ces choſes-là; elle les regarde, elle les admire même : elle dit, cela eſt beau, mais beau

à voir, & voilà tout; elle ne s'y livre point, elle s'y amuſe: ce ſont d'adroites ſingeries, d'induſtrieuſes façons de l'Art, qu'elle loue comme intelligente; c'eſt tout ce qu'elle en peut faire, & elle ne s'y attache point comme inſenſible.

¶ Je trouve que la plupart des Prédicateurs ne ſont que des feſeurs de penſées, que des Auteurs.

Lorſqu'ils compoſent leurs Sermons, c'eſt la vanité qui leur tient la plume, & la vanité a bien de l'eſprit. Mais tout ſon eſprit n'eſt que du babil.

Quand elle rencontre une idée pathétique, elle ne la quitte point qu'elle ne l'ait vuidée de ſentiment, pour la remplir de ſpiritualité; & de ſpiritualité, peu de gens en ont: voilà pourquoi les Prédicateurs ne parlent la plupart du temps qu'à des ſourds.

Pour du ſentiment, tout le monde en a; auſſi a-t-il la clef de tous les eſprits: il n'y a que lui qui les pénètre & qui les éclaire; il ne trouve point de contradictions; toutes les âmes s'entendent avec lui; on ne lui fait point de chicane; il ſoumet.

¶ En fait de Religion, ne cherchez point à convaincre les hommes; ne raiſonnez que pour leur cœur: quand il eſt pris, tout eſt fait. Sa

perſuaſion jette dans l'eſprit des lumieres intérieures, auxquelles il ne réſiſte point.

Il y a des vérités qui ne ſont point faites pour être directement préſentées à l'eſprit. Elles le révoltent, quand elles vont à lui en droite ligne; elles bleſſent ſa petite logique; il n'y comprend rien; elles ſont des abſurdités pour lui.

Mais faites-les, pour ainſi dire, paſſer par le cœur, rendez-les intéreſſantes à ce cœur; faites qu'il les aime. Parce qu'il faut qu'il les digere, qu'il les diſpoſe, il faut que le goût qu'il prend pour elles les développe. Imaginez-vous un fruit qui ſe mûrit, ou bien une fleur qui s'épanouit à l'ardeur du ſoleil; c'eſt-là l'image de ce que ces vérités deviennent dans le cœur qui s'en échauffe, & qui peut-être alors communique à l'eſprit même une chaleur qui l'ouvre, qui l'étend, qui le déploie, & lui ôte une certaine roideur qui lui bornoit ſa capacité, & empêchoit que ces vérités ne le pénétraſſent.

On ne ſçauroit expliquer autrement la docilité ſubite de certaines gens, & la prompte conviction qui les entraîne.

Il faut bien qu'il paſſe alors entre l'eſprit & le cœur un mouvement dont il n'y a que Dieu qui ſçache le myſtere. Eſt-ce que la perſuaſion de

l'un ſeroit la ſource des lumieres de l'autre ?

En fait de Religion, tout eſt donc ténèbres pour l'homme, en tant que curieux; tout eſt fermé pour lui, parce que l'orgueilleuſe envie de tout ſçavoir fut ſon premier péché : mais le mal n'eſt pas ſans remede; l'eſprit peut encore ſe reconcilier avec Dieu par le moyen du cœur. C'eſt en aimant que notre âme rentre dans le droit qu'elle a de connoître. L'Amour eſt humble, & c'eſt cette humilité qui expie l'orgueil du premier homme.

Ceux qui connoiſſent Dieu, parce qu'ils l'aiment, qui ſont pénétrés de ce qu'ils en voient, ne peuvent, dit-on, nous rapporter ce qu'ils en connoiſſent : il n'y a point de langue qui exprime ces connoiſſances-là; elles ſont la récompenſe de l'Amour, & n'éclairent que celui qui aime; & quand même il pourroit les rapporter, le monde n'y comprendroit rien; elles ſont à une hauteur à laquelle l'eſprit humain ne ſçauroit atteindre que ſur les aîles de l'Amour. Cet eſprit humain eſt à terre, & il faut vôler pour aller-là.

Ceux qui aiment Dieu communiquent pourtant ce qu'ils en ſçavent à ceux qui leur reſſemblent; ce ſont des oiſeaux qui ſe rencontrent dans les airs.

Quelles étranges choſes que tout cela pour le profaner !

¶ A bien examiner l'eſprit de l'homme, à voir les efforts impuiſſants de ſa curioſité, n'eſt-ce pas un Être enchaîné, qui voudroit rompre ſes fers, & dont l'impuiſſance eſt plus un effet d'accident que de nature.

Dans le monde, nous n'avons garde de juger du fond d'une affaire que nous ſçavons mal, dont nous ne ſommes inſtruits qu'en partie; nous trouvons qu'il ſeroit contre le bon-ſens d'en décider, quand même elle ne nous regarderoit pas; nous attendons, pour en juger, que nous en ſçachions davantage: & voilà ce qu'on appelle ſe conduire avec raiſon.

Or, notre âme & ſon avenir ſont pour nous une furieuſe affaire: ceux qui prennent le parti, non-ſeulement de ne pas s'en embarraſſer, mais de décider qu'il n'y a qu'à la laiſſer-là, qu'on ne doit pas s'en inquiéter, qu'elle n'aura que telles & telles ſuites; qui vous diſent qu'ils en ſont ſûrs, & qui agiſſent conſéquemment à ce qu'ils diſent; ces gens-là ſçavent donc le fond de cette grande affaire.

Ne ſeroit-ce pas qu'on croit toujours être aſſez bien inſtruit de ce qu'on ne ſe ſoucie guères de ſçavoir.

Car pour être au fait de ce cette affaire, ou du

moins pour en connoître l'importance, que de choſes faut-il ſçavoir que nous ne ſçavons pas; dont la premiere eſt Nous, qui ſommes une énigme à nous-mêmes?

Et d'un autre côté, combien auſſi ſçavons nous de choſes là-deſſus, qui nous font ſoupçonner l'importance de celles que nous ne ſçavons pas?

Quand un Miniſtre d'un puiſſant Empire fait quelque grand mouvement, & que nous le voyons prendre de certaines meſures, ſur les motifs deſquelles il garde le ſecret; qu'eſt-ce que cela ſignifie, diſons-nous? A quoi cela aboutira-t-il? Quel eſt ſon projet? Car nous concluons ſur le champ qu'il en a un qui eſt particulier, & qui aura des ſuites.

Or, regardez l'homme; &, fait comme il eſt, voyez s'il n'y a pas lieu de demander? Qu'eſt-ce que Dieu en veut faire? Y eut-il jamais d'ouvrage qui annonçât tant de deſſein, qui donnât matiere à de ſi grandes conjectures que ſon âme?

Voilà comment nous raiſonnerions, ſi nous pouvions nous ſéparer de nous-mêmes, & nous conſiderer dans l'homme. Mais nous nous familiariſons tellement avec ce que nous ſommes; il nous eſt ſi naturel d'être Nous, & d'aller avec notre étonnante façon d'être, que nous ne prenons point

garde à ce qu'elle eſt, ni à ce qu'elle peut ſignifier.

On a beau nous crier : regardez-vous. L'habitude de nous voir eſt formée ; nous ſommes nous-mêmes le prodige dont il eſt queſtion, nous vivons avec lui. Le moyen que nous le remarquions ? Nous ſommes plus preſſés d'aller, de jouir de nous, que de nous voir.

Y a-t-il rien de plus ſingulier que nous ? D'une part, un corps qui occupe ſi peu de place, qu'on a tant de peine à tranſporter!

Et de l'autre, un eſprit qui va ſi loin, qui ſe tranſporte où il veut, qu'aucun éloignement d'un lieu à un autre n'arrête, qui franchit tous les eſpaces en un inſtant, qui meſure les Cieux, qui ſe rend préſent l'avenir & le paſſé. Joignez à cela cette maſſe d'idées dont il eſt capable, où entrent celle d'un Dieu, celle de l'Infini, de l'Immortalité, de l'Éternité & de mille autres choſes de ce genre, qui ſeroient ſi ſuperflues, ſi mal aſſorties à la condition d'une créature deſtinée à ne faire que paſſer.

¶ Si les femmes y penſoient bien, elles rougiroient des égards & du reſpect que nous avons pour elles ; mais leur amour-propre en jouit, ſans en approfondir les cauſes.

¶ Une femme en colere dit des injures à un homme du monde, & il ne lui en répond point, parce

qu'elle a droit de pouvoir les lui dire impunément ; mais il a droit, lui, de les mépriſer ; & cela eſt bien humiliant pour elle.

Nous interrompons ici les penſées de l'Auteur, pour mettre le Lecteur au fait des Scènes, ou des Dialogues que nous allons lui donner, & qui ſont une ſuite des papiers que nous trouvons dans la caſſette. Ce morceau porte pour titre :

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.

(Il faut qu'on ſe repréſente une belle campagne, & dans l'enfoncement un beau Palais, auquel on ne peut aborder qu'en ſautant un large foſſé. On voit ſur les bords du foſſé de petits Mauſolées.)

LUCIDOR, *arrivant d'un côté en mauvais habit* ; LA VERDURE, *arrivant auſſi.*

LUCIDOR, *à part, voyant la Verdure.*

ME voici, je penſe, ſur les terres de la Déeſſe Fortune : ne ſeroit-ce pas un homme de ces cantons-ci ?

LA VERDURE, *à part.*

Si ce Gentilhomme-ci ne cherche pas la Fortune, il a plus de tort qu'un autre; car il me paroît en avoir affaire. Sçachons ce qu'il veut. (*Il ſalue Lucidor.*) Monſieur, je ſuis votre ſerviteur; vous êtes étranger, ſans doute?

LUCIDOR.

Oui, très-étranger, ſur-tout en ce pays-ci, comme vous le voyez à ma parure.

LA VERDURE, *riant.*

C'eſt ce qui me ſembloit.

LUCIDOR.

Et vous, n'êtes-vous pas d'ici?

LA VERDURE.

Non, j'y arrive.

LUCIDOR.

A votre habit, je vous aurois pris pour un naturel du pays.

LA VERDURE.

Pas encore: je tâcherai de m'y faire naturaliſer; & vous auſſi, ſans doute?

LUCIDOR.

Oui; ſi je puis. Mais n'eſt ce pas-là le Palais de la Fortune?

LA VERDURE.

Sans doute; & ſi ce n'eſt pas le ſien, ce ſeroit du moins celui de quelqu'un de ſes parents, ou de ſes meilleurs amis: car voilà qui eſt ſuperbe.

LUCIDOR.

Mais nous ne remarquons pas une choſe; c'eſt que nous ſommes entourés de petits Mauſolées, & qui ont chacun leur Épitaphe.

Liſons... *Cy-gît la fidélité d'un ami.*

LA VERDURE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Eſt-ce que la fidélité de cet ami eſt morte là, de ſon vivant à lui?

LUCIDOR.

Apparemment que c'eſt dans ce ſens-là qu'il faut l'entendre, & que cela marque un ami devenu traître.

LA VERDURE.

Parbleu! c'eſt dommage de la défunte: continuons. *Cy-gît la parole d'un Normand.*

C'eſt toujours marque qu'il en avoit une.

LUCIDOR.

Voici qui eſt plaiſant. *Cy-gît la Morale d'un Philoſophe, & le déſintéreſſement d'un Druïde.*

A ce que je vois, il y a ici une furieuſe mortalité ſur les Vertus.

LA

LA VERDURE.

Ah! c'eſt que les Vertus ont la vie courte.

LUCIDOR.

Cy-gît l'innocence d'une jeune fille.

LA VERDURE.

Et plus bas: *Cy-gît le ſoin que ſa mere avoit de la garder.* Plus bas encore: *Cy-gît la peine qu'elles avoient à vivre.*

LUCIDOR.

Il valoit mieux être ſobre. Ce que nous liſons-là ne me préſage rien de bon pour ceux qui viennent ici.

LA VERDURE.

Oui, tous ces défunts-là méritent qu'on les regrette: ils étoient d'un aſſez bon commerce; mais que nous importe? ce qui eſt mort eſt mort. Avançons, pour aller au Palais de la Fortune.

LUCIDOR.

Allons.

AUTRE SCENE.

LE SCRUPULE, *ſortant d'un petit bois, les arrête.*

ALTE-LA, Meſſieurs, n'allez pas ſi vîte; prenez garde à ce foſſé qui vous ferme le paſſage.

LA VERDURE.

Par la ſambleu! je ne l'avois pas vu; & ſi vous ne m'en aviez pas fait peur, je l'aurois peut-être ſauté ſans réflexion; à préſent je n'oſerois.

LE SCRUPULE.

Vous ne pouvez le ſauter que malgré moi.

LUCIDOR.

Et qui êtes-vous?

LE SCRUPULE.

Je m'appelle le Scrupule.

LA VERDURE.

Le Scrupule! Eh! comment n'êtes-vous pas gîté avec tous ces Meſſieurs? car vous êtes à-peu-près de la même eſpece. Gageons que votre emploi eſt de rendre poltrons tous ceux qui ſe préſentent ici.

LE SCRUPULE.

Je les dégoûte autant que je puis de l'envie de faire ce saut-là, qui est d'une dangereuse conséquence ; mais malheureusement il y en a peu qui me croient.

LUCIDOR.

Pour moi, je vous en crois, & m'en voilà dégoûté.

LA VERDURE.

Oh ! parbleu, non pas moi ; je ne prétends pas que vous m'arrêtiez, & je sauterai : garre.

(*Il pousse le Scrupule.*)

LE SCRUPULE, *l'arrêtant.*

Doucement.

LA VERDURE.

Retirez-vous, vous dis-je.

LE SCRUPULE.

Je vous en empêcherai.

LA VERDURE.

Ma foi ! Monsieur le Scrupule, je vous sauterai vous-même.

LE SCRUPULE.

Tant-pis pour vous.

LA VERDURE.

Enseignez-moi donc quelque détour pour aller chez la Fortune.

LE SCRUPULE.

Tenez, prenez par-là; c'eſt le chemin de l'honneur.

LA VERDURE.

Bon! le chemin de l'honneur! Appellez-vous cela un détour? Le joli voyage qu'il nous conſeille! ſans compter que par ce chemin-là nous allons tourner le dos à celui de la Fortune.

LE SCRUPULE.

J'en conviens; mais quelquefois il conduit bien, & on ne riſque rien en le prenant.

LA VERDURE.

Ce vieux rêveur ſe moque de nous; nous avons affaire à droite, & il veut nous mener à gauche: garre encore une fois, que je ſaute.

(*Il fait des efforts; le Scrupule le retient par un bras, & il ne ſçauroit franchir le foſſé.*)

Il n'y a pas moyen; depuis que ce perſonnage-là m'a parlé, je n'ai pas le courage de prendre ma ſecouſſe: je n'ai jamais été ſi peſant.

AUTRE SCENE.

Les Perſonnages ſuſdits.

UNE DAME *qui paroît.*

LA DAME.

D'où vient donc le bruit que j'entends?

LE SCRUPULE, *ſe retirant.*

C'eſt la Cupidité, & je fuis.

LA DAME.

Que demandez-vous? Eſt-ce que vous voulez paſſer de ce côté-là?

LA VERDURE.

Oui, Madame; & voici un ſot qui m'épouvante, tout la Verdure que je ſuis.

LA DAME.

Vous êtes pourtant de métier à être diſpos: mais vous avez ſans doute parlé au bon-homme Scrupule: il eſt toujours aux environs de ces lieux-ci; & cette peſanteur qui vous tient, eſt un fruit de ſa converſation.

LUCIDOR.

Il étoit avec nous tout-à-l'heure.

LA DAME.

Vraiment! vous n'avez qu'à l'écouter, il vous menera loin. (*à la Verdure.*) Donnez-moi la main, je vous aiderai à ſauter.

LA VERDURE

lui préſente la main timidement, puis la retire à pluſieurs fois, & dit en riant:

Eh, eh, eh; je n'oſerois; il faut que j'y rêve encore: j'ai des réflexions qui m'engourdiſſent.

LA DAME.

A vous, des réflexions! vous n'y penſez pas, Mons de la Verdure. Vous ne méritez ni le nom, ni l'habit que vous portez; vous les déshonorez tous les deux; & votre camarade ſera plus raiſonnable. Allons, Monſieur, ſuivez-moi.

LUCIDOR.

Non, Madame; vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît.

LA DAME.

Quoi! des réflexions dans cet équipage-là!

LUCIDOR.

Mon équipage n'eſt point un crime, & cela me conſole; d'ailleurs le Scrupule nous a dit qu'il y

avoit un autre chemin, & j'aime mieux le prendre, tout long qu'il eſt.

LA DAME, *riant.*

Ah, ah, ah. Oui, il eſt un peu long, & on n'y court pas la poſte. Ne ſont-ce pas-là de jolis gens pour y regarder de ſi près? Adieu, Meſſieurs les chercheurs de fortune ſur le chemin de l'honneur; vous y trouverez des gîtes un peu maigres: mais vous avez l'air d'être faits à la fatigue.

LA VERDURE, *l'arrêtant.*

Eh! Madame, encore un moment par charité, ne vous en allez pas ſi-tôt; tenez, je ſuis trop fâché d'être ſi poltron, cela ne durera pas: faites-moi encore un petit mot d'exhortation; donnez-moi du cœur.

LA DAME.

Eh! vous devriez déjà être dans l'anti-chambre de la Fortune.

LA VERDURE.

Cela eſt vrai, dans ſon cabinet peut-être.

LUCIDOR.

Avant que de vous en-aller, Madame, voudriez-vous bien nous dire ce que c'eſt que toutes ces Vertus enterrées. Que ſont devenus les poſſeſſeurs de ces Vertus-là? ſont-ils morts avec elles?

LA DAME.

Non, vraiment ; & ils ne s'en portent que mieux de ne les avoir plus. Ce ſont elles qui leur rendoient la vie difficile, & qui les empêchoient de ſauter ce foſſé.

LUCIDOR.

Cela eſt bon à ſçavoir.

LA VERDURE.

Vous verrez que ce ſont mes Vertus qui m'appeſantiſſent auſſi, & qu'il faudra que je me mette à la légere & pourpoint bas.

LUCIDOR.

Mais, ſur ce pied-là, concluons, Madame. Il n'eſt donc paſſé de l'autre côté, qu'un ami perfide ; qu'un Philoſophe lâche & corrompu ; qu'un dévot hypocrite ; que des femmes effrontées & ſans mœurs, comme je l'apprends là ; qu'un mari ſans cœur, comme je le lis ici ; qu'une jeune fille ſans pudeur avec ſon indigne mere : voilà tout ce que vous avez de l'autre côté, & cela ne fait pas bonne compagnie. Je ne ſuis pas tenté d'augmenter le nombre de ces perſonnages-là.

LA DAME.

Ces perſonnages-là ont meilleure mine que vous, mon petit Monſieur : ils n'ont que faire de

vous, & ne manqueront pas de camarades. Il y aura plus de preſſe à être de leurs amis que des vôtres: & quand on eſt ſi délicat, ce n'eſt pas la peine de ſe préſenter ici: la Fortune n'y tient point école de Morale, & vous n'avez qu'à porter vos haillons ailleurs.

LA VERDURE.

Eh, jarni! commençons par devenir riches, pour avoir le moyen d'être honnêtes-gens: tout ce que nous voyons-là, peut-être que nous l'entendons mal.

LA DAME, *riant.*

Il l'explique à la maniere du Scrupule.

LA VERDURE.

Et le Scrupule eſt trop ſcrupuleux.

LA DAME.

Ces petits écrits qui vous environnent ſont de ſa façon, & il ne les y met que pour épouvanter les ſots.

LA VERDURE.

Je le crois volontiers.

LA DAME.

Sans doute, quand quelqu'un eſt déterminé à franchir le foſſé, & qu'il a de petites vertus incommodes qui ne ſçauroient le ſuivre, il les laiſſe-

là. Le Scrupule vient & les ramaſſe, & leur dreſſe malicieuſement ce groteſque Mauſolée que vous voyez, & que les gens ſenſés ne regardent pas. Mais j'entends une ſymphonie qui nous annonce que la Fortune arrive, pour donner ſes Audiences à tous les poltrons comme vous, qui refuſent de ſauter: il y a déjà ici pluſieurs perſonnes qui l'attendent; ſi vous voulez lui parler, que l'un de vous deux ſe retire, & que l'autre reſte.

LUCIDOR.

Comme je ne ſuis pas preſſé, je cède le pas à Monſieur de la Verdure: il me paroît vouloir être expédié.

LA VERDURE.

Oui, je crois que je m'épargnerai le détour; je ſens que mes ſcrupules tirent à leur fin, & qu'ils auront bientôt le petit Mauſolée.

(Ici la Fortune arrive & ſe place ſur un Trône. Pluſieurs perſonnes l'abordent, & entr'autres une jeune femme nommée Clarice qui s'avance, & à qui une des Suivantes de la Fortune dit d'approcher.)

LA SUIVANTE.

Venez, Madame, approchez, & ſaluez bien profondément la Déeſſe; encore plus bas, vos

révérences ne ſçauroient être trop humbles: que demandez-vous?

CLARICE.

Quelques faveurs de la Fortune, qui ne m'en a jamais accordé.

LA SUIVANTE.

Jamais; cela eſt difficile à croire: vous êtes trop jeune & trop aimable; & la Fortune ne ſçauroit vous avoir négligée autant que vous le dites: mais peut-être n'avez-vous pas profité de tout ce qu'elle a fait pour vous?

CLARICE.

J'ai pourtant pris toutes les meſures qui pouvoient m'obtenir ſes bontés.

LA SUIVANTE.

Voyons, qui êtes-vous?

CLARICE.

La veuve d'un des plus honnêtes-hommes du monde, qui m'a laiſſée ſans bien, & qui a toujours eu du malheur dans tout ce qu'il a entrepris.

LA SUIVANTE.

Ah! que voulez-vous? quand on a le plaiſir d'être le plus honnête-homme du monde, il ne faut guères s'attendre au plaiſir d'être heureux:

on ne ſçauroit avoir tant de plaiſirs à la fois. Mais à votre âge, faite comme vous êtes, comment vivez-vous?

CLARICE.

Oh! d'une maniere irréprochable. Je défie la médiſance de pouvoir attaquer ma conduite.

LA SUIVANTE.

Fort bien: vous êtes donc très-retirée.

CLARICE.

Autant que la plus rigide vertu l'exige. Je ne vois point d'homme chez moi; & quand il y en a quelqu'un qui m'aborde ailleurs, je lui parle avec une réſerve, avec une modeſtie qui doit certainement m'attirer ſon eſtime, & même ſon cœur, s'il eſt vrai que je ſois aimable, comme je l'ai ſouvent entendu dire.

LA SUIVANTE.

A merveille: & avec tout le ſoin que vous prenez de fuir les hommes, il ne s'en préſente pas un.

CLARICE.

Pas un ſeul.

LA SUIVANTE.

Eſt-il poſſible?

CLARICE.

Pas un, du moins qui parle de mariage.

LA SUIVANTE.

Ah! la Beauté indigente dans la plus honnête femme du monde a encore ce malheur-là; preſque perſonne ne l'épouſe.

CLARICE.

Vraiment! ſi je voulois des Amants, j'en trouverois de reſte.

LA SUIVANTE.

Et des Amants riches?

CLARICE.

Opulents, & même généreux: mais qu'eſt-ce que j'y gagne? Ces Amants ſi riches n'ont que de l'amour pour moi.

LA SUIVANTE.

Eh! que voulez-vous donc qu'ils aient? de la haîne?

CLARICE.

Je veux dire qu'ils ne ſont qu'amoureux, & point tendres; ils ne penſent point ſérieuſement; ils ne propoſent que d'aimer.

LA SUIVANTE.

Mais la propoſition eſt galante.

CLARICE.

Oui: mais ils veulent bien de moi, & non

pas de ma main; ils ne ſoupirent pas dans les règles.

LA SUIVANTE.

Ah! oui-dà, je vous comprends. Eh bien?

CLARICE.

Eh bien! je viens prier la Fortune de me procurer un Mari qui me mette à mon aiſe, au lieu de tant d'Amants, dont les intentions m'offenſent.

LA FORTUNE, *qui, de deſſus ſon Tróne a entendu tout ce Dialogue, ſe leve & dit:*

Ah! quel verbiage! Renvoyez cette femme-là, renvoyez-la: elle tient des diſcours d'une fadeur, d'une platitude qui me donne des vapeurs.

QUATRIEME FEUILLE.

LA ſource la plus ordinaire des crimes qui ſe commettent dans le monde, ce n'eſt pas la pauvreté, comme on le croiroit; c'eſt la honte qu'elle fait à ceux qui la ſouffrent.

Mille gens ſeroient pauvres avec patience, s'ils n'avoient que la peine de l'être; ou du moins, ils ne ſeroient point d'efforts criminels pour ſortir de leur pauvreté, ſi elle n'étoit que fatiguante: mais elle eſt honteuſe.

Un homme fait mauvaiſe chere, il eſt mal vétu, mal logé, mal chauffé; il n'y a pas encore-là de quoi le tenter d'être coupable, pour ceſſer d'être malheureux.

Mais on le mépriſe parce qu'il eſt pauvre, ou bien on le mépriſera ſi on ſçait qu'il l'eſt; & à la fin on le ſçaura: car il n'a pas de quoi empêcher qu'on ne le découvre: il faut du bien pour pouvoir cacher qu'on en manque, de ſorte qu'il eſt mépriſé ou qu'il va l'être; & voilà ce qui le perd.

Son voiſin eſt riche, & il lui pardonneroit de dîner mieux que lui; mais ſon voiſin eſt glorieux

de ce qu'il dîne mieux que lui : ſon voiſin a des amis qui l'honorent ; & lui, tout le monde le laiſſe-là. On dit en parlant de lui : ce pauvre Monſieur un tel ! Il entre dans une maiſon, dans une aſſemblée ; il ſent qu'on le reçoit comme une figure hétéroclite & moquable, dont on a la pudeur de ne pas rire encore ; mais dont il eſt ſûr qu'on rira, quand elle n'y ſera plus : ſa préſence fait tomber la converſation : on lui dit, allez-vous-en, à force de ne lui rien dire. Va-t-il ailleurs : il n'eſt rien, en quelque droit qu'il aille : il n'a ni tort, ni raiſon avec perſonne ; il ne vaut la peine, ni d'être perſuadé, ni d'être contredit. Voilà ce que la pauvreté a d'affreux.

¶ Quelle folle, quelle impertinente, quelle funeſte inconſéquence dans les mœurs des hommes ! Ils puniſſent de mort celui qui eſt convaincu d'avoir fait un crime pour ceſſer d'être pauvre, & puniſſent de mépris celui qui a le courage de reſter pauvre.

Quel monſtrueux mélange de démence & de raiſon, de dépravation & de juſtice !

La plus étonnante choſe du monde, c'eſt qu'il y ait toujours ſur la terre une maſſe de vertu qui réſiſte aux affronts qu'elle y ſouffre, & à l'encouragement qu'on y donne à l'iniquité même ; car tous

tous les honneurs ſont pour l'iniquité, quand elle peut échapper aux loix qui la condamnent.

Et aſſurément, il y a plus de coupables honorés dans le monde, qu'il n'y en a de punis.

Combien de fois rachete-t-on ſon crime par le gain du crime même!

Il faut que les hommes portent dans le fond de leur âme un furieux fonds de juſtice, & qu'ils aient originairement une bien forte vocation pour marcher dans l'ordre, puiſqu'il ſe trouve encore d'honnêtes-gens parmi eux.

L'iniquité devroit abſorber toute la terre, à la maniere dont on vit.

La peur du châtiment arrête beaucoup de méchants, dira-t-on. J'en conviens; mais penſez-vous que cette peur-là pût ſuffire pour la ſûreté générale? Vous imaginez-vous que ce ſoit-là tout le myſtere de la conſervation des hommes, & qu'il ne faille que cela pour mettre le monde à l'abri du déluge de crimes qui l'inonderoit?

Vous vous trompez. S'il n'y avoit que ce reſſort-là qui jouât en notre faveur, il manqueroit bientôt. Il eſt pourtant fort: mais c'eſt parce qu'il eſt joint à d'autres; car il ne ſeroit rien tout ſeul.

L'iniquité aboliroit bientôt juſqu'à ces châtiments qu'elle s'eſt donnés pour frein à elle-même.

Ce qui garantiroit l'homme inique, ce ne ſeroit donc pas la prudence qu'il auroit de faire des loix contre ceux qui lui reſſemblent. Il ne les reſpecteroit pas lui-même, & donneroit l'exemple de ne les pas reſpecter.

Le nombre des coupables qu'il faudroit punir ouvriroit les yeux aux coupables mêmes.

Ils ſeroient bientôt abſous, puiſqu'ils ſeroient les plus forts.

A quoi bon les loix que nous avons établies pour notre ſûreté, diroient-ils ? Quel ſeroit l'abus de les ſuivre, puiſque le remede qu'elles apportent eſt auſſi cruel que le mal que nous avons prétendu arrêter par elles ! Si on vouloit les obſerver, il faudroit leur ſacrifier autant d'hommes, que notre méchanceté s'en immoleroit. Ce n'eſt donc pas la peine d'avoir égard à ces loix ; &, tout bien compté, il n'y a qu'à reſter comme nous ſommes, & nous entre-déchirer comme à l'ordinaire. Que chacun prenne ſes précautions : cela ſera plus ſimple, & reviendra au même.

Figurez-vous, par exemple, qu'on tient le diſcours ſuivant :

Nous ſommes tous méchants : ainſi nous allons tous nous entre-détruire.

Pour remédier à cela, convenons de mettre à

mort ceux qui feront tel & tel désordre ; & voilà la convention faite. Il ne manque à ce prudent traité, pour sa validité, qu'une petite chose ; c'est d'être passé entre des créatures capables de l'observer.

Mais ceux qui ont eu l'esprit de le faire sont des méchants, qui, à la fin, s'indigneront eux-mêmes & de le voir violer par leurs camarades, & de l'impudence que ces camarades auront de prétendre qu'ils l'observent, & de l'abus immanquable qu'on fera de ce traité-là au préjudice des uns, & en faveur des autres ; & voilà le désordre & la confusion qui recommencent.

Mais à ces créatures, à qui le besoin de vivre heureux a fait faire ces loix, & à qui le même besoin les fera mépriser, glissez-leur dans le fond de l'âme, comme Dieu a fait, la connoissance de ce Dieu même : frappez-les d'une impression d'amour pour la vertu : mettez en eux une certaine lumiere, qui leur rende le crime aussi horrible, aussi condamnable qu'il est funeste ; & l'innocence aussi louable, qu'elle est utile & nécessaire : donnez-leur enfin des idées de justice.

Et, après cela, qu'ils fassent des loix, qu'ils jurent de détruire ceux qui oseront les enfreindre.

Je comprends alors que le traité tiendra, & que la peur du châtiment, ajoutée à tout ce que je viens de dire, balancera leur iniquité, & leur procurera une certaine médiocrité de paix, telle que nous l'avons dans ce monde, & telle que nous ne l'aurions point, ſi tout ce que j'ai dit manquoit à l'homme.

La crainte de ce Dieu que les hommes connoîtront s'affoiblira; ils oublieront Dieu même. N'importe, l'idée en reſtera parmi eux; elle ne périra jamais, elle fera des vertueux ou des hypocrites; & les hypocrites ſeront des méchants qui n'oſeront l'être autant qu'ils le voudroient bien.

L'hypocriſie, toute affreuſe qu'elle eſt, ſert à l'ordre.

Un homme qui aime la vertu en force dix autres qui n'en ont point à faire comme s'ils en avoient.

Il faut en avoir, ou en feindre, ou du moins dire qu'on en a, même avec ceux qui n'en ont point. On ne ſçauroit donner un autre ton au monde, tout corrompu qu'il eſt.

¶ L'homme eſt glorieux, & on ne doit pas s'en étonner. Il n'étoit fait que pour avoir un Maître, qui eſt Dieu; & le péché lui en a donné mille, dont la ſupériorité lui eſt toujours étrangere & doulou-

reuſe, quelque néceſſaire qu'elle lui ſoit aujourd'hui.

Cette ſupériorité même, ceux qui l'ont ſur les autres n'en ſont pas plus heureux ; ils n'étoient pas faits pour une place que le péché eſt cauſe qu'ils occupent : ils devoient être mieux qu'ils ne ſont.

¶ Les gens pieux, ceux qui ſervent Dieu, ſont, de tous les hommes, les plus fiers & les plus ſuperbes; car ils n'ont que Dieu pour Maître, ils n'obéiſſent qu'à lui-même, en obéiſſant aux hommes. C'eſt toujours Dieu qu'ils voient dans chaque homme à qui Dieu veut qu'ils ſoient ſoumis : c'eſt toujours lui qu'ils ſervent. Auſſi n'y a-t-il point de ſerviteurs ni plus fideles, ni plus ſûrs.

Les Rois de la terre (il doit être permis de le leur dire) n'ont point de meilleurs ſujets que ceux qui ne ſont ſoumis qu'au Maître des Rois mêmes.

¶ Voici la ſuite des Scènes que nous avons trouvées, & qui roulent ſur le projet dont nous avons déjà donné quelque choſe dans la derniere Feuille, & qui porte pour titre :

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.

LA SUIVANTE *de la Fortune, qu'on a ci-devant nommée*; LA DAME, LA VERDURE, LA FORTUNE *ſur ſon Trône.*

LA SUIVANTE.

DÉESSE, fera-t-on approcher tous les Étrangers qui ſont venus vous demander votre ſecours?

LA FORTUNE.

Qu'ils paroiſſent.

LA VERDURE.

(C'étoit apparemment lui qui parloit le premier à la Fortune; mais nous n'avons trouvé ſa Scène que la ſeconde.)

Il ſalue, & dit:

Madame.

LA SUIVANTE.

Taiſez-vous, vous manquez de reſpect à la Déeſſe; il eſt trop familier de s'adreſſer directement à elle. Je vous interrogerai, vous me ré-

pondrez, & la Déeſſe décidera : c'eſt ainſi que cela ſe pratique; apprenez la cérémonie.

LA VERDURE, *ſaluant.*

Je ſupplie Sa Majeſté de pardonner à l'ignorance de ſon très-humble ſujet.

LA SUIVANTE.

Vous n'êtes pas non plus dans une poſture aſſez ſoumiſe : on ne paroît qu'en eſclave devant elle. A genoux, la Verdure, à genoux.

LA VERDURE.

M'y voilà.

LA FORTUNE, *de deſſus ſon Trône.*

Interrogez-le avec bonté; je ſuis volontiers favorable aux mortels de ſon eſpece; j'ai du foible pour eux. Je trouve celui-ci un joli garçon; il a je ne ſçais quoi d'ardent & de hardi dans la phyſionomie qui me plaît. Son ajuſtement même eſt de mon goût; cet habit-là me gagne.

LA VERDURE, *dans ſa joie, relevant un genou :*

Ah ! Madame, mon habit, ma phyſionomie & moi, nous ſommes tous trois bien honorés de vous plaire, & votre Hauteſſe me traite d'une maniere....

LA SUIVANTE.

Paix, vous dis-je, & à genoux.

LA VERDURE.

Excuſez mon tranſport.

LA FORTUNE.

Paſſez-lui quelque choſe; je ne me pique pas d'être ſi fiere avec lui.

LA VERDURE, *charmée.*

Ah, ah!

LA FORTUNE.

Demandez-lui ce qu'il veut. Pourquoi ne l'ai-je pas déjà trouvé chez moi? Le ſaut qu'il falloit faire l'auroit-il arrêté? Comment le deſir de venir à moi ne lui a-t-il pas fermé les yeux? Vîte, qu'il nous diſe ce qui l'a arrêté. Mais que notre ami réponde à ſon aiſe, & qu'il prenne une poſture moins gênante; je lui épargne cet abbaiſſement-là.

LA SUIVANTE.

Levez-vous.

LA VERDURE.

J'obéis.

LA SUIVANTE.

Qui êtes-vous?

LA VERDURE.

Chevalier de l'Arc-en-ciel.

LA SUIVANTE.

Je le vois bien, & je vous demande ce qu'étoient vos parents.

LA VERDURE.

Je n'en ſçais rien; je ne les ai jamais connus.

LA SUIVANTE.

Vous les avez donc perdus au berceau?

LA VERDURE.

Non: ce ſont eux qui m'ont perdu; & je fus trouvé par un Commiſſaire.

LA FORTUNE, *deſcendant de ſon Trône.*

Ah! je n'y ſçaurois tenir: venez, mon fils; venez, digne objet de ma complaiſance; que je vous embraſſe. Combien de qualités n'apportez-vous pas pour me plaire! Je ne m'étonne plus du penchant que j'avois pour vous.

LA SUIVANTE, *à part.*

La Fortune deviendra folle de ce garçon-là. (*Haut.*) Pourquoi n'avez-vous pas ſauté? Où eſt l'intrépidité que doit vous inſpirer une auſſi heureuſe naiſſance? Chez qui êtes vous aujourd'hui?

LA FORTUNE, *ſe remet ſur ſon Trône.*

LA VERDURE.

Chez un homme que la Déeſſe a comblé de ſes grâces, dans le temps qu'elle logeoit rue

Quinquempoix; & il ne tient pas à lui que je ne change d'état; il y auroit long-temps que je diſpoſerois moi-même de la couleur de mon habit, ſi je voulois l'en croire.

LA SUIVANTE.

Eh! que vous dit ce Seigneur moderne?

LA VERDURE.

Qu'il me donnera des emplois; qu'il me fera riche, ſi je veux épouſer Liſette, ci-devant une petite Femme-de-chambre extrêmement jolie, tout-à fait mignonne vraiment, & parfaitement nippée. Ce ſeroit, ma foi, un bon petit ménage tout dreſſé, & qui n'attend que moi pour devenir honnête; mais, néant.

LA SUIVANTE.

Eh! qu'eſt-ce qui vous arrête?

LA VERDURE.

C'eſt que je ne l'épouſerois qu'en ſecondes noces. Mon Maître m'eſt un peu ſuſpect; je n'aime pas les veuves dont le mari vit encore.

LA FORTUNE.

Ah! le benêt! ah le ſot! J'en allois faire mon enfant gâté. Allons, qu'il ſe retire: je ne veux plus le voir.

LA VERDURE.

Mais, ma Déeſſe.

LA SUIVANTE.

Allez-vous-en, vous reviendrez une autre fois; mais ne reparoiſſez que bien déterminé.

AUTRE SCENE.

En ce moment paroît M. RONDELET, *qui paſſe en chantant, & qui dit :*

TRA, la, ra, ra, ra... Bon jour, Meſdemoiſelles; ou bien, bon jour, Meſdames : car vous autres filles, ou femmes, vous vous reſſemblez toutes; n'eſt-ce pas?

LA SUIVANTE.

Vous avez l'abord familier.

M. RONDELET.

C'eſt que je ſuis ſans façon: je n'ai point le talent des compliments; auſſi je n'en fais gueres.

LA SUIVANTE.

Ce n'eſt pas de cette maniere qu'on ſe préſente ici.

M. RONDELET.

Eh ! comment donc s'y prendre? on ne ſçauroit ſe préſenter qu'en ſe montrant : eh bien ! je me montre, me voilà. A qui en avez-vous? qui eſt-ce qui vous fâche?

LA SUIVANTE.

A peine avez-vous fait la révérence.

M. RONDELET.

J'en ai fait plus de trois ; mais c'eſt que je les tire un peu courtes : c'eſt ce qui fait qu'elles ne paroiſſent rien. Tenez, en voilà encore une, & puis deux, & puis des compliments. Bon jour, mes enfants, ſerviteur très-humble ; comment vous portez-vous ? dites-moi que vous vous portez bien, je dirai que j'en ſuis bien-aiſe ; & puis, voilà qui eſt fini.

LA FORTUNE *rit de ſon Siége.*

Ah, ah, ah, ah. Il me divertit beaucoup.

M. RONDELET.

Tout de bon ? ah, ah, ah ! Folichonne.

LA SUIVANTE.

Ah, ah, ah ! il eſt en effet très plaiſant.

M. RONDELET.

Elles ſont, ma foi, charmantes.

LA SUIVANTE.

Que cherchez-vous ici ?

M. RONDELET.

Rien ; je paſſe.

LA FORTUNE, *riant.*

Rien ! dit-il ; il ne cherche rien ? ah ! qu'il eſt original ! il n'a pas ſeulement l'eſprit de me chercher.

M. RONDELET.

J'ai pourtant l'eſprit de te trouver, comme tu vois, mon petit cœur.

LA SUIVANTE.

En voici bien d'une autre ! Déeſſe, il vous tutoie.

M. RONDELET.

Voilà comme Monſieur Rondelet en uſe avec ceux qu'il aime.

LA FORTUNE.

Rondelet ? il s'appelle Rondelet ? ſon nom même eſt comique.

LA SUIVANTE.

Connoiſſez-vous la Fortune ?

M. RONDELET.

Non.

LA SUIVANTE.

Avez-vous envie de la voir, & d'être de ſes amis ?

M. RONDELET.

Oui-dà : il n'y a qu'à dire : il n'y aura point de mal à cela : qui eſt-ce qui en empêche ?

LA SUIVANTE, *à la Fortune.*

Admirez-vous comme il traite cette matiere-là ? Saluez la Déeſſe, Monſieur Rondelet ; voilà la Fortune elle-même à qui vous parlez.

M. RONDELET.

La Fortune ! Eh ! pardi, tant mieux, m'amour : je ſuis bien-aiſe que nous ayons fait connoiſſance : embraſſons-nous. Qu'elle eſt gentille ! où demeures-tu, mignonne ? je veux t'aller voir.

LA SUIVANTE, *riant.*

Et le tout ſans cérémonie ?

LA FORTUNE, *lui tendant les bras.*

Viens, mon gros benêt ; lourdaud, mon ami, viens : je veux que tu ailles chez moi. Tu ſauteras bien le foſſé, toi ; rien ne t'arrêtera : tu n'y entends point de fineſſe, & je te tiendrai la main moi-même. Saute ; je vais t'aller joindre.

M. RONDELET, *ſautant.*

Grand-merci : je t'attends, au moins.

AUTRE SCENE.

LA SUIVANTE, LA FORTUNE, HERMIDAS.

LA SUIVANTE.

Voici un nouveau Client; reprenez votre gravité ordinaire.

LA FORTUNE.

Je n'ai garde de faire autrement, je ne badine pas avec tout le monde.

(*Monſieur Hermidas s'avance.*)

HERMIDAS, *à la Suivante.*

Me tromperois-je, Madame? n'eſt-ce pas ici la Fortune? & ce prodige de beauté dont l'aſpect enchante, ne m'annonce-t-il pas que c'eſt la Fortune elle-même qui paroît à mes yeux?

LA SUIVANTE, *imitant ſon ton.*

Pouvez-vous en douter à la prodigieuſe éloquence qu'elle vous inſpire? (*A part.*) Quel original!

HERMIDAS.

Puis-je avoir l'honneur de la haranguer?

LA SUIVANTE.

Non, J'opine à la ſuppreſſion de la harangue. La Déeſſe n'a point de goût pour la période.

HERMIDAS.

Je me flatte que ma harangue lui plairoit.

LA SUIVANTE.

Celles de Ciceron l'étourdiſſent.

HERMIDAS.

A l'air ſérieux que vous prenez, aurois-je le malheur d'être importun?

LA SUIVANTE.

C'eſt un accident qui vous menace.

HERMIDAS.

Faſſe le Ciel qu'il ne m'arrive pas.

LA SUIVANTE.

Vous l'éviterez en abrégeant; expédions: quel homme êtes-vous?

HERMIDAS.

Un Amateur des Belles-lettres.

LA SUIVANTE.

Quoi! des lettres de l'Alphabet?

HERMIDAS.

Non. Je ſuis ce qu'on appelle communément un Bel-Eſprit.

LA

LA FORTUNE *s'écriant de ſon Trône d'un air ennuyé.*

Un Bel-Eſprit !

LA SUIVANTE, *en bâillant.*

Un Bel-Eſprit ! c'eſt fort bien fait à vous.

LA FORTUNE *bâille.*

Ah !

HERMIDAS.

Que dit la Déeſſe ?

LA SUIVANTE.

Elle bâille.

HERMIDAS.

Auroit-elle la bonté d'accepter un Livre que je lui dédie.

LA SUIVANTE, *nonchalamment.*

Eh ! comme il vous plaira ; mais la Déeſſe ne dit guères, & je vous dis qu'elle bâille.

LA FORTUNE.

Dites-lui que je le remercie. Bon ſoir. Qu'on tire mon rideau.

HERMIDAS.

Eſt-ce que la Déeſſe va s'endormir ?

LA SUIVANTE.

Oui, c'eſt votre Livre & ſa dédicace qui opèrent : tout ce qui eſt bel-eſprit l'invite aſſez au

ſommeil; & moi qui vous parle, je lui reſſemble un peu là-deſſus. Bon ſoir.

HERMIDAS.

Comment! bon ſoir! J'allois vous lire quelque choſe de mon livre.

LA SUIVANTE.

Oh! cela n'empêche pas que vous ne liſiez, ſur-tout la Préface: nous n'en dormirons que mieux.

HERMIDAS.

Eſt-ce-là l'accueil qu'on fait ici aux gens comme moi? Il me prend envie de vous réveiller par une Chanſon.

LA SUIVANTE.

Ah! oui-dà: c'eſt une autre affaire. Voyons.

LA FORTUNE, *ſe réveillant.*

Il me ſemble que j'entends parler de Chanſon; Eſt-elle jolie?

HERMIDAS.

Oui, Madame, c'eſt une Chanſon de Guinguette.

LA FORTUNE.

Ah! c'eſt encore ce Bel-Eſprit. Que me veut-il? Eſt-ce un Laurier qu'il demande? Je n'en ai point qui lui convienne. Cet homme-là ſe mé-

prend: qu'il s'adreſſe à Apollon; qu'il lui porte ſes Belles-lettres: je ne connoîs que des Lettres-de-Change: rendez-lui ſon porte feuille; qu'Apollon y faſſe honneur: ce n'eſt point à moi à payer ſes dettes.

(*Elle ſe rendoit.*)

HERMIDAS.

Je vous demande pardon de vous avoir cru ſenſibles à de belles choſes.

LA SUIVANTE.

Monſieur le Bel-Eſprit, vous faites quelquefois des Vers, ſans doute?

HERMIDAS, *s'en-allant.*

Vous en ſçaurez des nouvelles.

LA SUIVANTE.

N'y manquez pas: voilà de quoi faire contre nous une belle & bonne Epigramme qui nous apprenne à vivre; car cela eſt honteux.

HERMIDAS.

Vous ne la ſentiriez pas.

LA SUIVANTE.

Attendez: nous ne vous donnons rien; mais du moins emportez un conſeil. Au-lieu de faire de ſi belles choſes, & de les dédier à la Fortune, qui n'y entend rien, dédiez vos ouvrages à la

malice humaine : elle eſt riche ; elle vous paiera bien ; la bonne Dame n'eſt pas délicate ſur tout ce qui l'amuſe. Avec elle, il vous en coûtera la moitié moins de peine, pour avoir de l'eſprit: vous brillerez avez une commodité infinie ; & ce ſera le Pérou pour vous.

(*Hermidas ſort, en levant les épaules.*)

AUTRE SCENE.

LA FORTUNE, LA SUIVANTE.

LA FORTUNE, *ouvrant les yeux, comme ſe réveillant.*

CE Harangueur eſt-il parti ?

LA SUIVANTE.

Oh ! il emporte ſon congé en bonne forme.

LA FORTUNE.

Je me ſauve de peur qu'il ne revienne; qu'on m'attelle mon Char pour l'Opera-Comique.

LA SUIVANTE.

Voici encore un Client.

(*C'eſt Lucidor qui paroît.*)

Mais il ne vous arrêtera pas ; ce n'eſt qu'un honnête-homme.

LA FORTUNE.

Eh bien ! cet honnête-homme, qu'il ſaute, ou que le Ciel l'aſſiſte.

LA FORTUNE *s'en-va avec toute ſa ſuite.*

LA SUIVANTE, *à Lucidor.*

Vous avez entendu ce qu'a dit la Fortune : eh bien ! qu'il ſaute ; & moi je vous répete après elle : eh bien ! ſautez donc.

LUCIDOR.

Mes petites vertus me ſont cheres, & je voudrois bien ne les point donner à ramaſſer au Scrupule : j'aimerois mieux qu'on fît mon Epitaphe, que la leur.

LA SUIVANTE.

En ce cas là, que le Ciel vous aſſiſte ; comme dit la Déeſſe : mais tenez, voici le Grand-Prêtre de la Déeſſe : remettez-vous entre ſes mains. Il va vous débarraſſer de vos ſcrupules par la plus petite opération du monde.

CINQUIEME FEUILLE.

Réflexions ſur les Coquettes.

LES Coquettes ne s'aiment pas, & ne ſont pourtant bien que lorſqu'elles ſont enſemble. Sçavez vous ce qu'elles cherchent en ſe prenant pour compagnes? le plaiſir de l'emporter l'une ſur l'autre: elles vont pourvoir à la nourriture de leur vanité, & faire aſſaut de charmes; ce ſont des viſages, des tailles, des mines & de bons airs qui vont lutter enſemble.

Aſſurément je ſuis ou plus belle, ou plus jolie, ou plus aimable que Doris, dit Julie en ſon particulier: mais à la certitude que j'en ai, & que mon miroir m'en donne, il ſeroit délicieux d'y ajouter une autre preuve; & c'eſt la preuve de fait.

Julie ne me vaut pas, dit de ſon côté Doris; je l'efface; j'ai bien d'autres grâces qu'elle, & je n'ai pas beſoin d'en être plus sûre que je le ſuis: mais quelques certitudes de plus ne gâteront rien; allons les multiplier, pour les rendre plus vives:

mon amour-propre ſe chicanne quelquefois là-deſſus; allons le raſſaſier d'évidence.

Et voilà Doris & Julie qui vont ſe trouver. Elles s'embraſſent en s'examinant ſourdement d'un œil critique. Doris croit étonner Julie par ſes grâces, & Julie s'imagine que les ſiennes inquiètent Doris, & lui font peur.

Il eſt cinq ou ſix heures du ſoir; où ira-t-on? au Spectacle, ou aux Tuileries? & là, de quelque maniere que les choſes tournent, que leur vanité ait lieu de s'y applaudir, ou non, ne craignez pas qu'il y ait aucune de nos deux femmes qui rabatte de ſa confiance.

L'amour-propre des femmes veut bien avoir le régal de ſe convaincre qu'il ne s'en fait pas trop accroire: mais s'il arrive quelque choſe qui ne lui ſoit pas favorable, il ſçaura bien y remédier; tout ce qui prouvera contre lui ne prouvera rien.

Menons nos deux Coquettes aux Tuileries: vous les voyez qui s'y promenent; elles ſe tiennent ſous le bras. Ah! les bonnes amies! Que croyez-vous qu'elles penſent, & que chacune d'elles diſe intérieurement à l'autre?

Venez, Madame, venez, Coquette que vous êtes; venez orner mon triomphe, & voir confondre la vanité que vous avez ſans doute de croire

que vous êtes auſſi aimable que moi; avancez, que je vous montre le contraire: nous voici en bon lieu pour vuider notre différend.

Et là-deſſus, elles marchent à grands pas: vous les entendez éclater de rire en parlant.

Eh! de quoi parlent elles? elles ne le ſçavent pas elles-mêmes; ce ſont des mots qu'elles prononcent, afin d'ouvrir la bouche avec grâce.

De quoi rient elles? De rien. Ce n'eſt-là qu'une coquetterie; ce n'eſt que pour faire du bruit, pour en paroître plus vives, plus bruyantes, plus diſſipées; pour en tenir plus de place; pour attirer l'attention de ces hommes qui ſe promenent auſſi, qui viennent à elles, & qui en paſſant vont juger nos Coquettes.

Quatre hommes ſont paſſés: il y en a trois qui n'ont regardé que moi, dit Doris en elle-même, & j'aurois eu le quatrieme, s'il n'avoit pas regardé ailleurs en paſſant, ou ſi par haſard ſes yeux ne s'étoient pas d'abord trouvés ſur Julie.

Ainſi je penſe qu'il eſt clair que je vaux mieux qu'elle: il n'y a pas à en douter; c'eſt une affaire de calcul: j'ai trois contre un; & cet un, je l'aurai au retour.

Que répond à cela Julie? convient-elle qu'elle a perdu? Oh! que non. Elle a fort bien vu ces

trois hommes n'honorer effectivement que ſa compagne de leurs regards; elle n'a eu que le quatrieme, elle le ſçait : c'eſt un fait qu'elle ne peut conteſter.

Mais qu'eſt-ce que cela conclut? Rien. C'eſt que Doris a fixé les trois autres par un fracas de coquetterie ſupérieure à la ſienne, par un ton de voix d'une hauteur indécente, par des regards effrontés qui ne manquent jamais d'arrêter les hommes, qui les débauchent, qui ſubornent leur jugement. Doris n'a pas les yeux plus beaux qu'elle, pas même ſi beaux : mais elle les a plus hardis; elle les jette à la tête: & c'eſt parce qu'ils ont moins de modeſtie, moins de pudeur qu'on s'y eſt arrêté préférablement aux ſiens, qui, à modeſtie égale, n'auroient pas ſouffert de concurrence.

Que Doris plaiſe à ce prix là, ajoûte Julie: je ne lui envie pas la miſérable vanité qu'elle en tire; & ſi elle appelle cela être plus aimable qu'une autre, à la bonne heure: mais ſi on vouloit étaler ſa gorge, comme elle, avoir les épaules auſſi découvertes, l'air auſſi déhanché, & une figure auſſi cavaliere, elle n'auroit pas beau jeu.

Pendant que Julie tient ce petit dialogue en elle-méme, & ſe conſole ainſi du déſagrément de

cette premiere aventure, une autre troupe d'hommes paſſe; & Julie, dont la gorge (quoi qu'elle en diſe) n'eſt pas mieux vétue que celle de Doris, ne s'y prend pas plus honnêtement, ni plus loyalement que ſa rivale, pour triompher cette fois-ci. Elle imagine à ſon tour quelque vivacité, quelque folie; par exemple, un cri pour un faux-pas, & qui fait que ces hommes la regardent la premiere.

Il eſt vrai qu'enſuite, pour retenir leurs yeux ſur elle, il en coûte aux ſiens autant de hardieſſe & de corruption qu'elle en a reproché à ceux de ſa compagne: mais tout cela lui échappe; elle ne s'en apperçoit pas; ſa rivale n'a d'abord gagné qu'en trichant: pour elle, elle a gagné de bon jeu, comme qui diroit par la force des cartes.

Mais, Meſdames, leur dirois-je, eſt-ce-là vaincre? Êtes-vous venues diſputer d'effronterie ou de beauté? Car aucune de vous, ce me ſemble, ne peut ſe flatter de l'emporter ici comme belle.

Et en ceci pourtant je crois que je me trompe moi-même.

Entre deux femmes qui, en pareil cas, ſe ménagent auſſi peu l'une que l'autre, c'eſt, ſans difficulté, l'immodeſtie de la plus jolie qui pique le plus.

Ainſi, il y a toujours combat de beauté entr'elles.

¶ La Coquette, ne ſçait que plaire, & ne ſçait pas aimer; & voilà auſſi pourquoi on l'aime tant.

Quand une femme nous aime autant qu'elle nous plaît, pour l'ordinaire elle ne nous plaît pas longtemps: ſon amour nous a bientôt fait raiſon du pouvoir de ſes charmes.

La femme vertueuſe, avérée pour telle, & par conſéquent inacceſſible à la fleurette, quelque aimable qu'elle ſoit, n'a plus de ſexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'eſt plus une femme pour eux, elle ne leur eſt bonne à rien. Dites-leur: elle eſt belle femme; ils vous répondront, fort belle. Mais c'eſt un mot qu'ils diſent, & non pas une réflexion qu'ils font avec vous.

Les vraies Coquettes n'ont l'âme ni tendre, ni amoureuſe; elles n'ont ni tempérament, ni cœur. Je crois qu'il ne leur en coûteroit rien d'être ſages, s'il ne falloit pas quelquefois manquer de ſageſſe pour garder leurs Amants. Leurs bontés, toujours rares, ne ſont pas des foibleſſes; ce ſont des prudences. Elles n'ont pas beſoin d'être foibles; mais vous avez beſoin qu'elles le ſoient un peu.

Un homme ſeroit bien honteux de tous les tranſ-

ports qu'il a auprès d'une Coquette qu'il adore, s'il pouvoit ſçavoir tout ce qui ſe paſſe dans ſon eſprit, & le perſonnage qu'il fait auprès d'elle; car elle n'a point de tranſports, elle eſt de ſang froid, elle joue toutes les tendreſſes qu'elle lui montre, & ne ſent rien que le plaiſir de voir un fou, un homme troublé, dont la démence, l'ivreſſe & la dégradation font honneur à ſes charmes. Voyons, dit-elle, juſqu'où ira ſa folie, contemplons ce que je vaux dans les égarements où je le jette. Que de ſoupirs! Que de ſerments! Que de diſcours emportés & ſans ſuite! Comme il m'adore! Comme il m'idolâtre! Comme il ſe taît! Comme il me regarde! Comme il ne ſçait ce qu'il dit! Allons, ma vanité doit être bien contente: il faut que je ſois prodigieuſement aimable; car il eſt prodigieuſement fou.

Quelquefois auſſi ſe trompe-t-elle. Cet homme, qu'elle appelle fou, peut n'être de ſon côté qu'un fripon, qui croit avoir attendri la friponne, & qui s'écrie en lui même: ah! que je ſuis aimable, & qu'elle eſt folle!

On parle des Coquettes, on en parle devant des Coquettes même. On leur dit qu'il eſt honteux de l'être. Elles le diſent auſſi de la meilleure foi du monde. Elles ne s'aviſent pas de penſer qu'on

parle d'elles ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'on n'en parle point non plus. Elles plaiſent à tout ce qu'il y a d'hommes là ; & on ne trouve point Coquette une femme qui plaît, on ne la trouve qu'aimable.

Je n'aime pas les Coquettes, vous dit un homme qui fait le délicat en fait de femmes ; &, de toutes les femmes, la plus Coquette, c'eſt celle qu'il aime & qu'il adore.

¶ Que veulent dire la plupart des Romans ? Ils nous font des Amants ſi fideles, qu'ils ont le courage de faire les cruels avec les plus belles femmes du monde qui ſe jettent à leur tête. Ils ne ſont pas ſeulement tentés de jetter un regard ſur elles : le tout parce qu'ils ont une Maitreſſe. Cela ne vaut rien, & n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable.

Il ſeroit pourtant beau qu'un homme, en pareil cas, réſiſtât ; encore ſeroit-ce du beau qui choqueroit la vue. On le ſouffriroit dans un Chrétien, on ne l'aimeroit pas dans un galant-homme.

Des Femmes mariées.

¶ Les hommes diſent que les femmes ont la foibleſſe en partage : cela peut être vrai en ſoi. Mais avons-nous droit de le dire, ou même de le croire ?

Examinons, par exemple, la diſtribution des devoirs que nous avons faite dans le mariage entre des créatures ſi foibles, & nous qui ſommes ſi forts; & nous verrons ſi la balance eſt égale.

Marions une fille à un brutal : il n'y a que trop de ces Meſſieurs-là ; de quel ton quelquefois ne parle-t-il pas à ſa femme? Taîſez-vous, Madame ; je le veux ; laiſſez-moi en repos ; vous ne ſçavez ce que vous dites; je le veux.

Que ce ſuperbe *je le veux*, eſt humiliant! Le dernier des eſclaves s'y accoutume-t-il? Y a-t-il d'âme pour qui il ne ſoit pas ſanglant? Il écrâſe l'amour-propre; & j'ai pitié d'une femme dont on outrage juſques-là la dignité de Compagne, dont on anéantit la volonté juſqu'à cet excès.

L'Infortunée ſe plaint-elle, (vous diroient les femmes) c'eſt encore pis ; le brutal s'en offenſe. Se révolte-t-elle à force de récidives : elle eſt perdue ; les Loix l'attendent pour la condamner, pour la punir de n'avoir pas la force de mourir dans le ſilence.

Que faut il donc qu'elle faſſe? Hélas ! lui dira-t-on, cela eſt bien fâcheux ; tâchez de prendre patience : vous n'avez de reſſource que dans vos vertus ; & c'eſt comme ſi on lui diſoit : ſouffre, pleure, gémis, ſoupire, pratique des vertus impraticables, & tâ-

che de te traîner ainſi juſqu'à la mort, d'attraper le mieux que tu pourras la fin de ta vie ; voilà tous les remedes qu'on ſçache à ta peine, la patience & la mort.

Qu'on nous cite un ſeul article où nous ne ſoyons pas maltraitées ; (ajouteront les femmes :) car ce ſont toujours elles que je fais parler.

Une femme ſe comporte mal ; elle a des Amants ; elle trahit la fidélité conjugale. Point de quartier pour elle : on l'enferme, on la ſéqueſtre, on la réduit à une vie dure & frugale, on la déshonore, & elle le mérite.

Mais que fait-on à un mari qui eſt infidele, qui a des Maitreſſes, qui vit avec elles, qui ſe ruine pour elles, lui, ſa femme & ſes enfants? Que lui fait-on ? Le voilà dans le cas où l'on enferme ſa femme.

Et remarquez que cette femme a caché ſon libertinage autant qu'elle a pu ; elle étoit même hypocrite, de peur d'être ſcandaleuſe. Son vice étoit timide, il ſe ſauvoit dans les ténèbres ; à peine en a-t-elle joui.

Jettez les yeux ſur un mari infidele. Y a-t-il rien de plus effronté que ſon libertinage ? Prend-il quelques meſures pour le cacher à ſa femme ? Eh ! qu'importe qu'elle le ſçache ? Il en ſera quitte pour

la voir pleurer. Le cachera t-il à ſes amis ? Ils n'en feront que rire. Aux indifférents ? que lui diront-ils? N'eſt-il pas le maître de ſes actions ? Ne lui eſt il pas permis de corrompre les mœurs, & de donner des exemples de vices ? Bagatelle que tout cela.

Mais ſa femme eſt punie, encore une fois. Eh ! que lui fait-on à lui? Nous le demandons. Que lui en arrive-t-il ?

Où ſont les maris qu'on enferme, qu'on ſéqueſtre? Sont-ils ſeulement déshonorés dans le monde ? Point du tout.

Monſieur un tel eſt un homme qui ſe dérange, dira-t-on. Sa femme eſt aimable, ſa maitreſſe ne la vaut pas.

Qu'eſt ce que cela ſignifie, ſa femme eſt aimable? Eſt-ce-là tout ce qu'il y a à dire.

Et quand lui-même n'eſt qu'un magot, qu'il eſt laid de viſage & d'eſprit, vous ne pardonnez pas à cette aimable femme de le trahir avec éclat, toute aimable qu'elle eſt ! Cette injuſtice-là paſſe l'imagination.

Nous diſons qu'on lui pardonne à ce mari; vraiment, qu'on ne s'en tient point-là !

Comment donc ! Son libertinage, ou plutôt ſa galanterie le rend illuſtre ; elle en fait un Héros qu'on eſt curieux de voir ; on ſe le montre au Spectacle ;

tacle ; on épie le moment qu'il vous ſalue. Où eſt-il ? ſe dit on. Il vient de paroître ; tenez, le voilà : c'eſt lui, c'eſt-là ce fameux violateur de l'ordre.

Auſſi faut-il voir combien il ſe tient droit, les airs qu'il ſe donne, & avec quelle ſuperbe confiance il produit ſon viſage.

Et pourquoi donc nous prend-on ? (continueront les femmes.) Que les hommes s'expliquent : nous abandonnent-ils l'exercice de la vertu, comme une choſe aiſée, & qui ne paſſe pas nos forces ? ou bien cette vertu eſt-elle ſi pénible, qu'elle ne puiſſe appartenir qu'à nous ? Nous ſeules, à cauſe de l'excellence de notre ſexe, méritons-nous d'en avoir, de la ſuivre, & d'être punies, quand nous en manquons ?

Les hommes au contraire ne ſont-ils pas dignes d'être vertueux ? leur indignité eſt-elle ſans conſéquence ? Si cela eſt, qu'ils ſe déclarent, & nous ne dirons mot ; nous ſerons les premieres à trouver juſtes ces punitions dont on nous accable, quand nous nous égarons, & qui ſeront alors des titres de grandeur.

Mais que les hommes aient l'audace de nous mépriſer comme foibles, pendant qu'ils prennent pour eux toute la commodité des vices, & qu'ils

nous laiſſent toute la difficulté des vertus; en vérité cela n'eſt-il pas abſurde ?

¶ Nous accuſons les femmes d'être coquettes, d'être fourbes, & méchantes. Laiſſons-les parler là-deſſus.

Si notre coquetterie eſt un défaut, Tyrans que que vous êtes, (nous diroient-elles,) qui devons-nous en accuſer que les hommes ?

Nous avez-vous laiſſé d'autres reſſources que le miſérable emploi de vous plaire ?

Nous ſommes méchantes, dites-vous ? Oſez-vous nous le reprocher ? Dans la triſte privation de toute autorité, où vous nous tenez ; de tout exercice, qui nous occupe ; de tout moyen de nous faire craindre, comme on vous craint, n'a-t-il pas fallu qu'à force d'eſprit & d'induſtrie, nous nous dédommageaſſions des torts que nous fait votre tyrannie ? Ne ſommes-nous pas vos priſonnieres ; & n'êtes-vous pas nos geoliers ? Dans cet état, que nous reſte-t-il, que la ruſe ? Que nous reſte-t-il, qu'un courage impuiſſant, que vous réduiſez à la honteuſe néceſſité de devenir fineſſe ? Notre malice n'eſt que le fruit de la dépendance où nous ſommes. Notre coquetterie fait tout notre bien. Nous n'avons point d'autre fortune que de trouver grâce devant vos yeux. Nos propres parents ne ſe défont

de nous qu'à ce prix-là; il faut vous plaire, ou vieillir ignorées dans leurs maiſons: nous n'échappons à votre oubli, à vos mépris, que par ce moyen; nous ne ſortons du néant, nous ne ſçaurions vous tenir en reſpect, faire figure, être quelque choſe, qu'en nous faiſant l'affront de ſubſtituer une induſtrie humiliante, & quelquefois des vices, à la place des qualités, des vertus que nous avons, dont vous ne faites rien, & que vous tenez captives.

¶ Un Amant eſt une eſpece de créancier qui a donné ſon cœur à une femme, & qui vient lui demander d'en être payé en même valeur.

Donnez-moi le vôtre, lui dit-il d'abord: elle le renvoie, & ne veut point entendre parler de cette dette-là.

Là-deſſus, grand procès entr'eux; il l'aſſiége de galanteries, de reſpects, d'aſſiduités, de mille tendres ſoins. C'eſt la maniere de plaider de l'Amour.

Elle y répond par des froideurs, par des refus redoublés, par des fiertés, par des fuites, par des aſſurances qu'il prend des peines inutiles; & enfin, ne ſçachant plus que dire, par des incrédulités ſur le beſoin inſupportable qu'il a, dit-il, d'être payé.

Laiſſez-moi, vous me fatiguez; vous êtes importun: & puis, vous me parlez d'une chimere: je ne vous dois rien. Elle a beau dire, point de trève de la part de l'Amant; c'eſt un plaideur obſtiné qui redouble de chicanes; ce'ſt-à-dire, d'empreſſements, d'ardeur, de plaintes, de déſeſpoir, & d'écritures en billets doux.

Que fera-t-elle? il faut bien en venir à un accommodement.

Mais eſt-il bien vrai que je vous doive? la dette eſt-elle conſtante? je ne ſçaurois me le perſuader.

Ne tient-il qu'à cela; l'Amant en jure, & en eſt cru ſur ſon ſerment.

Eh bien! nous verrons, ne me preſſez point. Soit, dit-il, mais donnez-moi toujours quelque choſe à compte. Et quoi? Un mot: dites ſeulement que je ne vous déplaîs point. Eh! qui vous dit que vous me déplaiſez?

A ce diſcours, elle rougit; c'eſt-à-dire qu'elle entre en paiement. Sa réponſe & ſa rougeur ſont deux à-comptes.

On eſt interrompu, l'Amant ſort. Quand vous reverra-t-on? Autre à-compte.

Il revient le lendemain, mais plus tard qu'à l'ordinaire. On boude. Encore un à-compte.

Il s'excuſe, il a eu des affaires indiſpenſables; il ſe met à ſes genoux, il ſoupire: on ne boude plus. Autre à-compte.

Et ainſi d'à-compte en à-compte, qu'elle lui diſtribue petit-à-petit, qu'elle fait durer plus ou moins. Il eſt enfin temps de vous payer tout-à-fait, lui dit-elle: je vous ai diſputé mon cœur autant que je l'ai pu; mais il eſt juſte que vous l'ayez, je vous le dois tout entier; je vous le donne, & je vous aime. Vous m'aimez! s'écrie-t-il. Ah! vous me raviſſez! eſt-il bien vrai?

Oui, je vous aime... mais prouvez-le moi donc?... En faut-il d'autres preuves que ce que je vous dis? Oui, Madame; vous ne me donnez pas tout ce qui m'eſt dû: vous me payez mon cœur, mais vous ne m'en payez pas les intérêts, ajoûte-t-il, en lui ſerrant les mains qu'elle lui permet de baiſer mille fois, pendant qu'elle lui dit: eh bien! vos intérêts, les voilà: êtes vous content? Il ne répond rien; car elle eſt bien loin de ſon compte; mais elle y viendra. Rien ne va ſi vîte que le paiement de ces intérêts-là, quand il eſt une fois commencé.

Si pourtant elle ne l'acheve pas, ſi elle refuſe de le conſommer, elle gardera long-temps ſon créancier.

Si elle le conſomme, ſerviteur à la débitrice; la chance tourne; c'eſt elle qui devient la créanciere, & le tout finit par une banqueroute qui la déshonore, quoique ce ſoit elle à qui on la faſſe.

¶ Il y a bien de la différence entre un homme fier, & un homme glorieux.

La fierté part d'un ſentiment noble & louable; c'eſt une vertu, quand elle eſt réglée; ce n'eſt qu'un vice, quand elle ne l'eſt pas.

Mais la vaine gloire eſt toujours un ridicule.

On peut dire à un homme: vous êtes trop fier; mais on ne lui dit point: vous êtes trop glorieux; parce que c'eſt dire une injure, c'eſt l'appeller fat.

Il ſied bien à un homme d'être fier dans de certaines occaſions; il n'y a point d'occaſion où il ne ſe dégrade, quand il eſt glorieux.

Ordinairement même, le glorieux n'eſt pas fier. L'homme fier veut être intérieurement content de lui. Il ſuffit au glorieux d'avoir contenté les autres; c'eſt aſſez pour lui que ſes actions paroiſſent louables. L'autre veut que les ſiennes le ſoient à ſes yeux même.

En un mot, l'homme fier a du cœur: le glorieux n'a que l'orgueil de perſuader qu'il en a. L'un a de vraies vertus dans l'âme; l'autre en

joue qu'il n'a pas, & qu'il ne ſe ſoucie pas d'avoir.

L'un a du plaiſir à être honnête-homme: l'autre voudroit bien ſouvent s'exempter de faire comme s'il l'étoit. Il ne tient pas à la probité, il tient à l'honneur qu'elle procure. Auſſi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne ſçait point. L'homme fier eſt un bon ami; c'eſt à vous perſonnellement que ſon amitié s'adreſſe.

Le glorieux n'eſt ami de perſonne; & quand il paroît le vôtre, ce n'eſt pas vous qu'il aime; c'eſt votre rang, c'eſt votre fortune, c'eſt l'éclat qui vous environne, & l'eſtime où vous êtes dans le monde: c'eſt-à-dire qu'il vous aime comme riche, comme grand Seigneur, comme puiſſant, comme accrédité, comme honoré des autres, & jamais comme homme qu'il eſtime & qui lui plaît. Vous n'êtes rien pour lui; vous ne valez pas votre habit; il l'aime mieux que vous, quand il eſt magnifique.

Diſtinguez pourtant le fanfaron du glorieux: on prendroit ſouvent le glorieux pour un fanfaron; mais l'homme qui n'eſt que fanfaron, peut être un très-honnête-homme; il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre: ſon défaut, c'eſt de les

avoir avec faſte, de vouloir les rendre étonnantes ; & quelquefois il a dans l'âme de quoi pouvoir les rendre telles, de quoi tenir tout ce qu'il promet : c'eſt ſeulement dommage qu'il le promette. Il peut être reſpectable dans le fond, pendant qu'il eſt un fanfaron dans la forme : il n'a quelquefois tort que dans les manieres.

Fin du neuvieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS.

Premiere Feuille.	Pag. 5
Seconde Feuille.	15
Troiſieme Feuille.	24
Quatrieme Feuille.	33
Cinquieme Feuille.	43
Sixieme Feuille.	54
Septieme Feuille.	64
Huitieme Feuille.	77
Neuvieme Feuille.	88
Dixieme Feuille.	100
Onzieme Feuille.	113
Douzieme Feuille.	125
Treizieme Feuille.	139
Quatorzieme Feuille.	153
Quinzieme Feuille.	166
Seizieme Feuille.	186
Dix-Septieme Feuille.	193
Dix-Huitieme Feuille.	206

Dix-Neuvieme Feuille. 219
Vingtieme Feuille. 231
Vingt-Unieme Feuille. 246
Vingt-Deuxieme Feuille. 259
Vingt-Troiſieme Feuille. 272
Vingt-Quatrieme Feuille. 288
Vingt-Cinquieme Feuille. 303

PIECES DÉTACHÉES.

*Lettre de M. de M*** contenant une Aventure.* 319
*Suite de la Lettre de M***.* 331
*Suite de la Lettre de M***.* 345
*Suite de la Lettre de M***.* 353
*Suite de la Lettre de M***.* 358
Lettre à une Dame. 369
*Suite des Caracteres de M***.* 400
*Suite des Caracteres de M***.* 409
*Suite des Caracteres de M***.* 417
Lettre à une Dame ſur la perte d'un Perroquet. 425

L'INDIGENT PHILOSOPHE.

Premiere Feuille. 433
Seconde Feuille. 447
Troiſieme Feuille. 462
Quatrieme Feuille. 475

Cinquieme Feuille. 490
Sixieme Feuille. 504
Septieme Feuille. 517

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

Premiere Feuille. 533
Seconde Feuille. 548
Troiſieme Feuille. 566
Le Chemin de la Fortune. 574
Quatrieme Feuille. 591
Suite du Chemin de la Fortune. 598
Cinquieme Feuille. 614

Fin de la Table.

651124

Digitized by Google